John Carter Brown.

J.LEIGHTON. BREWER ST

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE & POLITIQUE

Des Etabliſſemens & du Commerce des Europiens dans les

DEUX INDES.

PAR G. TH. RAYNAL.

A AMSTERDAM,
Chez J. F. ROSART & COMP. 1782.

JOHN CARTER BROWN

A

M O N S I E U R

J. C. VANDER HOOP,

Conseiller et Avocat Fiscal

AU

COLLEGE DE L'AMIRAUTÉ

QUI RÉSIDE

A

AMSTERDAM.

MONSIEUR!

J'Ai applaudis qu'en Vous offrant ce foible hommage, la voix publique juſtifiera mon choix

Ce Précis de l'ouvrage de M. l'Abbé RAYNAL convient également à l'homme d'état, au philoſo-

phe & au négociant : mais il convient encore davantage au miniſtre éclairé, que l'inſpection immédiate & le maniement des affaires dont on y trouve la diſcuſſion, ont mis à méme d'en apprécier la valeur.

Le public inſtruit & équitable reconnoît, Monsieur, le prix des ſervices que Vous avez rendus à la patrie, & que Votre zele pour le bien public lui rend encore dans la charge importante que Vous occupez ſi dignement.

Ce n'eſt pas à moi de Vous en louer. Ces ſortes d'éloges, loin d'ajouter quelque éclat au mérite, en ont quelquefois terni la beauté; ils ont ordinairement deshonoré des panégyriſtes indiſcrets.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR!

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
P. van WOENSEL.

PRÉFACE

DU

REDACTEUR.

TOUT le monde veut être & paroître inſtruit. Mais on aime à s'inſtruire avec le moins de peine poſſible. Il y a beaucoup de livres qui ſe ſont juſtement acquis une grande célébrité, que bien des ſavants & ceux qui ne le ſont pas par état, voudroient connoître, mais dont ils craignent de commencer la lecture, parce qu'ils ſont trop volumineux.

TEL eſt l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique des Etabliſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes*, un des chefs-d'œuvre qui aient illuſtré ce ſiecle ; ouvrage rempli de connoiſſances les plus profondes, les plus variées, les plus neuves, les plus intéreſſantes pour l'homme d'état, pour le philoſophe & pour le négociant. Le ſujet de cet ouvrage important par lui-même, l'eſt devenu encore davantage par l'élégance, par la nobleſſe & par l'élévation du ſtyle, dans lequel M. l'Abbé RAYNAL a le rare talent de s'énoncer.

IL n'y a cependant qu'un petit nombre de perſonnes qui aient aſſez de loiſir ou d'aſſiduité pour étudier un ouvrage en dix volumes. C'eſt pour en faciliter la lecture, c'eſt dans le deſſein

de m'inſtruire & de m'amuſer, que je me ſuis propoſé de le réduire.

Si, dans ce Précis, j'ai eu le talent concentrer un tableau rapide, ſerré & exact des idées, qui forment le fond de l'ouvrage de mon auteur, j'eſpere que le public judicieux approuvera mon plan & ſon exécution.

Celle-ci, en m'aſſujettiſſant à des bornes très-reſſerrées, m'a défendu de m'éloigner de mon ſujet & de répandre dans ce Précis ces agréments & ce luxe d'éloquence, qui caractériſent ſi noblement le livre de M. l'Abbé RAYNAL. Cependant, ceux qui cherchent moins à s'amuſer qu'à s'inſtruire, n'en ſeront pas rebutés, lorſqu'ils y trouveront tout ce qui pourra les éclaircir eſſentiellement ſur la matiere en queſtion, l'hiſtoire des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes. Les bornes de mon plan m'ont paru ne me devoir pas interdire des détails & des réſultats importants, relativement à la population, aux productions, au commerce & aux richeſſes des pays & des nations. Des énonciations vagues n'éclairent qu'imparfaitement l'eſprit. J'ai ſenti que ce n'eſt que ſur ces détails & ſur ces réſultats, que les lecteus entendus ſauroient raiſonnablement aſſeoir un jugement ſolide touchant les forces actuelles des états.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE & POLITIQUE,

DE

M. L'ABBÉ RAYNAL.

INTRODUCTION.

L'ÉVENEMENT le plus intéreſſant pour l'eſpece humaine eſt, ſans doute, la découverte du nouveau monde, & le paſſage aux Indes par le cap de Bonne-eſpérance. Alors a commencé une révolution dans le commerce des nations & de leurs denrées, dans leur puiſſance, leurs mœurs, leur induſtrie, leur politique, en un mot, dans leur vie phyſique & morale.

TOUT eſt changé & doit changer. En m'impoſant la tâche effrayante de ſuivre les changements

infiniment multipliés dans le commerce des nations, des colonies & des établiſſements qu'elles ont formés, des ſuites que ces circonſtances réunies ont eues ſur leur puiſſance & leur bonheur, c'eſt la vérité & le bien de l'humanité, que j'ai eu toujours en vûe!

C'EST au commerce que le monde doit, qu'il n'eſt pas barbare! Les peuples qui ont poli les autres, ont été commerçants. Les Phéniciens, très-bornés dans leur territoir, mais heureuſement placés pour faire le commerce, ſitués entre les limites des trois parties du monde connues, y ont les premiers contribué.

TYR ou Sydon enfanta Carthage. Elle conſerva longtems la liberté, malgré ſes richeſſes & l'ambition des Romains, qui la ſubjuguerent à la fin.

LA Grece, entrecoupée de tous côtés par la mer, devoit fleurir par le commerce. C'eſt à l'Egypte ou à la Phénicie, d'où les Grecs étoient venus, aux qu'elles ils devoient leur induſtrie & leur génie, qui leur fit élever la raiſon humaine à un dégré de perfection, d'où les révolutions des empires l'ont fait deſcendre peut-être pour jamais. Mais, ſi les Grecs ont ſurpaſſé toutes les autres nations par la force de leur génie, il convient d'obſerver, qu'ils ſortoient, pour ainſi dire, des mains de la nature, & qu'ils

avoient toute l'énergie néceſſaire pour cultiver ſes dons: au lieu que les nations, qui ſont venues depuis, ſont aſſervies à des loix & à des inſtitutions extravagantes. Le commerce trouva donc chez eux des hommes.

Les Romains ont donné par leurs conquêtes un grand ſpectacle au monde; mais ils n'ont rien ajouté aux connoiſſances & aux arts des Grecs. C'eſt l'eſclavage, & non les communications du commerce, qui réuniſſoit ſous eux les hommes, dégradés par le deſpotiſme. La liberté accordée par Conſtantin aux eſclaves, qui ſe feroient Chrétiens, ne fit que hâter la décadence de l'empire, accélerée encore par l'édit, qui défendit le paganiſme dans tout l'empire, plongé inſenſiblement par l'eſclavage & les conquêtes des barbares, ſortis du nord, dans la ſtupidité & la miſere.

Dès le huitieme, & au commencement du neuvieme ſiécle Rome, qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit encore, comme autrefois, ôter & donner des couronnes. Mais elle étoit ſans citoyens & ſans ſoldats; il ne lui reſtoit que des opinions, des dogmes & des intrigues. Sans inſpirer l'amour de la liberté, elle fit révolter les ſujets contre leurs ſouverains.

Le beſoin de repouſſer les Arabes & encore plus les Normands ou Saxons, deux nations, qui changerent encore la face de la terre, fit renaître

la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred le Grand en Angleterre, quelques villes d'Italie eurent des vaiſſeaux; cette navigation reſſuſcita le commerce maritime.

Celui des Arabes étoit le plus grand qu'on eût vu depuis Athenes & Carthage. Ils le devoient uniquement à leur puiſſance & la nature des pays qu'ils poſſédoient. Tantôt négociants, tantôt miſſionaires, ſouvent conquérants, ils l'étendirent juſqu'aux Molucques & à la Chine. Les Vénitiens, les Génois, les Arabes de Barcelone allerent bientôt y prendre part. Les Arabes raſſaſiés de conquêtes, & enrichis par le commerce, ne furent bientôt plus le même peuple, qui avoit brulé la bibliothéque des Ptolomées. C'eſt la ſeule nation conquérante, qui ait avancé la raiſon & l'induſtrie des hommes. On leur doit l'algébre, la chymie, de nouvelles lumieres aſtronomiques, mécaniques, médicales. Mais c'eſt la poëſie, qui eſt le ſeul des beaux arts, qu'ils aient cultivé avec le plus de ſuccès.

Les Grecs, qui avoient imité les manufactures de l'Aſie, & qui s'étoient approprié les richeſſes de l'Inde, n'en retirerent pas les fruits attendus, puisque ils ſe virent génés & oppriмés par des chefs imbéciles, qui laiſſerent ſe dominer, ainſi que la nation, par un clergé également fanatique & ambitieux. L'état étoit tom-

bé entierement dans le néant. Inſulaires, ils étoient ſans marine, au millieu de la mer. Ils oppoſoient à celle de l'Egypte & des Sarraſins le feu Grégois, arme d'un peuple ſans vertu. Conſtantinople, incapable de protéger au loin ſon commerce, l'abandonna aux Génois.

La France, l'Angleterre & l'Allemagne étoient alors ſans manufactures, ſans commerce & ſans vaiſſeaux. L'état de négociant étoit dans un aviliſſement, que l'abſurdité du ſysteme politique faiſoit naître & perpétuoit. Une nobleſſe pauvre, mais orgueilleuſe & puiſſante, étoit ſeule conſidérée. C'eſt elle qui a établi la premiere les droits de péage, d'entrée, de ſortie, de paſſage, de logement, d'aubaines & d'autes oppreſſions ſans fin. Tout dépendoit de leurs fantaiſies.

Les Juifs qui ne tardoient pas à s'emparer du commerce, ne lui donnerent point de la conſidération. Ils furent alors dans toute l'Europe ce qu'ils ſont encore actuellement en Pologne. Ils s'enrichirent aux dépens des Chrétiens ſuperſtitieux, qui s'en vengerent par de cruelles perſécutions, qe ceux-là éluderent par le change, lequel a beaucoup contribué à rendre les marchands moins dépendants des princes.

Vers le quatorſieme ſiécle, des négociants Lombards firent de petites ſociétés, protégées par le gouvernement, ce qui les rendoit les agents du

midi de l'Europe. L'on fabriquoit d'aſſez beaux draps en Flandre, & ſes tapiſſeries, quoique dépourvues de deſſein, lui attirerent un commerce important. Pluſieurs villes libres, aſſociées ſur la Baltique, firent ſeules le commerce du nord. Elles devinrent puiſſantes. Alors on vit ſe former des corps de marchands, des corps de métiers conſidérés par leurs richeſſes, qui les rendirent néceſſaires aux ſouverains.

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore; Genes, Piſe & Florence fleuriſſoient par le commerce, qui y amenait bientôt les lettres. Véniſe étoit au comble de ſa gloire. Sa marine reprimoit celle des Turcs; ſon commerce étoit ſupérieur à celui de l'Europe entiere, qui la rendoit reſpectable à tous égards. Elle imaginoit la premiere, d'attacher les ſujets riches à l'état, en les engageant à placer leurs tréſors dans les fonds publics.

Au quinzieme ſiécle, le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, & la conquête de la Grénade rendit l'Eſpagne égale en puiſſance à la France même. Ségovie eût de belles manufactures de draps, renommées dans toute l'Europe. Les Eſpagnols avoient de la vigueur, de la confiance & de l'enthouſiaſme. L'Eſpagne ſeule eût une infanterie toujours ſubſiſtante, qui étoit admirable.

En France Louis XI venoit de ſoumettre la-

nobleſſe aux loix. La nation, qui avoit déjà ce caractere d'inconſéquence, qu'elle a eu depuis, devoit dans peu devenir plus induſtrieuſe & plus active, & gagner des mœurs & de la décence, qu'elle n'avoit pas encore.

L'ANGLETERRE étoit encore moins induſtrieuſe & plus pauvre; mais la nation avoit déjà cet eſprit d'inquiétude, qui devoit la conduire a la liberté, dont l'amour lui étoit inſpiré par l'oppreſſion de ſes ſouverains, qui ſe rendoient ſuſpects, & dont la nation avoit une forte défiance. Les Flamands fabriquoient ſes laines. Les vaiſſeaux des villes anſéatiques exportoient ſon plomb & ſon étain.

L'ALLEMAGNE ceſſoit d'être agitée par des querelles entre les empereurs & les papes. Le peuple de ces vaſtes contrées étoit cultivateur & guerrier; il n'avoit rien à craindre de ſes voiſins, ni ſes voiſins de lui. Le gouvernement féodal y étoit moins à charge qu'ailleurs; les princes n'abuſoient gueres de leur autorité. Les mines de Saxe & d'Hanovre n'étoient pas connues. La table & les chevaux étoient le ſeul luxe des grands, qui s'énivroient avec le clergé, ſans troubler l'état. Mais il étoit difficile de dégouter les gentils-hommes de voler ſur les grands chemins; ce qui marque la férocite des mœurs de ce temps.

LE nord étoit encore plus barbare, plus

pauvre & plus foible. Une ſeule ville de la grande Anſe faiſoit trembler les trois couronnes du Nord.

Les Janiſſaires ſeuls rendoient alors les Turcs rédoutables. Celui qui les perfectionnera un jour dans l'art militaire ſera l'ennemi commun de l'humanité. Ils renverſerent l'empire des Grecs fanatiques. Les gens inſtruits parmi eux ſe réfugierent en Italie, où ils furent favorablement accueillis. Ils y apporterent des connoiſſances, de bons modeles & l'amour de l'antiquité.

Rome ceſſoit de favoriſer l'ignorance, qui l'avoit ſi bien & ſi long temps ſervie. Avec des foires, il y eut des jeux & des ſpectacles, proſcrits par le clergé, jaloux de voir le peuple par la joye ſe détacher de la dévotion. Mais lorſque ce même clergé vit, que ſes cenſures étoient ſans effet, il donna lui même des ſpectacles. Alors on vit des comédies ſaintes. Les papes perdirent inſenſiblement de leur auſtérité. Les belles lettres, les beaux-arts furent chez eux en honneur. Il étoit temps que les lettres & la philoſophie arrivâſſent au ſecours de la morale & de la raiſon, opprimées par des dogmes affreux & des pratiques abominables.

Tel étoit l'état de l'Europe, lorſque les rois de Portugal, à la tête d'un peuple généreux & actif, formerent le projet d'étendre leur navigation & leur commerce.

CHAPITRE I.

Des Établiſſements des Portugais dans les grandes Indes.

HENRI, fils de Jean, roi de Portugal, aidé par un peu d'aſtronomie, conſervée par les Arabes, forma ſous ſes yeux des pilotes, qui découvrirent, en 1419, Madere, que des ſavants regardent comme un foible débris de l'Atlantide, dont cependant la réalité n'eſt pas bien conſtatée. C'eſt un point, ſur lequel les ſentiments de Diodore de Sicile & de Platon ſont partagés. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une tradition, qu'à l'arrivée des Portugais, Madere étoit couverte de forêts, qu'on y mit le feu, qui dura ſept années, & que le terrein a été depuis d'une grande fertilité. Les Portugais y ont formé une population de 63, 913 hommes. L'iſle n'a que ſept ou huit ruiſſeaux. Le vin en eſt le ſeul produit. De ces vins la Malvoiſie eſt le meilleur. Les récoltes réunies de tous les vins s'élevent communément à 30,000 pipes.

DELà les Portugais ſe tournerent vers l'Afrique occidentale. C'eſt à tort qu'on veut qu'ils ayent entrepris les premiers ce voyage; les Normands les y avoient précédés d'un ſiécle. Inſenſiblement, après quelques pirateries, le commerce prit la place de la violence, dans la Guinée.

SOUS le regne de Jean II, prince éclairé, ils dou-

blerent le cap de Bonne-eſpérance. Emmanuel, ſon ſucceſſeur, fit partir, le 18 Juillet 1497, une eſcadre de quatre vaiſſeaux, ſous les ordres de *Vaſco de Gama*. Après un voyage de treize mois, il arriva dans l'Indoſtan.

L'ASIE, dont l'Indoſtan forme la plus riche partie, s'étend entre le quarante troiſieme, & le deux cent ſeptieme dégré de longitude; entre le ſoixante dix-ſeptieme dégré de latitude ſeptentrionale, & le dixieme de latitude méridionale. Elle eſt ſoutenue tant au midi qu'au nord par deux chaines de montagnes, liées entre elles par des chaines intermédiaires, d'où partent des ſources abondantes, qui coulent en divers ſens.

DANS la plus grande partie de l'Indoſtan, ce n'eſt pas le cours du ſoleil, mais les pluïes qui réglent les ſaiſons. Dans la mouçon ſêche on découvre à peine un nuage au ciel. Le pays eſt alors dévoré par des chaleurs brulantes. La diverſité des ſaiſons fait encore plus ſe ſentir ſur les mers.

C'EST un des pays les plus anciennement peuplés. Les ſciences & les arts y ont toujours fleuri. Les Grecs alloient s'y inſtruire avant Pythagore. Un climat doux, un air pur, un ſol fertile, & qui produit preſque ſans culture, ont dû raſſembler les premiers hommes.

BRAMA fut le grand légiſlateur de l'Inde. On lui attribue des livres ſacrés, dont l'original eſt perdu, & qui ordonnent aux Indiens de croire à un être ſuprême, à l'immortalité de l'ame, aux chatiments

& les recompenſes de l'autre vie & à la métapcmſychoſe. Les Bramines, qui entendent ſeuls ce livre, font de ſon texte l'uſage, qu'on a toujours fait de certains livres réligieux, uſage ſouvent dicté par l'interêt, les paſſions & le fanatiſme. Ils ont un pouvoir ſans bornes.

LA claſſe des militaires eſt compoſée par les Rajas de la côte, & par les Naïrs de Malabar. La troiſieme claſſe eſt celle des hommes qui cultivent la terre. Celle des artiſans ſe ſubdiviſe en autant de claſſes, qu'il y a des métiers. On ne peut jamais quitter celui de ſes parents. Ainſi l'eſclavage conduit les arts au plus haut point de perfection. La cinquieme eſt formée du rebut de toutes les autres claſſes. Elle a les plus vils emplois. Toutes ces claſſes ſont ſéparées par des barrieres inſurmontables. Elles ne peuvent ni ſe marier, ni manger enſemble. Il n'y a que le pélérinage au grand temple de Jagrenat, qui confond tous les rangs.

CES peuples ſont doux, humains, ſans ambition. Ils préviennent l'amour & l'ignorent, ainſi que les paſſions qui nous agitent. La chaleur & l'abſtinence affoibliſſent leurs corps & leurs paſſions. Les gens de guerre habitent volontiers les provinces du nord. Les Indiens ont un caractere compatiſſant; leur morale les éloigne également de la perſécution & de l'eſprit de conquête.

LES Portugais trouverent dans l'Indoſtan encore des Mahométans, deſcendus des Arabes, qui avoient fait des incurſions dans ces contrées. Les uns ſe li-

vroient aux plaiſirs du ſerrail, les autres étoient des facteurs des Arabes & des Egyptiens, alors les maîtres du commerce de l'Inde. Leur religion leur permettant la polygamie, ils avoient des femmes partout, où ils réſidoient ſucceſſivement, & ils s'étoient prodigieuſement multipliés. Apôtres & négociants à la fois, ils achetoient un grand nombre d'eſclaves, aux quels ils donnoient la liberté, après les avoir circoncis, & leur avoir enſeigné leurs dogmes.

L'INDOSTAN, que la force a depuis reduit ſous un ſeul joug, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre les rois de Cambaie, de Delhy, de Bisnagar, de Narzingue & de Calicut, qui comptoient tous pluſieurs ſouverains, plus ou moins puiſſants, comme leurs tributaires. Le monarque du dernier de ces pays, Zamorin, avoit les états les plus maritimes; il étendoit ſa domination ſur tout le Malabar.

C'EST une ancienne tradition, que lorſque dans le huitieme ſiecle, les Arabes commencerent à s'établir dans le Malabar, ſon ſouverain prit tant de goût pour leur religion, qu'il reſolut d'aller mourir à Mecque. Il s'embarqua à Calicut; ce qui rendit ce port, quoique d'ailleurs peu ſûr & incommode, très cher aux Maures. Il devint par la ſuperſtition le plus riche entrepôt de ces contrées, où l'on apporta toutes les richeſſes de l'Inde, tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie.

INSTRUIT de ces particularités à Melinde, Gama ſe fit conduire, par un pilote habile, dans ce port, où le commerce fleuriſſoit tant. Il y trouva heu-

reuſement un Maure de Tunis, qui entendoit le Portugais, & qui étoit prévenu en faveur de ſa nation. Il procura à Gama l'audience de Zamorin. La jalouſie ſeule des Muſulmans fit manquer un traité de commerce, prêt à être conclu.

GAMA reprit la route de l'Europe. L'on ſe croyoit en Portugal ſur le point de faire un très riche commerce, & d'étendre la religion, en faiſant nombre de proſélytes.

TREIZE vaiſſeaux, ſous les ordres d'Alvares de Cabral, ſortis du Tage, arriverent devant Calicut, & y ramenerent quelques priſoniers, enlevés par Gama, qui ſe louerent beaucoup des Portugais. Mais la jalouſie des Maures fit encore enſorte, que ces idées avantageuſes ne leur furent en rien utiles. Le peuple de Calicut, ſéduit par les Muſulmans, maſſacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral brula tous les vaiſſeaux, qui ſe trouvoient dans le port, & foudroya la ville.

ARRIVÉ à Cochin & à Cananor, les rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, & lui offrirent de l'or & de l'argent. Le deſir qu'avoient les princes tributaires des rois, de s'affranchir de ce joug, donna aux Portugais un ſi grand avantage, qu'ils n'avoient qu'à ſe préſenter pour donner la loi. Ces princes, en s'alliant avec Cabral, ne firent que changer de maître, en reconnoiſſant le roi de Portugal comme ſouverain, en ſouffrant qu'on bâtit des citadelles dans leur pays, en livrant les marchandiſes au prix fixé par l'acquereur, en défendant au marchand

étranger de former ſa cargaiſon en concurrence avec les Portugais, qui ſeuls avoient le droit de donner des paſſe-ports à ceux, qui voudroient naviguer dans ces mers. La guerre ne fit pas grand tort au commerce; un petit nombre de Portugais diſſipoit des armées nombreuſes. Bientôt les Indiens, ni les Maures n'oſerent plus paroître ſur mer.

LE commerce de ces contrées étoit donc dans les mains des Portugais ſeuls, qui envoyerent à tout moment de riches cargaiſons dans leur patrie, où tous les négociants de l'Europe alloient acheter les marchandiſes de l'Inde.

POUR s'aſſurer ces avantages, qui pouvoient n'être que paſſagers, les Portugais confient leurs interêts à Alphonſe d'Albuquerque, le plus éclairé de leur nation, qui ſe trouva en Aſie.

IL ſentit qu'il lui falloit un établiſſement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fut ſain, & où les navigateurs fatigués puſſent recouvrer leurs forces. Tel étoit Goa, pourvu d'ailleurs de nombre d'autres avantages. Il relevoit du roi de Decan: mais Idalcan, au quel il l'avoit confié, s'étoit rendu indépendant L'uſurpateur étoit occupé dans le continent. Albuquerque ſe préſenta devant Goa, & l'emporta, mais il en fut chaſſé peu de temps après. Le général Portugais l'emporta pour la ſeconde fois & s'affermit mieux dans ſa conquête. Depuis cette époque le commerce de Calicut a paſſé à Goa, qui devint la métropole de tous les établiſſements des Portugais dans l'Inde;

L'EGYPTE que nous regardons comme le berceau des ſciences & des arts, l'Egypte où Alexandre voulut former le ſiége de ſon empire, & le centre du commerce de l'univers, l'Egypte qui ſembloit, pour ainſi dire, joindre l'Europe à l'Aſie & à l'Afrique, l'Egypte étoit maîtreſſe du commerce de l'Inde, avant le changement que l'arrivée des Portugais y avoit fait naître.

LES Florentins, les Catalans, les Génois, mais ſurtout les Vénitiens allerent y chercher les marchandiſes de l'Aſie. La révolution que les Portugais y avoient cauſée, donna de vives inquiétudes aux Vénitiens. Ils virent que le commerce de ceux-ci alloit ruiner leur proſpérité. Ils reveillerent donc le ſoudan d'Egypte.

SES douanes, qui faiſoient la principale branche de ſes revenus, par le droit qu'elles percevoient ſur les marchandiſes qui entroient & qui ſortoient de ſon pays, commençoient à ne plus rien rendre. Les déſordres, dont les dérangements dans les finances étoient ſuivis, firent mutiner le peuple. Pour couper racine à tous ces maux, il falloit une flotte ; mais la mer Rouge n'offroit rien pour en conſtruire une. Les Vénitiens en envoyerent les matériaux aux Egyptiens. L'on fit partir du port célèbre de Suez, en 1508, quatre grands vaiſſeaux, un galion, deux galeres, & trois galiottes, deſtinés pour l'Inde.

LES Portugais, dans le deſſein de prévenir cet orage, avoient ſongé à ſe rendre maîtres de la navigation de la mer Rouge, perſuadés qu'avec cet avan-

tage, ils n'auroient rien à craindre de la concurrence de l'Egypte. Pour y parvenir ils s'étoient emparés de l'iſle de Socotora, qui ne produit rien que de l'aloës. Sa conquête ne leur couta pas cher. Triſtan d'Acunha en vint aiſément à bout.

MAIS il ſe trouva que l'iſle n'avoit point de port. La flotte Egyptienne ayant donc pénétrée ſans danger juſque dans l'Océan, & étant renforcée par celle de Cambaye, combattit avec avantage les forces des Portugais affoiblis, après avoir expédié nombre de vaiſſeaux pour l'Europe. Les Portugais reprirent enſuite la ſupériorité, pour ne la plus perdre. Les Egyptiens furent toujours battus depuis.

ALBUQUERQUE, fatigué de cette petite guerre, crut y devoir mettre fin, en détruiſant Suez. La mer Rouge, ſeulement navigable au millieu, des ports très périlleux répandus ſur la côte, qui refuſoient leur entrée aux vaiſſeaux, préſenterent des difficultés, qui rendirent cette entrepriſe preſque impoſſible. Albuquerque après être entré bien avant dans la mer Rouge, fut obligé de revenir ſur ſes pas. Son ambition lui fit imaginer de changer l'Egypte dans un déſert, en détournant, à l'aide de l'empereur de l'Ethiopie, le cours du Nil. Mais les Turcs ayant conquis l'Egypte quelques années après, on fut obligé d'avoir de plus grandes précautions.

OR ſi les Portugais n'euſſent repouſſé les Turcs dans les différentes expéditions, qu'ils tenterent dans l'Inde; ſi des ſuccès euſſent aſſuré aux Turcs les richeſſes de l'Aſie; ſi devenus les maîtres du commerce

du monde, les Turcs euſſent eu la marine la plus redoutable de l'univers, il étoit fait de la liberté, dont l'humanité commençoit alors à jouir. Ces farouches vainqueurs de l'Egypte alloient remplacer ces nations barbares, qui étoient autrefois le fléau du genre humain. Quels obſtacles auroient-ils pû rencontrer? Les états les plus puiſſants étoient agités, les uns par la religion, les autres par la politique.

ALBUQUERQUE, ayant vaincu les Turcs, chercha à s'aſſurer l'empire du golfe Perſique. A ſon entrée ſe trouve l'iſle de Gerun. C'eſt ſur ce rocher ſtérile, qu'un conquérant Arabe a bâti, dans l'onzieme ſiécle, la ville d'Ormuz, célebre par ſon commerce, ſes richeſſes, ſa magnificence, ſa politeſſe & ſes délices. L'amiral Portugais, ayant d'abord inſpiré la terreur par ſes dévaſtations, ſomma Ormuz de ſe rendre. Après un combat naval, dans le quel les forces de la ville furent défaites, elle ſuccomba. Les diviſions des Portugais, la trahiſon de quelques uns d'entre leurs capitaines firent manquer dans la ſuite cette entrepriſe. Mais renforcé, quelque tems après, il la ſoûmit.

CEYLAN, ſur lequel il jetta depuis les yeux, eſt une iſle, qui a quatre-vingt lieues de long ſur trente dans ſa plus grande largeur. Elle étoit peuplée de deux nations différentes, les Bedas & les Chingulais, dont les premiers en occupent la partie méridionale. Les uns & les autres vivoient de fruits, de grains & de paturages. Les éléphants y étoient ſans nombre; on y trouvoit encore des pierres précieuſes; l'on y pêchoit des perles. Mais ſon plus riche produit eſt

la cannelle. Sa position étoit encore au-dessus de tant d'avantages. Ceylan est au centre de l'Orient.

ENSUITE Albuquerque s'occupa de la conquête de Malaca. Cette langue de terre fort étroite peut avoir cent lieues de long. Son climat est sain; son terroir est fertile en fruits délicieux; mais son gouvernement tyrannique avoit rendu ses habitants atroces. Son commerce ne laissoit pas d'être considérable. Les Portugais s'y présenterent en simples négociants. Le massacre de quelques uns d'entre eux donna à l'entreprise d'Albuquerque, contre cette possession, un air de justice, propre à diminuer la haine, qu'on devoit avoir du nom Portugais. Après bien des combats douteux, sanglants & opiniâtres, la place, où l'on trouva des trésors immenses, fut prise. Depuis cette époque les Malais se sont retirés de la capitale, pour se livrer uniquement au brigandage & à des meurtres.

LES princes voisins étoient tous consternés par tant de victoires. Les rois de Siam, de Pegu & de quelques autres états envoyerent des ambassadeurs à Albuquerque, pour lui offrir leur commerce & lui demander l'alliance du roi de Portugal.

DANS le même temps une escadre, détachée de la grande flotte, prit la route des Molucques, qui sont un archipel, formé, selon l'apparence, par quelque feu souterrein. Ces isles obeïssoient successivement aux Javanois & aux Malais. Mais les habitants, qui vivoient de la chasse & de la pêche, ne suivoient presque d'autres loix que leurs caprices. L'abondance des cocotiers, dont le fruit a tant d'usages, les en-

tretenoit dans l'inaction. La farine du ſagou leur procuroit encore une nourriture facile. Les Chinois, abordés dans ces iſles, y découvrirent les premiers le girofle & la muſcade, dont le goût paſſa bientôt de l'Inde en Perſe & en Europe. Les Arabes avoient été longtemps dans la poſſeſſion de cette branche de commerce, lorſque la conquête des Molucques la fit paſſer aux mains des Portugais.

LES vertus du prévoyant, ſage, juſte & laborieux Albuquerque avoient rempli les Indiens d'admiration; ils alloient à ſon tombeau, longtemps après ſa mort, demander juſtice des vexations de ſes ſucceſſeurs. Il mourut à Goa, en 1515, ſans richeſſes & diſgracié. La rapidité & la grandeur de ces conquêtes donnent à juger de ſes mérites, & des mérites de ceux aux quels il commandoit.

LOPÈS-SOAREZ, ſon ſucceſſeur, ſongea d'abord à s'ouvrir la route de la Chine, projet dont le grand Albuquerque avoit formé le deſſein. Il apprit des Chinois, venus trafiquer à Malaca, des détails ſur tout ce qui concerne cet empire, dont on n'avoit, en Europe, aucune idée. L'ambaſſadeur que la cour Portugaiſe y envoya, fut émerveillé de tout ce qu'il voyoit, dans la route de Canton à Pekin.

EN effet, cet empire occupe preſque toute l'extrémité orientale du continent de l'Aſie. Son circuit eſt de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée conſécutive de quatre mille ans. L'agriculture, la ſcience de conduire les eaux, ſoit de pluie ſoit de ſource, pour fertiliſer les campagnes, l'économie

dans l'uſage des terreins, l'honneur attaché au métier de laboureur & à un caractere laborieux, la modicité des impôts qui dégoutent ailleurs les payſans du travail, la ſageſſe dans la perception des droits, qui conſiſtent en dimes, la population extrême, ſuite immanquable de tous ces avantages, la ſageſſe du gouvernement, des récompenſes inſéparables du mérite, la douceur & la politeſſe des moeurs des Chinois, tous ces avantages réunis, & bien d'autres, ſur leſquels il ne nous eſt pas permis dans cet abregé, d'entrer dans un détail circonſtancié, rendent la Chine un objet digne de notre admiration, en dépit de ceux qui cherchent en à obſcurcir l'éclat.

LES Portugais ſe contentoient de bâtir des loges pour faire leur commerce. Le ſervice qu'ils rendoient à l'empire, en défaiſant le pirate Thang-ſi-lao, leur valoit l'iſle de Macao. Cette place fut auſſi utile au commerce avec la Chine, qu'elle l'étoit à celui, qu'ils alloient s'ouvrir avec le Japon, dont des Portugais échoués ſur ſes côtes, avoient donné des informations. Le commerce qu'ils faiſoient alors avec le Japon, étoit un des plus lucratifs. Ils en exportoient annuellement pour quinze millions de livres en or & en argent.

TANT d'avantages réunis devoient contenter & la cupidité & l'ambition de cette nation. Mais l'ineptie de quelques commandants, l'abus des richeſſes & de la puiſſance, l'ivreſſe des ſuccès, l'éloignement de la patrie, l'avoient inſenſiblement changée, & lui avoient prêté des vices & des crimes, inconnus à

leurs ancêtres. Leur mauvaiſe adminiſtration & le déperiſſement de l'état militaire encouragea les peuples, que les Portugais avoient ſoumis avec tant de gloire, à ſe révolter à la premiere occaſion.

MAHMOUD, roi de Cambaie, aidé par les cuſeils du ſage Cojè-ſophar, ſon miniſtre, oſa le premier ſonger à l'exécution de ce projet. Il attaqua Diu, & il s'en rendit le maître. Il fit le ſiege de la citadelle, qui avoit toujours été regardée comme la clef des Indes. La garniſon, qui devoit monter à neuf cents hommes, ne conſiſtoit, par un des nombreux abus alors en vogue, qu'en trois cents. Les ſécours & la ſageſſe de Caſtro ſauverent pour cette fois la place. Mais ſes efforts n'aidoient guères à ranimer la vigueur mourante de ſa nation, dont la corruption augmentoit tous les jours. Les cruautés & les horreurs, qu'elle ſe permettoit envers les naturels du pays, paſſent la croyance. Plus elle devint foible, plus elle ſe fit haïr.

AMBOINE en ſécoua le premier le joug. La plûpart des princes tributaires des Portugais ſe ſouleverent. On ne laiſſa pas toutefois d'obſerver encore, malgré la corruption nationale, des traits de l'ancienne bravoure. Lopes-Caraſco ſe bâtit ſeul, pendant trois jours, contre la flotte entiere du roi d'Achem.

LA décadence des affaires des Portugais marchoit à plus grands pas, depuis que le Portugal avoit paſſé ſous la domination de Philippe II, auquel les Portugais ne crurent rien devoir dans les Indes. Ceux-ci y perdirent leur grandeur, lorſqu'une nation

libre, éclairée & tolérante ſe montra dans l'Inde, & leur en diſputa l'empire.

Il ne leur reſte de toutes ces conquêtes que Macao, une partie de Timor, Daman, Diu & Goa, dont les liaiſons & le commerce ſont dans un état déplorablement languiſſant. Telle eſt l'inaction préſente des anciens conquérants de l'Inde, qu'ils ne peuvent envoyer annuellement à Lisbonne que quatre cargaiſons, dont la valeur ne paſſe pas 3,175,000 livres, ſans y comprendre quelques articles, dont le gouvernement s'eſt réſervé excluſivement le commerce.

CHAPITRE II.

Des établiſſements des Hollandois dans les grandes Indes.

Un moine turbulent ſaiſit, il y a environ deux ſiécles, le moment (où les eſprits étoient bleſſés des abus, que les papes avoient fait de leur autorité) pour former une révolution dans les eſprits, & pour changer la maniere de penſer, en matiere de religion. Quelques princes de l'Europe favoriſerent cette entrepriſe; d'autres s'efforcerent pour empêcher, que leur ſujets ne fuſſent entrainés dans ces nouveautés. Ils y employerent toutes ſortes de moyens, mais ſurtout ceux de la rigueur. Philippe II en fit le plus d'uſage; les Pays-bas furent le prin-

cipal théatre de ſes violences ; des milliers de citoyens périrent ſur l'échafaud. Ces peuples ſe révolterent. Sept des plus pauvres d'entre les dix-ſept provinces, qui forment les Pays-bas, fondent une des plus belles & des plus riches républiques du monde.

LA Hollande avoit alors déjà du commerce & beaucoup de navigation. Devenu le maître du Portugal, Philippe II défendit, en 1594, à ſes nouveaux ſujets, toute liaiſon avec les Hollandois ſes ennemis. Sans cette défenſe, il eſt problable, que ceux-ci n'euſſent jamais ſongé à porter leur pavillon dans les mers éloignées de l'Inde. Mais l'impoſſibilité de faire leur commerce, ſans les productions de l'Orient, les y forca.

LA crainte des dangers d'un long voyage les fit tenter de s'ouvrir une route en Aſie par le Nord ; mais cette tentative fut malheureuſe.

C. HOUTMAN, arrêté à Lisbonne pour dettes, fit dire aux négociants d'Amſterdam, ſes compatriotes, que s'ils vouloient le retirer de priſon, il leur communiqueroit des lumieres importantes ſur la navigation & le commerce de l'Aſie. A l'aide de ces lumieres, ſes libérateurs formerent, en 1595, une aſſociation, & lui confierent quatre vaiſſeaux. Dans ce voyage il devoit principalement étudier les côtes, les nations & les objets de commerce, en évitant autant que poſſible les établiſſements des Portugais. De retour dans ſa patrie, il y apporta beaucoup d'eſpérance, mais peu de richeſſes. Une alliance avec le roi de Java, où croît le poivre, étoit le principal fruit de ce voyage.

CE fut à Java, où les négociants d'Amſterdam

formerent le plan de ſe faire un établiſſement, dont la poſition les approcheroit des iſles, où croiſſent les épiceries, & qui faciliteroit l'entrée de la Chine & du Japon.

VAN NECK, chargé de cette commiſſion, y arriva, en 1598, avec huit vaiſſeaux. Rien ne lui ſervit mieux, dans ſes négociations, que la haine des naturels du pays contre les Portugais. On leur laiſſa donc faire leur commerce, & bâtir des comptoirs dans les iſles Molucques, d'où les Portugais étoient chaſſés. Il revint en Europe chargé de richeſſes.

CE ſuccès excita une émulation générale. On fit des aſſociations dans pluſieurs villes de Hollande, qui, par leur multiplicité, nuiſoient les unes aux autres. Les Etats-Généraux réunirent ces diverſes ſociétés, en 1602, ſous le nom de la compagnie des Indes Orientales, en lui accordant le privilege d'un commerce excluſif en Aſie, le droit de faire la paix & la guerre, & toute l'autorité, qui caractériſe la ſouveraineté.

LA nouvelle compagnie fit d'abord partir, ſous l'amiral Warwick, quatorze vaiſſeaux. Il ſe fortifia à Java. Sa conduite & celle de ſes compagnons démentit ce que les Portugais avoient débité à leur deshonneur. Les Hollandois étoient ordinairement victorieux dans les combats, qu'ils livroient aux Portugais, malgré tous les avantages que ceux-ci avoient ſur eux. Mais ceux-là faiſoient paſſer aſſidûment de nouvelles forces en Aſie, tandis que leurs ennemis étoient abandonnés à eux-mêmes. Si néantmoins la balance fut longtemps égale entre les combattants, tan-

dis que les Portugais n'avoient eu qu'à ſe montrer pour être victorieux, c'eſt que les Hollandois avoient à ſe meſurer avec une nation bien fortifiée, dont les vaiſſeaux étoient d'une même conſtruction, & qui étoit encore tout enorgueillie du ſouvenir de ſes victoires. Les Portugais n'étoient à la longue défaits, que par la perſévérance & la ſageſſe de leurs ennemis, dont chaque pas viſoit à quelque choſe, ſinon de brillant, au moins d'utile.

Le crédit & l'or des Portugais fit manquer le deſſein qu'avoient les Hollandois de s'ouvrir un commerce avec la Chine. Pour y parvenir ils s'établirent dans l'iſle déſerte de Formoſe, ſituée dans ſon voiſinage. Ils ſe fortifierent dans une petite iſle, prôche de la grande, dont la défenſe exigeoit moins de dépenſes. Cet établiſſement a joui d'une grande proſpérité; mais elle devoit finir, en 1662, lorſque le pirate Chinois Coxinga, dégouté de ſa patrie, s'empara de cette poſſeſſion, qu'on a envain cherché à recouvrer. L'importance de cet établiſſement a beaucoup diminué, depuis que les Japonnois n'ont plus la permiſſion de faire le commerce avec ces inſulaires.

C'est vers 1609, que l'entrée a été accordée aux vaiſſeaux de la compagnie dans le Japon. Des troubles, des émeutes & des guerres civiles l'avoient longtemps agité. Dans l'oppreſſion, où vivoient les Japonnois, le chriſtianiſme, que les Portugais leur avoient enſeigné, devoit trouver nombre de poſélytes, charmés d'une religion qui leur faiſoit un mérite de ſouffrir. Elle devint ſuſpecte à la cour; Taycoſama proſcrivit les

nouveaux chrétiens avec une cruauté, juſqu'alors inouïe.

LES affaires des Portugais ne s'étoient pas encore reſſenties de ces mouvements. Cependant leurs intrigues & leur avarice les avoit rendus ſuſpects au gouvernement & odieux au peuple. Ils furent chaſſés du Japon, dès qu'il y eût des marchands, capables d'y apporter des marchandiſes, dont les Japonnois avoient pris l'habitude. Les Hollandois, en prêtant leur artillerie contre les chrétiens, avoient gagné la confiance de la nation, & ils jouiſſoient d'abord d'un commerce libre & lucratif, mais qui depuis longtems a été aſſujetti à des gênes infinies. Le profit n'en monte pas actuellement au de là de 50,000 livres. Les agents de la compagnie, employés à ce commerce, y trouvent plus de bénéfice, par la liberté de trafiquer, ce qu'ils font par l'entremiſe des courtiſanes, que le gouvernement leur accorde, tandis que ces voyageurs y ſéjournent.

LES Chinois, le ſeul peuple commerçant, en concurrence avec les Hollandois, dans cette iſle, y font un commerce également gêné par mille réſtrictions.

VERS l'an 1621, les Hollandois ſe rendirent entierement maîtres des Molucques. Cette conquête fut ſuivie du commerce excluſif des épiceries. Ils amenerent les rois de Ternate & de Tidor à conſentir, qu'on arrachât des iſles laiſſées ſous leur domination le muſcadier & le giroflier; ce ſacrifice eſt payé annuellement au premier 70,950, au ſecond 13,200 livres. Une garniſon, qui devoit être de ſept cents hom-

mes, doit & peut aſſurer les avantages de ce traité.

LA compagnie a partagé aux habitants d'Amboine, où elle a concentré la culture du giroflier, quatre mille terreins, ſur les quels on plante cent-vingt arbres. Chaque arbre donne, année commune, au delà de deux livres de girofle. Leur produit réuni s'éleve, par conſéquent, à un million peſant.

DES cinq iſles de Bande il y en a trois, qui jouiſſent de l'avantage excluſif de produire la muſcade. A l'exception de ce produit, elles ſont d'une ſtérilité affreuſe. La moëlle du ſagou ſert de pain aux habitans.

POUR s'aſſurer le commerce excluſif des épiceries, qu'on regarde avec raiſon comme les mines d'or de la compagnie, elle n'a rien négligé. La nature eſt encore venue à ſon ſecours. Des tremblements de terre font annuellement changer les bancs de ſable, & rendent la navigation dans ces mers très périlleuſe. Les courants & les vents contraires repouſſent, durant une grande partie de l'année, le navigateur, qui voudroit aborder dans ces iſles. Le beau temps eſt employé par les gouverneurs à les parcourir & à exterminer les arbres à épiceries, où ils repouſſent. La compagnie s'eſt encore emparée des iſles de Timor & de Celebes. La premiere eſt partagée en pluſieurs ſouverainetés. Elle a ſoixante lieues de long, ſur quinze ou dix-huit de large. Les Portugais y ſont en grand nombre; ils furent chaſſés, en 1613, par les Hollandois, de la ville de Kupan, dont la fortereſſe eſt gar-

dée par une garniſon de cinquante hommes. La compagnie échange ſa cire, ſon caret, ſon bois de ſandal & ſon cadiang (petite fêve, dont on nourrit, en partie, les équipages) contre de groſſes toiles. Ces divers objets occupent une ou deux chaloupes, expédiées de Batavia.

L'ISLE de Celebes, dont le diametre eſt, d'environ cent trente lieues, quoique ſituée ſous la Zone Torride, eſt très habitable. Les chaleurs y ſont tempérées par des pluies abondantes, & des vents frais. Ses habitants ſont les plus braves de toute l'Aſie Méridionale. Leur premier chocq eſt ſurtout furieux. Ils ſe ſervent d'un crid, qui reſſemble à un poignard un peu long. D'autres nations Européennes avoient autrefois l'habitude de viſiter cette iſle, en concurrence avec les Hollandois. Ceux-ci ayant pris la forteresſe & le port de Macaſſer, cette navigation ceſſa. Maintenant le gouverneur Hollandois en eſt le chef; il termine toutes les conteſtations, qui s'élevent entre les nombreux princes, qui s'y trouvent. On les a tous desarmés, afin qu'ils ne puiſſent plus nuire à la compagnie. Les Chinois, les ſeuls étrangers admis à Celebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines & des ſoies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines & groſſieres. Ces marchandiſes ſont échangées contre un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des eſclaves & du tripam, eſpece de champignon, qui eſt plus parfait, à meſure qu'il eſt plus rond & plus noir. Tout le bénéfice réuni de cet établiſſe-

ment & de celui de Timor n'en couvrent pas les frais. La compagnie les auroit longtems abandonnés, ſi elle ne les regardoit pas juſtement, comme la clef des iſles à épiceries.

L'ISLE de Borneo, où la compagnie a auſſi un établiſſement, mais qui a un but moins important, eſt une des plus grandes, ſur notre globe, qu'on connoiſſe. Ses côtes ſont peuplées de Macaſſarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, dont les mœurs ſont d'une grande férocité. Les Portugais & les Anglois, qui ont cherché à s'y établir, en ont été chaſſés. Les Hollandois ſe préſenterent, en 1748, devant l'iſle, avec une foible eſcadre. Le prince leur accorda le commerce excluſif du poivre, à l'exception de cinq cents mille livres, que les Chinois en tirent. La compagnie y envoye du ſel, de l'opium & de groſſes toiles. Sur ces objets elle gagne à peine les dépenſes de ſon établiſſement, quoique elles ne montent pas au delà de 33,000 livres. Son ſeul bénéfice ſe reduit à l'achat de quelques diamants, qu'on trouve ci & là le long des rivages des rivieres.

L'ISLE de Sumatra a onze dégrés du Nord au Sud; l'équateur la coupe en deux parties preſque égales. Les chaleurs y ſont tempérées par des pluies & des vents. Les tremblements y ſont très fréquents. La partie méridionale eſt occupée par des Malais, dont la religion eſt un mahométisme très corrompu. Leurs loix ſont peu nombreuſes. Ils ſe font toujours des préſents, lorſqu'ils ſe viſitent. La grande abondance des vivres, & la frugalité de ces peuples les diſpenſe

de travailler. La nation, connue ſous le nom de Batta, habite dans la partie ſeptentrionale de Sumatra. Elle eſt dans l'uſage de manger les criminels, dans le deſſein d'inſpirer de l'horreur. Le benjoin ne ſe trouve que dans cette iſle; l'on en tire encore un camphre très parfait, qu'on purifie en Hollande, avant de l'expoſer en vente. Dans cette derniere partie de Sumatra, il n'y a d'autres habitants que des corſaires, qu'on a cherché inutilement à détruire. Dans l'intérieur du pays il y a des mines, qu'on remue ſuperficiellement; les pluies, qui tombent en torrents, depuis novembre juſqu'en mars, entrainent l'or dans des circonvallations d'oſier, deſtinées à les recevoir, & qu'on multiplie, afin que ce qui auroit pu échapper à la premiere, ſoit intercepté, dans quelqu'une de celles qui la ſuivent. Lorſque le ciel eſt redevenu ſercin, chacun va avec ſes eſclaves recueillir ce que le ſort lui a donné.

Les Hollandois ont placé ſix comptoirs à Sumatra. Le plus conſidérable en eſt Palimban, où ils achetent annuellement deux millions de livres de poivre à 23 livres le cent, & un million & demi d'étain à 61 livres 12 ſols le cent. Ce poivre, quelque bon que ſoit le marché, au quel il eſt acheté par les Hollandois, coûte encore moins au prince. Ses vêtements & une partie des nourritures pour ſes états ſont tirés de Batavia, ce qui n'empêche pas, qu'il faut ſolder en piaſtres. L'on débite qu'il poſſede un tréſor immenſe. L'on ne conçoit pas, comment il n'a jamais tenté la cupidité de quelque avanturier.

Le commerce que la compagnie fait à Siam a été toujours en déclinant. Elle n'a pas été en état de soutenir le privilege d'un commerce exclusif, qu'on lui avoit accordé. Elle n'y envoye qu'un seul vaisseau, chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries & de toiles. Elle en tire de l'étain à 77 livres le cent, de la gomme-lacque a 57 livres 4 sols, quelque dents d'éléphants à 3 livres 12 sols la livre, & de temps en temps un peu de poudre d'or.

Malaca lui est d'une plus grande importance. Ce n'est qu'après deux efforts inutiles, que la compagnie a réussi à s'y établir, après en avoir chassé les Portugais, en 1641. Elle n'en a pas fait revivre le commerce, languissant depuis longtemps, crainte de nuire à Batavia. Les affaires en seroient plus animées, si les princes du pays étoient plus fideles à leur engagement, qui les oblige à exclure tous les étrangers de leur commerce. Les bénéfices de cet établissement n'en couvrent par les dépenses; il coûte annuellement à la compagnie 440,000 livres. Mais sa possession, & celle de Batavia la rendit longtemps maîtresse des deux seuls passages connus alors, où elle put intercepter des vaisseaux ennemis. Les détroits de Lombock & de Baly, qu'on a découverts depuis, ont fait cesser l'importance de Malaca.

Spilbergen fut le premier des Hollandois, qui montra le pavillon de sa nation, sur les côtes de l'isle délicieuse de Ceylan. Il trouva les Portugais occupés à en bouleverser la religion & le gouvernement. Le peuple de cette isle ne vit dans lui

que l'ennemi de ſes tyrans. Ils s'aiderent donc mutuellement à en chaſſer les Portugais. Ils y réuſſirent, en 1658, après une ſanglante & longue guerre. La compagnie occupe depuis tous leurs établiſſements. A l'exception d'un petit endroit, où il n'y a point de port, elle forme un cordon régulier autour de l'iſle, qui s'étend depuis deux juſqu'à douze lieues dans les terres.

COLUMBO eſt le chef-lieu de la colonie. Les ports de Pointe de Gale & Trinquemale ſont encore aſſez bons, quoique d'un accès un peu difficile. La deſtination des autres ports eſt d'empecher toute liaiſon avec les peuples du continent voiſin.

TOUTES les productions de l'iſle ſont dans les mains de la compagnie. Celles qui font un objet de ſon commerce ſont:

1°. DIVERSES pierres précieuſes, que les Chouliats de Coromandel taillent & vendent dans l'Inde.

2°. LE poivre, cultivé uniquement à Maduré, que la compagnie achete 8 ſols 9 deniers la livre; le café qu'elle ne paye que 4 ſols 4 deniers & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Mais l'indolence de ces inſulaires fera toujours languir ces cultures.

3°. UNE centaine de balles de mouchoirs, de pagnes & des guingans, d'un très beau rouge, fabriqués par des Malabares à Jaffanapatnam.

4°. QUELQUE peu d'ivoire & environ cinquante éléphants. On les employe dans les guerres.

5°. L'AREQUE, que la compagnie achete, à raiſon

raiſon de 11 livres, l'ammonan, ſorte de meſure, qui eſt cenſée contenir 20,000 areques. Ce ſont des noix, dont on fait un grand uſage en Aſie. On en corrige les vices par le bétel; ſes fueilles ſervent à envelopper l'areque. Les Indiens les mâchent toute la journée. C'eſt une pratique conſtante, & qui eſt de la bienſéance, d'en préſenter, lorſqu'on ſe viſite. En ſe ſéparant pour quelque temps, c'eſt une marque d'amitié de s'en donner mutuellement.

6°. La pêche des perles eſt encore un des revenus de Ceylan. Cette ſource de richeſſes eſt tarie depuis longtemps. Tous les cinq ou ſix ans elle apporte, à la compagnie, 200,000 livres.

7°. Mais ſon grand objet eſt la cannelle, qui eſt le produit d'une eſpece de laurier. Les vieux cannelliers ne donnent qu'une cannelle imparfaite. Pour les rajeunir, il ſuffit de couper le tronc. Les nouvelles tiges qui viennent de la ſouche, ne laiſſent rien à deſirer. La cannelle, pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant ſur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût agréablement piquant. L'on en préfere les bâtons longs. Le métier de dépouiller les cannelliers eſt regardé à Ceylan comme très vil; on l'abandonne aux Chalias, la plus vile des caſtes. Tout autre, en s'y livrant, ſeroit chaſſé de ſa tribu.

La cannelle ne croît que dans certains diſtricts. Les montagnes, habitées par les Bedas, où ni les Chingulais, ni les Hollandois n'oſent pénétrer,

en ſont remplies. Negombo, Columbo, Pointe de Gale, les ſeuls endroits, ſous la domination de la compagnie, où l'on en trouve, en fourniſſent la plus grande partie, dont elle a beſoin. Elle lui revient à 13 ſols 2 deniers la livre.

TOUS les revenus de l'iſle ne montent pas au délà de 2,200,000 l. L'entretien en coute 2,420,000 l.

LA compagnie s'eſt vu obligée de faire pluſieurs fois la guerre aux naturels du pays, qu'elle a traités avec beaucoup de ménagement. Cependant la paix a été troublée à pluſieurs repriſes. La guerre terminée le 14 Fevrier 1766, a été une des plus longues & des plus ſanglantes. Elle a fini par un traité très avantageux à la compagnie, dans lequel on reconnoit ſa ſouveraineté ſur tous les endroits, dans ſa poſſeſſion avant les troubles. Il lui accorde la permiſſion de peler la cannelle dans toutes les plaines, de faire le commerce par tout, où on le jugera à propos; on s'y engage à s'abſtenir de toute liaiſon avec une puiſſance étrangere quelconque, & à livrer tous les Européens qui pourroient s'être gliſſés dans l'iſle.

N'EST-IL pas probable que la compagnie, en cedant des terreins aux naturels du pays, en les excitant au travail, & en encourageant les cultures, tireroit des avantages beaucoup plus conſidérables de cet établiſſement?

NEGAPATNAM eſt le chef-lieu des différentes loges, que la compagnie a ſur les côtes de Coromandel. Elle tire de ces divers établiſſements quatre ou cinq

mille balles de toile. Elle donne en échange du fer, du plomb, de l'étain, de l'araque, des bois de charpente, du poivre, des épiceries, de la toutenague, eſpece de minéral, qui participe du fer & de l'étain. Elle gagne ſur ces objets réunis 1,100,000 liv. Les douanes rapportent 88,000 liv. Ses dépenſes annuelles montent à 808,000 liv. Le produit net du commerce n'eſt donc principalement que le bénéfice, qu'elle peut faire ſur les toiles.

La ſituation de la compagnie eſt encore moins bonne au Malabar, où elle a pluſieurs comptoirs. Ses ventes ſe réduiſent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de ſucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaiſſeau, qui a porté cette médiocre cargaiſon, s'en retourne à Batavia, chargé de kaire, pour les beſoins du port. La compagnie gagne au plus ſur ces objets 396,000 liv. qui avec 154,000, que lui produiſent les douanes, forment une maſſe de 550,000 liv. Dans la plus profonde paix, l'entretien de cet établiſſement lui coute 510,000 liv. Mais elle en tire 2,000,000 de poivre, qu'on envoye ſur des chaloupes à Ceylan; & ce poivre ne lui coute que 38 liv. 8 ſols le cent, tandis que les nations rivales le payent 43 juſqu'à 48 liv. le même poids. Malgré ces avantages Malabar n'eſt qu'un établiſſemant désavantageux à la compagnie, qui doit s'épuiſer dans des guerres ſanglantes, dont il eſt l'occaſion.

Au milieu de tant de ſuccès les Hollandois s'apperçurent qu'il leur manquoit un lieu de relâche, où

leurs vaiſſeaux puſſent, dans ce long voyage, trouver des rafraichiſſements. Van Riebeek propoſa le cap de Bonne-Eſpérance. Cet établiſſement ſe forma ſous ſa direction. On y attira nombre de colons par l'appas de pluſieurs avantages. Les Hottentots, domiciliés dans des cabanes couvertes de peau, où ils n'entrent jamais que dans le temps de pluies, occupés uniquement à conduire des beſtiaux, étoient les habitants de ce pays. Tous les biens ſont parmi eux en commun; ils n'ont donc gueres ſujet de diſpute. Si le bétail ne s'égaroit, ils n'auroient jamais des querelles avec leurs voiſins. Ils ſont malpropres, mais bienfaiſants. Leur langue eſt une eſpece de ramage, compoſé de ſifflements & de tons bizarres, qui n'ont preſque point de rapport avec les nôtres. C'eſt une fable ce qu'on raconte du tablier de chair, qu'on attribue aux femmes de ces contrées; mais les Hottentots n'ont qu'un ſeul teſticule; on leur extirpe l'autre avec beaucoup de cérémonie. Van Riebeek commença par s'emparer du territoire qui étoit à ſa bienſéance, & ſongea enſuite à s'y affermir. *Pourquoi*, dit l'envoyé des Hottentots à ces étrangers, *pourquoi avez-vous ſemé nos terres? pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux? de quel œil verriez-vous ainſi uſurper vos champs? vous ne vous fortifiez, que pour réduire par dégrés les Hottentots à l'eſclavage.* Les Hollandois, alors encore foibles, calmerent les eſprits par beaucoup de promeſſes & quelques préſents. Tout a été en paix depuis.

CET établiſſement couta à la compagnie, dans

l'eſpace de vingt ans, quarante-ſix millions de livres.

Le cap de Bonne-Eſpérance termine la pointe méridionale de l'Afrique. A ſeize lieues de cette fameuſe montagne, eſt une péninſule formée au Nord par la baie de Table, & au Sud par Falſe-baie. Tous les batiments abordent dans la premiere; mais les orages les obligent de mouiller, depuis le 20 mai juſqu'au 20 ſeptembre, dans l'autre.

Le ciel du cap eſt très agréable: mais les vents le rendent ſouvent incommode. L'air de ce ſéjour eſt très pur, & ſert ſeul de remede aux navigateurs, tombés malades dans ce long trajet. Peu d'infirmités affligent les colons.

Le ſol du cap, à moins de n'être fertiliſé par l'art, n'eſt qu'un ſable ſtérile. Les eaux & le bois y manquent dans les campagnes.

La ville du cap eſt compoſée d'environ mille maiſons, bâties en brique, & couvertes de chaume, à cauſe des vents. Ses rues ſont larges, & elles ſe coupent à angles droits. Dans la rue principale eſt un canal, bordé d'un plant d'arbres.

A l'extremité de la ville eſt le jardin de la compagnie. Chacun de ſes quarrés eſt entouré de chênes taillés en palliſſades, à l'exception de ceux de l'allée du milieu, où on les laiſſe croître de toute leur hauteur. L'enſemble en forme un ſpectacle délicieux.

Les campagnes voiſines de la capitale ſont couvertes de vignes. Leur produit n'a rien à craindre de la gélée ou de la grêle. A l'exception d'un vin ſec,

aigrelet & assez agréable, qui tire son origine de Madere, il est d'une qualité très inférieure. Le vin de Constance n'est cueilli que dans un territoire de quinze arpents, sur des seps autrefois apportés de Perse. Pour en augmenter la quantité, on le mêle d'un vin muscat assez bon, que produisent les côteaux voisins. De ces vins une partie est livrée à la compagnie, qui en fixe elle-même le prix. Le reste est vendu à raison de douze cents francs la barrique.

Les grains se cultivent à une plus grande distance de la capitale. Ils y sont très abondants à cause de la facilité des engrais, & la faculté de laisser reposer les terres. Ces cultures s'arrêtent à quarante ou cinquante lieues du port. Ils ne seroit pas convenable de voiturer les denrées, d'un plus grand éloignement.

En pénétrant plus avant dans l'intérieur du pays, on ne le voit couvert que de nombreux troupeaux qui, deux ou trois fois l'année, sont conduits au chef-lieu de la colonie. On les échange contre quelques marchandises apportées de l'Europe & des Indes.

Les colons se plaignent du bas prix, que le monopole met à leurs denrées; des entraves dont il gêne la vente de celles, qu'il ne retient pas, & qu'il impose à leur navigation; de l'intolérance, avec la quelle ils défendent aux Luthériens d'excercer leur religion. L'humanité, la justice & la politique reclament le redressement de ces griefs.

La colonie consiste dans une population de quinze mille Européens, Hollandois, Allemands & François,

dont la quatrieme partie eſt en état de porter les armes. Elle a ſept cents hommes de troupes régulieres pour ſa défenſe. On y compte quarante ou cinquante mille eſclaves, achetés en différents endroits. On ne voit nullepart ailleurs les noirs traités avec tant d'humanité. C'eſt le ſeul endroit dans le monde, où le blanc ait daigné partager avec les negres les occupations heureuſes, nobles & vertueuſes de la paiſible agriculture. Ce n'eſt que depuis quelque temps, qu'on envoye en Europe deux ou trois cargaiſons de bled du cap, qui eſt excellent.

POUR donner un centre à ſes établiſſements, la compagnie jetta l'œil ſur Java, nonobſtant le caractere corrompu & inhumain de ſes habitants. Cette iſle a deux cents lieues de long ſur une largeur de trente ou quarante. Les diviſions, dont elle étoit continuellement agitée, aiderent inſignement les Hollandois dans leur projet de la conquerir. Avant qu'il fut exécuté, on établit à Java un gouvernement, qui eut un palais, des gardes, un extérieur impoſant. C'eſt qu'on avoit beſoin d'éblouir les peuples de l'Orient, & d'effacer la mauvaiſe idée, que les Portugais avoient repandue d'eux.

LES Hollandois ſont depuis longtemps les maîtres de cette iſle, dont ils poſſedent le commerce excluſif. Le gouvernement de Bantam coûte à la compagnie 110,000 livres, qu'elle retrouve ſur les marchandiſes qu'elle y débite. Elle a en pur bénéfice ce qu'elle peut gagner ſur trois millions de poivre, qu'on eſt obligé de lui livrer à 28 livres 3 ſols le cent.

CHERIBON lui eſt encore plus utile. Il lui livre annuellement 3,300,000 livres de riz à 25 liv. 22 ſols le millier; un million de ſucre, dont le plus beau eſt payé 15 liv. 6 ſols & 8 deniers le cent; un million deux cents mille livres de café à 4 ſols 4 den. la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'eſt payé que 1 liv. 11 ſols 4 den. la livre; ſix cents mille livres d'areque à 13 liv. 4 ſous le cent. La dépenſe de cet établiſſement ne monte pas au-deſſus de 45,000 livres, qu'on gagne ſur les toiles, qu'on y porte.

MATARAN a des ports, où l'on conſtruit tous les petits bâtiments, toutes les chaloupes, que la navigation de la compagnie exige. Trois cents cavaliers & quatre cents ſoldats, dont l'entretien & celui des employés demandent 835,000 livres, ſervent à ſa défenſe. Ce royaume s'eſt obligé à lui livrer 15,000,000 peſant de riz à 17 liv. 12 ſols le millier; tout le ſel qu'elle demande à 10 liv. 7 ſols 10 den. le millier; 100,000 liv. de poivre à 21 liv. 2 ſols 4 den. le cent; tout l'indigo qu'on cueille à 3 liv. 2 ſols la livre; le cadjang dont ſes vaiſſeaux ont beſoin, à 28 liv. 3 ſols 2 den. le millier; le fil de coton, depuis 13 ſols juſqu'à 1 liv. 13 ſols.

LA compagnie, contente de s'être approprié le commerce excluſif de l'iſle, ne chercha jamais à y avoir une propriété. Tout ſon domaine ſe reduit au royaume de Jacatra. Son ſol eſt excellent, mais faute de mains il reſta longtemps inculte. On a vendu dans la ſuite ces terres à des Chinois & des Européens,

qui, découragés par la gêne, ſous laquelle le gouvernement fait gémir les cultivateurs, ne s'en ſervent que pour l'éducation de leurs troupeaux. Cependant ſes produits ne laiſſent pas de monter à 10,000 livres peſant d'indigo, à 25,000 livres de coton, à 150,000 de poivre, à 10,000,000 de ſucre, & à quelques autres articles moins importants.

CES produits & ceux de l'iſle entiere ſont portés à Batavia, bâti ſur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra, au ſixieme dégré de latitude méridionale. Cette ville a dû s'embellir ſucceſſivement; cependant à l'exception d'une égliſe, aucun monument n'y a de l'élégance ni de la grandeur. Les maiſons y ont de la commodité, & une diſtribution convenable. Les rues y ſont plus larges, mieux percées, & plus commodes que partout ailleurs. La plûpart en ſont traverſées par des canaux bordés des deux côtés de ſuperbes arbres, qui lui donnent un ombrage délicieux. Les vents y rafraichiſſent agréablement l'air; mais le climat y eſt très mal-ſain, & la mortalité y eſt très grande. Les gens à leur aiſe vivent à la campagne, & ne viennent en ville que pour affaires. Néantmoins la population de cette cité célebre ne laiſſe pas d'être immenſe On compte 150,000 eſclaves dans la ville & dans ſes environs. L'on y trouve des Indiens de tout l'Eſt de l'Aſie. Des loix très ſeveres entretiennent la tranquillité parmi tant de nations différentes. Malgré le maſſacre horrible qu'on y a fait, en 1740, des Chinois, qui s'étoient rendus ſuſpects de méditer des projets funeſtes, l'on en

compte encore dans la colonie environ 200,000 ; ils y font des fortunes immenſes. Les Chinois ſeuls y ſont les bons cultivateurs ; ils y conduiſent toutes les manufactures. Ils payent une forte capitation & d'autres tributs plus humiliants encore. Il y a environ dix mille blancs dans la ville ; quatre mille d'entre eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point inconcevable. Ils y menent une vie délicieuſe. Les plaiſirs s'y ſuccedent avec rapidité. Indepandemment de ce que peut fournir un ſol très fertile, les tables y ſont ſurchargées, à grands frais, de tout ce que l'Europe & l'Aſie fournit de plus délicieux. Les mœurs cependant n'y ſont pas plus corrompues qu'ailleurs, quoique les femmes pouſſent à l'excès leur goût pour le luxe. Elles ne ſe montrent en public qu'avec beaucoup de faſte. L'alentour de Batavia n'offre que des campagnes riantes, des chemins larges, unis, faciles.

La rade de Batavia eſt très ſûre, quoique un peu moins praticable, depuis qu'un banc de boue, qui groſſit tous les jours, s'eſt formé à ſon embouchure. Cette rade eſt la plus conſidérable de l'Inde. Tous les vaiſſeaux expédiés par la compagnie en Aſie s'y rendent, à l'exception de ceux, qui vont à Ceylan, dans le Bengale & à la Chine. On y voit arriver beaucoup de bâtiments particuliers. Ils naviguent avec des paſſe-ports de la compagnie. La traite des eſclaves, qui s'éleve annuellement à ſix mille des deux ſexes, forme une des principales branches du commerce libre. Emny, Limpo, & Can-

ton envoyent ordinairement douze jonques, avec environ deux mille Chinois, qui vont à Batavia, dans l'eſpérance de faire de groſſes fortunes. Ils y portent pour 3,000,000 l. de marchandiſes de leur pays, pour les quelles ils reçoivent en échange de l'étain, du poivre & ces nids d'oiſeaux de l'Orient ſi renommés, qu'on croit favorables à la paſſion pour les femmes. Avec ces productions ils ſoldent encore en argent, dont la maſſe eſt groſſie par celui des Chinois, qui retournent avec de grandes fortunes dans leur patrie.

LES Eſpagnols des Philippines viennent auſſi à Batavia acheter de la canelle pour le Mexique, qu'ils payent avec de l'or, de la cochenille & des piaſtres.

RAREMENT l'on voit à Batavia les François; ils n'y ſont attirés, que par le beſoin de s'approviſionner. Les Anglois fréquentent plus ſouvent ſa rade; ils y échangent leurs quincailleries contre de l'araque.

DES chaloupes armées, qui croiſent perpétuellement dans ces parages, empêchent le commerce frauduleux.

TOUT ce qui entre & ce qui ſort de Batavia paye cinq pour cent. Cette douane eſt affermée 1,900,800 livres. Les Chinois y payent 384,000 pour la permiſſion d'ouvrir des jeux de hazard. Cette capitale des Indes Hollandoiſes a cependant encore d'autres revenus, ſans qu'ils couvrent les dépenſes, qu'elle abſorbe, & qui s'élevent aſſez régulierement à 6,600,000 liv.

Le conſeil de Batavia domine ſur tous ces établiſſements. Le gouverneur-général, le directur-général & cinq conſeillers, le compoſent. C'eſt la direction de l'Europe qui nomme à ces places. La voix, la ſignature du gouverneur-général ſont indiſpenſables dans toutes les opérations de commerce. Ordinairement ſa voix décide dans le conſeil, puiſque tout le monde a beſoin de ſa protection. Ses appointements ſont médiocres; mais la meſure de ſa fortune eſt la permiſſion qu'il a de prendre dans les magaſins de la compagnie les marchandiſes, qui ſont à ſa bienſéance. Le conſeil de Batavia s'aſſemble deux fois la ſemaine. Il eſt ſubordonné à la direction qui ſubſiſte dans les Provinces-Unies. Le ſoin de vendre les marchandiſes eſt diſtribué entre les ſix chambres intereſſées dans ce commerce. La direction eſt compoſée de dix-ſept membres; Amſterdam en nomme huit, la Zélande quatre, les autres chambres chacune un. Tout ſe décide dans ce conſeil à la pluralité des voix. Quatre d'entre les directeurs ſont chargés de la ſecrete commiſſion des affaires de la plus grande importance.

La compagnie s'éleva à un dégré éclatant de proſpérité, nonobſtant les vices de cette inſtitution ſinguliere.

Les Hollandois durent leurs premiers ſuccès au bonheur, qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-ſiecle, de plus de trois cents riches vaiſſeaux Portugais. En ſe ſaiſiſſant de leurs établiſſements, ils y trouverent des fortereſſes ſolidement bâties, munies d'une artillerie nombreuſe, richement

approvisionnées. Cet avantage les exempta de dépenses immenses, les quelles ils n'augmentoient pas mal-à-propos par l'ambition des conquêtes. Le seul but au quel ils visoient étoit un commerce exclusif. Hormis quelques forts peu considérables, qu'ils avoient sur le continent, leurs principales forces étoient concentrées à Java & à Ceylan. La ruine de la puissance Portugaise donna une double vie à leur commerce, & le fit d'abord infiniment fleurir. Avec le temps ils parvinrent à se rendre maîtres du cabotage de l'Asie, comme ils l'avoient fait en Europe. Ces avantages empêcherent longtemps les nations Européennes d'entrer avec eux en concurrence. La compagnie fut protégée par la Hollande, où elle trouva un débouché pour les manufactures de l'Orient.

MAIS enfin elle est descendue de cette hauteur. Ses premiers fonds ne furent que de 14,211,648 liv. Il en fut fourni 1,084,813 par Amsterdam; 2,934,540 liv. 8 sols par la Zélande; 1,180,905 par Enchuisen; 1,034,000 par Delft; 587,109 liv. 12 sols par Horn, & 390,280 par Rotterdam. Ce capital a rendu depuis l'origine jusqu'au premier Janvier 1778, année commune, vingt-un & un dix-septieme pour cent. On l'a divisé en actions de 6,600 liv. dont il y avoit 2,153. Elles s'éleverent, dans les temps heureux, à un prix incroyable. On les a vues décheoir successivement jusqu'à 234. C'est que le dividende qui étoit monté à trente ou quarante pour cent, n'est plus que de douze pour cent.

CET état de décadence augmentera successive-

ment. En 1751 le capital de la compagnie, les dettes payées, ne paſſoit pas 62,480,000 livres. A la même époque, les bénéfices annuels s'élevoient à 27,940,000 liv. Les dépenſes abſorboient 20,460,000 liv. Il ne lui reſtoit donc que 7,480,000 liv. pour payer le dividende, & pour faire face aux guerres & à tous les malheurs que la prudence ne peut ni prévoir ni empêcher. Auſſi le général Moſſel regardoit-il la compagnie comme un corps épuiſé. Il nous a été impoſſible d'avoir un bilan poſtérieur à celui que nous venons d'expoſer. Mais que doivent donc penſer les intéreſſés, qui peuvent demander d'autorité le compte de cette conduite ténébreuſe? que les affaires ſont dans un grand déſordre, ou dans de très mauvaiſes mains? que les chefs d'état n'oſent, ou ne peuvent, ou ne veulent interpoſer leur autorité, dans une circonſtance auſſi importante. Quolqu'il en ſoit, on ne laiſſe pas de voir, que la ſituation de la compagnie devient de jour en jour plus fâcheuſe.

Les guerres fréquentes, que la compagnie fut obligée de faire dans preſque tous ſes établiſſements, cauſerent en partie cette décadence. Elle s'eſt vu obligée de ſe ſoûmettre ſouvent à des vexations onéreuſes. La concurrence des autres nations Européennes a beaucoup diminué ſes bénéfices. Ses employés y contribuerent encore conſidérablement par leurs infidélités & leurs malverſations, & elle ſe vit partout trompée. La ſimplicité des mœurs, qui avoit longtemps ſubſiſté à Batavia, commença à s'al-

terer & elles gagnerent les mêmes vices. Ces désordres auroient pu être arrêtés dans leur origine, s'ils n'avoient dû faire les mêmes progres en Europe. Les places de directeurs, confiées d'abord à des négociants habiles, tomberent, à la longue, dans des maiſons puiſſantes, & s'y perpétuerent avec les magiſtratures. Les directeurs ne virent dans leurs places que la facilité de placer leurs parents, ſouvent des gens de mauvaiſe conduite. La multiplicité des chambres & des chantiers augmenta encore les frais. On vendit avec perte les marchandiſes envoyées aux Indes, quelquefois mal aſſorties. La vanité qui n'oſa pas montrer des beſoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande, à un interêt très bas. On en ordonna en Aſie à ſix ou à neuf pour cent. Les états-généraux, intereſſés à veiller à la proſpérité de la république, n'auroients-ils pas pu & dû arrêter ces déſordres? auroient-ils dû ſe contenter d'un état annuel d'affaires tellement confus, que les négociants les plus intelligents ne ſçauroient le débrouiller?

POUR remedier à tant de maux, il falloit commencer par ſimplifier la direction en Europe même; Tant de chambres ne peuvent entrainer que des frais, du délai & de l'embarras dans les affaires; elles doivent être réunies dans un ſeul port. Puis la direction obligera les Hollandois à traiter en Aſie les princes Indiens avec plus d'équité. Elle diminuera ſes établiſſements trop multipliés. Elle détruira dans les comptoirs ſubalternes des fortifications inutiles. Elle retranchera les conſeils & les employés. Cette réforme

s'étendra juſque dans les colonies importantes, pour faire ceſſer les malverſations, qui regnent dans les atteliers, les magaſins, les chantiers & les arſenaux de Batavia & dans les autres grands établiſſements. Ses facteurs ſeront choiſis avec plus de ſoin. Le commerce d'Inde en Inde ſera rendu libre; la compagnie gagnera alors plus par la perception des droits, qu'elle ne gagne ſur les échanges. Elle retranchera le nombre de ſes navires, & elle les fera conſtruire par entrepriſe.

LA compagnie doit d'autant plus ſonger à cette réforme, qu'elle perdra tôt ou tard le commerce excluſif d'épiceries, qui fait la plus riche branche de ſes affaires. L'on prétend qu'elles réuſſiſſent auſſi hors des iſles Molucques.

ELLE eſt encore plus ménacée par ſa foibleſſe. Les officiers qui commandent ſes vaiſſeaux ſont bons marins, mais ils n'ont pas la premiere idée des évolutions navales, ſans parler des vices de leur éducation. Ses troupes de terre ſont encore dans un plus mauvais état. Ses ſoldats, déſerteurs de toutes les nations Européennes, ſont mal nourris, mal habillés, épuiſés. L'état militaire, qui ſert la compagnie, eſt dans l'aviliſſement. Sa façon d'enrôler les ſoldats, par l'entremiſe de cette race vile, qu'on appelle *vendeurs d'ames* eſt malhonnête & vicieuſe.

L'IMPOSSIBILITÉ où la compagnie ſe trouveroit, de ſe défendre contre une eſcadre de ſix vaiſſeaux de ligne, Anglois ou François, doit la reveiller & lui faire ſentir le danger, qui la ménace de

perdre

perdre toutes ces poſſeſſions, en moins de temps qu'elle n'a employé à les conquerir ſur les Portugais. Ses meilleures places ſont ſans défenſe; & elle n'a point d'eſcadre pour les proteger. La plus grande force de Batavia conſiſte dans la facilité qu'on a d'inonder tous ſes environs.

L'IMPORTANCE de ce corps pour la république, doit l'engager, à ne le laiſſer pas périr. Elle en a tiré des avantages infinis. La compagnie a payé chaque fois ſon privilege avec des ſommes conſidérables. Elle a prêté de l'argent à l'état, au quel elle cede le ſalpêtre à un prix très modique. Elle prévient encore que les manufactures de Leyde & de Harlem ne périſſent totalement. Elle paye annuellement à l'état 850,000, pour s'affranchir des droits d'entrée & de ſortie. Elle vend 45,000,000 ce qu'elle a acheté avec quatre ou cinq millions de numéraire. Les trois quarts de ces marchandiſes, venues de l'Aſie, paſſent chez l'étranger. Nombre de capitaliſtes, devenus tels dans ſon ſervice, enrichiſſent actuellement l'état.

LA frugalité, l'activité & l'induſtrie des anciens Hollandois ont fait fleurir & la république & la compagnie; elles ont enrichi toutes les deux; les richeſſes ont amené des vices, & ces vices ont en Europe & en Aſie corrompu & l'une & l'autre! La deſtinée de toute nation commerçante eſt d'être riche, lâche, corrompue & ſubjuguée!

CHAPITRE III.

Des établiſſements des Anglois dans les grandes Indes.

LES Anglois, après avoir acheté longtemps leurs vaiſſeaux à Lubeck & à Hambourg, apprirent enfin à en conſtruire chez eux. Bientôt ils firent ſeuls le commerce de la Moſcovie par la voye d'Archangel. Ils commencerent le commerce de la Turquie. Mais leurs efforts, pour s'ouvrir un paſſage par les mers du Nord aux Indes, furent inutiles. Enfin Drake, Stephens, Cavendiſch y arriverent les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Eſpérance. Les plus habiles négociants formerent, en 1600, une ſociété. Elle obtint un privilege excluſif, mais ſeulement pour quinze ans. La ſageſſe de la reine Elizabeth avoit publiquement déclaré, qu'on l'aboliroit, encas qu'on la trouvât préjudiciable aux intérêts de la nation; mais on avertiroit la ſociété deux ans d'avance.

LES fonds de la compagnie furent d'abord foibles. L'armement de quatre vaiſſeaux, partis en 1601, & leur cargaiſons les abſorberent. Lancaſter, à qui cette expédition étoit confiée, arriva l'année ſuivante au port d'Achem, entrepôt alors

fort célébre. La réputation, dont la nation Angloiſe jouiſſoit dans ce temps aux Indes, lui procura un accueil très gracieux & à Achem & à Bantam, outre la facilité de charger ſes navires d'une riche cargaiſon des marchandiſes les plus précieuſes.

LE ſentiment des avantages que les Portugais & les Hollandois y avoient alors ſur eux, contre les quels il leur ſembloit être impoſſible de lutter, les jetta pour le moment dans le découragement. Le projet de faire des établiſſements & de tenter des conquêtes leur paroiſſoit au-deſſus des forces d'une ſociété naiſſante. L'intelligence & l'activité de la compagnie ſuppléa à l'appui, qu'elle étoit en droit d'attendre de Jacques I, mieux fait pour être à la tête d'une univerſité que d'un royaume. Elle eût des forts & des comptoirs, & elle partagea avec les Hollandois le commerce des épiceries, alors l'objet principal du commerce de l'Aſie.

CEUX-CI, jaloux de cette rivalité, attaquerent les Anglois. L'Océan Indien devint alors le théatre des combats ſanglants, où ceux-ci inférieurs en force ſuccomboient. Le feu de cette diſcorde fut éteint par un traité, qui portoit ridiculement que les Molucques appartiendroient aux deux nations en commun; que les Hollandois auroient deux tiers, & les Anglois un tiers de leurs productions; que chacun contribueroit à raiſon du bénéfice aux frais de la défenſe. Cet accord devoit durer vingt ans.

SUR ces entrefaites les Portugais & les Eſpagnols avoient repris les Molucques. Les Anglois avouerent ouvertement l'impoſſibilité, où ils ſe trouvoient de les en

faire déloger. Les Hollandois plus forts que leurs rivaux y réuſſirent ſeuls, & ſe réſerverent à eux excluſivement le fruit de l'expédition. Peu de temps après les Anglois convaincus d'avoir trainé un complot perfide, furent tous maſſacrés par les Hollandois à Amboine. Mais ce n'eſt que la concupiſcence, à ce que prétendent les Anglois, qui a fait couler le ſang innocent de leur nation.

CEPENDANT ceux-ci avoient formé des établiſſements à Maſulipatan, à Calicut & à Delhy. Surate tenta en 1611 leur ambition. La ſupériorité des Portugais fit échouer pour le moment ce projet. Le capitaine T. Beſt s'y montra l'année ſuivante avec des forces plus conſidérables, mais toujours inférieures à celles des Portugais, contre les quels ils ſe battit avec tant de gloire, que ſa nation devint célébre en Aſie & ſurtout en Perſe.

DANS le temps de la proſpérité des Portugais aux Indes, la Perſe fut gouvernée par le ſage Schah-Abbas, plein du deſir de tirer cet état de l'anéantiſſement, où la ſtupidité de ſes prédéceſſeurs l'avoit plongé. Une colonie d'Arméniens, transférée à Iſpahan, y portoit l'eſprit de commerce. Leur intelligence en changea le ſyſteme dans les Indes, qui alloit prendre en partie la route par la Perſe. Les Portugais mettoient toutes ſortes d'entraves à ces nouvelles opérations. Leur tyrannie révolta le grand Abba, qui, inſtruit du reſſentiment des Anglois, leur propoſa de réunir leurs forces de mer à ſes forces de terre, pour aſſiéger Ormuz. Les vainqueurs y trou-

verent un butin immenſe, qu'ils partagerent, & ruinerent la place de fond en comble.

A trois ou quatre lieues de là eſt le port de Gombroon, connu depuis ſous le nom de Bender-Abaſſi. L'air embraſé qu'on y reſpire, les vapeurs mortelles qui s'élevent continuellement de la terre, ſembloient ne l'avoir pas deſtiné, à être habité par des hommes. Mais ſa poſition eclipſoit ces inconvénients. Bender-Abaſſi eſt placé à l'entrée du golfe. On aſſocia les Anglois au projet qu'on avoit formé d'en faire l'entrepôt d'un grand commerce dans les Indes. On leur accorda de grands avantages, à condition qu'ils entretiendroient toujours deux vaiſſeaux de guerre dans le golfe, pour ſe défendre contre le reſſentiment des Portugais.

Ces circonſtances & des négociants Arméniens établis à Bender-Abaſſi en faiſoient fleurir le commerce. Cette nation avoit depuis longtemps entrepris le trafic des toiles. En échange des marchandiſes qu'on portoit en Perſe, elle donna de la ſoie, de la laine de Carmanie, peu inférieure à celle de Vigogne, des turquoiſes, dont nos femmes ſe paroient autrefois, de riches brocards d'or, des tapis, du maroquin, du chagrin, du poil de chevre, de l'eau-roſe, & quelques articles moins importants.

Cependant la proſpérité des Anglois ne dura gueres; ils furent partout ſupplantés par les Hollandois, & la compagnie n'étoit plus rien à la mort de Charles I. Ayant obtenu, en 1647, le renouvellement de ſon privilege, elle recommença ſes af-

faires, avec une nouvelle ardeur. Son commerce étoit très important dans tous les marchés de l'Afie, qu'elle avoit anciennement fréquentés.

LA corruption & la vénalité de Charles II non content des fommes immenfes tirées de la compagnie, le porterent encore à vendre à des particuliers la liberté de trafiquer en Afie, ce qui ne pouvoit manquer de mettre la nation en diffenfion avec elle-même, & de miner la fortune renaiffante de la compagnie. Les Hollandois voulurent mettre à profit cette occafion, pour exclure leurs rivaux du commerce de l'Afie, tantôt par la voye de force, tantôt par des intrigues. Pour s'en venger, la compagnie fit équiper vingt-trois vaiffeaux. Mais la perverfité de Charles II & 2,250,000 livres, payés par les Hollandois, firent échouer ce projet, le roi ayant défendu la fortie de cette efcadre. Epuifée par cet effort, la compagnie emprunta 6,750,000 livres, en Afie. J. Child le plus accrédité des directeurs, imagina, fous des prétextes abfurdes, de fruftrer les prêteurs de leur créance. Cette conduite fut, de la part des Anglois, fuivie d'hoftilités contre les peuples Orientaux, dont Aurengzeb, l'empereur de l'Indoftan, les fit repentir. La compagnie ne laiffa pas d'y perdre à tous égards.

DES arrangements économiques, qu'on avoit pris pour faire réuffir la fabrique de toiles en Ecoffe & en Irlande, comblerent fon malheur par la défenfe de l'importation des toiles de l'Afie. A l'expiration de fon privilege, elle en obtint avec peine le renouvellement. Il y en eut même, dans la fuite, deux compagnies à la fois, dont la rivalité tournoit au dés-

avantage commun. Elles ſe réuniſſoient en 1702, pour ſe conduire dèſormais avec plus de ſageſſe & de dignité. La protection que lui accorda le parlement, lui donna plus de conſiſtence. Ce que la concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à le réparer par des ventes plus conſidérables. Si ſa proſpérité fut obſcurcie par quelques nuages, ce ne fut que paſſagérement.

Les guerres ſurvenues en Europe, entre la France & l'Angleterre chaſſerent les François du continent & des mers de l'Aſie. A la paix de 1763, les poſſeſſions de la compagnie étoient très conſidérables en Arabie, dans le golfe Perſique, ſur les côtes de Malabar & de Coromandel, & dans le Bengale. Leur importance nous engage à en donner un tableau rapide. Il appartient ſpécialement à l'hiſtoire, qui nous occupe, & à la nation, qui s'eſt procuré une influence ſi marquée en Aſie.

L'Arabie eſt une des plus grandes péninſules connues du monde. Ses limites ſont au midi l'océan Indien, au levant le ſein Perſique, au couchant la mer Rouge qui la ſépare de l'Afrique. Au nord, une ligne tirée à l'extrémité des deux golfes lui ſervoit anciennement de borne. Elle eſt ſéparée du ſud au nord par une chaîne de montagnes, moins ſtériles & plus tempérées que le reſte du pays. L'Arabie pétrée eſt généralement inculte & couverte de rochers. Dans l'Arabie déſerte l'on ne voit que des monceaux d'un ſable mouvant, & peu de ſources, les quelles on ſe diſpute les armes à la main. L'Arabie heu-

reuſe ne doit ce nom qu'à la ſtérilité de ſon voiſinage. Ce pays a été très anciennement peuplé. Mahomet remplit les Arabes d'enthouſiaſme. Ils devinrent conquérants & ils étendirent leur domination dans les mers de la Chine, des Canaries juſqu'aux iſles Molucques. Leur commerce étoit très vaſte, & non-interrompu par leurs conquêtes.

AVEC le déclin de la puiſſance des Califes, ils en ſécouerent le joug, & diviſés en tribus, ſous des chefs différents, ils retomberent dans leur ancien caractère, celui d'être graves, ſérieux, taciturnes, flegmatiques, mais redoutables dans leur colere, jaloux au ſuprême dégré, ſe piquants d'être d'une probité exacte.

DEUX millions d'Arabes habitent le déſert, partagés en un grand nombre de hordes, indépendantes les unes des autres. Gouvernés par un chef héréditaire, qu'ils ont le droit de dépoſer, ils campent dans toutes les ſaiſons. Leur vie eſt errante; le lait & la chair des troupeaux leur ſert de nourriture. Les brebis, le poil des chevres & des chameaux leur procurent des manufactures travaillées par les mains de leurs femmes. Le tabac, le café, le riz, les dattes qu'ils conſomment, ſont payés avec le beurre & plus de vingt mille chameaux, qu'ils vendent annuellement. Les contributions miſes ſur les caravanes, qui vont à la Mecque, leur fourniſſent encore des revenus. Les Arabes du Nord, quoique humains & juſtes entre eux, ſe permettent, pour ſubſiſter, des brigandages envers les étrangers. Ceux

qui s'y vouent, aſſocient à leurs pillages le chameau, formé dès la naiſſance aux excercices & à la rigueur, qu'il doit ſupporter. On le dreſſe à la courſe. Il fait juſqu'à trois cents lieues dans huit jours, chargé du butin, que ſon maître a fait ſur les frontieres, qui ne lui donne qu'une heure de repos par jour, & qui ne les décharge pas, ayant pour toute nourriture un morceau de pâte. Souvent il paſſe tout ce temps-là ſans boire, à moins qu'il ne ſente par hazard une ſource, à quelque diſtance de la route; alors il y court avec une ardeur qui lui fait boire pour la ſoif paſſée & pour la ſoif à venir.

LES Arabes qui ont un ſol un peu moins ingrat, nourriſſent des chevaux, qui ſont les meilleurs qu'on connoiſſe. Ils vivent avec eux comme avec des domeſtiques, fidelement attachés à leurs maîtres.

CEUX qui habitent l'Arabie heureuſe, ne font que mener une vie, tiſſue de plaiſirs & de voluptés. Leurs compoſitions en poëſie ont une grace, une moleſſe, un rafinement ſoit d'expreſſion, ſoit de ſentiment, dont n'approche aucun peuple, ancien ni moderne.

AVANT l'arrivée des Portugais dans la mer Rouge, les Arabes étoient plus induſtrieux, & les ſeuls agents des affaires de ce côté-là. Aden ſitué à l'extremité la plus méridionale de l'Arabie en étoit l'entrepôt. Le roi de Yemen poſſeſſeur d'une partie de l'Arabie en chaſſa les Turcs, aux quels ils s'étoient ſoumis, & il attira tout le commerce à Mokka. Ce commerce ne mérita aucune

conſidération, tant que le café n'en fit pas l'objet principal.

L'USAGE de cette fève célèbre doit ſon origine à l'aſſoupiſſement d'un prêtre, qui en fit une médecine, pour mieux vaquer à ſes affaires. Les derviches & les gens de la loi l'imiterent. L'uſage de cette boiſſon a été introduit par les pélérins, dans tous les pays mahométans. En Perſe on ouvrit des maiſons publiques, où l'on en diſtribua, où les gens oiſifs trouverent un aſile, & les gens occupés un délaſſement. On changea depuis ces maiſons en lieux de proſtitution, & la cour les prohiba. La fureur avec laquelle on les fréquentoit à Conſtantinople détourna le peuple de la dévotion, & les moſquées devinrent déſertes. Le grand muphti les fit fermer. Cependant cette boiſſon ne laiſſe pas d'être en très grand uſage parmi les Turcs, qui en boivent au moins deux fois par jour. Les Anglois furent les premiers à ſuivre cet exemple, qui a été imité depuis dans toute l'Europe.

DOUZE millions d'Arabes font leurs délices du café. Le bas-peuple eſt réduit à ſe contenter de la cocque & de la pellicule de cette fève. On en exporte douze à treize millions peſant. Son prix moyen eſt de quatorze ſols la livre. Les Européens en achetent un million & demi; les Perſans trois millions & demi; la flotte de Suez ſix millions & demi; l'Indoſtan, les Maldives & les colonies Arabes de la côte d'Afrique cinquante milliers; les caravanes de terre un million. Ainſi l'Arabie s'enrichiroit annuelle-

ment de huit à neuf millions livres; mais cet argent ne lui reste pas. Il sert à payer sa consommation de diverses marchandises arrivées de l'Abyssinie, de la côte orientale de l'Afrique, du golfe Persique, de Bombay, de Pondichery, du Malabar, des Maldives, du Coromandel. Les diverses denrées importées de ces pays peuvent être vendues six millions.

Ces affaires de commerce ne sont pas dans les mains des naturels du pays; des Banians de Surate ou de Gazurate s'en mêlent seuls; dès qu'ils se sont rassasiés de richesses, ils quittent le pays, pour se soustraire aux avanies, que le gouvernement fait éprouver aux négociants, & qui en avoient éloigné les Européens, dégoutés de les souffrir, dès que le commerce ne donnât plus le même bénéfice. Celui de l'Arabie a considérablement diminué, depuis que les Européens ont des plantations de café dans leurs colonies. Maintenant il se fait par les Anglois & les François, qui ont la liberté de naviguer, pour leur compte, d'Inde en Inde.

A l'exception de Mokka, le port principal de l'Arabie est Gedda; il est assez sûr, mais l'approche en est difficile. Les Européens y payent huit pour cent, & les autres nations en payent treize; ce payement se fait en marchandises, qu'on est obligé d'y acheter cher. On expédie annuellement pour Gedda de Surate deux navires, & deux autres du Bengale, dont les cargaisons réunies peuvent valoir environ dix-sept millions. La flotte de Suez, composée de vingt navires, apporte à Gedda des provisions. A

leur retour ces vaiſſeaux ſe chargent de café. Ce n'eſt que depuis le commencement de décembre juſqu'à la fin de mai que la mer Rouge eſt navigable. L'incapacité des commandants, à qui ces navires ſont confiés, en fait toujours périr pluſieurs, quoiqu'ils mouillent la nuit.

Le commerce languiſſant de la mer Rouge gagnera peut-être une nouvelle vie par le traité, conclu le 7 Mars 1775, entre le premier des Beys & le gouverneur Anglois, qui doit aſſurer à la nation Angloiſe la permiſſion de faire le commerce le plus illimité dans l'Egypte, en payant ſix à huit pour cent. Mais la cour Ottomane & les Arabes ne ſont que traverſer ces échanges.

Les marchandiſes qu'on importe à Gedda ſont achetées, en grande partie par les caravanes, qui ſe rendent annuellement à la Mecque. De cette ville, qui fut toujours chere aux Arabes, Mahomet eut l'intention de faire la capitale de ſon empire. Tous ceux qui ſuivent ſa loi, ſont obligés d'y aller, au moins une fois dans leur vie. Il ordonna que tous les pélérins qui vont à la Mecque, y doivent acheter & faire bénir cinq pieces de toile de coton, pour ſervir de ſuaire, pour eux & ceux de leur famille, que des raiſons valables ont empêché de faire ce ſaint voyage. Tant que le nombre des pélérins s'élevoit à pluſieurs millions, cette inſtitution a dû occaſionner un grand commerce; la dévotion rallentie des mahométans l'a fait tomber à une exportation de 227,500,000 pieces de coton, de dix aunes de long chacune.

LES Perſans étoient à peine admis à l'empire des Sophis, qu'on y vit accourir les Hollandois, dont le commerce ſe fit ſur un pied très déſavantageux à ceux-ci, tant que les Anglois y trafiquerent avec eux en concurrence.

LES révolutions aſſidues, que la Perſe a eſſuyées par la tyrannie & la ſtupidité de ſes princes deſpotes: les dévaſtations, que les Aghuans, peuple féroce mais aguerri, qui habitent les montagnes du Nord de l'Inde, ont commiſes dans cet état, l'invaſion des Ruſſes, des Tartares & des Turcs, qui l'ont ravagé d'un autre côté, ont fait périr ſon commerce, & ont changé un des plus beaux empires du monde dans un vaſte cimetiere. Dans cette confuſion Bender-Abaſſi étant négligé, le peu de commerce qui s'y faiſoit, ſe porta à Baſſora.

C'EST une grande ville, bâtie par les Arabes, quinze lieues au-deſſous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate. Cinquante mille ames forment ſa population. Son port devint un entrepôt célébre. Les Portugais firent ceſſer cette proſpérité, & des diviſions civiles ſe ſont oppoſées à ſa renaiſſance. Les Turcs, devenus à la fin poſſeſſeurs paiſibles de Baſſora, y ont appellé les affaires. Les marchandiſes arrivées annuellement dans ce port s'élevent probablement à douze millions. Les Anglois entrent dans cette ſomme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les Maures, les Indiens, les Arméniens & les Arabes pour le reſte. Les cargaiſons de ces nations ſont compoſées du riz, du ſucre, des mouſſe-

lines unies, rayées & brodées du Bengale, des épiceries, de toiles de Coromandel, du cardamome, du poivre, du bois de ſandal de Malabar, d'étoffes d'or & d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate, des perles de Baharen, & du café de Mokka, du fer, du plomb, des draps d'Europe.

TOUTES ces denrées réunies à Baſſora ſe débouchent par trois canaux. Des caravanes en portent la moitié en Perſe, dont les provinces méridionales ſont les moins ravagées. Les pierreries, les uſtenſiles de cuivre, l'or & l'argent enſevelis longtemps dans la terre, ont payé ſucceſſivement ces denrées. Cependant ſi cet état continue de négliger ſes gommes, ſes laines de chevres, ſes ſoyes, ce commerce ceſſera bientôt faute de métaux. Un autre débouché va par Bagdad & Alep; le troiſieme canal va par le déſert. Ce commerce s'accroîtroit d'avantage, ſi les cultivateurs n'étoient pas aſſujettis à de nombreuſes vexations, & ſi la rivalité des nations Européennes ne s'y oppoſoit pas.

LA concurrence de Maſcate met encore des obſtacles à la proſpérité de Baſſora. La côte occidentale du golfe Perſique a pour bornes la partie orientale de l'Arabie. Les habitants de cette contrée menent une vie errante ſans propriété. Il n'y a dans tout ce pays que la ville de Maſcate, qui mérite quelque attention. Albuquerque s'en empara. Le déclin de la puiſſance Portugaiſe les invita à des pirateries, dont les Anglois les firent repentir. Maſcate, maintenant que le gouvernement eſt de-

venu plus régulier, doit ſa fortune à ſa poſition. Tous les négociants le préferent à Baſſora ; placé à l'entrée du golfe Perſique, il abrege le voyage de trois mois, ſans parler de la protection qu'il leur donne, & de la modicité des droits, qui n'y montent qu'à un & demi pour cent.

Le Malabar eſt tout le pays qui s'étend de l'Indus juſqu'au cap Comorin ; nous y comprenons les iſles Maldives, qui forment une longue chaîne à l'oueſt du cap Comorin. On les partage en treize provinces, nommées Atollons ; des bancs de ſable les ſéparent. Douze mille hommes, venus probablement du Malabar, les occupent. Ces iſles ſont ſoumiſes à un ſeul chef, qui reſide à Male, & qui en fait ſeul le commerce. Leurs foibles exportations ſe réduiſent à des cauris, eſpece de coquilles, qui ſervent de monnoie, du poiſſon ſalé, nommé *complemaſſe*, & du kaire ou de l'écorce du cocotier, dont on fait en Aſie des cables.

Travancor s'étend du cap Comorin juſqu'aux frontieres de Cochin. Deux établiſſements Européens y on été formés. Celui des Danois à Coleſchey eſt ſans activité. Le comptoir des Anglois à Ajinga, le lieu de naiſſance d'Eliza Draper, que L. Stern a tant célébrée dans ſes écrits, fait, ſans éclat, des affaires lucratives.

La ville de Cochin eſt entourrée de campagnes très fertiles ; elle eſt bâtie ſur une riviere qui reçoit des navires de cinq cents tonneaux, & qui forme dans l'intérieur pluſieurs branches navigables. Elle devoit donc fleurir.

CALICUT, où toutes les nations ſont admiſes, ſans qu'aucune en domine ſur les autres, eſt gouverné par un brame. L'adminiſtration du pays & de la capitale eſt mauvaiſe, ſon commerce eſt embarraſſé par une infinité de droits. Il n'y a preſque que des Maures, qui le font. Il ſe réduit principalement au bois de teck.

LA maiſon de Colaſtry a des poſſeſſions voiſines de Calicut. Elles ne ſont connues que par la colonie Françoiſe de Mahé & l'Angloiſe de Tallichery. Ces états forment, à l'exception de quelques petites principautés, tout le Malabar. Le bois de ſandal, le ſafran d'Inde (*Curcuma* ou *Terra merita*) le gingembre, la fauſſe cannelle (*Caſſia lignea*) & le poivre en ſont les productions les plus notables. L'exportation de ces divers objets monte annuellement à ſept millions & demi livres, qui le mettent en état de payer le riz, qu'il tire du Gange & du Canara, les groſſes toiles, qui lui fourniſſent le Mayſſar & le Bengale, & diverſes marchandiſes que l'Europe lui envoie. La ſolde en argent n'eſt rien.

GOA étoit jadis une ville magnifique. Une multiplicité de cauſes, aſſignées ailleurs, ont précipité cette cité ſuperbe dans un abîme, d'où elle ne ſçauroit jamais ſortir, tant que la même perverſité dans le maniement des affaires ſubſiſtera. Dépouillé de tant de fertiles provinces, il ne reſte à Goa, que la petite iſle, où il eſt ſitué, & les deux péninſules, qui forment ſon port.

AU nord de cette ville les pirates, conduits par

l'habile

l'habile Conagy-Angria infeſtoient les mers par leurs brigandages, qui ont duré cinquante ans. Après bien de tentatives infructueuſes, les Anglois réuſſirent, en 1755, à les faire dénicher. Mais les débris de ces pirates faiſoient accroître la puiſſance des Marattes. Ceux-ci réduits depuis longtemps à leurs montagnes, ſe ſont plus rapprochés de la mer; ils occupent la vaſte étendue, qui eſt entre Surate & Goa, & ils ménacent également ces deux villes. Quoique errants, ils ſe fixent principalement dans le Malabar. Brigands dans les pays étrangers, qu'ils inondent, ils obſervent une adminiſtration juſte dans les pays conquis. C'eſt ſur la mer, que les Marattes ſont ſurtout redoutables.

SURATE fut longtemps le ſeul port de l'empire Mogol. Sa navigation fut ſouvent infeſtée par ces pirates. Enhardis par la diſcorde, qui diviſa la ville, les Marattes l'inveſtirent. Elle n'étoit redevable de ſa liberté qu'au ſecours des Anglois; mais cette protection leur coûta leur indépendance. Ces circonſtances allumoient l'ambition des Anglois. Leurs regards avides ſe porterent, en 1771, ſur Berokia, grande ville, ſituée à trente-cinq milles de l'embouchure de la riviere de Nerbedals, qui ſe jette dans le golfe de Cambaie. Cette place fut emportée après un effort inutile. Les Marattes étoient dans la jouiſſance de ſix dixiemes des revenus. Les Anglois refuſerent un tribut ſi humiliant. Ce refus fut une ſemence de diſcorde, appaiſée, en 1776, par un traité plus avantageux aux Marattes, diviſés alors

pour la premiere fois entre eux, que les circonſtances ne leur permettoient d'eſpérer. Ces diviſions enhardirent le Souba de Décan & Ayder-Alikan à ſe ſaiſir de la partie de leurs poſſeſſions, qu'ils croyoient à leur bienſéance.

LES Anglois jugerent à propos de prendre pour leur lot l'iſle de Salſette. La conquête leur en coûta cher. Son terroir, qui n'a que vingt milles de long ſur quinze mille de large, eſt un des mieux peuplés, des mieux cultivés & des plus fertiles de l'Aſie.

SALSETTE n'eſt ſéparée de Bombay que par un canal très étroit. L'air de celui-ci eſt très malſain, mais ſon port eſt excellent, le ſeul, hormis celui de Goa, qui puiſſe recevoir des vaiſſeaux de ligne, dans tout l'Indoſtan. L'art a depuis peu remedié aux déſavantages de ſon climat. On y compte actuellement près de cent mille habitants, dont ſept à huit mille ſont matelots. Sa marine s'eſt beaucoup accrue, depuis que la compagnie Angloiſe s'eſt vue revêtue du tître d'amiral du grand Mogol. Bombay s'eſt bientôt emparé du commerce, que Surate & les autres marchés voiſins avoient fait juſqu'alors dans les mers d'Aſie. Ses revenus montoient, en 1773, à 13,607,212 liv. & 10 ſols; l'entretien en coutoit 12,711,150 liv. Il falloit donner de la ſûreté à tant d'avantages; on s'eſt donc fortifié. Ces ouvrages n'ont, à ce qu'on dit, d'autre défaut que celui d'être trop étendus. Douze cents Européens, & un nombre beaucoup plus grand de troupes Aſiatiques ſervent à ſa défenſe.

LES poſſeſſions des Marattes & des Anglois ſont tellement mêlées, leurs intérêts ſont tellement oppoſés, qu'il eſt impoſſible qu'ils puiſſent vivre longtemps en paix. C'eſt au temps à nous apprendre, quel ſera l'événement de ces guerres. (Il nous a déjà aſſez inſtruits au moment où nous écrivons, pour voir, que la perſpective n'en eſt pas très avantageuſe pour les Anglois.)

LE peu d'importance des denrées fournies par le Coromandel, les troubles civils qui en avoient longtemps banni la tranquillité, enfin ſa poſition phyſique, étant ſéparé du Malabar par des montagnes inacceſſibles, éloignerent d'abord les Européens de ſa côte. Lorſqu'ils s'y préſenterent pour la premiere fois, ſon commerce ſe réduiſoit à peu de choſe, aux diamants de Golconde. Mazulipatan, la ville la plus riche du pays, avoit le ſeul marché pour les toiles. Le goût qu'on en avoit pris en Europe, donna naiſſance aux comptoirs qu'on établiſſoit dans le Coromandel. On les plaça au bord de la mer; ce qui ſe paſſa du conſentement des ſouverains du pays. On leur accorda un terrein très reſſerré. Envain les princes du pays étoient-ils bleſſés de l'éclat & de l'indépendance de ces établiſſements, lorſque les Européens s'y étoient fortifiés; alors il n'étoit plus temps de les faire déloger.

TOUTES ces colonies étoient uniquement occupées du commerce des toiles. Tout atteſte que le Coromandel a très anciennement poſſédé l'art de les peindre. Les Européens les vont acheter juſqu'à trente & quarante lieues dans les terres. Des Indiens

ſont chargés de ces commiſſions. On en régle le prix ſur des échantillons, on paſſe le contrat, on leur paye un tiers ou un quart du prix d'avance, on retire des atteliers les pieces, à meſure qu'elles ſont finies. Ceci oblige les compagnies, qui ont de la fortune & de la conduite, d'avoir toujours une année de fonds d'avance. Sans cette précaution, on ſeroit obligé de prendre des marchandiſes mauvaiſes, travaillées & examinées avec précipitation, qu'on auroit rebutées dans un autre temps. Les comptoirs qui manquent d'argent, ont inutilement cherché les moyens d'y ſuppléer par la voye des emprunts. L'intérêt qui eſt péché ſelon l'opinion des Indiens, eſt de quatre pour cent par mois; celui qui n'eſt ni péché ni vertu eſt de deux pour cent par mois; l'intérêt d'un pour cent par mois eſt vertu; on le regarde comme quelque choſe de héroïque. Ainſi les Européens ne peuvent ſe ſervir de l'argent des Indiens, ſans courir à leur ruine.

Les affaires extérieures du Coromandel ſont toutes dans les mains des Européens. Ils en tirent, pour les différentes échelles de l'Inde, trois mille cinq cents balles, dont huit cents ſont portées par les François au Malabar, à Mokka & à l'iſle de France; douze cents par les Anglois à Bombay, à Sumatra, au Malabar & aux Philippines; quinze cents par les Hollandois dans leurs divers établiſſements. Toutes ces balles ne valent pas au delà de 3,360,000 liv.

Neuf mille cinq cents balles ſont apportées du

même pays en Europe, dont les Danois chargent huit cents; les François deux mille cinq cents; les Anglois trois mille; les Hollandois trois mille deux cents. On les peut évaluer enſemble à 8,160,000 liv.

L'EUROPE paye en partie ces toiles du Coromandel avec des draps, du fer, du plomb, du cuivre & quelques autres articles moins importants. L'Aſie les échange en partie contre des épiceries, du riz, du ſucre, du bled, des dattes. Mais le Coromandel reçoit en ſolde encore 6,720,000 liv.

LA compagnie Angloiſe poſſede pluſieurs établiſſements ſur la côte de Coromandel. En 1749 elle s'empara de Divicoté. L'on eſperoit de rendre ſon port praticable pour de grands navires. On y a échoué. Maintenant on le néglige.

EN 1686, elle acheta Goudelour, avec un territoir de huit milles, le long de la côte, & quatre mille dans l'intérieur des terres. Sa population qui monta à 60,000 ames, eſt la plûpart occupée de la teinture des toiles. Les ravages que les François y firent, en 1758, n'ont pas beaucoup interrompu ſon activité.

MAZULIPATAN eſt à l'embouchure du Krisna. Son marché étoit jadis le plus fréquenté de tout l'Indoſtan. Les grandes colonies des Européens en ont détourné l'affluence. Les plantes qui ſervent à la teinture des toiles y réuſſiſſent mieux qu'ailleurs; c'eſt ce qui reſſuſcita un peu ſon commerce.

LES Anglois poſſedent encore les provinces de Condavir, de Montafanagaz, d'Elour, de Ragimen.

dri & de Chicakol, qui s'étendent ſix milles ſur la côte, & qui s'enfoncent depuis trente juſqu'à quatre-vingt milles dans les terres. On reſpecta toutefois les colonies que les nations rivales avoient formées dans ce vaſte eſpace.

LES marchandiſes achetées dans le Coromandel ſont toutes portées à Madras, bâti dans le pays d'Arcate, dans un terrein ſablonneux & aride. On le diviſe en ville blanche & en ville noire. L'on a depuis peu augmenté conſidérablement ſes fortifications. L'induſtrie Angloiſe, & la ruine de Pondichery y ont réuni trois cents mille hommes. Dixhuit mille Cipayes bien diſciplinés, & trois mille cinq cents hommes de troupes blanchés défendent toutes ces poſſeſſions précieuſes.

LA compagnie comptoit d'en jouir en paix, lorsque Ayder-Alikan, ſoldat de fortune, inſtruit dans l'art militaire, placé à la tête d'une armée bien diſciplinée, la vint inquiéter, & ravager le pays juſque ſous les portes de Madras. Il paroît par les nouvelles de la derniere date, que la paix conclue, il y a quelques années, n'a été guere de durée. La politique de la compagnie a été d'empêcher la réunion d'Ayder-Alikan, des Marattes, & du ſouba de Décan.

LE revenu de toutes ſes poſſeſſions s'élevent à 24,199,600 liv. & l'entretien en coute 26,367,585 liv.

BENCOULI eſt le ſeul comptoir qui appartienne aux Anglois à Sumatra. Ils en tirent annuellement quinze cents tonneaux de poivre, qu'ils vendent moitié en Chine, moitié en Angleterre. Quatre cents

Européens & quelques Cipayes ſervent à ſa défenſe. Son revenu annuel eſt de 4,912,895 liv. ſon entretien coute 3,165,480 liv.

LE Bengale eſt une vaſte contrée de l'Aſie; le royaume d'Asham, quelques provinces du Grand-Mogol, des rochers affreux & la mer en ſont les bornes. Le Gange, après avoir parcouru ce pays, & avoir formé pluſieurs iſles, ſe perd dans la mer par pluſieurs embouchures, dont il n'y a que deux connues & fréquentées. Le Grand-Mogol eſt le ſouverain du Bengale, depuis 1595. Son vice-roi, nommé Souba, réſide à Moxudabad, pluſieurs nababs & pluſieurs rajas lui ſont ſubordonnés.

L'ABUS que firent autrefois les fils des Grands-Mogols, revêtus de cette charge, les fit remplacer par des perſonnes moins puiſſantes. Mais l'adminiſtration ne laiſſa pas d'être toujours très mauvaiſe; au point qu'on accorda, en 1740, aux Marattes la permiſſion d'aller piller ce beau pays, dont ils s'occuperent pendant dix ans conſécutifs. Cependant au milieu des guerres civiles, le gouvernement deſpotique ſubſiſta toujours dans tout le Bengale: car ce qu'on débite, au ſujet du petit état de Biſnapore, que quelques uns prétendent ſe gouverner avec la plus haute ſageſſe, a beſoin d'être conſtaté d'avantage.

DE tous les états Mogols le Bengale eſt le plus riche. Les exportations qui s'en font ſont immenſes. Il envoie ſes toiles, du fer & des draps apportés de l'Europe dans le Thibet. Ces marchandiſes ſont payées

avec du muſc & de la rhubarbe. Le muſc eſt la production d'une eſpece de chevreuil, qui ſe forme dans un petit ſac, ſous le ventre de l'animal. Le Bengale porte à Agra & à Delhy du ſel, du ſucre, de l'opium, de la ſoie, des ſoieries, une infinité de toiles, des mouſſelines en particulier. Son commerce maritime ſe diviſe en deux branches. Catek en a la meilleure partie. C'eſt de ſon port Balaſſor, que ſe fait la navigation des Maldives. Ses habitants ſont en poſſeſſion du commerce avec l'Asham. L'on en reçoit en échange un peu d'or, & un peu d'argent, de l'ivoire, du muſc, du bois d'aigle, de la gomme-lacque, & ſurtout de la ſoie. Celle-ci vient d'elle-même; les révolutions du ver-à-ſoie s'y repetent douze fois l'année. Les étoffes qu'on en fabrique, ont beaucoup de luſtre & peu de durée. Hormis les deux branches mentionnées de navigation, elle eſt entierement dans les mains des Européens.

Le commerce principal que ceux-ci font dans le Bengale avec le reſte de l'Inde, eſt celui de l'opium, produit du pavot blanc des jardins, qui rend un ſuc laiteux. La province de Bahar eſt celle de l'univers, où le pavot eſt le plus cultivé. Tous les peuples qui ſont à l'eſt de l'Inde, ont un goût très vif pour l'opium. Les Indiens s'en énivrent, lorſqu'ils veulent entreprendre quelque action déſeſpérée. Les atrocités, dont l'opium eſt la ſource, n'ont pas dégouté les nations Européennes d'un commerce auſſi ſcandaleux.

Celui que les Anglois de Bengale font avec les différentes échelles de l'Inde, apporte annuel-

lement dans ce pays vingt-cinq à trente millions ; une partie de cet argent paſſe chez les Arméniens, habitants des bords du Gange. Ceux-ci aiment à confier leurs capitaux à des marchands honnêtes & intelligents, des quels ils exigent une rente de neuf pour cent. La famille de Cheti parmi eux, poſſede des richeſſes immenſes; elle a prêté à la fois juſqu'à cent millions au gouvernement. Les tréſors de ces Cheti leur ont donné le moyen de mettre ſous leur joug les comptoirs Européens, qui ſe ruinerent à force d'emprunter de fortes ſommes à douze pour cent.

Les Portugais qui aborderent les premiers dans le Bengale, s'établirent au Chatigan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. En 1630, les Hollandois s'établirent à Balaſſor. Les nations rivales ont ſuivi cet exemple. Pour ſe rapprocher des marchés, où les Européens formerent leurs riches cargaiſons, ils remonterent le bras du Gange, qui après s'être ſéparé du corps du fleuve à Morchia, ſe perd dans l'Océan, ſous le nom de riviere d'Ougly. On leur permit de placer partoût des loges; on eut l'imprudence de les laiſſer ſe fortifier ſur les bords de cette riviere. En la remontant on trouve d'abord l'établiſſement Anglois de Calcutta, où l'air eſt malſain & où l'ancrage eſt peu ſûr. Sa population s'eſt vu s'élever à ſix cents mille hommes. Le fort Williams défend la ville du côté de la mer, le ſeul endroit, d'où elle ait quelque choſe à craindre. La conſtruction de ce fort a couté plus de vingt millions. Six lieues au-deſſus eſt Fréderic-Nagor établi en 1756,

par les Danois; il ſuffit de le nommer, tant il eſt de peu d'importance. Chandernagor, ſitué deux lieues & demie plus haut, appartient aux François; il a une lieue de circonférence & quelques manufactures, que la perſécution y a pouſſées. A un mille de Chandernagor eſt Ougly, établiſſement Hollandois; ſon fort eſt la ſeule propriété de cette nation; les habitations, dont il eſt environné, dépendent du gouvernement du pays. Un banc de ſable empêche les vaiſſeaux d'y arriver, & multiplie les frais de l'adminiſtration.

A l'exception des mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, la navigation du Gange eſt praticable le reſte de l'année. Ceux qui veulent y entrer reconnoiſſent auparavant la Pointe des Palmiers, où ils déchargent dans des bots de ſoixante tonneaux leur argent. Ces bateaux vont toujours devant les navires, & ils leur montrent la route. Chaque comptoir a d'ailleurs un certain nombre de bateaux, qui portent les marchandiſes de l'intérieur au chef-lieu. Toutes les branches du Gange communiquent enſemble.

Il ſort du Bengale pour l'Europe du muſc, de la lacque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles moins importants. Ceux qui ſont propres au Bengale ſont le borax, le ſalpêtre, la ſoie & les ſoieries, les mouſſelines, & cent eſpeces de toiles différentes.

Le borax, le produit de la province de Patna, eſt une ſubſtance ſaline, qu'on a tenté de contrefaire en Europe; on l'employe utilement dans la fu-

ſion & dans la purification des métaux. Les Hollandois poſſedent ſeuls le ſécret de le rafiner. Le ſalpêtre vient du même endroit; on le tire d'une terre tantôt noire, tantôt blanchâtre & quelquefois rouſſe, qu'on purifie en la détrempant dans beaucoup d'eau, qu'on laiſſe évaporer dans la ſuite. Caſſimbazar eſt le marché général de la ſoie. Son climat eſt le plus favorable à la culture des vers-à-ſoie. On peut juger de la perfection de ſon coton par les mouſſelines unies, rayées ou brodées, qui ſortent du Bengale. La fabrication en réuſſit le mieux dans les temps pluvieux, aux quels les tiſſérands ſuppléent par des vaſes d'eau, qu'ils placent ſous les métiers. Toutes les marchandiſes, qu'on en exporte annuellement, étoient évaluées, il y a quelques années, à vingt millions. Quelques articles de l'Europe & les épiceries des Hollandois en payent le tiers; le reſte eſt ſoldé en argent.

SAINTE-HÉLENE, une iſle ſituée au milieu de l'Océan Atlantique, ſert de lieu de relâche aux vaiſſeaux Anglois, qui vont aux Indes. Son ſol ſtérile ne produit aucun arbre, à l'exception du pêcher; on n'a pu réuſſir à y faire croître l'herbe, qu'en plantant des arbuſtes, qui ne craignent ni l'ardeur du ſoleil, ni la ſéchereſſe. Celle qui pouſſe à leur ombre ſçauroit à peine nourrir trois mille boeufs, dont le nombre ne ſuffit pas pour les beſoins de ſa population, qui monte à vingt mille hommes, & ceux des navigateurs. On y ſupplée par le poiſſon.

CES inconvénients ſont que les vaiſſeaux qui vont

aux Indes, relâchent ſouvent au cap de Bonne-Eſpérance, & que ceux qui vont aux côtes de Malabar, ſe rendent à l'Anjouan, l'une des quatre iſles de Comore, ſituées dans le canal de Mozambique. C'eſt à Anjouan que la nature étale, dans une étendue de trente lieues, toute ſa richeſſe avec toute ſa ſimplicité. Trente mille habitants ſont diſtribués en ſoixante-treize villages. Leur langue eſt l'arabe. Leur indolence les a fait tomber ſous le joug deſpotique d'un Arabe, qui ayant tué un gentilhomme Portugais à Mozambique, y chercha un aſile. Cette révolution, arrivée il y a un ſiécle, y a attiré des négociants Arabes; mais elle a fait rencherir les proviſions, que les Anglois ne payerent auparavant que de quelques bagatelles.

AVEC tant de moyens la compagnie Angloiſe a dû faire un commerce étendu. Celui qui ſe fait au delà du cap de Bonne-Eſpérance, & qui ſe fait d'Inde en Inde, fut abandonné aux particuliers, qu'on aide même de beaucoup de moyens dans leurs entrepriſes. Les affaires de ceux-ci furent donc très animées; ce qui a augmenté ſucceſſivement avec la proſpérité de la compagnie. Elles le feroient même d'avantage, ſi le droit de cinq pour cent exigé dans tous les comptoirs de la compagnie, ne les eût gênés. Mais la compagnie étoit gênée à ſon tour par des loix fiſcales. Ses navires ont dû faire leur retour dans une rade Angloiſe. La ſomme d'argent permiſe d'envoyer en Aſie fut limitée à 6,750,000 livres. Un dixieme de cette ſomme dut ſortir pour l'Aſie en marchandiſes du pays.

CEPENDANT la prospérité de la compagnie a augmenté avec ses fonds. Ceux-ci ne furent d'abord que de 1,620,000 livres. On les porta dans la suite à 67,500,000 liv. Le thé devint bientôt un grand objet de son commerce; le goût s'en repandit vers l'an 1666, mais ce n'est que depuis 1715 que la passion pour cette feuille devint générale. Les diverses nations Européennes qui naviguent à la Chine, en exportoient, en 1766, 17,400,000 liv. Les calculs les plus exacts qu'il soit possible de faire dans une matiere aussi compliquée, nous portent à croire, que la consommation réunie de toute l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, ne s'éleve pas au dessus de cinq millions quatre cent mille livres. Il reste donc douze millions pour la Grande-Brétagne. L'on en vend la livre, l'une dans l'autre, six livres dix sols, en y comprenant les droits; ce qui feroit une somme de 72,000,000, si la moitié n'en entroit pas en fraude, qui coûte beaucoup moins à la nation.

APRÈS tout, la principale ressource de la compagnie a été la conquête assez récente du Bengale, l'effet du hazard seul. Les gouverneurs Européens étoient, depuis quelque temps dans l'usage de vendre leur protection & un asile aux naturels du pays, qui craignoient des chatiments. Un des officiers principaux du Bengale se réfugia chez les Anglois à Calicutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avoient méritées. Le souba offensé de ce procédé se mit à la tête de son armée, s'empara de la place, & fit périr la majeure partie de la garnison

dans un cachot. Alors l'amiral Watſon & le colonel Clive, qui s'étoit déjà diſtingué dans la guerre du Carnate, ramaſſent les Anglois diſperſés, s'emparent, en 1756, de Calcutta & de pluſieurs autres places, remportent une victoire complete ſur le ſouba & vengent leur nation.

Ces ſuccès n'étoient dus qu'à la ſupériorité de leurs troupes, à l'ambition des chefs corrompus, à la cupidité des miniſtres, & à la haine que les ſujets portoient au ſouba. Au milieu de ces victoires, l'empereur Mogol, chaſſé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé ſon fils empereur à ſa place, errant de province en province, ſe réfugie chez les Anglois victorieux, qui lui accordent leur protection, à condition, qu'il reconnoiſſe la ſouveraineté de leur nation ſur tout le pays du Bengale. Pour obſerver un air de modération, ils ſe ſont conſervé ce pays, ſous l'adminiſtration apparente d'un ſouba, qui eſt à leur nomination & à leurs gages: de maniere que ces peuples, après avoir changé de maîtres, pouvoient croire, pendant longtemps, qu'ils étoient encore courbés ſous le même joug.

Depuis cette époque, la compagnie qui n'étoit qu'une ſociété commerçante, eſt devenue une puiſſance territoriale. Pour rendre ces avantages durables, elle a, dans l'Inde, neuf mille huit cents hommes de troupes Européennes, cinquante quatre mille Cipayes bien payés, bien armés, bien diſciplinés. Malgré ces forces, la puiſſance Mogole, l'union poſſible & même probable des princes diviſés

actuellement, & les Marattes ménacent cette proſpérité, & ces cauſes réunies nous autoriſent à préſager, qu'elle ne ſera gueres de durée. D'ailleurs on exporte annuellement tant d'eſpeces du Bengale, que ſon numéraire ſera bientôt épuiſé totalemment; ce qui tarira néceſſairement cette ſource de richeſſes de la compagnie.

ENFIN les vexations innombrables générales & particulieres, les tyrannies énormes dont les Anglois font gémir les naturels du pays, la mort de trois millions d'hommes péris, dans le Bengale, de la faim, dont l'avarice ou au moins la mauvaiſe adminiſtration de la nation Angloiſe eſt la cauſe, doit hâter une révolution, qui la chaſſera de ces riches poſſeſſions.

VOICI comment le gouvernement à tâché de reculer cette époque. Pour prévenir une banqueroute totale, on accorda à la compagnie la permiſſion d'emprunter à quatre pour cent 31,4000,000, dont le dernier rembourſement a été fait, en 1776. On fixa le dividende, dont les variations étoient trop fréquentes. On aſſujettit la direction à des ordonnances plus ſages. La compagnie elle-même corrigea les abus de ſon adminiſtration. Cependant le gouvernement, occupé du ſoin de faire ceſſer les atrocités, qui ſouilloient de plus en plus cette riche partie de l'Aſie, en nomma lui-même le tribunal; le parlement créa quatre magiſtrats pour le Bengale, aux quels on accorda des honoraires, trop conſidérables au jugement des actionnaires; mais il leur eſt défendu de faire le commerce. Les fortifications, conſtruites

ſans néceſſité depuis peu d'années, avoient coûté plus de cent millions. On arrêta ſagement la ſomme, qu'on pouvoit employer à ce genre de défenſe.

ON jugera, combien les arrangements mentionnés & pluſieurs autres ont amélioré la ſituation de la compagnie. En 1774, la balance n'en étoit en ſa faveur que de 4,392,9000 liv. Elle avoit, en 1778, la diſpoſition libre de 102,708,112 liv. 10 ſols, ſans compter ſes magaſins & ſes navires. Cette proſpérité augmentera, à meſure que ſes poſſeſſions territoriales ſeront mieux régies.

L'ACCROISSEMENT ſucceſſif de ſon commerce doit en augmenter la fortune; pourvu que les arrangements ſages, pris par le gouvernement pour prévenir les déſordres, ne ceſſent pas bientôt, par un pouvoir trop illimité qu'on pourroit accorder à la compagnie, au renouvellement de ſon chartre.

CHAPITRE IV.

Des établiſſements des François dans les grandes Indes.

APRES bien de tentatives, pour s'ouvrir la navigation de l'Inde, les unes plus infructueuſes que les autres, Colbert s'aviſa de donner, en 1664, à la France, une compagnie. Le goût de la nation

puor

pour les ſuperfluités de l'Orient étoit trop décidé, pour pouvoir s'en paſſer. Il créa une aſſociation, modelée ſur celle des Hollandois & des Anglois. Dans le deſſein de lui gagner la confiance publique, il lui accorda des prérogatives encore plus amples. On lui fit un fonds de quinze millions.

MADAGASCAR, où les François avoient deja eu un foible établiſſement, fut deſtiné à être le berceau de la nouvelle ſociété. Cette iſle eſt ſituée dans le canal de Mozambique; elle a trois cents trente-ſix lieues de long, cent vingt dans ſa plus grande largeur & environ huit cents de circonférence. Ses côtes ſont malſaines; c'eſt l'effet des inondations; mais c'eſt un défaut qu'on pourroit corriger, en procurant un débouché aux eaux croupiſſantes. La liſiere de cette iſle n'offre de tous côtés qu'un ſable aride: Cette ſtérilité finit à une ou deux lieues. Dans le reſte de l'iſle, la nature, toujours en végétation, produit ſeule dans les forêts, ou dans les terreins découverts, le coton, l'indigo, le miel, le chanvre, le poivre blanc, le ſagou, les bananes, le chou caraïbe, le ravenſera, épicerie trop peu connue, mille plantes nutritives, étrangeres à nos climats. Tout eſt rempli de palmiers, de cocotiers, d'orangers, d'arbres gommiers, de bois propres à la conſtruction & à tous les arts. On n'y cultive que du riz; on arrache le jonc qui croît dans les marais, on jette la ſemence à la volée: le piétinement des troupeaux l'enfonce dans la terre. L'on y voit des boeufs, des moutons, des porcs, des chevres; mais on n'y

trouve ni chevaux, ni buffles, ni chameaux ni aucune bête de charge.

LES Madecaſſes forment pluſieurs peuplades, qui paroiſſent deſcendues d'origines différentes. A l'Oueſt de l'iſle demeurent les Quinoſſes, peuple qui n'a jamais plus que quatre pieds & quatre pouces, & communément quatre pieds. Cette nation s'eſt réfugiée dans une vallée très fertile; lorſque ſes voiſins l'attaquent, elle achete la paix, en lui envoyant des troupeaux. Ces peuplades ſont indépendantes les unes des autres. Un chef tantôt élective, tantôt héréditaire les gouverne. La récolte, le vol des troupeaux, l'enlevement des femmes & des enfants ſont les ſources ordinaires de leurs diviſions. Ces peuples n'ont ni loix ni culte. Le plus funeſte de leurs préjugés eſt celui, qui leur fait tuer les enfants, nés ſous des auſpices peu favorables. Au reſte ils ſont uniquement livrés aux plaiſirs des ſens; leur paſſion dominante eſt celle du ſexe; ils ont une femme & pluſieurs concubines. Le divorce eſt auſſi commun parmi eux, que la jalouſie l'eſt peu. Les premiers élements des arts & des ſciences ne leur ſont pas entierement inconnus. Les Madecaſſes ſont ſociables, vifs, gais & hoſpitaliers; c'eſt à tort qu'on les accuſe de férocité.

RIEN n'étoit plus aiſé que de civiliſer ces hommes, de tirer des avantages très eſſentiels d'une poſition ſi heureuſe, & d'y former un établiſſement important. Pour y réuſſir on n'avoit qu'à employer la voye de la douceur & la ſupériorité de notre gé-

nie. Ces moyens devinrent infructueux par la mauvaiſe conduite des François. Les vols des fonds, qu'on avoit confiés à des agents ſans probité, la folie de leurs dépenſes, leurs mauvais procédés envers les naturels du pays, entrainerent la décadence de la compagnie; ceux-ci furent cauſe, que vers l'an 1672, tous les François qui ſe trouvoient dans cette iſle furent maſſacrés. On s'eſt envain occupé du deſir de s'y établir de rechèf. Madagaſcar eſt de trop d'importance, pour que les deux tentatives infructueuſes, faites, en 1770 & 1773, pour y réuſſir, doivent dégouter la cour de Verſailles de ce projet. Pour y parvenir, il faut s'y prendre dorénavant plus ſagement. Il faut que l'humanité, l'intérêt & la gloire y engagent également la France.

Après la perte de Madagaſcar, on envoya des vaiſſeaux, en droiture, aux Indes où l'on avoit obtenu la permiſſion d'établir pluſieurs comptoirs. Surate, la ville principale du Gazurate, fut deſtiné à être le centre des affaires de la compagnie. Gazurate eſt une preſqu'iſle entre l'Indus & le Malabar. Il a ſoixante milles de long, ſur une largeur preſque égale. Son ſol eſt très fertile. Au ſeptieme ſiècle une colonie de Perſans vint s'y réfugier & en augmenter la proſpérité. Son éclat excita l'ambition des Portugais & du Mogol. Incapable de réſiſter, à la fois, à deux ennemis auſſi redoutables, le Gazurate ſe jetta dans les bras des Portugais, qui en furent chaſſés, en 1565, pour le céder à la domination Mogole. La tranquillité, dont elle le laiſſoit jouïr, donna une nouvelle vie

aux affaires de Gazurate, dont Surate étoit l'entrepôt. La navigation en avoit toutes les perfections qu'avoit alors la navigation Européenne. Le commerce s'y fit selon les loix les plus ſages; l'induſtrie y avoit immenſement enrichi nombre de particuliers. Ces négociants, uniquement occupés du ſoin de l'éducation de leurs enfants, & du bonheur de leur famille, vivoient dans une grande frugalité. Cette ſimplicité des mœurs a beaucoup changé, depuis que les Mogols, qui s'y ſont établis, y ont introduit nombre de plaiſirs les plus exquis.

La proſpérité de Surate dura juſqu'au pillage de Savegi, en 1664, le quel coûtoit à la ville vingt-cinq à trente millions. Il lui auroit coûté plus cher, ſi l'on n'avoit pas eu la précaution de ſauver les effets les plus précieux, dans les comptoirs fortifiés des Anglois & des Hollandois. On a entouré depuis la ville de murs. Les Anglois & d'autres pirates, en arrêtant tous les bâtiments expédiés pour ſon port, en pillant ſes caravanes, reduiſirent Surate preſque à ſes richeſſes naturelles. Cette ville ne laiſſe pas toutefois d'être très commerçante. Elle eſt toujours l'entrepôt des manufactures du Gazurate. Elles vont en partie dans l'intérieur; une autre en eſt conſommée, dans toutes les parties du globe. Surate envoye annuellement huit mille balles de coton dans le Bengale, & lorſque la récolte eſt bonne, beaucoup plus encore dans la Chine, dans la Perſe & dans l'Arabie.

Quoique Surate reçoive, en échange de ſes

exportations, des porcelaines de la Chine, des ſoies de Bengale & de la Perſe; des mâtures & du poivre de Malabar; des gommes, des dattes, des fruits ſecs, du cuivre, des perles de Perſe; des parfums & des eſclaves d'Arabie; beaucoup d'épiceries des Hollandois; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques quincailleries des Anglois: la balance lui eſt ſi favorable, qu'il lui revient annuellement vingt-cinq ou vingt-ſix millions.

CEPENDANT Surate ne rempliſſoit pas l'idée, que Caron, à qui la compagnie avoit confié ſes intérêts, s'étoit formé d'un établiſſement principal. La concurrence des rivaux plus riches lui étoit nuiſible. Il jetta donc ſes regards ſur la baie de Trinquemale, dans l'iſle de Ceylan. Pour réuſſir dans le projet de s'y fixer, on lui envoya une eſcadre de l'Europe, aux ordres de la Haye. Les mauvaiſes meſures & la lenteur dans les opérations le firent échouer. Les maladies & la diſette firent périr la majeure partie des équipages. On laiſſa quelques hommes dans un petit fort, & on alla chercher des vivres avec le reſte. Le déſeſpoir les fit tomber ſur Saint-Thomé, que les Portugais avoient autrefois bâti, & d'où les naturels du pays les chaſſerent depuis. Les François en furent délogés, en 1672, par les Indiens aidés des Hollandois, alors en guerre avec la France.

MARTIN, qui avoit été ſur l'eſcadre de la Haye, recueillit les débris des colonies de Ceylan & de Saint-Thomé, & il en peupla la petite bourgade de Pondichery, qui devint depuis une grande ville.

SUR ces entrefaites, des miſſionaires François envoyés à Siam, avoient réuſſi à s'y faire aimer généralement. La compagnie penſa devoir profiter d'une ſituation auſſi heureuſe. Phaulcon domina alors ſur l'eſprit foible du prince valétudinaire de cet état. Il conçut l'idée ambitieuſe de le détrôner, à l'aide des François. Louis XV flatté par l'ambaſſade que le roi de Siam, ou, pour mieux dire, ſon miniſtre ambitieux lui avoit envoyée, fit partir une eſcadre pour ce royaume, ſur la quelle il y avoit plus de jéſuites que de négociants. Auſſi s'occupa-t-on plus de la religion que des affaires de la compagnie.

SIAM, quoique coupé par une chaîne de montagnes, qui vont ſe perdre aux rochers de la Tartarie, eſt d'une fertilité ſi prodigieuſe, que les terres cultivées y rendent généralement deux cents pour un. Les fruits y ſont d'une égale abondance, d'un goût plus exquis & d'une plus grande ſalubrité qu'ailleurs. Le deſpotiſme le plus affreux rend tous ces avantages inutiles. Les Siamois ſont eſclaves de trois façons; ils le ſont de la perſonne du deſpote; ils travaillent à la défenſe de l'état; ils ſont les domeſtiques des magiſtrats & des officiers. Les gages n'y ſont pas payés en argent, mais en hommes. Les terres & leurs fruits ſont encore la propriété du deſpote. Le malheureux Siamois eſt eſclave même des bêtes. Il doit ſervir les élephants & ſouffrir qu'ils ruinent ſes jardins. Un gouvernement tellement oppreſſeur a chaſſé nombre de Siamois dans les forêts, où ils menent une vie ſauvage.

On marche huit jours dans le Siam, ſans trouver la moindre population. Ce beau pays, jadis couvert d'hommes & d'habitations, eſt actuellement abandonné aux tigres.

On ſe donna tant de mouvement, on fit tant de marches prématurées, qu'on révolta à la fin le peuple & les Talapoins, eſpece de moines. Leur chef eſt Sommonacodon, regardé des Siamois comme un dieu. Il n'y a point de merveille, qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ſes yeux, pour le donner à un pauvre, au quel il n'avoit rien à donner. Une autrefois il donna ſa femme. Il avoit un frere, qui le contrarioit beaucoup dans les projets, qu'il avoit de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea & crucifia lui-même ce malheureux frere. Or les Siamois ne pouvoient révérer un Jeſus-Chriſt, parce qu'il étoit mort du même genre de ſupplice, que le frere de Sammonacodon.

Les François, uniquement occupés du ſoin de faire des proſélytes, n'aiderent pas aſſez Phaulcon, dans le moment, où il vouloit exécuter ſes deſſeins; ils furent entrainés dans ſa chute, & les fortereſſes de Mergui & de Bonkok, où les François s'étoient établis, furent repriſes par le plus lâche de tous les peuples.

Dans le même temps on s'occupa de s'introduire au Tonquin. La religion y eſt la même qu'à la Chine, mais ſon gouvernement n'eſt pas ſi parfait; les mœurs y ſont plus vicieuſes. Le Tonqui-

nois vit dans une défiance continuelle de ſes ſouverains & des étrangers. Envain les Portugais & les Hollandois avoient-ils cherché d'y former un établiſſement. Les François ne furent pas plus heureux. Ils n'y a que quelques habitants de Madras qui ſuivent cette branche de commerce languiſſante.

Le voiſinage du Siam avec la Cochinchine avoit attiré les regards des François, qui aſſurément s'y ſeroient fixés, s'ils euſſent pu pénétrer dans l'avenir. La Cochinchine n'eſt ſéparée du Tonquin que par un fleuve. Un prince Tonquin, las de gémir ſous le joug de la tyrannie, accompagné de quelques Tonquinois d'un même caractere que lui, ſe réfugia, il y a un ſiécle & demi, dans la Cochinchine. Ces gens s'y appliquent à la culture du riz pour leur nourriture, au cotonnier pour leur vêtement. Sortis d'un gouvernement cruel, & le prince & le Tonquinois s'en forment un fondé ſur l'égalité & la juſtice. Un climat, où la nature n'a preſque rien laiſſé à deſirer aux hommes, a augmenté leur bonheur. Mais depuis que les mines d'or ont fait négliger l'agriculture, depuis que les tréſors ont amené le luxe, la corruption, les impôts & l'eſclavage, la Cochinchine a beaucoup déchu de ſon ancienne ſplendeur; ſi ſes affaires continuent d'aller le même train, elle tombera dans le néant.

Les Chinois y font le principal commerce. Ils en exportent, en échange de leurs marchandiſes, des bois de ménuiſerie, des bois pour la charpente des maiſons, & pour la conſtruction des vaiſſeaux; une

quantité immenſe de ſucre, de la ſoie, des ſatins agréables, du thé noir pour le bas-peuple, une cannelle beaucoup plus parfaite que celle de Ceylan, du poivre excellent, du fer ſi pur qu'on le forge, ſans le fondre, de l'or au tître de vingt-trois karats, du bois d'aigle, dont on vend en Chine le meilleur au poids d'or, & dont on ſe ſert pour des parfums.

Il n'eſt plus temps de réparer les fautes, que les François ont commiſes, lorſque la Cochinchine fleuriſſoit, & qui les empêchoient alors d'y faire un commerce lucratif. Bientôt le gouvernement deſpotique l'en fera diſparoître entierement.

La compagnie ne ſongea depuis qu'à ſe fortifier à Pondichery, lorſque la guerre ſurvenue en Europe le lui fit perdre. Il lui fut reſtitué, à la paix de Riswick, en meilleur état, qu'il n'étoit, lorſque les Hollandois l'avoient pris.

On le confia de nouveau a Martin, dont la ſageſſe fit fleurir la colonie. Il ſe propoſa de fonder un grand empire à Madagaſcar. Seize cents quatre-vingt-huit perſonnes, allêchées par l'eſpérance d'une fortune rapide, n'y trouverent que la miſere & la mort. La compagnie ſe vit obligée dans la ſuite de concentrer ſes affaires à Surate & à Pondichery; mais faute de fonds elles étoient très languiſſantes. Ses ventes en totalité ne s'éleverent pas, depuis 1664 juſqu'en 1684, au deſſus de 9,100,000 liv. Une mauvaiſe adminiſtration, & les ſuites de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne comblerent ſon malheur. On la vit, vers l'an 1707, réduite à ceder l'exercice

entier de ſon privilege à quelques armateurs de Saint-Malo. En 1714, tout ſon capital fut mangé, & elle eut dix millions de dettes.

DANS le deſſein de la relever, on lui abandonna le monopole du tabac, en payement des quatre-vingt dix millions, qu'elle avoit prêtés au gouvernement. Il lui accorda le privilege excluſif des loteries du royaume; on lui permit de convertir en rentes viageres une partie de ſes actions. Malheureuſement la compagnie ſans proſpérer elle-même gêna d'autres aſſociations & la traite des negres; elle arrêta les progres des colonies à ſucre. Au lieu de faire le commerce, elle ne ſongea qu'à tirer profit de ſes privileges. Son commerce fut foible & précaire, juſqu'au moment, où Orrin fut chargé des finances du royaume.

CE miniſtre plein d'intégrité engagea le cardinal de Fleury à la proteger efficacement. Dumas, envoyé à Pondichery, obtint de la cour de Delhy la permiſſion de battre monnoie, ce qui valoit, à la compagnie 400,000, par an. La famille du nabab d'Arcate, pour ſe dérober à la pourſuite des Marattes, ſe réfugie à Pondichery. Ceux-ci demandent qu'on la lui livre. Dumas le refuſe; ſa dignité & ſon courage conſervent à Pondichery la paix.

SUR ces entrefaites la Bourdonnais eſt envoyé à l'iſle de France. Trois iſles, ſituées entre le dix-neuvieme & le vingtieme dégré de latitude meridionale furent découvertes par les Portugais, qui les nommoient Maſcarenhas, Cerné & Rodrigue. Ils n'y trouverent ni

hommes, ni quadrupedes. Sept à huit François furent, en 1660, les premiers habitants de Maſcarenhas. Cinq ans après vingt de leurs compatriotes les joignirent. Des beſtiaux & l'agriculture occuperent leurs premiers ſoins. Le hazard y découvrit des cafiers ſauvages, & on en tira des pieds d'Arabie, qui multiplioient heureuſement: Tous ces travaux pénibles occuperent des eſclaves, tirés des côtes de l'Afrique & de Madagaſcar. Devenue alors un objet important pour la compagnie, elle prend le nom d'iſle de Bourbon. Mais elle n'a point de port; pour y ſuppléer, on s'établit à Maurice, dont on change le nom en celui d'iſle de France. Celle-ci, ayant été d'abord négligée, occupe, depuis 1733, plus ſérieuſement la compagnie; elle en confia la direction à la Bourdonnais, doué du talent de conſtruire des vaiſſeaux, de les défendre & de faire le commerce. Sa préſence donne une nouvelle vie à la colonie de l'iſle de France.

DANS le même temps Dupleix fut à la tête des affaires de la compagnie en Aſie. Chandernagor, établi ſur le bord du Gange, devint bientôt un objet d'étonnement pour ſes voiſins & de jalouſie pour ſes rivaux. Dupleix s'ouvrit des ſources de commerce dans tout le Mogol & juſque dans le Thibet, & il créa une navigation. En 1742, appellé à Pondichery, il devint le chef des affaires de la compagnie. On en peut juger par les retours, qui montoient à vingt-quatre millions.

LA compagnie, pour n'avoir pas ſuivi les conſeils de la Bourdonnais qui ayant prévu une guerre

avec l'Angleterre, l'avoit exhortée à avoir une forte eſcadre dans les mers de l'Inde, perdit preſque tous ſes batiments, qui naviguoient dans ces parages. La Bourdonnais parvint, par des efforts incroyables, à avoir un vaiſſeau de ſoixante canons & cinq navires marchands armés en guerre, avec les quels il chaſſa les Anglois de la côte de Coromandel; enſuite il aſſiegea & prit la ville de Madras. Il n'eſt guere poſſible de dire, où ſes progres ſe ſeroient arrêtés, ſi en Europe deux des directeurs, chargés principalement de l'adminiſtration, n'avoient contrarié cet homme extraordinaire. Dupleix & la Bourdonnais, brouillés enſemble, devinrent les vils inſtruments d'une haine qui leur étoit étrangere, & qui gâtoit toutes les affaires. Un cachot affreux fut la récompenſe des travaux glorieux de la Bourdonnais retourné en Europe. Après ſon départ Dupleix ſçut réparer les torts qu'il avoit eus. Lorſque les Anglois aſſiegerent la place de Pondichery, il la défendit avec tant d'intelligence & de vigueur, que les Anglois furent, après quarante jours de tranchée ouverte, obligés de ſe retirer.

Les François s'étoient fait une belle réputation en Aſie; ils furent pour ces régions le premier peuple de l'Europe. Dans le même temps des diviſions civiles troublerent les états Mogols, la plus belle contrée de l'Indoſtan. Les troupes étrangeres appellées par les différents partis, mirent le comble aux déſaſtres de ce malheureux pays. Elles en emportoient les richeſſes, ou elles forçoient les peuples à

les enfouir. Les tréſors amaſſés durant tant de ſiécles diſparurent ainſi peu-à-peu. Le découragement, la miſere & la famine ſe firent ſentir partout. Dupleix voulut faire uſage de cette diſpoſition des eſprits. Il s'occupa du ſoin de procurer à ſa nation des avantages ſolides & conſidérables. Il vit le premier la poſſibilité de réaliſer ces ſouhaits. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuſes, avec leſquelles il eſpéroit de faire des conquêtes rapides. Le caractere des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts politiques lui étoient connus à-fond, & ces connoiſſances venoient à l'appui de ſes eſpérances. La trempe de ſon ame le porta à vouloir, au de là de ſon pouvoir. Il n'étoit frappé que de l'avantage glorieux d'aſſurer à la France une nouvelle domination, au milieu de l'Aſie, & des avantages que ſa patrie retireroit de ſa conquête. La ſoubabie de Decan, qui s'étend du cap Comorin juſqu'au Gange, qui a pluſieurs princes dépendants d'elle, & qui donne un très grand pouvoir à ſon vice-roi, devenue vacante, en 1748, Dupleix oſa en diſpoſer, en faveur de Salabetzingue, fils du dernier vice-roi. Ce ſuccès aſſuroit de grands avantages aux établiſſements François, répandus ſur la côte de Coromandel: mais l'importance de Pondichery parut exiger des ſoins plus particuliers. Cette ville, ſituée dans le Carnate, a des rapports très immédiats avec le nabab de cette contrée. On crut donc néceſſaire de confier cette nababie à un homme ſur la dépendance du quel on pouvoit compter. Le choix tomba ſur Chandaſaeb,

POUR prix de leurs ſervices les François ſe firent céder un territoire immenſe. A la tête de leurs acquiſitions, étoit l'iſle de Sheringham, dont la poſition leur devoit donner une grande influence dans les pays voiſins, & un empire abſolu ſur le Tanjaour, qu'ils étoient les maîtres de priver des eaux néceſſaires, pour la culture du riz. On leur avoit cédé, au Nord, le Condavir, Mazulipatan, l'iſle de Divy, & les quatre provinces de Montafanagor, d'Elour, de Ragimendry & de Chicakol. Ces conceſſions rendoient les François les maîtres de la côte, dans une étendue de ſix cents milles, où il y avoit des toiles ſupérieures à celles, qui ſortent de l'Indoſtan. Ils ſe propoſoient de s'emparer du triangle qui eſt entre Mazulipatan, Goa & le cap Comorin. Dans le même temps on prodiguoit, de tous côtés, des honneurs à Dupleix, qui aimoit le faſte, & qui ſe trouvoit très flatté du tître de nabab d'un terrein, égal en étendue à la France. Les revenus de ces riches contrées devoient être dépoſés dans ſes mains, ſans qu'il fut obligé d'en rendre compte à perſonne.

DANS tout ceci on ne craignit pas la cour de Delhy, qui ſe voyoit aſſaillie de tous côtés. Les Rajeputes, deſcendants de ces Indiens, que combattit Alexandre, font ſouvent de leurs montagnes inacceſſibles des incurſions dans les pays Mogols, qui fatiguent un empire épuiſé. Les Patanes, chaſſés par les Mogols de la plûpart des trônes de l'Indoſtan, peuple d'une férocité indomptable, pouſſent leurs ravages juſqu'à Delhy. Les Seiks peuvent

mettre ſur pied une armée de ſoixante mille chevaux, avec les quels ils ménacent cet empire. Toutefois ſes ennemis les plus redoutables ſont les Marattes, devenus très célébres, dans ces derniers temps. Chaſſés par les Mogols de l'Indoſtan, ils ſe réfugierent dans les montagnes, qui s'étendent depuis Surate juſqu'à Goa. Ponah eſt maintenant la capitale de leur état. Le Coromandel, preſſé par Aurengzeb, contre le quel cet état implora leur ſecours, les avertit de leurs forces. On les vit alors ſortir de leurs rochers ſur des chevaux mal-faits, mais robuſtes & infatigables. Un turban, une ceinture, un manteau étoit tout l'équipage du cavalier Maratte. Un petit ſac de riz, & une bouteille de cuir, remplie d'eau ſont ſes proviſions; un ſabre d'une trempe excellente fait ſes armes. Aurengzeb ne laiſſa pas d'être victorieux. Celui-ci, pour ſe défaire de leurs pillages, leur céda la quatrieme partie des revenus du Décan, ſoubabie formée de toutes les uſurpations, qu'il avoit faites dans la péninſule. Les Marattes aux quels l'on ne payoit plus régulierement ce tribut, après la mort d'Aurengzeb, ſortirent de leurs montagnes; leurs ravages, accrus par l'anarchie de l'Indoſtan, firent trembler l'empire, dont ils ont dépoſé les chefs. Leur influence a été depuis ſans bornes.

SALABETZINGUE ne laiſſa pas de jouïr paiſiblement de la place, où les François l'avoient mis, malgré les bouleverſements de tous ces états & ſon imbecillité. Mais la ſituation de Chandaſaeb n'étoit pas ſi heureuſe. Les Anglois lui avoient ſuſcité un

rival, nommé Mamet-Alikan. Le nom de ces deux princes ſervit de voile aux deux nations, pour ſe faire une guerre vive. La victoire paſſa ſouvent de l'une à l'autre. Les miniſtres de France & d'Angleterre ordonnerent aux deux compagnies de ſe rapprocher. Elles firent un traité conditionel; il n'eut pas encore obtenu la ſanction des deux cours, que de plus grands intérêts rallumerent le flambeau de la guerre, qui de l'Amérique Septentrionale ſe communiqua à tout l'univers.

La perte de Chandernagor & des places, qui lui ſont ſubordonnées, en fut d'abord la ſuite. Cette conquête mit les Anglois en état d'envoyer des renforts à la côte de Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces conſidérables de mer & de terre, dont ils ne ſçavoient faire un uſage raiſonnable. Les poſſeſſions Françoiſes étoient trop diſperſées. L'on auroit dû abandonner les conquêtes éloignées & s'en tentir au grand établiſſement de Carnate, qui ſeul donneroit à la France une puiſſance, capable de ſe ſoutenir.

Dupleix fut rappellé. Son ſucceſſeur n'eut aucun des talents, requis pour faire un commandant. Ses opérations militaires, ſes combinaiſons politiques, tout ſe reſſentit du désordre de ſes idées. L'iſle de Scheringham, Mazulipatan, les provinces du Nord furent perdues, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. L'eſcadre Françoiſe, ſans être battue, laiſſa celle de ſon ennemi maîtreſſe de la mer. La priſe de Pondichery, détruit & ruiné de fond en comble, en fut la ſuite.

Tous

TOUS les bons esprits avoient prévu ce bouleversement. La perversité des mœurs corrompues par les richesses, amassées dans les guerres que les François avoient faites dans l'intérieur des terres, & par le luxe, étoit visible. Les officiers n'avoient que la moitié du nombre des Cipayes à leur solde, qu'ils auroient dû avoir, & dont ils étoient payés. On détournoi une partie des bénéfices, que la compagnie auroit dû faire sur les marchandises, qu'elle envoyoit en Asie. On lui revendoit très cher, ce qu'elle auroit pu acheter de la premiere main, & à très bon compte. Nombre d'autres abus, sur les quels la conduite personnelle des directeurs les mettoit dans la nécessité de fermer les yeux, acheminoient les affaires de la compagnie vers leur ruine, hâtée encore par sa position en Europe. Cent systêmes, les uns plus absurdes que les autres, n'étoient gueres capables d'y apporter du remede.

ENFIN après bien des discussions, on se décida à laisser subsister la compagnie, en la réformant. La dépendance du gouvernement, où la compagnie s'étoit trouvée, avoit donné naissance à des abus nombreux. On lui assura donc sa liberté par un édit solemnel. L'activité de la nouvelle administration fit monter les ventes annuelles à 18,000,000. Mais la compagnie étoit toujours plus endettée, qu'on ne l'avoit cru. Elle s'étoit trompée sur ses propres richesses. Mais s'il faut imputer les malheurs de la compagnie au vice de son administration, il faut aussi convenir, que la prépondérance de la nation Angloise

daus l'Inde, en étoit une cauſe principale. Dès que le gouvernement fut inſtruit ſur le véritable état de la compagnie, il jugea à propos de ſuſpendre ſon privilège excluſif, & d'accorder à tous ſes ſujêts la permiſſion de naviguer au delà du cap de Bonne-eſpérance.

CETTE compagnie aujourd'hui ſans poſſeſſions, ſans mouvement, ſans objêt, ne peut pas être regardée comme abſolument détruite; puiſque les actionnaires ſe ſont réſervé en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caiſſe particulière & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'ailleurs ſon privilege n'a été que ſuſpendu; on ne l'a pas cédé au roi. La compagnie doit donner la permiſſion aux vaiſſeaux expédiés pour les Indes. Il ne faut aux actionnaires que les fonds ſuffiſants, pour reprendre leur commerce. Mais faute de ceux-ci tous ces droits ſont comme non-exiſtants.

PASSONS maitenant un oeil rapide ſur les poſſeſſions Françaiſes dans les Indes. Sur la côte de Malabar, entre le Canara & le Calicut, eſt Mahé. Ce comptoir étoit jadis entouré de cinq forts. C'étoit trop d'ouvrages; mais l'inquiétude des Naïrs & des Marattes demanda des précautions. Mahé, lorsque le commerce en eſt conduit avec intelligence, peut fournir deux millions cinq cents mille livres de poivre, qui ne reviendroit qu'à douze ſols la livre, & qu'on pourroit vendre à vingt cinq ſols. Les ſpéculateurs les plus inſtruits calculent;

qu'on pourroit gagner, ſur les divers articles, venus de l'Europe, & que ce comptoir conſommeroit, 153,000.

CHANDERNAGOR, dans le Bengale, ne compte, depuis 1763, que vingt mille âmes. Le pouvoir exceſſif des Anglois, qui en font des abus criants dans cette contrée, rend ſa ſituation très précaire. Il ſeroit de l'intérêt de la France, de faire ceſſer ces vexations, de changer Chandernagor contre Chatigan, occupé actuellement par les Anglois.

AU nord de la côte immenſe de Coromandel, la France poſſede Yanaon, dans la province de Ragimendry. C'eſt un comptoir ſans territoire. De fauſſes vues l'ont fait négliger, depuis 1748. Cependant on pourroit y acheter pour 4 à 500,000 livres de marchandiſes, parce qu'on fabrique de belles toiles dans ſon voiſinage. La concurrence des Anglois, leſquels ont un petit comptoir à deux lieues de Yanaon, a beaucoup diminué les bénéfices de ſon commerce.

C'EST bien pis encore à Mazulipatan, où la France eſt obligée de payer aux Anglois des droits d'entrée & de ſortie. L'achat entier des François ne s'éleve pas au delà de 150,000 liv.

KARICAL eſt une ville ouverte, ſituée dans le royaume de Tanjaour, ſur une des branches du Colram. Elle compte quinze mille habitants, occupés des manufactures. Son territoire ſe réduit à deux lieues de long, ſur une dans ſa plus grande largeur.

La France tire annuellement deux cents balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe; & beaucoup de riz pour l'approvisionnement de ses autres colonies.

TOUTES ces productions sont portées à Pondichery, ville jadis magnifique & bien peuplée, avant que les Anglois l'euffent ruinée. L'excellence de sa rade a déterminé la France à la rebâtir. Les comptoirs François dans l'Inde rendent 200,000; leur entretien coûte à l'état 2,000,000.

L'ISLE de Bourbon a un terrein de soixante milles de long, sur quarante cinq de large. Trois pics inaccessibles, qui ont une élévation de seize cents toises, un volcan affreux, & des montagnes rendent ce terrein inutile. Au reste le ciel y est beau & les eaux y sont salubres. Cette isle a une population de six mille trois cents quarante blancs, sains, robustes, & d'un caractere plein de probité. On y compte vingt-six mille cent soixante-quinze esclaves. Le surplus de la récolte de Bourbon sert à alimenter l'isle de France. Le gouvernement desireroit d'abandonner cet établissement, pour concentrer ses forces dans l'isle de France, s'il ne craignoit de le voir occupé par une nation rivale.

CELLE-CI n'est éloignée que trente lieues de la premiere. Elle a une superficie de quatre cents trente-deux mille six cents quatre-vingts arpents. Les montagnes n'y sont pas si élévées qu'à l'isle de Bourbon. Soixante ruisseaux arrosent les campagnes. Son terroir est moins fertile que l'autre, mais susceptible-

d'une culture plus générale. Cet établiſſement a donné naiſſance à nombre de projets, la plûpart chimériques. En 1764, le gouvernement l'a pris ſous ſa direction immédiate. En 1776, ſa population s'eſt accrue juſqu'au nombre de ſix mille trois cents quatre vingts blancs, en y comprenant la garniſon de deux mille neuf cents cinquante cinq ſoldats; de onze cents quatre-vingt dix-neuf noirs libres; de vingt-cinq mille cent cinquante quatre eſclaves, & de vingt-cinq mille trois cents ſoixante ſept têtes de bétail. Des ouragans ont beaucoup nui aux plantations du cafier. Trois ſucreries pourvoyent aux beſoins de la colonie. On a eſſayé d'y planter le muſcadier & le giroflier; mais cette tentative a été aſſez malheureuſe, pour que les Hollandois n'ayent rien à craindre de ce côté-là. Cette iſle paroît deſtinée à la culture du bled & du riz, & à la multiplication des beſtiaux, dont on pourroit perfectionner l'eſpece. Quoiqu'il en ſoit, l'iſle de France doit être d'une trop grande importance pour l'état, pour qu'elle ne ſonge pas à ſa protection, principalement depuis qu'on a tâché de corriger ſa rade. Le meilleur moyen, pour atteindre ce but, doit dorénavant être de mettre ſes deux ports en ſûreté, & d'établir une communication entre eux, qui facilite une libre répartition des forces ſuivant le deſſein de l'ennemi.

A n'enviſager que le commerce languiſſant des François dans les Indes, on ſeroit tenté de croire, que cette iſle, dont l'entretien coûte 8,000,000, n'eſt qu'une charge pour l'état. Cependant, outre la

protection qu'elle doit procurer aux autres établiſſements François en Aſie, elle peut ſervir a contenir les Anglois, & à empêcher, qu'ils n'envahiſſent toutes les poſſeſſions Européennes dans l'Orient, & qu'ils ne gagnent, par les richeſſes de l'Aſie, une trop grande influence dans les affaires politiques de l'Europe. C'eſt de cet établiſſement qu'on pourra, en temps de guerre, faire partir une eſcadre & des troupes contre les poſſeſſions Britanniques.

Le moyen le plus ſûr qu'ayent les François pour redevenir puiſſants en Aſie, c'eſt d'aider les princes orientaux à ſécouer le joug Anglois, ſous le quel ils gémiſſent, & dont ils ſont révoltés à l'outrance. Finalement pour former un établiſſement ſolide, il n'y a d'autre route que celle d'une conduite humaine & ſage.

CHAPITRE V.

Le commerce du Danemark, d'Oſtende, de la Suede, de la Pruſſe, de l'Eſpagne, de la Ruſſie aux Indes Orientales.

Queſtions importantes ſur les liaiſons de l'Europe avec les Indes.

I. BOSHOUWER, facteur Hollandois, chargé par ſa nation de faire un traité de commerce avec le roi

de Ceylan, ſe rendit ſi agréable à ce monarque, qu'il devint le chef de ſon conſeil, ſon amiral, & qu'il fut nommé prince de Mongole. Enivré de ſes honneurs il ſe hâta de les étaler dans ſa patrie. Le dépit de s'y voir négligé, l'attira chez Chriſtiern IV, roi de Danemark, pour lui offrir ſes ſervices & le crédit qu'il avoit à Ceylan. Il partit, en 1618, avec ſix vaiſſeaux, dont trois appartenoient au gouvernement & trois à la compagnie, qui s'étoit formée pour faire le commerce des Indes. La mort, qui ſurprit Boshouwer dans la traverſée, ruina les eſpérances qu'on avoit conçues. Ové Giedde de Tommerub, le chef des Danois, fut mal reçu à Ceylan. Il ne voyoit d'autre reſſource que de conduire ſes vaiſſeaux dans le Tanjaour, le continent le plus voiſin de cette iſle.

La richeſſe de cette petite province, l'abondance des manufactures, & des racines propres à la teinture, fit monter les revenus de ce petit état à 5,000,000 liv. Cette ſituation heureuſe fit deſirer aux Danois de former un établiſſement dans le Tanjaour. On leur accorda un territoire fertile & peuplé, ſur le quel ils bâtirent d'abord Trinquebar, & dans la ſuite la fortereſſe de Dansbourg. Ce privilege eſt payé d'une redevance annuelle de 16,800 liv. La modicité des premiers fonds des Danois ne les empêcha pas de faire d'abord un commerce aſſez lucratif. Mais les Hollandois ayant, dans tous les marchés, pris une ſupériorité décidée, les Danois de Tranquebar tomberent inſenſiblement dans le mépris

des naturels du pays, qui n'eſtiment les hommes qu'en proportion de leurs richeſſes, & des nations rivales, dont ils ne purent ſoutenir la concurrence. La compagnie céda ſon privilege. En 1670, une nouvelle ſociété ſe forma des débris de l'ancienne, mais elle fut encore plus malheureuſe que la premiere, malgré les conceſſions du roi Chriſtern V. Trinquebar fut abandonné à lui-même, après un petit nombre d'expéditions. Il ſe vit réduit, pour ne pas mourir de faim, à engager trois des quatre baſtions, qui forment ſa fortereſſe. A peine expédioit-il tous les trois ou quatre ans un vaiſſeau pour l'Europe. Cet établiſſement ne fut pas, malgré ſa pauvreté extrême, à l'abri de la jalouſie & des machinations hoſtiles. La compagnie Danoiſe, après avoir langui longtemps, expira inſolvable.

De ſes cendres naquit deux ans après une nouvelle ſociété. Tous les articles, néceſſaires à la conſtruction & à l'équipement de ſes vaiſſeaux, étoient exempts de toute impoſition; le pouvoir de la direction ſur ſes employés étoit ſans bornes. Pour prix de toutes ces faveurs, l'état n'exigea qu'un pour cent ſur toutes les marchandiſes des Indes & de la Chine, qui ſeroient exportées, & deux & demi pour cent ſur celles, qui ſe conſommeroient dans le royaume. L'opération de trouver les fonds étoit délicate. Pour y mieux réuſſir, on diſtingua deux eſpeces de fonds. Le premier, appellé *conſtant*, fut deſtiné à l'acquiſition de tous les effets, que l'ancienne compagnie avoit en Europe & en Aſie. On

donna le nom de *roulant* à l'autre, parce qu'il étoit réglé tous les ans ſur le nombre & la cargaiſon des navires, qu'on expédieroit. Chaque actionnaire avoit la liberté de s'intéreſſer ou de ne pas s'intéreſſer à ces armements, qui étoient liquidés à la fin de chaque année. On arrêta dans la ſuite, que le fonds roulant ne feroit que les dépenſes néceſſaires pour l'achat, l'équipement, la cargaiſon des navires. Tout le reſte devoit regarder le fonds conſtant, qui, pour ſe dédommager préléveroit dix pour cent ſur toutes les marchandiſes des Indes, qui ſe vendroient en Europe, & cinq pour cent ſur tout ce qui partiroit de Trinquebar.

Le capital de la nouvelle compagnie fut de 3,240,000 liv. partagé en ſeize cents actions de 2025 liv. chacune.

Avec ces fonds, toujours en activité, les aſſociés expédierent, durant les quarante années de leur octroi, cent huit bâtiments. La charge de ſes navires monta, en argent, à 87,333,637 liv. 10 ſ. & en marchandiſes 10,580,094. Leurs retours furent vendus 188,939,673 liv. Le Danemark n'en conſomma que pour 35,450,262 liv. Il en fut donc exporté pour 153,489,411.

Les répartitions furent très irrégulieres, tout le temps que dura le privilege. Elles auroient été plus conſidérables, ſi une partie des bénéfices n'eût été miſe régulierement, en augmentation du commerce. Une conduite ſi ſage tripla les capitaux. Ces fonds auroient encore groſſi de 2,000,000 liv, ſi le miniſtere

Danois n'eût, en 1754, engagé, la direction à ériger une ſtatue au roi Fréderic V.

AU renouvellement du privilege de la compagnie, en 1772, ou mit quèlques réſtrictions aux faveurs, dont elle avoit joui. Depuis cette époque, le commerce des Indes, à l'exception de celui de la Chine, qui a été toujours excluſif, a été ouvert à chacun, en payant à la compagnie une redevance. Les directeurs ne peuvent dèſormais avoir que trois voix, ſoit pour eux-mêmes, ſoit par commiſſion. Les fonds roulants rendoient la compagnie précaire; on les a confondus avec les fonds conſtants. Les actionnaires ne peuvent dorénavant revendiquer leurs capitaux, qu'à l'expiration de l'octroi. En 1772, le fonds de la compagnie étoit de 11,906,095 liv. partagé en ſeize cents actions, d'environ 7425 liv. chacune. On les a diviſées depuis en trois, pour en faciliter l'acquiſition.

QUELQUE ſage que ſoit cette adminiſtration, la poſition locale du Danemark, le génie de ſes peuples, ſon dégré de puiſſance relative, tout l'éloigne d'un grand commerce aux Indes.

II. LE prince Eugene cherchoit depuis longtemps les moyens d'accroître les richeſſes d'une puiſſance, dont il avoit ſi fort reculé les frontieres. Sans entrer dans les propoſitions qu'on lui fit d'établir une compagnie à Oſtende, il fit, en 1717, partir pour l'Inde deux vaiſſeaux, munis de ſes paſſe-ports. Le ſuccès de cette expédition en multiplia le nombre. En 1722, la cour de Vienne crut pouvoir fixer le ſort

des intereſſés, la plûpart Flamands, par l'octroi le plus ample, qui eût jamais été accordé. On peut préſumer que la fortune de cette nouvelle ſociété ſe ſeroit encore beaucoup accrue. Mais la politique traverſa ces opérations.

LORSQU'ISABELLE eut fait découvrir l'Amérique, & fait pénétrer juſqu'aux Philippines, on jugea à propos de devoir interdire la navigation des deux Indes, à tous les ſujets de l'Eſpagne, qui n'étoient pas nés en Caſtille. Cette ordonnance a toujours ſubſiſté. La paix de Munſter l'a confirmée. Cet acte ne devoit pas moins lier l'empereur, qu'il ne lioit la cour de Madrid, puiſqu'il ne poſſede les Pays-bas qu'aux mêmes conditions & avec les mêmes obligations, dont ils étoient chargés ſous la domination Eſpagnole. Toutefois il eſt à préſumer, que l'empereur ne ſe ſeroit pas déſiſté de ſon plan, ſi les puiſſances maritimes n'euſſent garanti, en 1727, la ſanction pragmatique. Ce ſervice fut payé par le ſacrifice de la compagnie d'Oſtende.

III. SES agents ſe préſentent en Suede, dans un moment, où les étrangers, qui apportoient quelques idées utiles, furent favorablement accueillis. H. Koning, riche négociant de Stokholm, fit, en 1731, approuver par la diète le projet de ces nouveaux venus. On établit une compagnie des Indes, à laquelle on accorda le privilege excluſif de négocier au delà du cap de Bonne-eſpérance. Son octroi fut borné à quinze ans. Le deſir de réunir, le plus qu'il ſeroit poſſible, les avantages d'un com-

merce libre, fit régler que les fonds ne feroient pas limités, & que tout actionnaire pourroit retirer les siens à la fin de chaque voyage. On s'engagea à payer au gouvernement quinze cents dalers d'argent ou 3390 livres par last que porteroit chaque bâtiment.

DURANT son octroi, elle a expédié trois navires pour le Bengale, & vingt-trois pour la Chine, qui ont apporté, année commune, un bénéfice de cinquante-quatre & demi pour cent.

EN 1746, la compagnie obtint un nouvel octroi pour vingt ans. En 1753, les associés renoncerent au droit dont ils avoient joui toujours, de retirer à volonté leurs capitaux, & ils se déterminerent à former un corps permanent. En 1766, le monopole fut renouvellé, pour vingt ans. Il prêta à la nation 1,250,000 livres sans intérêt, & une somme double pour un intérêt de six pour cent; dont la premiere seroit payée par la retenue des droits qu'elle payoit à l'état, & l'autre seroit rembourſée, en quatre termes.

DANS l'origine de la compagnie, ses fonds ont varié. On ne peut former que des conjectures sur ce point mystérieux. Probablement ils ne s'élevent pas au-delà de six millions de liv. Le produit de ses ventes a rarement resté au dessous de 2,000,000, & il ne s'est jamais élevé au dessus de 5,000,000 liv. Le bénéfice de ses expéditions a varié de même. Les actions ont gagné jusqu'à quarante-deux pour cent. Il est connu que depuis 1770, son dividende est de six pour cent.

DE ces marchandises apportées de l'Asie, la Suede

n'en conſomme que pour 300,000. Tout le reſte eſt exporté.

La foibleſſe du numéraire, & la médiocrité des reſſources intrinſéques de la Suede défendent un plus grand luxe. Son terrein eſt, en général, ſtérile; c'eſt le beſoin ſeul, qui a appris aux peuples, dans quelques uns de ſes diſtricts, qu'on peut vivre d'un pain compoſé de l'écorce de bouleau, de quelques racines & d'un peu de ſeigle. La pauvreté de ſon terroir influe ſur ſa population, en rendant les émigrations fréquentes. La diſette des récoltes oblige la Suede de tirer beaucoup de grains de l'étranger. Ces désavantages doivent être récompenſés par les mines. Celles d'or, d'argent, d'alun, de ſoufre, de cobalt & de vitriol méritent peu de conſidération. Les mines de cuivre & de fer ſont plus abondantes. Depuis 1754 juſqu'en 1768, il fut exporté chaque année, neuf cents quatre-vingt-quinze mille ſix cents ſept quintaux de ce dernier métal. On s'aviſe actuellement de l'exporter ouvré en clous, ancres, canons &c. La pêche du hareng eſt venu enrichir, depuis 1740, ce royaume. La nation en conſomme annuellement quarante mille barils, & l'on en exporte cent ſoixante mille: ce qui forme un revenu de 2,2000,000 de liv. C'eſt depuis 1724, que la Suede a commencé d'avoir beaucoup de navigation; mais on ſe tromperoit, ſi l'on vouloit apprécier par là ſon commerce. Ses exportations annuelles ne paſſent pas 15,000,000 de liv.

L'ARMÉE Suedoiſe conſiſte en deux corps; l'un en eſt permanent; il conſiſte en 12,000 hommes compoſés de

toutes nations. L'autre fort de 36,000 hommes eſt compoſé des troupes nationales. Leur paye conſiſte dans des terres qu'on leur donne à cultiver, chacun ſelon ſon grade. Cette inſtitution, quoique applaudie de toute l'Europe, ne ſert qu'à gâter & l'agriculture & le militaire. La vie ambulante de la ſoldatesque eſt imcompatible avec l'aſſiduité du travail rural, & l'aſſiduité de celle-ci eſt incompatible avec les exercices requis pour former de bons ſoldats.

La marine de cet état, compoſée de vingt-quatre vaiſſeaux de ligne & vingt-trois frégates, ſans compter ſes galeres, paroît diſproportionnée à ſes beſoins & à ſes facultés.

Ses revenus ne paſſent pas dix-ſept millions de livres. L'intérêt de ſes dettes en abſorbe le quart. Il n'y a pas au delà de deux millions de numéraire dans ce royaume. Mais la pauvreté n'étoit pas le plus grand malheur de la Suede. La diſcorde, & les troubles civils, la vénalité des états entrainoient nombre de déſordres. Il y avoit une lutte continuelle entre le chef de l'état, qui tendoit ſans ceſſe à acquerir de l'influence dans la confection des loix, & entre la nation jalouſe d'en conſerver toute l'exécution. Cette lutte ceſſe par le changement que le roi regnant a introduit dans la forme du gouvernement. Le bien de l'humanité nous fait former des vœux, pour que la Suede ſorte maintenant de l'état d'anéantiſſement, dans le quel elle a été ſi longtemps en proye à l'ambition de ſes voiſins.

IV. En 1751, Frédéric, roi de Pruſſe, voulut établir une compagnie, à Embden, la capitale de l'Ooſt-Friſe. Le fonds de la nouvelle ſociété, diviſé en deux mille actions, fut de 3,956,000 livres. Il fut principalement formé par les Anglois & les Hollandois, malgré la ſévérité des loix, portées par leurs gouvernements, pour l'empêcher. L'événement ne répondit pas aux eſpérances. Six vaiſſeaux partis ſucceſſivement pour la Chine ne rendirent aux intéreſſés que leur capital, & un bénéfice d'un demi pour cent par année. Une autre compagnie, qui ſe forma peu de temps après, fut encore plus malheureuſe. Un procès, dont on ne verra vraiſemblablement jamais la fin, eſt tout ce qui lui reſte des deux ſeules expéditions qu'elle ait tentées. Les premieres hoſtilités de 1756 ſuſpendirent les opérations de l'un & de l'autre corps: mais leur diſſolution ne fut prononcée qu'en 1763.

C'est le ſeul échec qu'ait eſſuyé la grandeur du roi de Pruſſe, qui dans ſa jeuneſſe plein du deſir de s'inſtruire, mûriſſoit dans le ſecret ſon genie naturellement actif par le commerce des premiers hommes du ſiécle. On oſa prédire, qu'à ſon avénement au trône, ſes miniſtres ne ſeroient que ſes ſécrétaires; les adminiſtrateurs de ſes finances, que ſes commis; ſes généraux, que ſes aides-de-camp. L'événement n'a pas démenti ce pronoſtic. Frédéric fait taire d'étonnement, ou parler d'admiration, toute la terre; il a donné autant d'éclat à ſa nation, que d'autres ſouverains en reçoivent de leurs ſujets.

CE prince préſente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ſes talents; le ſouvenir ſans ceſſe préſent de ſes actions; un revenu annuel de 70,000,000 liv. Un tréſor de plus de deux cents; une armée de cent quatre-vingt mille hommes, tout aſſure ſa tranquillité. Malheureuſement cette grandeur n'eſt pas utile à ſes ſujets, comme elle pourroit l'être. Ses monnoyes adminiſtrées par des juifs, les monopoles dans le commerce & dans les manufactures ont inſpiré une défiance univerſelle de la Pruſſe. Il n'y a point de hardieſſe à aſſurer que les efforts qui ſe font pour reſſuſciter la compagnie d'Embden ſeront inutiles.

V. LES Philippines, anciennement connues ſous le nom des Manilles, forment un Archipel immenſe à l'eſt de l'Aſie. Dans leur nombre qui eſt prodigieux, on en diſtingue treize ou quatorze plus conſidérables que les autres. Elles offrent un ſpectacle majeſtueux & terrible du regne animal & végétal fondu par des feux ſouterrains, & des volcans à moitié éteints. Leur fertilité eſt preſqu'incroyable. Tous les produits de l'Aſie s'y trouvent, & généralement en meilleure qualité. Mais leur climat n'eſt pas également agréable; pendant ſix mois les cieux y ſont embraſés des feux du tonnerre, les campagnes ſont inondées par des pluies continuelles. Cependant l'air n'y eſt pas malſain.

DE ces iſles montueuſes le centre eſt occupé par des ſauvages noirs, qui ont des cheveux crêpus, qui menent une vie purement animale, vivants de fruits

&

& des racines, qu'ils trouvent dans les forêts. En-vain a-t-on cherché à les fixer & à les civiliſer. Les plaines, d'où on les a chaſſés, ſont occupées par des colonies venues de Maláca, de Siam, de Macaſſer, de Sumatra, de Bornéo, des Molucques & d'Arabie.

MAGELLAN, ayant paſſé par le détroit, qui porte ſon nom, y arriva, en 1521. Charles-Quint, au ſervice du quel ce navigateur avoit fait cette découverte, réduit par des entrepriſes trop vaſtes & trop multipliées à des beſoins fréquents, les abandonna irrévocablement, en 1529, pour 350,000 ducats, ainſi que toutes les prétentions, qu'il pourroit avoir ſur ces iſles, qui paſſoient ainſi ſous la domination des Portugais. En 1546, Philippe II reprit en dépit des traités, le projet de s'y établir. Les voyes douces de la perſuaſion entrerent pour la premiere fois dans ſon plan d'aggrandiſſement. Mais des moines fanatiques & avides le firent échouer.

L'ESPAGNE a ſoumis à ſa domination quelques parties de neuf grandes iſles. La plus conſidérable en eſt Luçon. Celui-ci a une baie circulaire. Près de l'embouchure d'un fleuve navigable s'éleve la fameuſe ville de Manille. L'Égaſpe l'enleva aux Indiens, en 1571, & la jugea propre à devenir le centre de l'état qu'on vouloit fonder. En 1590, Perez de las Marignas l'entoura de murs, & y bâtit la citadelle de Saint-Jacques. Elle s'eſt depuis aggrandie & embellie. Son malheur eſt d'être ſituée entre deux volcans, dont les foyers ſemblent préparer ſa ruine.

DANS tout l'Archipel on ne compte, ſuivant le dénombrement de 1752, qu'un million trois cents cinquante mille Indiens, qui ayent ſubi le joug Eſpagnol. La plûpart ſont chrétiens, & ils payent tous, depuis ſeize juſqu'à cinquante ans, une capitation de deux livres quatorze ſols.

LA colonie a pour chef un gouverneur, dont l'autorité, ſubordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans. Il préſide à tous les tribunaux. Il diſpoſe de tous les emplois civils & militaires. Il peut diſtribuer des terres, & les ériger même en fiefs. Sa puiſſance n'eſt qu'un peu balancée par le clergé. Le meilleur moyen qu'on a imaginé pour la borner, c'eſt qu'en ſe démettant de ſa place, il eſt tenu de rendre compte de ſon adminiſtration. Actuellement le chef de la colonie donne à ſon ſucceſſeur de quoi payer ſa place; mais il avoit reçu la même ſomme de ſon prédéceſſeur. Depuis cette époque on a vu les abus ſe multiplier de tous côtés, ſurtout dans la perception des impôts & dans l'oppreſſion du cultivateur. Envain quelques adminiſtrateurs honnêtes ont fait de temps en temps des efforts, pour réprimer ces abus. Ils étoient trop invétérés, pour céder à une autorité précaire. L'indifférence honteuſe de la cour de Madrid, laquelle ne s'y eſt jamais oppoſée avec force, perpétue aux Philippines cet état de langueur. Elles ſervent à faire paſſer en Amérique, par la mer du ſud, les marchandiſes des Indes. Nul des objets qui forment ces riches cargaiſons, n'eſt le produit du ſol ou de l'induſtrie de

ces isles. Le payement se fait avec de la cochenille & les piastres du Nouveau-Monde. Ce déperissement a sensiblement augmenté, depuis, qu'en 1768, les Jésuites en ont été bannis. Les terres, un peu cultivées par leur industrie, sont retombées dans le néant, d'où ils les avoient tirées. L'année suivante l'on bannit de ces isles tous les Chinois. Ceux-ci y arriverent chaque année avec vingt-cinq ou trente petits bâtiments; ils y encouragerent quelques travaux par le prix, qu'eux seuls y pouvoient mettre. Plusieurs d'entre eux, fixés dans ces isles, y donnerent l'exemple d'une vie appliquée & industrieuse.

Les habitants naturels de ces isles marquent une inclination décidée à se soulever, depuis qu'ils ne sont plus guidés par les Jésuites. Des barbares, sortis des isles Malaises, dévastent habituellement les côtes des Philippines; ils en arrachent des milliers de chrétiens qu'ils réduisent en servitude. La division des Espagnols, partagés en factions, les rend indifférents sur la vengeance de ces cruautés. En 1762, les Anglois leur enleverent ces possessions, avec plus de facilité, qu'ils n'avoient osé éspérer. La paix les leur a rendues, mais elle n'a pas étouffé l'ambition des Anglois de s'en re-emparer, à la premiere occasion. L'Espagne perdra donc tôt ou tard les Philippines. Il y a des gens, qui prétendent que ce seroit un bien pour elle.

Pour tirer quelque fruit de ces établissements, les Espagnols n'auroient qu'à se vêtir de manufactures Indiennes, pour éviter d'enrichir l'industrie Européenne,

comme ils ont fait jusqu'ici. Ceci ouvriroit encore de nouvelles opérations de commerce avec diverses contrées de l'Asie, entre les quelles ces isles sont situées. Si le gouvernement cessoit de gêner l'agriculture, l'industrie fourniroit bientôt de riches cargaisons. Leur terroir produit plusieurs articles très propres au commerce d'Inde en Inde: le tabac, le riz, le rottin, la cire, des huiles, les cauris, l'ébene, le poisson séché, les résines, les bois de Japan, & surtout ces nids d'oiseau, ces nerfs de cerf desséchés, ces biches de mer que tous les peuples de l'Asie, surtout les Chinois, recherchent si avidement. Les mines de fer d'une qualité supérieure, d'excellent cuivre, de l'or, qu'on trouve dans les sables, tous ces motifs doivent animer les Espagnols à tirer parti d'une possession, qui leur offre tant de moyens de devenir puissante, & d'enrichir la métropole.

V. ENTRE les empires de la Russie & de la Chine, se trouve un espace immense, anciennement counu sous le nom de Scythie, depuis sous celui de Tartarie. De cette vaste contrée une partie est sous la domination de la Chine, une autre sous celle de la Russie, une troisieme connue sous le nom de Kharisme, de la grande & de la petite Bucharie, est indépendante. Ses habitants vecûrent toujours de chasse, de pêche, du lait de leurs troupeaux, & avec un égal éloignement pour le séjour des villes, pour la vie sédentaire & l'agriculture. Leur origine se perd dans l'antiquité. Ils adopterent de bonne heure la religion de Lama,

qui s'eſt toujours conſervée ſans la moindre altération. Mais leur culte n'a dans aucun temps énervé leur valeur. Leur climat & leur vie errante les endurcît & les rendit belliqueux. L'ambition a continuellement tourné leurs regards vers les riches contrées de l'Aſie. C'eſt pour arrêter les irruptions de ces nations féroces, qui dans leurs guerres ne viſoient qu'au pillage, que fut élevée, environ trois ſiécles avant l'ère chrétienne, cette fameuſe muraille, qui s'étend depuis le fleuve Jaune juſqu'à la mer de Kamtſchatka, qui eſt terraſſée partout, & flanquée par intervalles de groſſes tours, ſuivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Ce monument atteſte qu'il y avoit alors en Chine une prodigieuſe population & peu de ſcience militaire. Cette muraille n'a pas empêché la conquête de cet empire faite, au treizieme ſiécle, par les Tartares, conduits par Gengiskan. La foibleſſe du prince Tartare les fit chaſſer au bout de quatre-vingt-neuf ans. Les diſſenſions domeſtiques, aux quelles la Chine étoit en proye, fournirent en 1644, à ces barbares l'occaſion de s'emparer de nouveau de cet empire.

VERS le même temps les Ruſſes avoient conquis les plaines incultes de la Sibérie, d'où ils s'étoient inſenſiblement pouſſés juſqu'au fleuve d'Amur & la mer Orientale, qui les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richeſſes. Alors commencerent entre les deux états de vives diſputes ſur les frontieres. Le premier traité, que les Chinois ayent jamais fait dès la fondation de leur empire,

régla, en 1689, les limites à la riviere Kerbechi.

Le même traité accorda aux Ruſſes la permiſſion d'envoyer tous les ans une caravane à Pekin, d'où les étrangers avoient toujours été éloignés ſoigneuſement. Ceux-ci n'en furent pas plus modérés. Ils bâtirent une fortereſſe, à trente lieues au delà des bornes. Les Chinois les en chaſſerent, en 1715. Ceux-ci leur accorderent encore, en 1719, la liberté d'envoyer à Pekin une caravane; or celle de 1751 s'étant encore mal-comportée, on régla dorénavant, que les deux nations ne traiteroient que ſur la frontiere. Depuis cette époque, on a établi à Kiatcha deux grands magaſins, l'un Ruſſe, l'autre Chinois. Des commiſſaires des deux nations préſident à ce commerce, où il entre rarement des métaux. L'article le plus important eſt le thé verd. Il eſt infiniment meilleur que celui, que l'Europe reçoit à travers des mers immenſes. Il eſt vendu juſqu'à vingt francs la livre. Le commerce de la Ruſſie avec la Chine s'éleve quelquefois à ſix millions, & la douane de Kiatcha produit quelquefois à l'état, juſqu'à deux millions de livres.

Vers l'an 1738, les habitants des deux Bucharies ſouhaiterent de négocier avec la Ruſſie. Orenbourg devint le théâtre de ce nouveau commerce. Les Tartares y portent, outre leurs belles pelléteries, diverſes marchandiſes tirées de l'Indoſtan, en particulier une grande quantité de diamants bruts, & environ quatre cents quintaux d'excellente rhubarbe.

Les liaiſons que la Ruſſie a avec la Perſe, moyennant la mer Caſpienne, ſont moins avantageuſes. Les Arméniens, nation économe, active & accoutumée aux uſages de l'Orient, d'ailleurs riche, ſont en Perſe des concurrents trop puiſſants, pour que le commerce des Ruſſes y puiſſe jamais jetter quelque éclat.

L'empire de la Ruſſie eſt le plus vaſte de l'univers. Il faut diviſer la nation Ruſſe en deux claſſes. Le corps des nobles tient dans ſes mains la plûpart des terres, & dans ſa dépendance tous les malheureux. qui les arroſent de leurs ſueurs. De ces ſerfs on ne voyoit que très peu, au commencement du ſeizieme ſiécle, à l'exception de ceux qu'on avoit faits à la guerre. La conquête des royaumes fertiles de Cazan & d'Aſtracan cauſa de très fortes émigrations des payſans Ruſſes. En 1556 ou publia la funeſte loi, qui les attache à la glebe. C'eſt de cette triſte époque que ſe dâte le commencement de l'eſclavage, dont le joug s'eſt encore appéſanti depuis, & qui a influé ſenſiblement ſur la population, la quelle ne s'éleve pas audeſſus de 20,000,000 d'ames. Les revenus de la Ruſſie montent à 150,000,000 liv.

Le commerce que les Ruſſes font avec la Chine, avec la Perſe, avec la Pologne, & qui roule principalement ſur les fourrures, n'eſt guère important. Celui qu'il peuvent dèſormais s'ouvrir avec la Turquie, par la mer Noire, peut devenir une riche ſource de proſpérité, dont il ſeroit téméraire de fixer le terme. Juſqu'à préſent les opérations les plus inté-

reſſantes dans le commerce ſe font ſur la Baltique. En 1773, les exportations s'éleverent à 106,401,735 liv. & les importations ne paſſerent pas 66,544,005 liv. En effet cet état eſt très heureuſement ſitué pour le commerce, parcequ'il a partout des rivieres navigables. Mais des pratiques & des uſages vicieux ne laiſſent pas de le gêner.

LA Ruſſie a quelquefois une armée de 375,457 hommes. Cette armée eſt diſproportionnée à ſa population & à ſes beſoins. Si elle étoit aſſez ſage, pour étouffer l'ambition de ſe mêler dans les affaires politiques de l'Europe, elle pourroit en congédier la majeure partie; ſa poſition locale & la foibleſſe de ſes voiſins l'ayant rendue aſſez forte. La même choſe eſt vraie par rapport à ſa marine, compoſée de vingt-cinq vaiſſeaux de ligne & de quelques frégattes, outre les galeres; elle occaſionne une dépenſe ſuperflue, vû que la Ruſſie n'a ni flotte marchande, ni colonie à protéger.

LA Chine trafique encore avec la Corée, où elle envoye du thé, de la porcelaine, des étoffes de ſoye, qu'elle échange contre les toiles de chanvre, du coton & du ginſeng. Celui-ci eſt dans la plus haute eſtime auprès des Chinois; ils ne le croyent jamais trop cher. On l'eſtime propre à fortifier l'eſtomac & les parties génitales.

LES premiers Européens, qui venoient trafiquer en Chine, jouïrent de la permiſſion d'aborder dans toutes les rades & tous les ports. Le déréglement de leur conduite les fit concentrer depuis à Canton. Les ſables, qui en ont comblé le port, obligent nos

vaiſſeaux d'en demeurer éloignés de trois lieues. Sa rade eſt formée par deux petites iſles. Les François jouiſſent, depuis 1745, du privilege excluſif de faire le commerce dans une de ces iſles qui eſt la meilleure & la plus ſalubre, nommée Wampou, au lieu que les autres Européens ſont fixés dans l'autre, la quelle eſt très mal-ſaine, après qu'on y a coupé le riz. Tandis que les équipages languiſſent dans celle-ci, nommée Hoang-pou, les agents du commerce font leurs achats & leurs ventes à Canton, où ils ſont concentrés dans un quartier de la ville très reſſerré.

CETTE gêne n'a pas empêché les Européens d'aller chercher à Canton du thé, des porcelaines, des ſoyes, des ſoyeries, du vernis, du papier, de la rhubarbe & quelques autres objets moins importants.

LE thé offre trois eſpeces, le thé bouy, le thé verd & le thé rouge, dont la premiere eſt la plus commune. La premiere récolte des thé ſe fait vers la fin de Février; il s'appelle *ſicki-tsjaa*, ou thé impérial. Celle d'Avril donne le thé ordinaire, celle de Juin le thé groſſier. Le thé ſe diverſifie encore, ſelon la maniere dont il eſt deſſéché.

DES expériences faites en Suede, en Angleterre & en France nous ont convaincu, que cet arbriſſeau réuſſiroit très bien dans nos climats.

LA porcelaine eſt la poterie la plus parfaite, couverte d'un vernis blanc ou coloré, qui n'eſt qu'une couche de verre fondu, à la quelle on donne le nom de couverte. La porcelaine eſt diviſée par les

connoiſſeurs en ſix claſſes. La truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon, celle de la Chine, le Japon chiné & la porcelaine de l'Inde. Sur ces porcelaines les couleurs s'appliquent de la même maniere. La plus ſolide, le bleu, eſt tirée du Cobalt. On l'y met avant que de lui donner la couverte; les autres couleurs s'appliquent ſur la couverte même. La fabrique des porcelaines occupe, à Kingt-ching, bourgade immenſe de la province de Kianſi, cinq cents fours & un million d'hommes. Les découvertes faites, en France, dans l'art de fabriquer de la porcelaine, ſemblent nous conduire au moment, où nous pourrions nous paſſer de celle de la Chine.

C'EST aux Chinois qu'on doit l'art d'élever les vers-à-ſoye, & d'en tirer le fil. Cette branche s'eſt repandue très lentement dans les autres parties du globe. Au treizieme ſiecle, on paya à Rome une livre de ſoye d'une livre d'or. De toutes les ſoyes connues, la Chinoiſe excelle le plus par la blancheur. Les Européens en achetent annuellement quatre-vingts milliers, dont les trois quarts ſont employés par la France. Les ſoyeries Chinoiſes, où il n'y entre ni or ni argent, ſont très belles. Ces étoffes ne nous ont jamais tentés, parce qu'elles ſont ſans deſſein & ſans agrément.

LE vernis eſt une réſine particuliere, qui découle d'un arbre nommé au Japon *ſitz-dſiu & tſi-chu* à la Chine. Il ne croît que dans quelques provinces du Japon & de la Chine; on le trouve dans quelques endroits de l'Amérique. Sa culture exige

peu de ſoins. On y fait des inciſions, alors il en découle un ſuc laiteux, ſous la forme d'une poix liquide. Expoſé à l'air il prend la couleur d'un noir brillant. On recueille cette liqueur dans des coquilles; ce qu'on peut répeter trois fois dans une ſaiſon. De ces vernis le meilleur eſt celui du Japon. Il rend le bois incorruptible, & il ſe prête à toutes les couleurs. Les ouvrages de vernis exigent des ſoins très ſuivis. On leur donne au moins neuf à dix couches. Il faut laiſſer entre elles un intervalle ſuffiſant, pour qu'elles puiſſent bien ſécher, deſorte qu'un été ſuffit à peine pour cet ouvrage.

LE papier Chinois eſt de deux ſortes. Il y en a qui eſt fait de chiffons de coton & de chanvre. Sa fineſſe & ſa tranſparence ont occaſionné l'erreur, qu'il étoit fait de ſoye. L'autre eſpece eſt faite d'écorces intérieures du mûrier, de l'orme, du cotonier, & ſurtout du bambou. Ce papier ſert à tapiſſer les chambres. Depuis qu'on a imaginé de peindre du papier en France & en Angleterre, celui de la Chine eſt moins recherché.

LA rhubarbe eſt la racine d'une plante, qui croît ſans culture, entre le trentieme & le trente-neuvieme dégré de latitude boréale. Ces racines ſont enfilées & deſſéchées ſoit à l'air, ſoit, comme quelques voyageurs l'aſſurent, au cou des beſtiaux. Les Tartares Calmouks, & les habitants de la grande Bucharie la portent à Orenbourg, où les Ruſſes l'aſſortiſſent, & où ils brulent ce qui ne mérite pas d'être conſervé. Comme la rhubarbe Ruſſe ne ſuffit pas à nos beſoins,

on eſt réduit à ſe ſervir de celle qui vient de la Chine, quoique beaucoup inférieure en vertus. L'Europe a cherché à s'approprier cette plante, & il y a de l'apparence qu'on y réuſſira.

LES achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1776, qui s'éleverent à 26,754,494 liv. Cette ſomme, dont le thé ſeul abſorba plus de quatre cinquiemes, fut payée en piaſtres & en marchandiſes, apportées par vingt-trois vaiſſeaux. La Suede fournit 1,935,168 liv. en argent, & en étain, en plomb & en autres marchandiſes 427,500 liv. Le Danemark 2,161,630 liv. & en fer, en plomb & en pierres à fuſil 231,000 liv. La France 4,000,000 en argent & 400,000 liv. en draperies. La Hollande 2,735,400 liv. en argent, 44,600 liv. en lainages, & 4,000,150 liv. en productions de ſes colonies. L'Angleterre 5,443,566 liv. en argent, 2,000,475 liv. en étoffes de laine, & 3,375,000 liv. en pluſieurs objets tirés de diverſes parties de l'Inde.

QUELQUES grands que ſoyent les avantages que la Chine retire de ce commerce, ſon averſion & ſon mépris pour les étrangers la rend très diſpoſée à leur fermer un jour ſes ports.

LE commerce des Indes eſt-il utile à l'Europe? — Il augmente évidemment la maſſe de nos jouiſſances. Il nous donne des boiſſons ſaines & délicieuſes, des commodités plus recherchées, des ameublements plus gais, quelques nouveaux plaiſirs, une exiſtence plus agréable. La perte des hommes & de

l'argent, le tort qu'il fait à l'avancement de notre induſtrie ne ſont point des motifs, qui doivent nous faire ceſſer ce commerce.

L'Europe a-t-elle beſoin de grands établiſſements dans les Indes pour y faire ce commerce ? — Les Portugais, les Hollandois, les François & ſurtout les Anglois, non contents d'y avoir des comptoirs, ont cherché à s'y fortifier. La foibleſſe des Indiens, & leur ignorance dans l'art militaire a rendu cette entrepriſe très praticable. Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes, le font par des compagnies excluſives. Il eſt bien difficile de croire, que de grandes nations, chez qui les lumieres en tout genre on fait tant de progrès, ſe ſoyent conſtamment trompées pendant plus de cent années, ſur un objet ſi important, ſans que l'expérience & la diſcuſſion ayent pû les éclairer. La nature des choſes exige des compagnies, & le commerce des Indes eſt au-deſſus des facultés d'un particulier. Mais ces compagnies, qui font le commerce des Indes, doivent-elles jouïr de privileges excluſifs ? C'eſt aux hommes d'état, appellés par leurs talents au maniement des affaires publiques, à décider cette queſtion. La politique ne ſçauroit s'appliquer aſſez tôt, ni trop profondément, à régler un commerce, qui intéreſſe ſi eſſentiellement le ſort des nations, & qui vraiſemblablement l'intéreſſera toujours.

CHAPITRE VI.

Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etabliſſements Eſpagnols dans cette partie du Nouveau-Monde.

L'HISTOIRE ancienne offre un ſpectacle magnifique, rempli de mœurs héroïques & d'événements extraordinaires. Ce temps eſt paſſé, & l'hiſtoire eſt devenue beaucoup moins intéreſſante, depuis qu'on combat avec la foudre pour la priſe de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puiſſants. Une oppreſſion journaliere a ſuccédé aux troubles & aux orages; & l'on voit avec peu d'intérêt des eſclaves plus ou moins civiliſés, s'aſſommer avec leurs chaînes, pour amuſer la fantaiſie de leurs maîtres.

LA découverte d'un nouveau monde pouvoit ſeule fournir des aliments à notre curioſité. Une vaſte terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes ſans récoltes, des tréſors ſans poſſeſſeurs, des ſociétés ſans police, des hommes ſans mœurs: combien un pareil ſpectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'inſtruction pour un Locke, un Buffon & un Montesquieu!

PEU de temps après la conquête de la Grénade, achevée en 1492, Colomb plus avancé que ſon ſié-

cle dans l'aſtronomie & la navigation, propoſa à l'Eſpagne heureuſe au-dedans de s'aggrandir au dehors. L'exiſtence des Antipodes dont il s'étoit pénétré l'eſprit, le conduit à celle du nouveau monde. Il propoſa à Gênes de le mettre ſous ſes loix. Mépriſé par ſa patrie, par le Portugal & par l'Angleterre même, il porta ſes vues & ſes projets à Iſabelle. On le prit d'abord pour un viſionnaire, mais ſon ame ferme, élevée, courageuſe, ſa prudence & ſon addreſſe, le firent triompher enfin de tous les obſtacles. On lui accorda donc trois petits navires & quatre-vingt-dix hommes. Ce foible armement ne coûta pas au delà de cent mille francs. Il mit à la voile, le 3 Août 1492, avec le tître d'amiral & de vice-roi des iſles & des terres, qu'il découvriroit.

Il arriva aux Canaries, où il s'étoit propoſé de relâcher. Elles ſont ſituées à cinq cents milles des côtes d'Eſpagne, & à cent milles du continent d'Afrique. Ce fut à la partie la plus occidentale de ce petit archipel, que le célébre Ptolomée, qui vivoit dans le ſecond ſiécle de l'ère chrétienne, établit un premier méridien, d'où il compta les longitudes de tous les lieux, dont il détermina la poſition géographique. En 1344, la cour de Rome en donna la propriété à Louïs de la Cerda, un des Infants de Caſtille. Béthecourt alla les conquêrir pour ce prince. Elles ont depuis fait toujours partie de la domination Eſpagnole.

Le ciel y eſt communément ſerein; les grandes chaleurs y ſont agréablement tempérées ſur les lieux

un peu élevés. Les fruits & les animaux de l'ancien & du nouveau monde y proſperent également. Ses exportations en vin s'élevent annuellement à dix ou douze mille pipes de Malvoiſie.

En 1768, les Canaries comptoient cent-cinquante-cinq mille cent ſoixante ſix habitants, ſans y comprendre les eccléſiaſtiques, les moines & les religieuſes. Vingt-neuf mille huit cents de ces citoyens étoient enrégimentés. De cet archipel l'iſle de Téneriff eſt la principale, fameuſe par ſa montagne, qui s'éleve mille neuf cents quatre toiſes au deſſus de la mer. Toutes ces iſles languiſſent dans la pauvreté.

Ce fut le 6 ſeptembre, qu'il quitta Gomere, où ſes trop frêles batiments avoient été radoubés & ſes vivres renouvellés, qu'il abandonna les routes ſuives par les navigateurs qui l'avoient précédé, qu'il fit voile à l'Oueſt, pour ſe jetter dans un océan inconnu. Bientôt les équipages épouvantés de l'immenſe étendue des mers, qui les ſéparoient de leur patrie, commencerent à s'effrayer. Ils murmuroient & les plus intraitables des mutins propoſerent, à pluſieurs repriſes, de jetter l'auteur de leurs dangers dans la mer. Colomb ne pouvoit plus rien ſe permettre ni de la ſévérité ni de la douceur. *Si la terre ne paroît dans trois jours, je me livre à votre vengeance*, dit l'amiral. Ce diſcours étoit hardi ſans être téméraire. Depuis quelques temps il trouvoit le fond avec la ſonde.

Ce fut au mois d'Octobre que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des iſles Lucayes,

cayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit poſſeſſion au nom d'Iſabelle. Perſonne en Europe n'étoit capable de penſer, qu'il pût y avoir de l'injuſtice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les inſulaires, à la vue des vaiſſeaux, & de ces hommes ſi différents d'eux, furent d'abord effrayés & prirent la fuite. Les Eſpagnols en arrêterent quelques uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de careſſes & de préſents. Ces peuples raſſurés vinrent ſans armes ſur le rivage. Pluſieurs entrerent dans les vaiſſeaux; ils examinerent tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits; ils mettoient les Eſpagnols ſur leurs épaules, pour les déſcendre à terre. Les habitants des iſles voiſines montroient la même douceur & les mêmes moeurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfants leur alloient chercher des vivres. On rempliſſoit du coton le plus fin les lits ſuſpendus, dans leſquels ils couchoient. Cependant les Eſpagnols furent plus révoltés de la nudité, de la couleur de cuivre de ces peuples, qu'ils n'étoient touchés de leur douceur. Ils les regarderent comme des animaux imparfaits, & on les auroit traités dès-lors comme tels; mais ils cherchoient de l'or; les ſauvages en portoient de riches ornements qu'ils donnoient à leurs nouveaux hôtes. Il étoit donc de leur intérêt de les ménager pour avoir

des détails ſur les contrées voiſines, où'il y en avoit les mines.

APRÊS avoir reconnu quelques iſles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au nord d'une grande iſle, que les inſulaires appelloient Hayti; elle porte aujourdhui le nom de Saint-Domingue. Les ſauvages avoient fait entendre aux Eſpagnols, que la grande iſle étoit le pays qui leur fourniſſoit ce métal, dont-ils étoient ſi avides. Celle-ci a deux cents lieues de long, ſur ſoixante & quelque fois quatre-vingt de large; elle eſt coupée dans toute ſa largeur de l'Eſt à l'Oueſt par une chaîne de montagnes, la plupart eſcarpées qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuſes, qui vivoient en paix. Elles avoient des rois, nommés caciques, d'autant plus abſolus, qu'ils étoient fort aimés. Le temps de ces peuples s'employoit à danſer, à jouer, à dormir. Ils étoient humains, ſans malignité, ſans eſprit de vengeance, presque ſans paſſion. Ils ne ſçavoient rien, mais ils n'avoient aucun deſir d'apprendre. La polygamie y étoit permiſe. Ils n'avoient pour armes que l'arc avec des fleches d'un bois, dont la pointe durcie au feu étoit quelque fois garnie de pierres tranchantes.

COLOMB ne négligea aucun des moyens pour lui concilier l'amitié de ces inſulaires. Mais il leur fit ſentir auſſi, qu'il avoit le pouvoir de leur nuire. L'artillerie fit regarder les Eſpagnols comme des hommes deſcendus du ciel, & leurs préſents comme des cho-

ſes ſacrées. Les inſulaires l'aiderent eux-mêmes à conſtruire un fort, où il laiſſa trente-neuf Caſtillans. Arrivé en Eſpagne, Colomb fut comblé de diſtinctions de toutes ſortes. De retour à Saint-Domingue, avec une eſcadre de dix-ſept vaiſſeaux, avec quinze cents hommes, avec des vivres, des graines & des animaux domeſtiques, il ne trouva que des cadavres & des mines. Ses compatriotes avoient provoqué eux-mêmes leur perte par leurs excès. On conſtruiſit un fort au bord de l'ocean. Pendant qu'on étoit occupé de ſes travaux, les vivres apportés d'Europe étoient conſommés, ou étoient corrompus. Il fallut donc recourir aux naturels du pays, qui ne cultivant que très peu n'étoient pas en état de nourrir des étrangers beaucoup plus gourmands qu'eux. Les exactions continuelles des Eſpagnols étoient un fardeau inſupportable aux Indiens, qui cherchoient à s'en défaire.

POUR diſſiper ce danger Colomb ſe vit forcé de livrer bataille aux Indiens; l'artillerie & la diſcipline militaire Européennes donnérent une ſi grande ſupériorité aux Eſpagnols, qu'ils défirent une armée de cent mille Indiens, quoiqu'il ne pût mener à l'ennemi que deux cents fantaſſins, & vingt cavaliers. Pour punir ceux-la de cette prétendue rébellion, on les aſſervit à un tribut en or ou en coton. Mais ce tribut exigeant un travail aſſidu, & une occupation ſuivie, qu'ils regardoient comme le plus grand des maux, le deſir de ſe débarraſſer de ces étrangers devint leur paſſion unique. Pour ſe venger

de ce procédé, les Eſpagnols firent pourſuivre, & déchirer les Indiens refugiés dans les montagnes. Un tiers de la population, qui s'éleva avant l'arrivée des Caſtillans à un million, périt dans cette occaſion.

DANS l'abſence de Colomb, qui pour ſe juſtifier étoit retourné dans ſa patrie, les Eſpagnols agités par la ſoif de l'or, ſe firent une guerre non-interrompue. Cependant cette nation étoit deja revenue de ſa paſſion de paſſer en Amérique, d'où ſes compatriotes étoient tous retournés, ruinés de ſanté. Pour avoir donc des colons, l'amiral fit prendre les malheureux enfermés dans les priſons. Une conduite auſſi peu convenable pour une colonie naiſſante influe peut-être encore ſur le bonheur de l'Amérique. Ces nouveaux-venus & les anciens colons formerent un des peuples les plus dénaturés, que le globe eût jamais portés. Cette opération manqua donc le but, que l'amiral s'y étoit propoſé. Il achetoit bien cher la célébrité que ſon génie & ſes travaux lui avoient acquiſe. Sa vie fut un contraſte continuel d'élévation & d'abaiſſement. Bovadilla, envoyé de l'Eſpagne pour examiner ſa conduite, le dépouille de ſes biens & le renvoye chargé de fers. Iſabelle deſapprouve un pareil procédé, mais elle ne le renvoye pas à ſon ancien poſte. Après une tentative inutile, il meurt, malheureux, en 1506, à Valladolid. Quoiqu'il eût découvert le nouveau-monde, on lui en diſputa même la gloire. L'honneur de cette invention

fut fauſſement attribué à Florentin Américe Veſpuce, qui ne fit que marcher ſur les traces de ſon prédéceſſeur.

LA religion & la politique, furent les deux voiles, dont on couvrit le ſyſteme affreux de réduire les Indiens ſous le joug de la ſervitude. L'iſle entiere fut diviſée en un grand nombre de diſtricts, que les Eſpagnols obtinrent plus ou moins étendus ſelon leur état. On attacha les Indiens à ces terreins. Une diſpoſition auſſi horrible à été ſuivie dans pluſieurs autres établiſſements.

DEPUIS cette époque les produits des mines ont été plus ſtables, quoiqu'ils ayent diminué ſenſiblement. Les grands, les favoris & les gens en place ſe firent donner depuis de ces terreins, pour avoir leur part dans les richeſſes, ſans courir le riſque de paſſer la mer. Une économie auſſi mal entendue ne laiſſa pas de diminuer ſi ſenſiblement la population, qu'on étoit obligé de tirer les ſauvages des iſles voiſines.

ON les accouploit au travail, comme des bêtes; on faiſoit relever, à force de coups, ceux qui plioient ſous leurs fardeaux. Il n'y avoit de la communication entre les deux ſexes, qu' à la dérobée. Les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes dans les champs, que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-ſaine, inſuffiſante, achevoit d'épuiſer des corps excédés de fatigues. Le lait tariſſoit dans le ſein des meres. Elles expiroient de faim, de laſſitude, preſſants contre leurs

mammelles desséchées leurs enfants morts ou mourants. Les peres s'empoisonnoient. Quelques uns se pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs enfants & leurs épouses. Cette race n'est plus !

AVANT que ces horreurs eussent dévasté Saint-Domingue & les isles voisines, les Espagnols s'étoient occupés à faire des découvertes, & à former des établissements à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. De ce dernier on expédia encore trois petits bâtiments, qui arrivoient à Saint-Jago, à Yucatan, à Campeche.

SI cette derniere expédition fut malheureuse, c'est que les Espagnols avoient à faire à des peuples civilisés. Pour vérifier ce que les navigateurs partis de Cuba avoient débité, le chef de la colonie arma à ses dépens trois navires, qui pousserent leur course jusqu' à la riviere de Panuco. Quelque fois les Indiens les repousserent avec vigueur; une autre fois on les reçut avec des hommages très distingués. Le chef de ce voyage, Grijalva, rétourne à Cuba, & il y rend un compte probablement exagéré de l'empire du Mexique.

DÈS ce moment Velasquez, Gouverneur de Cuba, en décide la conquête; l'exécution de ce projet est confiée à Fernand Cortès. Il part, le 10 Février 1519, accompagné de onze petits bâtiments, avec cent neuf matelots, cinq cents huit soldats, seize chevaux, treize mousquets, trente-deux arbalettes, un grand nombre d'épées & de piques, quatre

fauconneaux & dix pièces de campagne. Des particuliers font les fraix de cette expédition.

CORTÈS qui paroit avoir été animé par la double paſſion des richeſſes & de la renommée, bat les Indiens de Tabaſco, & les réduit à demander la paix. Une des cauſes qui a beaucoup contribué à faciliter la conquête du nouveau monde eſt l'attachement des femmes Indiennes aux Eſpagnols, & leur averſion contre leurs maris, livrés à une débauche contre nature. Vingt de ces femmes ſuivirent Cortès. La plus célebre d'entre elles fut Marina, fille d'un cacique, qui lui ſervoit d'amante & de conſeil.

MONTEZUMA étoit l'empereur du Mexique, lorsque les Eſpagnols y aborderent. Il ne tarda pas à être averti de l'arrivée de ces étrangers. On devoit s'attendre qu'un prince que ſa valeur avoit élevé au trône, qui avoit des armées nombreuſes & aguerries, feroit attaquer ou attaqueroit lui-même une poignée d'avanturiers, qui oſoient piller ſes domaines. Il n'en fut pas ainſi; c'eſt un bonheur que les Eſpagnols attribuent à un miracle, mais dont il faut chercher la véritable cauſe dans la molleſſe de l'ame du prince.

CORTÈS rencontre ſur ſa route la république de Tlaſcala, de tout temps ennemie des Mexicains. Il lui fit propoſer une alliance, mais des peuples accoutumés à ſe défier des étrangers, ne devoient pas aiſément ſe prêter à une propoſition pareille. Les Tlaſcalteques n'étoient pas effrayés des merveilles

qu'on racontoit des Eſpagnols. Ils ſe comporterent dans quatre on cinq combats avec beaucoup de bravoure. La crainte d'abandonner aux ennemis leurs morts ou bleſſés leur étoit très nuiſible dans le combat.

LE pays étoit partagé en pluſieurs cantons, ſous la direction des caciques, tous ſubordonnés au ſénat de Tlaſcala, compoſé des citoyens choiſis dans chaque diſtrict. Leurs moeurs étoient très ſéveres. Les crimes y étoient punis ſans miſéricorde. Les vices y étoient en horreur. La polygamie y étoit permiſe. L'on y honoroit ſurtout le mérite militaire. Ce pays, quoique d'une étendue médiocre, étoit très peuplé, & le peuple y étoit heureux. Cependant l'orgueil Eſpagnol le traita avec dédain. La néceſſité ſeule obligea cette nation hautaine de s'allier avec les Tlaſcalteques, qui leur donnoient ſix mille ſoldats.

AVEC ce ſecours, Cortès s'avance vers Mexico, à travers un pays bien cultivé, dont les charmes ne touchoient touttefois l'ame des Eſpagnols avides de l'or. Montézuma, pourvu de tout, mais ſans courage, ſe reſoût d'introduire lui-même les Eſpagnols dans ſa capitale, après avoir fait de vains efforts pour les en détourner. Il les comble à Mexico de préſents, & il fait, en meme temps, attaquer la Vera-Crux, que les Eſpagnols avoient bâti pour ſe ménager une retraite. *Il faut*, dit Cortès, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares, par une action d'éclat: j'ai réſolu*

d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de ſa perſonne. Ce prince par une baſſeſſe égale à la témérité de ſes ennemis, ſe met entre leurs mains. On l'oblige à livrer au ſupplice les généraux, qui avoient exécuté ſes ordres. Il met le comble à ſon aviliſſement, en rendant hommage de ſa couronne au roi d'Eſpgane.

VELASQUEZ, mécontent que des avanturiers, partis ſous ſes auſpices, euſſent renoncé à toute liaiſon avec lui, fait partir de Cuba Narvaès avec huit cents fantaſſins, avec quatre-vingts chevaux, avec douze pièces de canon. Narvaès doit prendre le commandement de l'armée. Cependant Cortès, quoiqu'il n'ait que deux cents cinquante hommes, marche à ſon rival, le fait priſonnier, fait mettre bas les armes aux ſoldats, & les leur offre enſuite, pour les employer dans ſon ſervice. Sans perdre un moment, il reprend avec eux la route de Mexico, où la nobleſſe, indignée de voir le prince priſonnier, avoit fait prendre les armes au peuple.

LES Eſpagnols quoique juſtement offenſés de la barbarie & de l'atrocité du culte Mexicain, n'auroient néantmoins pas dû ſe jetter ſur le peuple, aſſemblé dans le premier temple de la ville, ni aſſaſſiner les nobles pour les dépouiller.

CORTÈS de retour à Mexico, y trouve les ſiens, aſſiégés dans le quartier, où il les avoit laiſſés, & où on les perſécutoit avec beaucoup d'acharnement. Les Mexicains ſe battoient en déſeſpérés. On deſira de ſe raccommoder avec eux. Pour calmer le peuple,

Montézuma ſe montre ſur la muraille, avec tout l'appareil du trône; mais celui-là, indigné de ſon aviliſſement, le perce d'un coup mortel. Convaincus de l'impoſſibilité de vaincre les Eſpagnols, les Mexicains ſe déterminent, à les exterminer par la faim, en leur coupant les vivres. Mais Cortès ſe retire chez les Tlaſcalteques. La marche de ſes troupes ſe fait dans la nuit, & dans le plus profond ſilence; ce n'eſt qu'après des dangers incroyables qu'il pénetre jusqu'au bord du lac. Si les Mexicains euſſent ſçu profiter du délabrement des Eſpagnols, c'en étoit fait. Mais ceux-là employent à des cérémonies funebres un temps précieux, dans le quel ils auroient pû exterminer un ennemi bleſſé, harcelé, fatigué & battu. Il n'y a encore que la préſence d'eſprit du courageux Cortès, qui ſauve ſes compagnons épuiſés. Il s'élance, il ſe jette au milieu des Mexicains, & leur arrache le drapeau royal. Cette perte met le comble à leur découragement, qui ne le permet pas de leur gêner dans ſa marche vers les Tlaſcalteques.

CORTES, qui n'avoit pas perdu l'eſpérance de ſoûmettre cet empire, vouloit dorénavant ſe ſervir d'une partie du peuple pour ſubjuguer l'autre. On le voyoit partout courbé ſous le double joug du deſpotisme & du fanatisme. L'atrocité du culte que la capitale ſuivit, étoit vivement ſentie dans les provinces, mécontentes de l'oppreſſion, où elles vivoient. Le chef Eſpagnol eſpéroit que, dans la multitude des vaſſaux du Mexique, il y en auroit, qui en ſécoue-

roient le joug & qui s'aſſocieroient aux Eſpagnols. Il mûriſſait depuis ſix mois ſes grands projets, lorſqu'on le vit ſortir de ſa retraite, ſuivi de cinq cents quatre-vingts Eſpagnols, de dix mille Tlaſcalteques, de quelques autres Indiens, amenant quarante chevaux, & trainant huit ou neuf pièces de campagne. Dans cette marche les Eſpagnols ſe mutinent contre leur chef; mais cette conſpiration eſt étouffée dans ſon origine. Pour ne pas donner à ſes troupes l'occaſion de trop réflechir, il preſſe ſon projet de ſe rendre maître de Mexico, le terme de leurs eſpérances. Son génie actif ſçait ſurmonter des difficultés, qu'offre le local.

LORSQUE le ſiege commença, Guatimoſin, ſucceſſeur de Quetlavaca, frere de Montézuma, tenoit les rênes de l'empire. Tout étoit diſpoſé, de longue main, à une défenſe vigoureuſe. Guatimoſin, prince plein de courage & de grandeur d'ame, diſputa le terrein pied à pied, & ne le céda jamais, qu'il ne fut teint du ſang de ſes ſoldats, ou des ſoldats ennemis. Les aſſaillants, après cent combats meurtriers, étoient parvenus au centre de la place; & ce prince ne ſongeoit pas encore à céder. A la fin il y conſentit; dans la vue de faciliter la retraite, quelques ouvertures de paix furent faites à Cortès. Malheureuſement le canot, où ſe trouve Guatimoſin, eſt pris. On ne lira pas, ſans s'attendrir, que peu de temps après Guatimoſin fut tiré demi-mort d'un gril ardent (où l'on l'avoit mis pour lui arracher la confeſſion des prétendus tréſors cachés) &

que trois ans après il fut pendu publiquement, ſous prétexte d'avoir conſpiré contre ſes tyrans & ſes bourreaux. Aidés par un grand nombre d'Indiens, les Eſpagnols s'emparent de Mexico après deux mois de ſiege.

LES écrivains de cette nation, naturellement portée au merveilleux, ont généralement enflé la déſcription de cette ville. A les croire, elle étoit remplie de bâtiments magnifiques qui la rendoient égale, peut-être ſupérieure même, aux plus brillantes capitales de l'Europe. Mais il y a beaucoup d'exagération dans tout cela. Mexico n'étoit qu'une bourgade formée d'une multitude de cabanes ruſtiques, répandues irrégulierement ſur un grand eſpace. Sans la ſcience de la mécanique & des machines, il ne pouvoit y avoir de grands monuments. Le Mexique étoit très ſupérieur aux contrées ſauvages, que les Eſpagnols avoient parcourues, mais il n'étoit rien en comparaiſon des états civiliſés de l'Europe.

LE gouvernement du Mexique étoit cruel & deſpotique. Pluſieurs provinces qu'on peut regarder comme faiſant partie de cette vaſte domination, ſe gouvernoient par leurs premieres loix & ſelon leurs anciennes maximes. Les contrées plus immédiatement ſubordonnées au trône, étoient adminiſtrées par des grands, qui avoient ſous eux des nobles. Ces charges étoient payées d'une portion de terre. Le peuple n'en avoit qu'en commun, ſuivant le nombre des familles. Les travaux champêtres ſe

faiſoient, parmi quelques unes d'entre elles, en commun. Dans quelques diſtricts le peuple étoit ſerf & attaché à la glebe. Les tributs ſe payoient en métaux non-monnoyés. Les employés étoient payés en denrées. Tous les ordres de l'état contribuoient à ſon maintien. Les mendians même étoient obligés de lui céder une portion de leurs aumônes. L'agriculture n'étoit pas bien avancée parmi eux. Les Mexicains étoient généralement nuds. Leur corps étoit peint. Des plumes ombragoient leurs têtes. Les femmes n'avoient pour tout vêtement qu'une chemiſe, qui deſcendoit jusqu'aux genoux, & qui étoit ouverte ſur la poitrine. Le palais du prince étoit un amas de pierres, entaſſées les unes ſur les autres, ſans élégance, ſans commodités, ſans fenêtres. L'ameublement étoit digne de la ſimplicité des ces habitations. Les arts d'agrément y avoient fait encore moins de progrès. On y étoit beaucoup moins avancé dans les ſciences. Leurs livres s'écrivoient en hiéroglyphes. Les récits donnés par les Eſpagnols, au ſujet de l'hiſtoire Mexicaine, paroiſſent un tiſſu de fables. Tout ce qu'ils ont débité, rélativement à la population de ce pays doit être regardé comme une fauſſeté. Bien qu'ils ayent traité les Indiens avec une cruauté ſans pareille, qu'ils ayent verſé des torrents d'un ſang innocent, il s'en faut que le maſſacre qu'ils ont fait, ne ſoit ſi grand, qu' ils l'ont fait accroire par l'hiſtoire follement enflée de cette population, & qu'il

il le feroit effectivement, ſi celle-ci avoit diminué ſi conſidérablement.

LA priſe de la capitale entraina la ſoûmiſſion de tout l'empire. Il n'étoit pas ſi étendu qu'on ne le croit communément. Les proyinces de Tlaſcala, de Tepéaca, de Méchoacan avoient conſervé leur indépendance. Elle leur fut ravie, en moins d'une année, par un conquérant partout victorieux. Dès qu'il ſe vit le maître du Mexique, il fit partager les meilleures terres, il les fit labourer par les Indiens reduits en ſervitude, les condamnant à des travaux, que leur conſtitution phyſique ni leurs habitudes ne comportoient pas. Cette oppreſſion excita des ſoulevements, & ceux-ci des vengeances meurtrieres. Il y eut une émulation barbare parmi les Eſpagnols, à qui immoleroit le plus de victimes.

DANS ce temps la cour de Madrid ne jugea pas à propos, de laiſſer Cortès s'affermir dans ſa domination. Elle diminua chaque jour les pouvoirs illimités, dont il avoit joui. On les réduit à la fin à ſi peu de choſe, qu'il crut devoir préférer une condition privée à ce phantôme d'autorité. Ce conquérant fut injuſte, cruel, ſanguinaire, despote. C'étoient les vices de ſon temps, & encore plus des anciens temps, dont on ne laiſſe cependant pas d'admirer les héros. Mais ſes vertus étoient à lui ſeul: placé dans des circonſtances quelconques, favorables à ſa paſſion pour la gloire, il eut été un grand homme.

DEPUIS l'époque de la ſoûmiſſion des Mexicains, aucun ennemi voiſin ou éloigné ne ravageat ces contrées. Quelques pirates en ont quelquefois dévaſté les côtes. Quelques petites nations, jalouſes de leur indépendance, ont de temps à autre troublé le répos des Eſpagnols, que leur force à pû aiſément rétablir. Deux fois les eccléſiaſtiques ont été les auteurs des ſoulevements, deux fois ils ont ſçu faire plier le pouvoir civil. La défenſe de l'eau de vie, faite avec une plante connue au Mexique ſous le nom de maguey, dont l'uſage étoit pour les Indiens une ſource de déſordres, a encore occaſionné des ſéditions, & celles-ci des actes de violence.

VOYONS maintenant à quel dégré de proſpérité le Mexique a monté, ſous la domination de l'Eſpagne. La grande Cordiliere, après avoir traverſé toute l'Amérique Méridionale, s'abaiſſe & s'étrécit dans l'iſthme de Panama; ſuit dans la même forme les provinces de Coſta-Ricca, de Nicaragua, de Guatimala; s'élargit, s'éleve de nouveau dans le reſte du Mexique, mais ſans approcher jamais de la hauteur prodigieuſe qu'elle a dans le Pérou. Quoique le Mexique ſoit entierement ſitué ſous la Zone-Torride, le climat y eſt alternativement chaud & humide. La qualité du ſol y eſt très différente. Il eſt ingrat ou fertile, ſelon qu'il eſt montueux ou ſubmergé. Le pays n'avoit aucun des animaux néceſſaires pour le labourage & les autres beſoins d'une ſociété un peu compliquée. Ces animaux, tranſpor-

tés dans le Nouveau-Monde, y ſubirent un changement remarquable. Celui des brebis fut le plus ſenſible. Ces animaux s'y ſont prodigieuſement multipliés. La culture de nos grains, de nos légumes & de nos fruits n'y réuſſit qu'après un certain temps. Quoique pluſieurs produits, comme le coton, le cacao, le ſucre y croiſſent, il n'y a que le jalap, la vanille, l'indigo & la cochenille, qui entrent dans le commerce de la Nouvelle-Eſpagne avec les autres nations.

Le jalap, dont le nom eſt dérivé de la ville de Xalapa, dans les environs de la quelle il croît abondamment, a une racine, la ſeule partie qui ſoit d'uſage; elle fournit un purgatif très connu. Le poids des racines eſt depuis douze juſqu'a vingt livres. On les coupe par tranches pour les faire ſécher. Le meilleur jalap eſt compact, réſineux, brun, difficile à rompre & inflammable. L'Europe en conſomme annuellement ſept mille cinq cents quintaux, qu'elle paye 972,000 liv.

La vanille eſt une plante paraſite, qui non contente de s'accrocher aux arbres, tire encore de leur tronc où elle s'inſinue des ſucs nourriciers, lors que ſa propre racine eſt endommagée. Son fruit eſt une gouſſe, qui a ſept on huit pouces de longueur. La récolte en commence vers la fin de Septembre; elle dure environ trois mois. On les ſéche lentement, après les avoir trempées à deux repriſes dans de l'eau chaude. On les couvre d'huile, pour les préſerver d'inſectes. L'Europe en conſom-

me

me cinquante quintaux, qui ne ſont pas vendus au-deſſus de 431, 568 livres.

L'HISTOIRE naturelle de l'indigotier eſt mieux éclaircie. Mais ſa deſcription détaillée ſeroit déplacée dans cet abregé. On le ſeme au printems, dans un terrein marécageux. On a une attention ſuivie à arracher les mauvaiſes herbes. L'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle eſt mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux, courbés en ſerpettes, lorſqu'elle commence à fleurir; ce qu'on repete plus ou moins, ſelon le temps qu'il fait. Sa durée eſt de deux ans. On l'arrache & on la renouvelle. Elle épuiſe bientôt le ſol; les champs vierges lui conviennent le mieux. De pluſieurs eſpeces d'indigo, on n'en cultive que deux. Le franc indigo, dont nous venons de parler, & le bâtard, qui en differe beaucoup. Il n'y a que très peu de terres qui conviennent à cette ſeconde eſpece. Cette culture eſt tellement aſſujettie à des accidents, qu'on dit ordinairement, que les cultivateurs de l'indigo ſe couchent riches, & qu'ils ſe levent pauvres.

CETTE production doit être ramaſſée avec précaution, de peur qu'en la ſecouant on faſſe tomber la farine attachée aux feuilles, qui eſt très précieuſe. On la jette dans la *trempoire*. C'eſt une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation, qui dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au dégré qu'on deſire. On ouvre alors un robinet, pour faire couler l'eau dans une ſecon-

de cuve, appellée la *batterie*. L'eau qui a paſſé dans la batterie ſe trouve imprégnée d'une terre très ſubtile, qui conſtitue ſeule la fécule ou la ſubſtance bleue qu'on cherche, & qu'il faut ſéparer du ſel inutile de la plante, parce qu'il fait ſurnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des ſeaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on ceſſoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante, qui n'auroit pas encore été ſéparée du ſel. Si, au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere ſéparation, les parties ſe rapprocheroient; elles formeroient une nouvelle combinaiſon; le ſel, par ſa réaction ſur la fécule, exciteroit une ſeconde fermentation, qui altéreroit la teinture, en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brulé. Lorsque l'ouvrier apperçoit que les molécules colorées ſe raſſemblent, il fait ceſſer le mouvement des ſeaux, pour donner à la fécule bleue le temps de ſe précipiter au fond de la cuve, où on la laiſſe ſe raſſeoir, jusqu'à ce que l'eau ſoit totalement éclaircie. On débouche alors ſucceſſivement des trous percés à différentes hauteurs, par lesquels cette eau inutile ſe répand au-dehors. Puis on égoutte dans des ſacs la boue liquide, qui reſte au fond de la cuve. Devenue plus épaiſſe on la met dans des caiſſons, où elle achève de perdre ſon humidité. Au bout de trois mois, l'indigo eſt en état d'être vendu. On l'employe dans le blanchiſſage, dans la peinture & dans la teinture. On

a eſſayé de le cultiver en divers endroits, mais il n'a réuſſi qu'au Mexique, à Saint-Domingue, dans la Louïſiane, dans la Floride, dans la Géorgie & dans la Caroline. De toutes ces eſpeces, la premiere eſt la meilleure. L'Europe en reçoit annuellement ſix mille quintaux, qu'elle paye 7,626,960 liv. Cette proſpérité augmenteroit infailliblement, ſi la cour de Madrid permettoit aux naturels du pays, de cultiver l'indigo pour leur propre compte.

La cochenille, à laquelle nous devons nos belles couleurs de pourpre & d'écarlate, n'a exiſté jusqu'ici, qu'au Mexique. C'eſt un inſecte, de la groſſeur & de la forme d'une punaiſe. Les deux ſexes y ſont diſtincts, comme dans la plupart des autres animaux. La femelle, fixée ſur un point de la plante, dès le moment de ſa naiſſance, y reſte toujours attachée par une eſpece de trompe, & ne préſente qu'une croûte presque hémiſphérique, qui recouvre toutes les autres parties. Cette enveloppe change deux fois en vingt-cinq jours; elle eſt enduite d'une pouſſiere blanche, graſſe & impénétrable à l'eau. A ce terme, qui eſt l'époque de la puberté, le mâle, beaucoup plus petit & dont la forme eſt plus dégagée, ſort d'un tuyau farineux, à l'aide d'ailes dont il eſt pourvu. Il voltige au-deſſus des femelles immobiles & s'arrête ſur chacune d'elles. La même femelle eſt ainſi viſitée par pluſieurs mâles, qui périſſent bientôt après la fécondation. Son volume augmente ſenſiblement, jusqu'à ce qu'une goutte de liqueur, échappée de deſſous d'elle, annonce

la ſortie prochaine des oeufs qui ſont en grand nombre. Les petits rompent leur enveloppe en naiſſant, ſe répandent bientôt ſur la plante, & choiſiſſent une place favorable pour s'y fixer. Ils cherchent ſurtout à ſe mettre à l'abri du vent d'eſt. L'arbriſſeau, ſur lequel ils vivent, connu ſous le nom de nopal, de raquette & de figue d'Inde, a environ cinq pieds de haut. On le replante tous les ſix ans, en mettant pluſieurs portions de tiges dans des foſſes aſſez profondes, diſpoſées en quinconce ou en quarré, à ſix ou huit pieds de diſtance. Un terrein ainſi planté, connu ſous le nom de nopalerie, n'a ordinairement qu'un ou deux arpents d'étendue, rarement trois. Chaque arpent produit juſqu'à deux quintaux de cochenille; un homme ſuffit pour le cultiver. Dix-huit mois après la plantation, on couvre le nopal de cochenilles: mais pour les diſtribuer plus régulierement ſur toute la plante, & pour empêcher qu'elles ne nuiſent par leur rapprochement, on attache aux épines de diſtance en diſtance, de petits nids faits avec la bourre de coton, ouverts du côté de l'Oueſt, remplis de douze à quinze meres prêtes à pondre. Les petits qui en ſortent, s'attachent au nopal, & parviennent à leur plus grande conſiſtance en deux mois; qui ſont la durée de leur vie. On en fait alors la récolte, qui ſe renouvelle tous les deux mois, depuis Octobre juſqu'en Mai. Elle peut être moins avantageuſe, s'il y a un mélange d'une autre cochenille de moindre prix, ou s'il y a une abondance de mâles, dont on fait peu de cas, parce

qu'ils ſont plus petits, & qu'ils tombent avant le temps. Cette récolte doit précéder de quelques jours le moment de la ponte, ſoit pour prévenir la perte des œufs, qui ſont riches en couleur, ſoit pour empêcher les petits de ſe répandre ſur une plante déjà épuiſée, qui a beſoin de quelques mois de repos. En commençant par le bas, on détache ſucceſſivement les cochenilles avec un couteau, & on les fait tomber dans un baſſin placé au deſſous. Avant la ſaiſon des pluies, on coupe des branches de nopal, couvertes d'inſectes encore jeunes, & on les garde dans les habitations. La cochenille ſylveſtre eſt moins délicate, mais elle eſt plus petite & moins chargée de couleur. On peut la cultiver avec ſuccès, mais il faut la ſéparer de l'autre eſpece, qu'elle affamoit. Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies, qu'on les plonge dans de l'eau chaude, pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les ſécher. La meilleure en eſt de les expoſer pendant pluſieurs jours au ſoleil, où elles prennent une teinte de brun-roux, ce que les Eſpagnols appellent *renegrida*. La ſeconde eſt de les mettre au four, où elles prennent une couleur griſâtre, veinée de pourpre; ce qui leur fait donner le nom de *jaspeada*. Enfin la plus imparfaite, pratiquée communément par les Indiens, conſiſte à les mettre ſur des plaques, avec leurs gâteaux de maïs; elles s'y brulent ſouvent. On les appelle *négra*. En enfermant la cochenille dans une boëte, elle garde ſa vertu pendant des ſiécles. Elle réuſſiroit probable-

ment dans plusieurs provinces du Mexique, mais jusqu'à nos jours il n'y a eu gueres que la province d'Oaxaca, qui s'en soit sérieusement occupée. Les Mexicains connoissoient la cochenille avant la destruction de leur empire. Ils s'en servoient pour peindre leurs maisons, & pour teindre leur coton. Les Indiens seuls s'y livrent encore, mais trop souvent avec des fonds avancés par les Espagnols, à des conditions plus ou moins usuraires. Le fruit de leur industrie est porté à Oaxaca. On y arrive par de beaux chemins. La ville elle-même est réguliere & bâtie avec goût. Elle ne doit son opulence qu'à la cochenille seule. Indépendamment de ce qu'en consomment l'Amérique & les Philippines, l'Europe en reçoit tous les ~~quatre ans~~ *ans quatre* mille quintaux de cochenille fine, deux cents quintaux de granille, cent quintaux de pouffiere de cochenille, & trois cents quintaux de cochenille sylvestre, qui, rendus dans ses ports, sont vendus 8,610,140 liv.

Cette riche production n'a crû jusqu'ici qu'au profit de l'Espagne. M. Thiery, botaniste François, bravant plus de dangers qu'on ne sçauroit imaginer, l'a enlevée à Oaxaca même, & il l'a transplantée à Saint-Domingue, où il la cultive avec une persévérance digne de son premier courage. Tout porte à espérer, que la suite répondra à de si heureux commencements.

Aux grandes exportations, dont on a parlé, il faut ajouter l'envoi que fait le Mexique de dix mille trois cents cinquante quintaux de bois de Campêche, qui produisent 112,428 liv.; de trois cents dix

quintaux de bréſillet, qui produiſent 4,266 liv.; de quarante-ſept quintaux de carmin, qui produiſent 81,000 liv.; de ſix quintaux d'écaille, qui produiſent 24,300 liv.; de quarante-ſept quintaux de rocou, qui produiſent 21,600 liv.; de trente quintaux de ſalſepareille, qui produiſent 4,147 liv.; de quarante quintaux de baume, qui produiſent 45,920 liv.; de cinq quintaux de ſang-de-dragon, qui produiſent 1,620 liv.

Non contente d'avoir prodigué à l'Eſpagne tant de richeſſes, la nature lui en a réſervé encore d'autres & de plus précieuſes, celles qui ſont le ſigne de toute autre richeſſe. L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On penſe aujourd'hui qu'ils ſe forment ſucceſſivement. Chaque métal, ſuivant les chymiſtes, a pour principe une terre qui le conſtitue & qui lui eſt particuliere. Il ſe montre à nous, tantôt ſous la forme qui le caractériſe, & tantôt ſous des formes variées, dans leſquelles il n'y a que des yeux exercés qui puiſſent le reconnoître. Dans le premier cas on l'appelle *vierge*, & dans le ſecond *minéraliſé*. Tous les deux ſont quelquefois épars par fragments, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ils y ont été entraînés par les embraſements, les inondations, les tremblements qui bouleverſent notre planete. On les trouve, ou en maſſes détachées, ou en veines ſuivies, dans le ſein des rochers & des montagnes, où ils ont été formés. La nature, qui ſembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les

obſervations, on eſt parvenu à connoître les lieux où ſe trouvent les mines. Ce ſont pour l'ordinaire des montagnes, où les plantes croiſſent foiblement, & où elles jauniſſent vîte; où les arbres ſont petits & tortueux; où l'humidité des roſées, des pluies, des neiges même ne ſe conſerve pas; où s'élevent des exhalaiſons ſulfureuſes & minérales, où les eaux ſont chargées de ſels vitrioliques; où les ſables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces ſignes, pris ſéparément, ſoit équivoque, il eſt rare qu'ils ſe réuniſſent tous, ſans que le terrein renferme quelque mine.

MAIS pour y parvenir, il faut percer des rochers à une profondeur immenſe; creuſer des canaux ſouterreins qui garantiſſent des eaux, qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenſes galeries des forêts coupées en étais; ſoutenir les voûtes de ces galeries, contre l'énorme peſanteur des terres, qui tendent ſans ceſſe à les combler, & à enfouir ſous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont conſtruites; creuſer des canaux & des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques ſi étonnantes & ſi variées, & toutes les formes diverſes des fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou conſumé par une exhalaiſon qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail; & périr enfin d'une phtiſie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de ſa durée.

LORSQUE le travail de la minéralogie eſt fini, celui de la métallurgie commence. Son objet eſt de

ſéparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent. Pour ſéparer l'or des pierres qui le contiennent, il ſuffit de les écraſer, & de les réduire en poudre. On triture enſuite cette poudre avec du vif-argent, qui ne s'unit qu'avec le métal ſeul. Moyennant le feu on diſtille enſuite le mercure, qui en partant laiſſe l'or au fond du vaſe. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations. Mais lorſque l'argent eſt combiné avec d'autres métaux, il faut une grande capacité & une expérience conſommée pour le purifier. Tout autoriſe à penſer qu'on n'a pas ce talent dans le Nouveau-Monde. Auſſi eſt-il généralement reçu, que des mineurs Allemands ou Suédois trouveroient dans le minéral déjà exploité, plus de richeſſes que l'Eſpagnol n'en a déjà tirées.

Avant l'arrivée des Caſtillans, les Mexicains n'avoient de l'or que ce que les torrents en détachoient des montagnes; ils avoient moins d'argent encore, parce que les haſards qui pouvoient en faire tomber dans leurs mains, étoient infiniment plus rares. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange, mais de pur ornement & de ſimple curioſité. Ils y étoient peu attachés. Auſſi en prodiguerent-ils d'abord le peu qu'ils en avoient à une nation étrangere, qui en faiſoit ſon idole; auſſi en jettoient-ils aux pieds de ſes chevaux, qui, en mâchant leurs mords, devoient paroître s'en nourrir. Dans la ſuite les Mexicains jetterent ce perfide métal dans le lac & dans les rivieres. Après la ſoumiſſion, le conquérant alla

dépouiller les temples, les palais, les maiſons des particuliers, les moindres cabanes. Cette ſource épuiſée, il fallut recourir aux mines.

CELLES qui pouvoient donner les plus grandes eſpérances ſe trouvoient dans des contrées, qui n'avoient jamais ſubi le joug Mexicain. Nuno de Guſman fut chargé, en 1530, de les aſſervir. Sur des milliers de cadavres, malheureuſes victimes de ſon extrême férocité, il vint à bout, en moins de deux ans, d'établir une domination très étendue, dont on forma l'audience de Guadalaxara. Ce fut toujours la Nouvelle-Eſpagne qui abondoit le plus en métaux. Ces richeſſes ſont ſurtout communes dans la Nouvelle-Galice, dans la Nouvelle Biſcaye & principalement dans le pays de Zacatecas. Du ſein de ces arides montagnes ſort la plus grande partie des 80,000,000 liv. qu'on fabrique annuellement dans les monnoyes du Mexique. La circulation intérieure, les Indes Orientales, les Indes Occidentales, les iſles nationales & la contrebande abſorbent près de la moitié de ce numéraire. On en apporte dans la métropole 44,196,047 liv. Il faut y ajouter cinq mille ſix cents trente-quatre quintaux de cuivre, qui ſont vendus en Europe 453,600 liv.

L'EDUCATION des troupeaux, la culture des terres ſont au Mexique loin du terme, où un peuple induſtrieux les auroit portées; les manufactures s'en éloignent encore d'avantage. La province de Tlaſcala a des travaux un peu plus animés.

CE n'eſt que l'indolence des habitants de la Nou-

velle-Eſpagne, qui eſt la cauſe d'un état ſi languiſſant. L'adminiſtration eſt venue encore retarder l'activité de l'induſtrie. La cruauté & le carnage des Eſpagnols dans leurs guerres contre les Mexicains, la petite-vérole & d'autres maladies épidemiques ont exceſſivement dépeuplé ces pays. Selon les régiſtres de 1600, il y avoit cinq cents mille Indiens tributaires dans le dioceſe de Mexico; & il n'y en reſtoit plus que cent dix-neuf mille ſix cents onze en 1741. La même dépopulation a lieu dans les autres diſtricts. Si le nombre d'habitants Européens s'eſt accru, cette augmentation eſt bien loin d'être proportionnée à la perte dans la population nationale.

MEXICO fut détruit par les cruelles guerres dont il étoit le théâtre Cortès ne tarda pas à le rebâtir, d'une maniere fort ſupérieure à ce qu'il étoit avant ſon déſaſtre. Cette ville s'éleve au milieu d'un grand lac, dont les rives offrent des ſites heureux, qui ſeroient charmants, ſi l'art y ſecondoit un peu la nature. Sur le lac même, l'œil contemple avec ſurpriſe & ſatisfaction des iſles flottantes. Ce ſont des radeaux formés avec des roſeaux entrelacés & aſſez ſolides pour porter de fortes couches de terre & même des habitations légerement conſtruites. Quelques Indiens y font leur demeure, & y cultivent une aſſez grande abondance de légumes. Ces jardins ſinguliers changent de ſituation, lorſque ce changement convient à leurs poſſeſſeurs. Des levées fort larges & bâties ſur des pilotis conduiſent à la cité. Cinq ou ſix canaux portent dans ſon centre & dans ſes plus

beaux quartiers les productions de la campagne. Une eau ſalubre qu'on tire d'une montagne voiſine, eſt conduite dans toutes les maiſons, au moyen des aqueducs. On y reſpire un air ſain, plutôt tempéré que chaud. Sa population s'éleve probablement à deux cents mille ames. Pluſieurs de ſes habitants ſont plus riches, que les hommes ne le ſont peut-être dans aucun autre lieu du globe. La plupart des choſes qui ſont ailleurs de fer ou de cuivre, y ſont d'argent ou d'or. Ces métaux y brillent de toutes parts. Le luxe y eſt proportionné à la richeſſe. On multiplia depuis les édifices publics, ſans que preſqu'aucun rappellât à l'eſprit les beaux jours d'architecture, pas même les bons temps Gothiques. De ſes cinquante-cinq couvents, on en voit fort peu qui ne révoltent par les vices de leur conſtruction. Il n'y a que deux monuments dignes de fixer l'attention d'un voyageur. L'un eſt le palais du vice-roi. C'eſt un quarré, qui a quatre tours & ſept cents cinquante pieds de long ſur ſix cents quatre-vingt-dix de large. La cathédrale fait également honneur aux meilleurs artiſtes; elle a coûté 9,460,800 liv. Malheureuſement ces édifices n'ont pas la ſolidité qu'on leur deſireroit. Des ouragans font déborder le lac ſur le rivage, ſur lequel Mexico eſt bâti. Les édifices, quoique élevés ſur des pilotis, s'enfoncent bientôt dans un terrein, qui n'a pas aſſez de ſolidité pour les porter. Pour remédier au dégât cauſé par les inondations, on a imaginé pluſieurs moyens. Le ſeul dont le ſuccès a répondu à l'attente, eſt celui qu'on a prati-

qué, en 1763, & qui a été de couper une montagne. Depuis cette époque les eaux ont eu l'écoulement que la ſûreté publique pouvoit exiger. Cette entrepriſe a coûté 1,890,000 liv. dont les négociants ont fait les frais.

LORSQUE la cour de Madrid eut conçu le projet d'un grand établiſſement en Aſie, elle s'occupa ſérieuſement des moyens de le faire réuſſir. Mais les richeſſes de l'Amérique dégoûterent les plus miſérables, même parmi les Eſpagnols; d'aller ſe fixer aux Philippines. On conſentit donc à céder à ces iſles une portion des tréſors du Nouveau-Monde. La colonie naiſſante fut autoriſée à envoyer tous les ans en Amérique les marchandiſes de l'Inde, pour les échanger contre les métaux. Cette liberté illimitée eut des ſuites ſi conſidérables, qu'elle excita la jalouſie de la métropole, qui jugea à propos de l'aſtreindre à des gênes. Depuis ce temps, on expédie tous les ans, du port de Manille, un vaiſſeau d'environ mille tonneaux. Selon l'ordonnance il ne doit porter que quatre mille balles de marchandiſes, & on le charge au moins du double. Le gouvernement paye tous les frais de cette navigation, & ne reçoit, pour tout dédommagement, que 75,000 piaſtres. Cette navigation ſe fait avec beaucoup de lenteur par la timidité des maîtres des navires, & les gênes que le gouvernement leur fait éprouver. A la fin le vaiſſeau arrive à Acapulco. Son port a deux embouchures, formées par une petite iſle. Un mauvais fort, cinquante ſoldats, quarante-deux pieces de

canon & trente-deux hommes du corps d'artillerie le défendent. L'air y eſt embraſé, lourd & mal-ſain. Quatre cents familles de Chinois, de Mulâtres & de Negres, qui forment trois compagnies de milice, conſtituent ſa population. Elle eſt groſſie par les négociants de toutes les provinces du Mexique, qui viennent échanger leur argent & leur cochenille contre les épiceries, les mouſſelines, les porcelaines, les toiles peintes, les ſoieries, les aromates, les orfevreries de l'Aſie. Malgré la défenſe des loix, les ventes y vont au-delà de 10,800,000 liv. L'argent provenant de ces échanges, doit dix pour cent au gouvernement; mais les fauſſes déclarations le privent de trois quarts de ce revenu. Après un ſéjour de trois mois le galion retourne aux Philippines.

La lenteur de cette navigation a fait deſirer un lieu de relâche. On le trouve dans les iſles Marianes. Elles forment une chaîne, qui s'étend depuis le treizieme dégré juſqu'au vingt-deuxieme. Pluſieurs n'en ſont que des rochers. Mais on en compte neuf, leſquelles jouiſſent, dans un terrein plus étendu, de toute la libéralité de la nature. Quoique ſituées ſous la Zone Torride, ces iſles ne laiſſent pas d'avoir un air pur & un climat aſſez tempéré. On y voyoit autrefois des peuples nombreux, dont on ne connoiſſoit pas bien l'origine, & dont les mœurs étoient les mêmes que celles des ſauvages de la mer du Sud.

Dans l'hiſtoire des Marianes, on trouve trois choſes dignes d'être remarquées. L'uſage du feu y

étoit totalement ignoré. Rien n'avoit donné aux paiſibles habitants des Marianes la moindre idée d'un élément ſi familier aux autres nations. Pour le leur faire connoître, les Eſpagnols arrivés dans ces iſles, y brulérent quelques centaines de cabanes. Cet uſage du feu n'étoit gueres propre à leur faire deſirer de le voir reproduit. Ils le prirent d'abord pour un animal, qui s'attachoit au bois, qui s'en nourriſſoit & qui mordoit.

DANS ces iſles le ſexe le plus délicat avoit la même autorité, que les hommes ont ailleurs. Une pareille biſarrerie ſeroit incompréhenſible, ſi on ignoroit, que les hommes y étoient généralement hideux & laids, tandis que les femmes étoient aſſez belles, aſſez jolies & les plus intelligentes.

LA troiſieme choſe remarquable dans les Marianes, c'étoit un *proſs* ou canot, dont la forme ſinguliere a toujours fixé l'attention des navigateurs les plus éclairés. Ces peuples étoient inſulaires; ils vouloient communiquer enſemble. Ce canot eſt propre à toutes les évolutions navales; trois hommes ſuffiſent pour le manier; il a l'avantage unique d'aller & de venir, ſans jamais virer de bord, en changeant ſeulement la voile; d'avoir une telle marche qu'il faiſoit douze ou quinze milles en moins d'une heure, & qu'il alloit quelquefois plus vîte que le vent. De l'aveu de tous les navigateurs, c'eſt le plus parfait bateau, qui ait jamais été imaginé. De ce canot l'invention ne peut être diſputée aux habitants des Marianes, puiſqu'on n'en a trouvé le modele dans

aucune mer du monde. Les iſles Marianes furent découvertes, en 1521, par Magellan. Ce célébre navigateur les nomma iſles des Larrons, parce que leurs ſauvages habitants, qui n'avoient pas la moindre notion du droit de propriété, inconnu dans l'état de la nature, enleverent ſur ſes vaiſſeaux quelques bagatelles, qui tentoient leur cupidité. Ce fut, en 1668 ſeulement, que les navigateurs allant du Mexique aux Indes Orientales, y dépoſerent quelques miſſionnaires. Dix ans après, la cour de Madrid jugea que les voies de la perſuaſion ne lui donnoient pas aſſez de ſujets; & elle appuya par des ſoldats les prédications de ſes apôtres. Les ſauvages de ces iſles ſe firent plutôt maſſacrer que de ſe ſoumettre. Ils prirent le parti deſeſpéré de faire avorter leurs femmes, pour ne pas laiſſer après eux des enfants eſclaves. La population de cet archipel diminua à un tel point, qu'il fallut, il y a trente ans, en réunir les foibles reſtes dans l'iſle de Guam. Elle a quatre lieues de circonférence. Quatre vaiſſeaux peuvent mouiller à la fois dans ſon port, défendu par une batterie de huit canons. A une diſtance de quatre lieues de ce port, s'éleve l'agréable bourgade d'Agana. Quinze cents hommes, reſtes infortunés d'un peuple autrefois nombreux, forment ſa population & celle de vingt-un petits hameaux, diſtribués autour. Autrefois ils ne vivoient que d'animaux ſauvages; il n'y a que peu de temps, qu'on y a commencé à s'appliquer à l'agriculture. Les champs y commencent à être couverts de riz, de cacao, de

maïs,

maïs, de ſucre, d'indigo, de coton, de fruits, de leguines, dont depuis un ſiécle ou deux on leur laiſſoit ignorer l'uſage. Maintenant les Marianes fourniſſent des rafraîchiſſements aux galions qui retournent du Mexique aux Philippines, comme la Californie en fournit à ceux, qui vont des Philippines au Mexique.

LA Californie eſt proprement une longue pointe de terre qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique, & qui s'avance entre l'Eſt & le Sud juſqu'à la Zone Torride. Elle eſt baignée de deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninſule a trois cents lieues de longueur, ſur dix, vingt, trente & quarante de large. Malgré les variations de ſon climat, il eſt en général ſec & chaud à l'excès; le terrein y eſt nud, pierreux, montueux, ſablonneux, peu propre à la culture & à la multiplication des beſtiaux. Le plus utile du petit nombre de ſes arbres eſt le pira-haya, dont les fruits ſont la principale nourriture des Californiens. Ces fruits ont la groſſeur d'un œuf de poule, rouges en-dehors & remplis intérieurement d'une pulpe blanche, bonne à manger, plus douce & plus délicate, que celle de la figue ordinaire. La mer abonde en toutes ſortes de poiſſons les plus exquis. Mais ſon plus riche produit ſont les perles, que les Mexicains y vont pêcher, en payant au gouvernement la redevance de la cinquieme partie de leur pêche.

LES Californiens ſont bien faits & fort robuſtes. Une puſillanimité extrême, l'inconſtance, la pareſſe, la ſtupidité & même l'inſenſibilité forment leur carac-

tere. Autrefois ils n'avoient aucune religion. Les peres y élevent leurs enfants dans la plus grande liberté poſſible, ils ne les gênent jamais dans leurs actions quelconques. Ceux-ci payent cette indulgence d'une vénération, d'un amour filial, dont on ne voit pas ailleurs d'exemple.

On avoit entierement renoncé à l'acquiſition de la Californie, lorſque les jéſuites demanderent, en 1697, qu'il leur fut permis de l'entreprendre. Leur légiſlation ſe fonda ſur les notions, qu'ils s'étoient formées de la nature du ſol, du caractere de ſes habitants, de l'influence du climat. Pour réuſſir dans leur projet, ils n'employerent que la voye de douceur. Ils s'attirerent leur bienveillance par des préſents diſtribués à propos. Pour leur donner la connoiſſance des premiers arts de la vie, ils ſe firent charpentiers, maçons, tiſſerands, cultivateurs. On les a réunis tous ſucceſſivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, ſéparés par la ſtérilité du terrein & la diſette d'eau. Ces bourgades ſubſiſtent de bled, de legumes, de fruits & d'animaux domeſtiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à multiplier. Ce ſont les miſſionnaires qui ſe chargent de leur diſtribuer à propos le fruit de leurs travaux : car tel eſt leur peu de prévoyance, qu'ils diſſiperoient dans un jour, ce qu'ils auroient recueilli dans toute une ſaiſon. Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'en 1767 la cour de Madrid chaſſa les jéſuites de la Californie.

Elle ſert toujours de lieu de relâche aux vaiſſeaux, qui vont des Philippines au Mexique. Le cap Saint-

Lucas, ſitué à l'extrémité méridionale de la péninſule, eſt le lieu, où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchiſſements & des ſignaux qui les avertiſſent, s'il a paru quelque ennemi dans ces parages, les plus dangereux pour eux. Ce fut en 1734 que le galion y aborda pour la premiere fois.

Ce n'eſt que depuis 1774, qu'il a été permis à l'Amérique Méridionale & Septentrionale, de faire tous les échanges, que leur intérêt mutuel pourroit comporter. Ce nouvel ordre ſera le plus utile au pays de Guatimala. Cette audience domine ſur douze lieues à l'Oueſt, ſoixante à l'Eſt, cent au Nord & trois cents au Sud. Sept ou huit provinces forment cette grande juriſdiction. Celle de Coſta-Ricca a peu d'habitants & quelques troupeaux. Six mois de pluie & de ſéchereſſe affligent Nicaragua. Honduras eſt devenu un déſert par les cruautés des Eſpagnols. Vera-Paz n'eſt plus rien, depuis qu'on n'y fabrique plus des tableaux de plumages. Soconuſco n'eſt connu que par ſon cacao. On en exporte deux cents quintaux, pour le compte du gouvernement. Chiapa étoit jadis un état indépendant au milieu du Mexique, mais il a plié devant les armes des Eſpagnols. Guatimala eſt célébre par la ville du même nom. Elle eſt bâtie dans une vallée large d'environ trois milles, bornée par deux montagnes aſſez élevées. L'aſpect de la montagne, qui eſt au Nord, eſt effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres & des pierres calcinées. Guatimala eſt ſitué, ſelon une ex-

preſſion très uſitée, entre le paradis & l'enfer. Les objets que demande le Pérou ſont expédiés de cette capitale par la mer du Sud. Ce marché eſt entierement expoſé, quoiqu'il ſoit très aiſé de le mettre à l'abri d'une attaque. Or cette précaution pourroit bien être ſuperflue, depuis qu'en 1772, un tremblement l'a ruiné de fond en comble. La face actuelle des affaires dans ce diſtrict promet la renaiſſance de l'induſtrie; alors les Anglois ſeront chaſſés des établiſſements qu'ils ont formés entre le lac de Nicaragura & le cap Honduras.

Ce dernier pays a une étendue de quatre-vingts lieues de côtes. Son climat eſt ſain. Il eſt habité par les Mosquites; ils furent jadis nombreux, mais la petite-vérole a beaucoup diminué cette population. Les Anglois ſont la ſeule nation, qui ſe ſoit établie dans ce diſtrict immenſe. Elle y a trois comptoirs, dont on expédie du bois de Mahagonis, de ſalſe-pareille & des écailles de tortue.

Les baies de Honduras & de Campeche ſont ſéparées par la péninſule de Yucatan, dont le terrein très bas eſt couvert de coquillages. Les hommes y portoient des miroirs d'une pierre brillante, dans leſquels ils ſe contemploient ſans ceſſe. Le pays de Honduras, de Yucatan & de Campeche n'offre aucun produit, à l'exception du bois de Campeche, qui ne croît qu'au profit de l'Eſpagne & de l'Angleterre.

Le bois de Campeche que coupent les Eſpagnols, eſt envoyé à Vera-Crux Nueva, qui eſt le vrai point

d'union entre le Mexique & l'Eſpagne. Indépendamment de la garniſon & de commiſſaires pour recevoir & pour expédier les cargaiſons, cette ville a peu d'habitants. C'eſt par ce port que le Mexique eſt approviſionné.

DEPUIS 1748 juſqu'en 1753, la Nouvelle-Eſpagne envoya, à ſa métropole, par la voye de Vera-Crux & de Honduras, année commune, 62,661,466 liv. dont 574,550 en or, 43,621,497 en argent & le reſte en productions, prix d'Europe.

QUATRE bataillons de troupes Européennes ſervent à la défenſe du Mexique. Des fortifications conſtruites, depuis peu, mettent le port de Vera-Crux à l'abri d'une attaque.

CHAPITRE VII.

De la conquête du Pérou par les Eſpagnols.

COLOMB avoit découvert la terre-ferme de l'Amérique, mais ſans y deſcendre. Il étoit tout occupé à s'établir ſolidement dans l'iſle Saint-Domingue. Ce ne fut qu'en 1509 qu'Ojeda & Nicueſſa formerent, mais ſéparément, le projet de faire des conquêtes ſolides & durables, dans le continent du Nouveau-Monde. Pour les affermir dans leur réſolution, Ferdinand donna au premier le gouvernement des contrées, qui, commençant au cap de Vela, finiſſent au golfe Darien, & au ſecond, celui de tout l'eſpa-

ce, qui s'étend depuis ce golfe fameux juſqu'au cap Gracias à Dios. Ils devoient annoncer aux habitants de ces contrées les dogmes de la religion chrétienne, & les avertir du don, que le pontife de Rome avoit fait de leur pays au roi d'Eſpagne. Si ceux-là refuſoient de ſe courber ſous ce double joug, on étoit autoriſé à les pourſuivre par le fer & par le feu. Les Indiens du continent, accoutumés à ſe faire la guerre, ſe ſoucioient peu de cette donation papale. Ils tomboient ſur ces avanturiers barbares & ſuperſtitieux avec une audace, dont ils ne s'étoient pas doutés. Des fleches empoiſonnées pleuvoient ſur eux de toutes parts. Des naufrages inévitables dans des parages inconnus, des maladies épidémiques, particulieres à ce climat, un défaut preſque continuel de ſubſiſtances acheverent de les ruiner. Le peu d'Eſpagnols qui avoient échappé à tant de calamités, ſe réunit à Sainte-Marie du Darien. Ils ſe choiſirent pour chef Vaſco-Nugnès de Balboa. Ses qualités le rendoient digne d'être à la tête de ces barbares. Pour trouver plus d'or, il enfonça dans les montagnes. Un jour que les conquérants ſe diſputoient de l'or avec cet acharnement qui annonce des violences, un jeune Cacique renverſa la balance, où on le peſoit: „ Pourquoi," leur dit-il du ton du dédain, „ pourquoi vous brouiller pour ſi peu de cho-
„ ſe ? Si c'eſt pour cet inutile métal, que vous avez
„ quitté votre patrie, que vous égorgez tant de peu-
„ ples, je vous conduirai dans une région, où il
„ eſt ſi commun, qu'on l'y employe aux plus vil

» uſages." Preſſé de s'expliquer plus clairement, il aſſure qu'à peu de diſtance de l'océan, qui baigne le Darien, il eſt un autre océan, qui conduit à ce pays ſi riche. Cent quatre-vingt-dix Eſpagnols, ſuivis de mille Indiens, qui doivent leur ſervir de guides & d'eſclaves, partent le 1 Septembre 1513, pour reconnoître ce pays. Quoique le Pérou ne ſoit éloigné que de ſoixante milles du lieu, où ils ſe trouvoient alors, ce ne fut qu'après vingt-cinq jours de marche, que ces hommes accoutumés aux périls, aux fatigues & aux privations ſe trouverent au terme de leurs eſpérances: tant ces chemins étoient peu praticables! Balbao armé de toutes pieces, à la maniere de l'ancienne chevalerie, avance aſſez loin dans la mer du Sud. Déjà la croix étoit plantée ſur la terre-ferme, & le nom de Ferdinand étoit déjà gravé ſur l'écorce de quelques arbres. Tout confirmoit l'idée flatteuſe des richeſſes du Pérou, qu'on s'en étoit formée.

BALBOA reprend la route du Darien, pour y raſſembler les forces, qu'exigeoit la conquête de cet empire. Il étoit en droit d'attendre à conduire ce grand projet; mais on le confie à Pédrarias, auſſi jaloux que cruel. Celui-ci arrête ſon prédéceſſeur, & enſuite il lui fait trancher la tête. Par ſes ordres, ou de ſon aveu, les ſubalternes du nouveau commandant pillent, brulent, maſſacrent de toutes parts, ſans diſtinction d'ennemis ou d'alliés. Ce ne fut qu'après avoir détruit trois cents lieues de pays, qu'en 1518 il transféra la colonie de Sainte-Marie ſur les

bords de l'océan Pacifique, dans un lieu qui reçut le nom de Panama.

CET établiſſement fut bien loin de remplir les hautes idées, auxquelles il étoit appellé. Enfin trois hommes, nés dans l'obſcurité, entreprennent de renverſer à leurs frais un trône, qui avoit ſubſiſté pluſieurs ſiecles.

FRANÇOIS PIZARRE, le plus connu de tous, étoit fils naturel d'un gentilhomme d'Eſtramadoure. Son éducation fut ſi négligée, qu'il ne ſçavoit pas lire. Son avarice & ſon ambition le fit paſſer au Nouveau-Monde. Il étoit de toutes les expéditions. Ils ſe diſtingua dans la plûpart. L'uſage qu'il avoit fait juſqu'alors de ſes forces phyſiques & morales, lui perſuada que rien n'étoit au-deſſus de ſes talents, & il forma le projet de les employer contre le Pérou.

DIEGO D'ALMAGRO étoit celui qu'il aſſocia à ſes projets. Sa naiſſance étoit incertaine, mais ſon courage étoit éprouvé. On l'avoit toujours vu ſobre, patient, infatigable.

LA fortune des deux ſoldats, quoique conſidérable, ne ſuffiſoit pas pour la conquête méditée. Ils ſe jettoient dans les bras de Fernand de Luques, prêtre avide, qui s'étoit prodigieuſement enrichi. Dans cette ſociété chacun devoit mettre tout ſon bien; les richeſſes devoient être également partagées. Pizarre devoit commander les troupes, Almagro conduire le ſecours, & Luques préparer les moyens. Celui-ci conſacra publiquement une hoſtie, dont il

conſomma une partie, & dont il partagea le reſte entre ſes deux aſſociés: jurant tous trois par le ſang de Dieu, de ne pas épargner, pour s'enrichir, celui des hommes.

CETTE expédition commencée, vers le milieu de Novembre 1524, avec un vaiſſeau, cent douze hommes & quatre chevaux, ne fut pas heureuſe. Des forêts impénétrables, des terreins inondés, des ſauvages peu diſpoſés à traiter avec eux, le manque de proviſions y oppoſoient tant d'obſtacles, qu'on envoya ordre à ceux qui avoient échappé à tant de fléaux, de rentrer dans la colonie. Treize Eſpagnols, fideles à leur chef, voulurent courir juſqu'à la fin ſa fortune. Ceux-ci continuent leur navigation, &, après quelques échecs, ils abordent à Tumbez, bourgade aſſez conſidérable de l'empire, qu'ils ſe propoſoient d'envahir un jour. Alors Pizarre reprend la route de Panama, où il arrive, avec des vaſes d'or & des Péruviens. Il réclame en Europe le ſecours du miniſter, qui lui accorde la permiſſion de s'équiper. Trois petits batiments ſont armés, dans leſquels cent quarante-quatre fantaſſins & trente-ſix cavaliers s'embarquent. Ils partent, dans le mois de Février l'an 1531. Des vents contraires obligent Pizarre de débarquer à cent lieues du port, où il s'étoit propoſé d'aborder. Le reſte du chemin doit être fait par terre. Cette marche devient remarquable par la rapine & la cruauté. Les Eſpagnols entrent victorieux dans Tumbez.

IL convient de diſſiper l'étonnement de cette conquête achevée avec tant de facilité.

L'ONZIEME empereur Huyana-Capac avoit laiſſé deux fils, Huaſcar & Atabaliba. Ils étoient de différents lits, & ils ſe diſputoient la ſucceſſion au trône. Des troubles agitoient pour la premiere fois le Pérou. Dans leur confuſion on ne ſongea pas à arrêter la marche des Eſpagnols, & ils arrivent ſans obſtacle à Caxamalca. Atabaliba qui ſe trouvoit dans ſon voiſinage, leur envoye des préſents, en leur faiſant dire, qu'il les ſouhaitoit voir quitter ſon territoire. Dans le moment que l'empereur & Pizarre, qui avoit fait ſes diſpoſitions, s'entrevoyent pour la premiere fois, un dominicain nommé Vincent pénétre, le crucifix à la main, juſqu'à l'empereur. Il arrête la marche de ce prince, il lui dit de ſe ſoumettre au roi d'Eſpagne, à qui le pape avoit donné le Pérou.

L'EMPEREUR, qui l'avoit écouté avec beaucoup de patience, lui répondit: „ Je veux bien être l'ami du roi d'Eſpagne, mais non ſon tributaire; il faut que le pape ſoit d'une extravagance extraordinaire, pour donner ſi libéralement ce qui n'eſt pas à lui. Je ne quitte pas ma religion pour une autre, & ſi les chrétiens adorent un dieu mort ſur la croix, j'adore le ſoleil qui ne meurt jamais. " Il demande enſuite à Vincent, où il a pris tout ce qu'il vient de dire de Dieu & de la création? *Dans ce livre*, répond le moine, en préſentant ſon bréviaire à l'empereur. Atabaliba prend le livre, le re-

garde de tous les côtés, ſe met à rire, & jettant le bréviaire : *Ce livre*, ajoute-t-il, *ne me dit rien de tout cela.* Vincent ſe tourne alors vers les Eſpagnols, en leur criant de toutes ſes forces : *Vengeance, mes amis, vengeance. Chrétiens, voyez-vous comme il mépriſe l'évangile? Tuez-moi ces chiens, qui foulent aux pieds la loi de Dieu.*

TOUT-A-COUP un carnage affreux commence. Qu'on juge de l'impreſſion, que la cavalerie, la mouſquetterie & l'artillerie ont dû faire ſur les malheureux Péruviens, qui s'entrécraſent dans la précipitation de la fuite. Pizarre s'avance lui-même vers l'empereur, fait tuer par ſon infanterie tout ce qui environne le trône, & prend le monarque priſonnier. Une foule de princes, les miniſtres, la fleur de la nobleſſe eſt égorgée dans cette journée affreuſe, dans laquelle Vincent ne ceſſa d'encourager les ſoldats dans leur rage ſanguinaire.

ATABALIBA ne tarda pas d'obſerver la ſoif des Eſpagnols pour l'or. Il offrit, pour ſa rançon, autant que ſa priſon, longue de vingt-deux pieds & large de ſeize, en pourroit contenir, juſqu'à la plus grande hauteur, où le bras d'un homme pourroit atteindre. Sur ces entrefaites, Huaſcar, ſon frere aîné, fait en offrir trois fois autant, ſi les Eſpagnols conſentent à le rétablir ſur le trône de ſes peres.

L'OR ſtipulé pour l'élargiſſement d'Atabaliba étant ramaſſé, il ne fut plus poſſible de contenir la fureur des Eſpagnols avares. On le partage. Le dernier des ſoldats eut pour ſa part 21,600 liv. Le reſte re-

çut une ſomme proportionnée à ſon rang. Mais Atabaliba, au lieu d'être rendu aux ſiens, eſt, ſous prétexte d'avoir le cœur endurci, aſſaſſiné juridiquement. Depuis cette époque les Eſpagnols dévaſtent le Pérou, où tous leurs pas ſont marqués par la fureur & la ſoif d'or.

DES cruautés de tous les genres, qui ſe ſuccédoient ſans interruption, diſpoſoient à la vengeance un peuple paiſible, qu'une nation douce & modérée auroit pû ſubjuguer ſans tirer l'épée. Cependant les Eſpagnols, multipliés juſqu'au nombre de ſix mille, font ceſſer bientôt les hoſtilités. Le petit nombre de Péruviens, qui ne veulent ſe courber ſous l'eſclavage, ſe retire dans des montagnes inacceſſibles. Tout le reſte ſe ſoumet au vainqueur. Une révolution ſi ſubite paroîtroit incroyable, lorſqu'on conſidere toutes les difficultés, qu'oppoſe le local du Pérou, à celui qui en médite la conquête. Mais les Péruviens, accoutumés à vivre en paix, depuis des ſiecles, diſperſés, privés d'un chef & de la diſcipline, ſe trouvoient ſans défenſe, laquelle ſuppoſe un concert de volontés, qui ſe forme avec d'autant plus de lenteur, que le péril eſt plus grand & moins attendu.

LE Pérou étoit, ſelon les hiſtoriens Eſpagnols, un empire, qui fleuriſſoit depuis quatre ſiécles, dont le fondateur étoit Manco-Capac & la femme Mama Ocello, qui furent appellés Incas ou ſeigneurs du Pérou. On a ſuppoſé, qu'ils étoient deſcendus de quelque navigateur Européen qu'un ouragan avoit

jetté ſur ces côtes. Mais cette conjecture n'a point de fondement. Les légiſlateurs s'y diſoient enfants du ſoleil. Ce diſcours plaiſoit à un peuple ſans arts & ſans idées de moralité. Manco leur enſeignoit l'agriculture, & les métiers de premiere néceſſité. Le ſoleil étoit le dieu des Péruviens, & ce culte ne nous paroît pas des plus abſurdes. L'homicide, le vol & l'adultere y étoient punis de mort. La polygamie étoit défendue; l'empereur ſeul avoit la permiſſion d'avoir des concubines. Il les cherchoit parmi les vierges conſacrées du grand temple de Cusco, devenu ſa reſidence. L'oiſiveté étoit illicite. Les Péruviens s'aimoient, & un travail, qui pourvoyoit à leurs beſoins, & qui étoit accompagné de chants agréables. La vertu & le mérite étoient encouragés par des diſtinctions & des marques d'honneur. Telle en étoit celle de porter des habits travaillés par la famille des Incas. Les ſpectacles ſervoient encore à honorer les grandes vertus & à inſtruire le peuple. Un officier veilloit, dans tout l'état partagé en décuries, ſur dix familles, & ceux-là étoient ſubordonnés à des officiers ſupérieurs: ce qui rendoit le gouvernement militaire. Les terres ſuſceptibles de culture étoient partagées en trois parts, celles du ſoleil, celles de l'Inca & celles du peuple. La culture des terres de l'Inca étoit ſon ſeul revenu. L'induſtrie des Péruviens ne les élevoit pas au-deſſus du plus étroit néceſſaire. Il ne connaiſſoient pas l'uſage de la monnoie. Ils étoient ſans commerce, ſans arts & ſans ſciences. Au reſte, il faut reléguer au

rang des fables tout ce que les Eſpagnols ont débité au ſujet de la magnificence, de la multiplicité des villes, des places de guerre, des aqueducs, des voyes ſuperbes, des ponts & des manufactures des Péruviens.

Dès que les Eſpagnols ſe virent les maîtres du Pérou, ils commencerent à ſe diſputer ſes dépouilles. Pizarre & Almagro ſe porterent mutuellement une haine implacable. Elle éclata, le 6 Avril 1538, dans un combat, non loin de Cuſco; le ſort ſe décida contre Almagro, qui fut pris & décapité. Pizarre eſt lui-même égorgé peu de temps après par dix-neuf ſoldats du parti de ſon adverſaire. L'image d'une place remportée d'aſſaut ne donneroit qu'une foible idée du ſpectacle d'horreur, qu'offrirent dans ce moment des brigands, qui reprennoient ſur leurs complices le butin, dont ceux-ci les avoient fruſtrés.

Le jeune Almagro, qu'on avoit revêtu de l'autorité, ſe permet toutes ſortes d'horreurs envers Pédro-Alvarès, qui s'étoit mis à la tête du parti oppoſé.

Vaca de Caſtro, envoyé d'Europe pour juger les meurtriers du vieux Almagro, arrive au Pérou. Son autorité qui eſt celle du trône, n'eſt reconnue qu'après qu'il ait gagné une bataille.

Blases Nunnez-Vela le remplace avec le tître de vice-roi & de nouvelles ordonnances propres à rendre la nouvelle domination plus ſupportable aux Indiens. Mais la férocité des mœurs des Eſpagnols le fait reléguer dans une iſle déſerte. Son ſucceſſeur

Gonzale Pizarre le fait regretter par ſa tyrannie. Alors l'autorité ſuprême lui eſt de nouveau confiée. Pour s'y maintenir, il ſe voit obligé à livrer une bataille, dans laquelle Pizarre eſt victorieux & qui le fait maſſacrer. Sa cruauté aveugle, ſon avidité inſatiable, ſon orgueil ſans bornes font ſoupirer pour un libérateur ceux-mêmes, qui lui étoient les plus attachés.

IL arriva d'Europe. Ce fut Pedro de la Gaſca, prêtre d'un age avancé, prudent, désintéreſſé, ferme & ſurtout très délié. Il employa un pardon univerſel. Cet acte auroit ſeul fait ceſſer les troubles, ſi Pizarre eut voulu ſe rendre. On le défit dans un combat, & il eut la tête tranchée ſur un échafaud, ainſi que dix de ſes officiers. Dans le nombre de ceux-ci ſe trouvoit Carvajal, également fameux par ſa valeur & ſa cruauté. Telle fut la derniere ſcene d'une tragédie, dont tous les actes étoient ſanglants, & dans tous leſquels les Indiens avoient pâti indiciblement. La conquête du Pérou fut conſommée, vers l'an 1560.

EN moins d'un demi-ſiécle les Eſpagnols pouſſerent leur domination depuis Panama juſqu'à la riviere de la Plata, & depuis le Chagre juſqu'à l'Orenoque. Toutes ces nouvelles acquiſitions, quoique ſéparées par des chaines de montagnes, furent incorporées au Pérou.

SI les Eſpagnols n'euſſent trouvé à Panama & à Porto-bello des havres commodes pour établir une communication entre l'océan Atlantique, & la mer

du Sud, l'aridité du terrein auroit fait rejetter cet établiſſement dans l'iſthme Darien. Une grande partie en reſta abandonnée. Douze cents Ecoſſois ſe déterminerent, en 1698, de s'y fixer. La politique fit échouer leur deſſein. Le roi Guillaume les révoqua. Depuis cette époque les Eſpagnols ont occupé eux-mêmes ces diſtricts.

CARTHAGENE eſt une province qui a cinquante-trois lieues de côte, & quatre-vingt-cinq dans l'interieur des terres. Le pays eſt généralement montagneux & ſtérile. Le climat y eſt mal-ſain à l'excès. Ses habitants languiſſent ſans vigueur, ou meurent d'une maladie, qu'on n'a obſervée que dans ce pays-là. Une lepre hideuſe y eſt très commune. Pedro de Heredia bâtit & peupla la ville de Carthagene. Elle eſt une des mieux-conſtruites dans le Nouveau-Monde. Ses fortifications ſont régulieres. Elle peut contenir vingt-cinq mille ames. Les Eſpagnols en forment la ſixieme partie. Le reſte eſt compoſé d'Indiens & de races mélangées à l'infini.

L'EXCELLENCE du port juſtifie la prédilection, que la cour de Madrid a toujours montrée pour Carthagene. Il eſt un des meilleurs qu'on connoiſſe. Dans une étendue de deux lieues, ſon fond eſt profond & excellent; la mer y eſt très tranquille. Dans ce port ou arrive par deux canaux; on s'occupe à en boucher celui qui eſt le plus large, & à fortifier l'autre, pour en défendre l'entrée. Carthagene reſte toujours le pont de communication de l'an-

l'ancien hémiſphere avec une grande partie du nouveau. Sa culture eſt languiſſante & il n'entre que pour peu de choſe dans le commerce, qui s'y fait.

Le ſol de Saint-Marthe eſt encore moins utile. Quoique cette province ait une étenduë de quatre-vingts lieues du Levant au Couchant, & de cent trente du Nord au Midi, le miniſtere d'Eſpagne uniquement occupé de l'aggrandiſſement du royaume en Europe, l'abandonna à des brigands; content de retirer le quint d'or, qu'ils ramaſſoient dans leurs pillages. A cette condition ſeule ils étoient les maîtres d'agir à leurs faintaiſies, & de commettre toutes ſortes d'horreurs. Des cruautés innombrables étoient les ſuites de ce ſyſtême abominable. Toute la province étoit dans la déſolation. Des qu'il n'y eut plus rien à détruire, ces brigands diſparurent, à l'exception d'un petit nombre, qui s'y fixerent. Ils y ont élevé une ou deux villes & quelques bourgades. Cette colonie à été toujours négligée par la cour, qui n'y a jamais envoyé un ſeul vaiſſeaux.

Elle ne ſortira jamais de ſon anéantiſſement, tant que le même fanatiſme y ſubſiſtera.

Alphonse Ojeda reconnut le premier, en 1499, le pays appellé Venezuela, ou petite Veniſe, ainſi nommé, parce qu'on y vit quelques huttes établies ſur des pieux, pour les élever au-deſſus des eaux ſtagnantes, qui couvroient la plaine. D'abord il ſe contenta d'y faire des eſclaves. Ce ne fut qu'en 1527 qu'on ſongea à y former un établiſſement. Le produit principal de ſon ſol eſt le cacoyer. Ses aman-

des ſont la baſe du chocolat. Sa bonté dépend de la partie huileuſe, qu'elles contiennent, & conſéquemment de leur parfaite maturité. On cueille la capſule, qui les renferme, lorſqu'elle acquiert une couleur de muſc foncé. On la fend avec un couteau, & l'on en ſépare toutes les amandes enveloppées de leur pulpe, que l'on entaſſe dans des eſpeces de cuves pour les faire fermenter. Cette opération détruit le germe, & enleve l'humidité ſurabondante des amandes, que l'on expoſe dans la ſuite au ſoleil, ſur des claies. Le cacao ainſi préparé ſe conſerve longtemps, pourvu qu'il ſoit dans un lieu ſec. Mais en vieilliſſant il perd en partie ſon huile & ſa vertu.

CET arbre, qui ne réuſſit nulle part ſi bien qu'à Venezuela, ſi l'on en excepte Soconuſco, vient aiſément des graines, ſemées dans des trous alignés, à la diſtance de cinq ou ſix pieds les uns des autres. Ces graines, qui doivent être fraiches, ne tardent pas à germer; elles récompenſent le travail du cultivateur au bout de deux ans. On fait chaque année deux récoltes, qui ſont égales pour la qualité & pour l'abondance. Cet arbre veut un terrein gras & humide, qui n'ait point été employé à une autre culture. Il demande un ombrage contre les ardeurs du ſoleil, & un appui contre la violence des ouragans.

CETTE culture n'a cependant pas fait fleurir la colonie, négligée par la métropole. Elle n'auroit pu ſubſiſter ſans l'avantage de vendre ſes productions aux Hollandois de Curacao, en échange de toutes les marchandiſes, dont elle avoit beſoin. Ces liaiſons

interlopes étoient des plus vives, lorſque quelques négociants de la province de Guipuſcoa jugerent, en 1727, qu'il leur ſeroit utile, de ſe réunir pour entreprendre cette navigation. Le gouvernement approuva ces vues; il leur accorda un octroi. Cette aſſociation a éprouvé nombre de changements, durant leſquels les hommes libres & les eſclaves ſe multiplioient à Venezuela. On y compte au délà de cent cinquante plantations. Les cultures faiſoient des progrès; celles de Caraque s'amélioroient principalemment. La ville de ce nom comptoit vingt-quatre mille habitants, la plûpart aiſés. Cette proſpérité ſeroit étonnante, & même incroyable, mais les ſecours que la colonie obtint de la compagnie, expliquent ce phénomene. Celle-ci a ſervi à faire fleurir l'établiſſement de Venezuela, & à exécuter des entrepriſes utiles en Eſpagne. La nation ne lui paye le cacao que la moitié de ce que les Hollandois le lui vendoient. Les revenus qui ne ſuffiſoient pas autrefois aux dépenſes de la ſouveraineté, en couvrent actuellement les frais, augmentés par la conſtruction des fortifications & par l'entretien des troupes.

La côte de Cumana fut découverte, en 1498, par Colomb. Ojeda y aborda l'année ſuivante. On s'y livra à un brigandage, preſqu'autoriſé par l'uſage; on dépouilla les paiſibles habitants de ces provinces de leur or & de leurs perles. Enfin Las Caſas entreprend d'arrêter le cours de ces iniquités. Cet homme célébre avoit accompagné ſon pere, lors de la découverte du Nouveau-Monde. Il ſe fit d'abord

eccléſiaſtique pour travailler à la converſion des Indiens, pour leſquels il ſe trouva de l'attachement. Bientôt ce fut le ſoin qui l'occapa le moins. Comme il étoit plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries, qu'on excerçoit contre eux, que de leurs folles ſuperſtitions. On le voyoit continuellement voler d'un hémiſphere à l'autre pour conſoler des peuples chers à ſon coeur, & pour adoucir leurs tyrans. Après bien d'efforts inutiles, il ſe propoſa d'établir une colonie ſur des fondements nouveaux. Après pluſieurs démarches infructueuſes, il réuſſit à ſe faire aſſigner la province de Cumana, que la cour lui accorde, afin qu'il puiſſe réduire ſa théorie en pratique. Suivant ſes idées, tous ſes colons devoient être cultivateurs, artiſans ou miſſionnaires. Ce projet auroit probablement répondu aux vues ſages du généreux Las Caſas, ſi les cruautés, que les Eſpagnols avoient commiſes durant les deux ans de ſon abſence, n'euſſent aigri les eſprits des Indiens à un tel point, que la majeure partie de ſa colonie, qui ne s'élevoit pas au-deſſus de deux-cents, devint la victime des horreurs de leurs compatriotes. Le petit nombre de ceux qui avoient eu le bonheur d'échapper à la perſécution, ſe refugia dans la bourgade foible de Toledo, d'où ils étoient peu de temps après obligés d'aller chercher ailleurs un aſile.

Ce fut Colomb, qui découvrit le premier, en 1498, l'Orenoque, dont les bords furent appellés depuis Guyane Eſpagnole. Ce grand fleuve tire ſa ſource des Cordillieres; groſſi par nombre de rivie-

res, il se jette par quarante embouchures dans l'Océan. La rapidité de ce torrent est si grande, qu'elle surmonte les plus fortes marées, & qu'elle conserve la douceur de ses eaux jusqu'à douze lieues dans l'Océan. L'Orenoque croît & décroit alternativement six mois consécutifs. Son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers, qui obligent les navigateurs à décharger leurs bateaux.

Les peuples qui vivoient sur les bords de cette riviere, ne connoissoient, avant l'arrivée des Européens, ni vêtements, ni police, ni gouvernement. Ils vivoient de chasse, de pêche, de fruits sauvages. Ils n'avoient qu'un bâton pour labourer la terre, & que des haches pour abattre des arbres; leur agriculture a donc dû être très imparfaite. Leurs femmes vivoient dans l'oppression. Cette tyrannie étoit une des principales causes de la dépopulation de ces contrées. Les meres y avoient contracté l'habitude de faire périr les filles, dont elles accouchoient, en leur coupant de si près le cordon ombilical, que ces enfants mouroient d'une hémorrhagie. Le christianisme n'a pas encore réussi à déraciner cet usage abominable. Les Espagnols qui ne pouvoient s'occuper de toutes les régions, qu'ils découvroient, ont longtemps négligé celles de l'Orenoque. En 1771, on y comptoit, en diverses peuplades, seize mille cent vingt habitants, gouvernés par quelques moines. Leurs cultures se réduisent au tabac, que les Hollandais de Curacao viennent échanger contre les denrées de l'Europe.

DERRIERE ces pays eſt ce que les Eſpagnols appellent le royaume de Grenade. Il a une étendue prodigieuſe. Son climat ſe diverſifie ſuivant les rapports qu'a le pays avec la direction des Cordilieres. Il eſt généralement habité par des ſauvages, à l'exception d'un petit état civiliſé, qu'on rencontre au milieu de ces peuples, dont on ne doit cependant comparer la légiſlation & les moeurs à celles des Mexicains ou des Péruviens. Ni l'hiſtoire ni la tradition ne nous expliquent pas l'origine de cette ſociété. Il faut regarder comme une exagération démeſurée tout ce qu'on débite au ſujet des richeſſes du royaume de Grenade. Nullepart ſur notre globe on trouve de ſi belles émeraudes que dans ce pays. Il ne nous en envoye que peu de choſe, ſoit que ces pierreries ſoyent devenues plus rares, ſoit que la mode en ait diminué en Europe. L'or qui en vient actuellement eſt plus abondant; on le trouve dans les provinces de Popayan & de Choco. On le ramaſſe preſque à la ſuperficie de la terre. Les mines en ſont exploitées par des negres; l'uſage eſt qu'ils en rendent a leurs maîtres une quantité déterminée; ce qu'ils peuvent trouver de plus leur appartient. Ces arrangements mettent en état les plus laborieux, les plus heureux, les plus économes d'acheter leur liberté. Cependant la cour de Madrid ne reçut pas de la Grenade les revenus, qu'elle étoit en droit d'attendre d'un pays ſi riche. On en changea, pour mieux veiller à ſon adminiſtration, le gouvernement. On partagea la vice-royauté du Pérou en deux. Mais il

falloit du temps, avant que cette innovation quoique ſage remediat au mal. La moitié de l'or ramaſſé par la colonie paſſa à l'étranger, par les rivieres de l'Atrato & de la Hache. On eſt parvenu au moyen des fortreſſes conſtruites ſur les bords de ces rivieres, de gêner ce commerce interlope. A meſure qu'on civiliſe les Indiens indépendants, la communication entre les habitations & les bourgades devient plus facile. La terre mieux cultivée fait ceſſer l'importation des proviſions, qu'on étoit dans la coutume de tirer de l'Amerique Septentrionale ou de l'Europe. L'abondance remplace le beſoin, & l'on ſe voit en état de pouvoir envoyer de la farine à Cuba.

L'AGRICULTURE y feroit plus de progrès, ſi le vœu des peuples, qui habitent le nouveau royaume de Grenade, ne ſe bornoit pas généralement à l'extenſion des mines. Elles y ſont innombrables & très riches. Les tremblements de terre & la qualité du ſol les indiquent. C'eſt de ſon ſein que doit couler l'or qu'entrainent les rivieres. Les grandes mines de Mariquita, de Muſo, de Pampelune, de Taycama, de Canaverales vont être ouvertes. On eſpere qu'elles ne ſeront pas moins riches que celles de la vallée de Neyva, qu'on exploite depuis quelque temps avec tant de ſuccès. Tous ces tréſors iront ſe réunir à ceux de Choco & du Popoyan dans Santa-Té de Bogota, capitale de la vice-royauté. Elle eſt ſituée à l'entrée d'une vaſte & ſuperbe plaine, au pied d'un mont ſourcilleux. En 1774, ſa population s'élevoit à ſeize mille deux cents trente trois habitants.

Elle doit augmenter, parce que c'eſt le ſiege du gouvernement & la réſidence d'un archevêque. C'eſt par la riviere de la Magdelaine & par Carthagene, que Santa-Té entretient, malgré ſon éloignement, la communication avec l'Europe. La même route ſert pour Quito.

L'ETENDUE immenſe de cette province eſt généralement inhabitable; il n'y a qu'une vallée de quatre-vingt lieues de long & de quinze de large, formée par deux branches des Cordilieres, qui ſoit occupée & gouvernée par les Eſpagnols. Quoique ſituée ſous la Zone Torride, elle jouit du plus beau climat du monde, d'un printemps perpétuel; l'émail des prairies eſt à peine tombé, qu'on le voit renaître. Il n'y a que des ouragans affreux, des pluies ou de ſéchereſſes ſuivies qui troublent de temps en temps le bonheur de ces climats. Leur population eſt la plus forte de tout le continent Américain; on y compte au delà de cent mille habitants. C'eſt encore que les mines, qui ſont, pour ainſi dire, le tombeau du genre humain, n'y ſont pas aſſez riches pour mériter d'être exploitées. Dans le pays de Quito, les hommes s'occupent, de manufactures de chapeaux, de toiles de coton, de draps groſſiers. On les exporte dans l'Amérique Méridionale; elles ſervent à payer les produits, qu'il a été impoſſible de cultiver, ſoit par la nature du terroir, ſoit par la défenſe du gouvernement. Néantmoins cette proſpérité n'a été gueres de durée; elle a ceſſé depuis que les Européens ont trouvé le moyen de donner leurs marchandiſes à meilleur marché. Si Quito eſt tombé dans la

plus grande misere, c'est que les produits de son riche sol ne sont pas de nature à être exportés. Il n'y a que le quinquina qu'on débite dans l'etranger. L'arbre qui donne cette écorce précieuse croît sur la pente des montagnes. On ne lui donne d'autre préparation que de la faire sécher. Celle qui est la plus mince a le plus de vertu. Elle est d'un jaune qui tire sur le rouge; l'écorce blanche est peu estimée. Celle-là est brune, cassante & rude à la surface. La plus précieuse est celle qui croît sur la montagne Cajanuma; autrefois on cherchoit à prouver par des certificats, que l'écorce venoit de ce lieu renommé. Le quinquina fut par des jésuites porté à Rome, vers l'an 1639. L'usage en est devenu depuis général. C'est une opinion universellement reçue, que les naturels du pays ont connu très anciennement la propriété de ce remède.

Les Cordilieres coupent l'Amérique presque entiere dans sa longueur. Sous la ligne & au Pérou, leur majesté frappe le plus. Leurs sommets sont couverts de masses énormes de neige; on s'apperçoit que ces montagnes étoient autrefois des volcans. Chimboraco, la plus élevée d'entre elles a près de trois mille deux cents vingt-trois toises au-dessus du niveau de la mer. Elle surpasse de plus d'un tiers le pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphere. Le Pichincha & le Caraçon, qui ont principalement servi de théatre aux observations entreprises pour la figure de la terre, n'en ont que deux mille quatre cents soixante-dix; & c'est là

cependant où les voyageurs les plus intrépides ont été forcés de s'arrêter. La neige permanente a toujours rendu inacceſſibles les ſommets, qui avoient plus d'élevation.

DES lacs plus ou moins conſidérables, plus ou moins profonds occupent une partie de ce vaſte eſpace. Du ſein de celui de Titi-Caca ſort une petite iſle, où les inſtituteurs du Pérou prétendirent avoir reçu la naiſſance. Cette fable rendit ce lieu vénérable. De pélérins y accouroient en foule avec des offrandes d'or, d'argent & de pierreries. C'eſt une tradition générale, qu'à l'arrivée des Eſpagnols, ils jetterent tous ces tréſors dans le lac, comme cela venoit à ſe pratiquer à Cusco.

LA nature doit y varier par l'inégalité extrême du terrein. Les lieux les plus exhauſſés ſont éternellement couverts de neige. Viennent enſuite des rochers nuds. Au-deſſous de ceux-ci on commence à voir quelques mouſſes. Des arbres ſe montrent enfin, dont on n'obſerve les eſpeces que dans ces montagnes. Ceux qui les habitent ſont ſujets à des maladies diverſes; celles des endroits élevés ſont les maladies de poitrine, les rhumatiſmes; des fievres putrides, des fievres tierces d'une très mauvaiſe réputation tourment les habitants des endroits moins élevés. La petite-vérole cauſe, par intervalles, des ravages affreux dans toute cette partie du Nouveau-Monde. Il n'y a que peu de temps qu'on commence à y introduire l'inoculation.

UN autre fléau, au quel il eſt impoſſible de remédier, tourmente ſouvent ces régions. Ce ſont les tremble-

ments de terre très ordinaires dans le Pérou. Ce phénomene s'annonce cependant par des avant-coureurs ſenſibles. Lorſqu'il doit être conſidérable, il eſt précédé d'un frémiſſement dans l'air, dont le bruit eſt ſemblable à celui d'une groſſe pluie, qui tombe d'un nuage diſſous & crevé tout-à-coup. Les oiſeaux volent alors par élancement. Leurs queues ni leurs ailes ne leur ſervent plus de rames ou de gouvernail, pour nager dans le fluide des cieux. Ils vont s'écraſer contre les murs, les arbres, les rochers: ſoit que ce vertige de la nature leur cauſe des éblouiſſements, ou que les vapeurs de la terre leur ôtent les forces & la faculté de maitriſer leurs mouvements. A ce fracas des airs ſe joint le murmure de la terre, dont les cavités & les antres ſourds gémiſſent comme autant d'échos. Les chiens répondent par des hurlements extraordinaires à ce preſſentiment d'un déſordre général. Les animaux s'arrêtent, par un inſtinct naturel ils écartent les jambes, pour ne pas tomber. A ces indices, les hommes fuient de leurs maiſons, & courent chercher dans l'enceinte des places ou dans la campagne un aſile contre la chute de leurs toits. Les cris des enfants, les lamentations des femmes, les tenebres ſubites d'une nuit inattendue: tout ſe réunit pour aggrandir les maux trop réels d'un fléau qui renverſe tout, par les maux de l'imagination qui ſe trouble, ſe confond & qui perd dans la contemplation de ce déſordre, l'idée & le courage d'y remédier.

DANS le haut Pérou, on éprouve des variations de temps très ſubites. Ceux qui s'y rendent des

vallées, ſont pendant quelques jours, percés d'un froid, dont rien ne les peut garantir. Lorſqu'on y arrive pour la premiere fois, on ſe ſent très ſouvent tourmenté du mal de mer. Dans les vallées, quoique ſituées très près de l'équateur, on jouit d'une température d'air très délicieuſe. Des quatre ſaiſons, l'hiver y eſt le plus ſenſible. C'eſt un cas unique ſous la Zone-Torride. Dans le bas Pérou, il ne pleut que tous les deux ou trois ans une fois. Depuis Tombès juſqu'a Lima, c'eſt à dire dans un eſpace de deux cents ſoixante-quatre lieues, on ne rencontre que des ſables d'une ſtérilité ſans égale. Dans le bas Pérou il n'y pas une ſeule ſource.

CEPENDANT les déſordres de l'organiſation phyſique du Pérou n'avoient pas empêché, qu'il ne ſe formât dans ſon ſein un empire floriſſant. Tout atteſte ſa population extrême. Si ce pays ſe trouve actuellement ſi déſert, c'eſt que ſes conquérants, des brigands ſans naiſſance, ſans éducation, ſans principes, commirent d'abord plus d'atrocités que ceux du Mexique; c'eſt que la métropole tarda plus longtems de mettre un frein à leur férocité. Une oppreſſion moins tyrannique mais plus ſuivie qui a ſuccédé aux premieres cruautés, a jetté les Péruviens dans un découragement, dans une inaction, dont ils ne ſortiront probablement jamais. Ce vuide dans la population a été ſuppléé par un plus grand nombre de negres & d'Eſpagnols, attirés originairement dans cet empire par la réputation de ſes richeſſes extrêmes.

PASSONS un oeil rapide ſur l'état actuel du Pérou. La côte immenſe, qui s'étend depuis Panama juſqu'à Tumbès, eſt une des plus miſérables régions du globe. Des marais, des plaines inondées pendant ſix mois de l'année, d'où s'élevent des exhalaiſons mortelles, des forêts auſſi anciennes que le monde, où la foible lumiere, que le ſoleil y jette à travers ſon fueillage épais, eſt encore obſcurcie par des brouillards épais; un ſol où aucun des produits de l'ancien hémiſphere ne réuſſit, forment ce pays immenſe. Il eſt terminé par le golfe de Guayaquil, où la nature eſt moins dégradée. Les Eſpagnols y bâtirent une ville. Longtemps ſans défenſe, elle eſt actuellement protégée par deux forts.

ON y trouve les limaçons qui donnent cette pourpre ſi célébrée par les anciens, & qu'on croyoit perdue. On ne connoit point de couleur qui puiſſe être comparée à celle dont nous parlons, ni pour l'éclat, ni pour la durée.

GUAYAQUIL fournit aux provinces voiſines des boeufs, des mulets, du ſel, du poiſſon & une grande abondance de cacao. C'eſt la contrée la plus riche en mâtures, en bois de conſtruction; le chanvre & le goudron qui lui manquent, lui viennent du Chili & du Guatimala. C'eſt le chantier univerſel du Sud, & il pourroit l'être de la métropole. Guayaquil eſt l'entrepôt néceſſaire de tout le commerce que le bas Pérou, Panama & le Mexique veulent faire avec le pays de Quito. Malgré tant de moyens cette ville, qui ne compte que vingt mille ames, n'a

que de l'aiſance. Des incendies & deux ſaccagements de corſaires y ont abbaiſſé les fortunes.

DE Guayaquil on entre dans le vallées du Pérou, dont les côtes ſont ſémées de mauvaiſes rades; on n'y trouve qu'un ou deux bons ports. Ce pays eſt ſans chemins; la réverbération du ſoleil en rend les ſables impraticables pendant le jour. A des diſtances de trente ou quarante lieues, on y voit quelques petites villes. Les produits de l'Europe y viennent aſſez bien.

DANS le haut Pérou, à cent vingt lieues de la mer, eſt Cuſco, bâtie, par le premier des incas, ſur le penchant de quelques collines. Dans ſon origine, elle n'étoit qu'une bourgade; on l'a diviſée depuis en tant de quartiers, qu'il y avoit des nations dans l'empire. Il faut regarder comme une enflure gigantesque la plupart des merveilles, que les hiſtoriens Eſpagnols nous racontent de cette capitale, & des maiſons de campagnes, ſituées à une diſtance de quatre lieues de la ville. Après la conquête elle ne conſerva que le nom. Par un changement total de ſes édifices & de ces mœurs, il eſt arrivé, que les Européens & leurs crimes, les moines & leurs préjugés, vinſſent regner & dormir dans ces murs, où les vertueux incas faiſoient depuis longtemps le bonheur des hommes!

AU milieu des montagnes, on voit les villes Chapuiſaca, qui a treize mille ames; Potoſi, vingt-cinq mille; Oropeſa, dix-ſept mille; la Paz vingt mille; Guancavelica, huit mille; Huamanga, dix-huit mil-

le cinq cents. Toutes ces villes ſont bâties dans un ſol ſtérile. C'eſt qu'on avoit tout ſacrifié à la ſoif de l'or. Elles ont ſuivi généralement le ſort des mines. Les Eſpagnols qui ne pouvoient s'accommoder de la frugalité Péruvienne, y ont avec ſuccès tranſporte la plûpart des produits de l'Europe, capables de contribuer aux délices de la vie. Les Péruviens, qui étoient cependant les mieux vêtus des Américains, ne tiroient leur foibles manufactures, que de la laine du lama & du paco. Celle des vigognes, eſpece ſauvage de pacos, ſurpaſſe toutes les autres. Son prix, en Eſpagne, eſt depuis quatre juſqu'à neuf francs la livre peſant, ſelon ſa qualité. Les Péruviens en fabriquoient jadis des tapiſſeries, ornées de fleurs, d'oiſeaux aſſez bien imités. Les Eſpagnols peu contents du vêtement Péruvien, demanderent à l'Europe tout ce qu'elle poſſedoit de plus magnifique en toiles & en étoffes. Les manufactures du pays d'abord tombées dans l'oubli, reprirent avec le temps quelque vigueur. Avec la laine de vigogne, on fabrique dans pluſieurs provinces, des bas, des mouchoirs, des écharpes. Les fabriques de luxe, en fait de bijoux, de diamants, de vaiſſelle ſont à Arequipa, à Cuſco & à Lima. On y fait avec de l'ivoire & du bois quelques morceaux de marqueterie & de ſculpture. C'eſt un ouvrage dont les Indiens de Cuſco s'occupent preſque ſeuls; mais leur travail n'eſt pas fini.

Le Pérou a donné au monde un huitieme métal; c'eſt la platine. M. Ulloa eſt le premier qui en ait

parlé, en 1748. On la trouve dans les mines d'or. Elle ne nous parvient que ſous la forme d'une groſſe limaille de fer. Sa couleur eſt d'un blanc moyen, entre la blancheur de l'argent & du fer. Elle eſt unie avec l'or, le fer & le ſable magnétique. Séparée des particules hétérogenes, la platine eſt de la même péſanteur ſpécifique que l'or; elle eſt ſuſceptible de ſe forger, de s'étendre en lames minces, de ſe filer, mais elle n'eſt pas à beaucoup près auſſi ductile que l'or, & le fil qu'on en obtient n'eſt pas, à diametre égal, en état de ſupporter un poids auſſi fort ſans ſe rompre. Diſſous dans de l'eau régale, ce métal eſt ſuſceptible de prendre, lorſqu'on le précipite, une infinité de couleurs différentes. On à fait exécuter un tableau, dans le quel il n'entrait preſque rien que la platine. Celle-ci s'allie comme l'or avec tous les métaux; mais lorſqu'elle entre dans l'alliage dans une trop forte proportion, elle rend le métal caſſant. Alliée avec le cuivre jaune, elle forme un métal dur & compact, qui peut prendre le plus beau poli.

On ne trouve point de mines dans les vallées. Les groſſes maſſes d'or les quelles s'y ſont quelquefois montrées, y ont été apportées par des embraſements ſouterreins.

Les Péruviens, ſans avoir des monnoyes, connoiſſoient l'emploi de l'or & de l'argent. Les rivieres leur fourniſſoient le premier. Pour obtenir le ſecond, on exploitoit les mines quoique imparfaitement. Puis ou les fondit par le moyen du feu. Des fourneaux, où un courant d'air faiſoit la fonction du

ſouflet, entierement inconnu dans ces régions, ſervoit à cette opération difficile. De toutes ces mines, exploitées par les naturels du pays, Porco étoit la plus abondante. Ce fut la premiere que les Eſpagnols entamerent, après la conquête. Ce travail étoit généralement très diſpendieux, faute d'eau, de bois & de vivres. Pluſieurs mines ont été abandonnées; d'autres le ſeront, ſoit que les eaux s'en ſoyent emparées, ſoit qu'elles ayent trompé les eſpérances. On s'attachoit d'abord par préférence aux mines d'or; celles d'argent attirent actuellement plus l'attention des perſonnes entendues, puisqu'elles ſont plus ſuivies & moins ſujettes à des accidents. Parmi les dernieres, qui ont le plus de réputation, ſont celles de Huantajaha (où l'on trouve quelquefois, ſous le mélange confus de gravier & de ſable, des maſſes qui peſent juſqu'à trois cents ſoixante-quinze livres, qui rendent à l'épreuve juſqu'à deux tiers de leur peſanteur) celles d'Arequipa & de Potoſi. Celles-ci furent trouvées en 1545. Un Indien nommé Hualpa, qui pourſuivoit des chevreuils, ſaiſit, dit-on, pour eſcalader un roc eſcarpé, un arbriſſeau, dont les racines ſe détacherent, & laiſſerent appercevoir un lingot d'argent. Il ne manqua pas de retourner à ſon tréſor, toutes les fois que ſes beſoins ou ſes deſirs l'en ſollicitoient. Il avoua ſon ſecret à ſon concitoyen Guanca; leur brouillerie fit tout découvrir aux Eſpagnols. Quelque riche que fût la mine de Potoſi lors de cette découverte, ſon produit a tellement diminué, qu'en 1763, le quint du roi ne

paſſa pas 1,364,682 liv. On l'auroit même abandonnée totalement, ſans l'extrême facilité de ſon exploitation. Indépendamment de ces mines, il y a dans le Pérou encore beaucoup d'autres, dont la liſte & l'hiſtoire nous meneroient trop loin dans ce précis.

CES mines étoient originairement exploitées par le moyen du feu. On lui ſubſtitua, depuis 1571, le mercure. On le trouve en deux états différents dans le ſein de la terre. On le nomme *mercure vierge*, lorſqu'il ſe préſente ſous une forme fluide. S'il eſt combiné avec le ſoufre, il forme une ſubſtance rouge, nommée *cinabre*. Longtemps l'on l'a tiré des ſeules mines d'Ydria dans la Carniole. Celle d'Almaden en Eſpagne étoit déjà connue du temps des Romains; elle ſuffiſoit aux beſoins du Mexique. Enfin on a trouvé une mine de mercure dans le Pérou même. Elle étoit, dit-on, connue aux Péruviens, qui s'en ſervoient pour ſe peindre le viſage. Pedro Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire ſervir à l'exploitation des autres mines. Guanca-Velica la poſſede. Elle appartient au gouvernement. Quelques aſſociés l'exploitent; ceux-ci livrent le mercure au ſouverain, à un prix convenu. La ſtérilité du diſtrict de Guanca-Velica eſt remarquable. L'orge n'y fait que germer. La pomme de terre ſeule y proſpere. L'air y eſt très mal-ſain. Les monts de ce pays ſont très hauts; les naturaliſtes y ont découvert des coquilles en nature, & des coquilles pétrifiées. Conſéquemment ces montagnes, les plus hautes de l'univers, furent un jour couvertes de l'océan.

LE gouvernement envoye par douze dépôts, ce mercure aux mines, où l'on en a beſoin. On compte que la conſommation du mercure eſt égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines.

LIMA a vu toujours couler dans ſon ſein une grande partie des richeſſes du Pérou. F. Pizarre la bâtit, en 1535. Cette capitale eſt ſituée à deux lieues de la mer; elle jouit d'une poſition délicieuſe; d'un côté la vue s'y promene ſur une mer calme, de l'autre côté elle s'y perd dans les Cordilieres. Son terrein eſt très fertile. Les Péruviens inſtruits de ſa fragilité, aſſeyoient leurs bâtis ſur ſa ſuperficie; ils les lioient tellement enſemble que les tremblements de terre les pouvoient endommager; mais il n'étoit gueres poſſible qu'ils les renverſaſſent. Les Eſpagnols trop orgueilleux pour mettre l'expérience des Péruviens à profit, conſtruiſirent leurs maiſons ſur des fondements, cimentés dans de profondes tranchées. Figurez-vous la joye qu'ayent dû reſſentir les Indiens, lorſqu'ils virent les Eſpagnols ſe creuſer des tombeaux. Le tremblement de terre du 28 Octobre 1746 a mis la derniere main à renverſer Lima. Preſque tous les édifices, grands & petits, s'écrouloient en trois minutes. Sous ces décombres treize cents perſonnes furent écraſées. Un nombre infiniment plus conſidérable furent mutilées, & la plûpart périrent dans des tourments horribles. Callao qui ſert de port à Lima, fut également bouleverſé; mais ce fut le moindre de ſes malheurs. La mer qui avoit reculé à cette terrible cataſtrophe, revint

bientôt avec impétuosité. Le reste des maisons & des fortifications devint sa proie. Des quatre mille habitants, il n'y en eut que deux cents de sauvés. Ce ravage s'étendit sur toutes ces côtes. Dans les montagnes, quatre ou cinq volcans vomirent des colonnades d'eau si prodigieuses, que le pays en fut inondé.

Une instruction aussi amere ouvrit les yeux aux habitans de Lima. Réparer tous les dommages d'un fléau aussi terrible, quelle entreprise pour un peuple oisif & efféminé! Déblayer les immenses décombres entassés les uns sur les autres; retirer les richesses immenses enterrées sous ces mines; aller chercher à Guajaquil & plus loin encore tout ce qui étoit nécessaire pour des innombrables constructions; élever, avec des matériaux rassemblés de tant de contrées, une cité supérieure à celle qui avoit été détruite! Ces prodiges s'exécuterent très rapidement. Le nouveau Lima est devenu plus agréable. Ses maisons sont très basses, & bâties de sorte qu'elles se prêtent aux mouvements de la terre. Ces maisons ont une belle apparence. Elles forment des rues larges & paralleles, qui se coupent à angles droits. Des eaux tirées de la riviere de Rimac les lavent, les rafraichissent continuellement & servent à nombre d'autres commodités. Malheureusement ses habitants sont plongés dans la plus vile superstition. L'Espagnol Créole y passe sa vie chez des courtisannes, ou il s'amuse à boire dans sa maison l'herbe du Paraguay. Il préfere généralement le concubinage à des

nœuds légitimes. Les femmes de Lima ont de la beauté & des graces, qu'elles relevent par tout ce que l'art a pu y ajouter. Elles s'y livrent avec une profuſion ſans égale. Dans cette cité magnifique le goût de la muſique & de la danſe eſt généralement répandu. Pour ſuffire aux dépenſes qu'exigent toutes ces profuſions, la plûpart ont cherché des reſſources dans le commerce. Une occupation ſi digne de l'homme, dont il étend à la fois l'activité, les lumieres & la puiſſance, n'a jamais paru déroger à leur nobleſſe ; & les loix les ont confirmés dans une maniere de penſer ſi utile & ſi raiſonnable. Lima reſte toujours le centre des affaires que les provinces du Pérou font entre elles; des affaires qu'elles font avec le Mexique & le Chili; des affaires plus importantes qu'elles font avec la métropole.

Le Détroit de Magellan paroiſſoit la ſeule voye ouverte pour cette derniere liaiſon. Mais la longueur d'un trajet périlleux tourna toutes les vues vers Panama. Depuis que cette ville a été pillée & brulée par des pirates, elle a été rebâtie à trois lieues du port de Perico. Elle eſt le ſiege de pluſieurs régions, la plûpart déſertes. Panama n'offre de ſon propre fonds que des perles. La pêche s'en fait dans quarante-trois iſles de ſon golfe. On y employe ceux des Negres qui ſont bons nageurs. Chacun d'eux doit apporter un nombre fixé d'huitres. Tout ce qu'il peut ramaſſer au-delà de ce nombre, lui appartient. Cette pêche devient dangereuſe par des monſtres marins, très communs dans le voiſinage

de ces iſles. Les perles de Panama ſont d'une aſſez belle eau; mais cette branche de commerce a preſque tari, depuis que l'art eſt parvenu à les imiter & que le goût en eſt paſſé en Europe. Cependant les perles ont beaucoup moins enrichi Panama, que l'avantage, dont elle jouiſſoit d'être un entrepôt conſiderable. Les richeſſes arrivées dans cette ville par une flotille, étoient voiturées les unes à dos de mulet & les autres par le Chagre, à Porto-Belo, ſitué ſur la côte ſeptentrionale de l'Iſthme, qui ſépare les deux mers.

CETTE ville eſt diſpoſée en forme de croiſſant, ſur le penchant d'une montagne qui entoure le port. L'amiral Vernon détruiſit, en 1740, les fortifications qui le défendoient très bien. Le climat y eſt tellement mal-ſain, qu'on le nomme le tombeau des Eſpagnols. Plus d'une fois on fut obligé d'abandonner des navires, dont les équipages y avoient péri. On n'y voit preſque que des Négres; il eſt en quelque façon honteux d'y demeurer. La garniſon même n'y reſte que trois mois de ſuite. Ces inconvénients n'ont pas empêché que Porto-Belo ne devint le théâtre du plus grand commerce, qui ait jamais exiſté. Les richeſſes du nouveau monde y étoient échangées contre l'induſtrie de l'ancien, que des vaiſſeaux, connus ſous le nom de galions, y apportoient. Ces échanges ſe régloient à bord de l'amiral, avec une franchiſe noble, avec toute la confiance imaginable. Mais avec la perte de la Jamaïque commença une contrebande très nuiſible à cette proſpérité.

La pacification d'Utrecht accorda aux Anglois la permiſſion de pourvoir le Pérou d'eſclaves, & d'envoyer à chaque foire un vaiſſeau chargé de marchandiſes. Cette liberté fut la ſource d'un commerce interlope, qui a fait infiniment décheoir la proſpérité de Panama & de Porto-Belo.

Les affaires les plus importantes ſe font actuellement par le Détroit de Magellan, ſitué à l'extrémité de l'Amérique Méridionale. Il ſépare la terre des Patagons de celle de feu. On débite que la premiere en eſt peuplée d'hommes d'une taille giganteſque. Ce détroit a cent quatorze lieues de long, & en quelques endroits moins d'une lieue de large. Depuis plus d'un demi-ſiecle, les navigateurs aiment mieux de doubler le cap Horn.

La cour d'Eſpagne accuſoit toujours le commerce interlope de détourner la majeure partie des richeſſes du Pérou. Depuis 1718, elle a pris des meſures efficaces pour le faire ceſſer. Cette conduite a mis dans un jour très clair, que les richeſſes du Pérou ne répondoient pas à la haute idée qu'on s'en étoit formée. En cinq ans, Lima ne reçut d'Eſpagne pour tout le Pérou que dix navires, qui remporterent chaque année 30,764,617 liv. Cette ſomme étoit formée par 4,594,192 liv. en or; par 20,673,657 liv. en argent; par 5,496,768 liv. en productions diverſes. Ces eſpeces & ces productions appartenoient, en partie au gouvernement, & en partie au commerce.

CHAPITRE VIII.

Conquéte du Chili & du Paraguay par les Eſpagnols. Détail des événements qui ont accompagné & ſuivi l'invaſion. Principes ſur leſquels cette puiſſance conduit ſes colonies.

TOUTES les nations qui ont établi des colonies dans le Nouveau Monde, ſe ſont laiſſé conduire par des mouvements de violence & d'injuſtice, ſans ſe ſoucier des préceptes de cette équité, qui eſt éternelle & immuable dans tous les temps, dans tous les lieux & vis-à-vis de tous les hommes, quels en ſoyent la couleur, les mœurs ou le culte. Ce ſont les Eſpagnols qui ſe ſont le plus écartés de cette vertu. Ce reproche va être malheureuſement juſtifié encore par leurs forfaits dans le Chili.

CETTE région a une largeur commune de trente lieues entre la mer & les Cordilieres, & neuf cents lieues de côte, depuis le grand déſert d'Atacamas, qui la ſépare du Pérou, juſqu'aux iſles de Chiloé, qui la ſéparent du pays des Patagons. Il n'y eut qu'une partie de ce vaſte pays ſoumiſe aux Incas. Almagro entreprit de la conquérir, en 1535. Pour y pénétrer du Pérou, il y a deux routes, dont l'une va par deſſus des montagnes couvertes de neige; l'autre n'offre que des ſables brulants ſur le brod de

la mer. L'on préféra le premier paſſage, ce qui fit périr la plûpart des Eſpagnols & dix mille Indiens. Les peuples anciennement ſoumis les accueillirent gracieuſement. Dans le retour, on paſſa par la route ſablonneuſe le long de la mer. Lorſqu'ils s'y montrerent pour la ſeconde fois, les Indiens refuſerent de ſe ſoumettre à ces brigands. Une guerre de dix ans ravagea le pays & les hommes. Dans un de ces combats, Valdivia avec ſon corps d'Eſpagnols eſt enveloppé par les Indiens; ils les maſſacrent; on verſe au chef de l'or fondu dans la bouche, en lui criant: *Abreuve-toi donc de ce métal, dont tu es ſi altéré.* Ces hoſtilités n'ont proprement ceſſé que par le traité de 1771.

De tous ces ſauvages les Arancos ſont les plus terribles; ils ſont quelquefois renforcés par les habitants de Tucapel & de la riviere de Biobio. Tous ces peuples ſont errants; ils trouvent partout & leurs armes & leur nourriture. Ils ſont les ſeuls qui oſent ſe meſurer avec les Européens en raſe campagne; avec la fronde ils lancent de loin la mort à l'ennemi. Ils ſe ſervent encore des lances & des javelots. La guerre ne les fatigue pas. Ils ſe croyent victorieux, lorſqu'ils remportent la tête d'un Eſpagnol, quoique payée avec celles de cent Indiens. Ainſi la fierté Eſpagnole a dû ſe plier, pour faire la premiere les ouvertures d'un accommodement.

Au milieu de ces hoſtilités les établiſſements de Coquimbo, de Valparaiſo, de la Conception, de Valdivia, de Sant-Yago, ſe ſont formés dans le Chili.

Celui-ci eſt la capitale de l'état. Dans cette contrée s'eſt formée ſucceſſivement une population de quatre à cinq cents mille ames. Les eſclaves y ſont conſacrés aux ſervices domeſtiques. Les habitants y vivent paiſiblement, en labourant la terre. Un climat très beau, un terroir très fertile les encourage à ces travaux. On y recueille du bled, de l'huile. Le Chili poſſede encore un excellent cuivre. Cet établiſſement peut dorénavant couvrir les dépenſes de ſon entretien, quoique couteux par l'étendue des garniſons.

Le Chili fait le commerce avec les Indiens, avec le Pérou & le Paraguay. Le premier leur vend le *poncho* (eſpece d'étoffe de laine.) Ils ont entre eux des foires, où l'on échange les marchandiſes avec une droiture, une confiance, inconnues à des nations, qui ont une religion & une police. Autrefois on leur vendit des eaux-de-vie & des vins; mais ces boiſſons qui abrutiſſent les hommes ſous le pôle, les rendent furieux ſous l'équateur. Il faut donc louer les Eſpagnols d'avoir renoncé à ce commerce.

Le Chili fournit au Pérou des cuirs, des fruits ſecs, du cuivre, des viandes ſalées, des chevaux, du chanvre, des grains; qu'il échange contre du ſucre, du tabac, du cacao, de la fayence, & quelques objets de luxe. Il envoye au Paraguay des vins, des eaux-de-vie, des huiles & ſurtout de l'or, contre des mulets, de la cire, du coton, l'herbe de Paraguay, des Nègres. Cette communication ſe fait par terre.

LE Paraguay eſt une vaſte région, bornée au Nord par le Pérou & le Bréſil; au Midi par les terres Magellaniques; au Levant par le Bréſil; au Couchant par le Chili & le Pérou. Il doit ſon nom à un grand fleuve, dont la ſource eſt près de Campo de Paracis. Avant l'arrivée des Eſpagnols dans ce pays, il y avoit un grand nombre de peuplades, leſquelles vivoient de la chaſſe, de la pêche & des fruits ſauvages, de miel & de quelques racines. Ceux des Eſpagnols & des Portugais qui ſe montrerent les premiers dans le Paraguay, furent maſſacrés. En 1535 des forces plus impérieuſes parurent ſur le fleuve de la Plata, ſous la conduite de Mendoça, qui fonda Buenos-Aires. Le beſoin les fit monter la riviere, où ils bâtirent à trois cents lieues de la mer l'Aſſomption. La néceſſité les obligea de s'unir avec les Indiens; de leurs mariages eſt ſortie la race des Métis, qui, avec le temps, devint ſi commune dans l'Amérique Méridionale. Mais cette union n'empêcha pas les Eſpagnols d'être cruels envers les Indiens, lorſque la ſoif de l'or les y engagea. Cependant cette colonie devint de jour en jour plus nombreuſe; mais des émigrations, faites dans le deſſein de découvrir des mines, la firent languir, & il fallut des ordres réitérés de la métropole, pour les déterminer à rétablir Buenos-Aires.

CEUX des Indiens qui tenoient davantage à leur liberté, s'éloignerent de plus en plus juſque dans le pays de Chaco. Celui-ci paſſe pour un des meilleurs

de l'Amérique ; il compte deux cents cinquante lieues de long, & cent cinquante de large. Plusieurs nations habitent ce pays ; on ne les connoît qu'imparfaitement. Malgré les incurſions fréquentes des naturels du pays, l'Eſpagne eſt parvenue à former dans cette région immenſe trois établiſſements. Ceux de Tucuman & de Paraguay ſpécialement ainſi nommé, méritent trop peu l'attention pour être expoſés dans ce précis. Buenos-Aires, qui conſtituoit jadis une partie du Paraguay, eſt le chef-lieu de la province. Sa ſituation eſt aſſez belle, ſon climat eſt ſain. Elle eſt régulierement bâtie. Sa population s'éleve à trente mille ames. Une fortereſſe & une garniſon de ſept cents hommes la gardent. Cette ville eſt éloignée ſoixante lieues de la mer; les vaiſſeaux y arrivent par un fleuve qui manque d'eau, & qui eſt ſemé d'écueils. Les tempêtes y ſont plus fréquentes qu'en pleine mer. A trois lieues de la ville, ils doivent débarquer leurs marchandiſes.

La plus riche des productions qui ſorte des trois provinces, c'eſt l'herbe de Paraguay. Elle eſt la feuille d'un arbre de grandeur moyenne. Cette feuille eſt diviſée en trois claſſes. Elle fait les délices des ſauvages & des habitants Européens de l'Amérique Méridionale. On la jette ſéchée & presque en pouſſiere dans une coupe avec du ſucre, du jus de citron & des paſtilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante verſée par-deſſus doit être bue ſur le champ, pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir.

On envoye encore de Buenos-Aires, par le Tucuman, des mulets pour l'uſage des Péruviens.

Il n'y a que très peu de communication entre les bourgades ſemées de loin en loin dans tout ce pays. Elle ſeroit d'ailleurs ſuperflue pour des hommes, qui n'ont rien à s'offrir, rien à ſe demander. Buenos-Aires ſeul trouve un grand intérêt à s'ouvrir un commerce aſſez régulier avec le Chili & avec le Pérou. A travers les déſerts des chariots portent les marchandiſes à leurs deſtinations reſpectives. Pluſieurs de ces chariots ſe joignent, pour être en état de réſiſter aux nations ſauvages, qui les attaquent ſouvent dans leur marche. Ces chariots ſont traînés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux & font ſept lieues par jour. Ces voitures ſont toujours ſuivies d'un troupeau de bêtes à poil & à corne. Depuis 1764, on eſt venu à bout d'établir une poſte réguliere entre les capitales du Pérou, du Paraguay & du Chili. Quelques bêtes à corne que les Eſpagnols ont laiſſées dans les campagnes voiſines de Buenos-Aires ſe ſont tellement multipliées, que la chaſſe en eſt devenue lucrative, & que l'exportation des cuirs eſt devenue importante. On vend ordinairement les cuirs, qui n'ont aucun défaut, à raiſon de 30 liv.

Depuis 1748 jusqu'en 1753 l'Eſpagne reçut par an, de la colonie de Paraguay 8,752,065 liv.

Cette ſomme doit néceſſairement augmenter, par ce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écouloient les richeſſes, eſt ſortie des mains des Portugais; parce que Buenos-Aires étant devenu le

ſiege d'une vice-royauté, le gouvernement civil en a pris une exiſtence mieux réglée.

POUR réparer les dévaſtations que l'eſprit deſtructeur des Eſpagnols avoit fait commettre dans le Nouveau-Monde, des miſſionnaires-jéſuites tâcherent de civiliſer les ſauvages, dont la vie errante les avoit arrachés à cette tyrannie. Pour y réuſſir, ils n'employerent que la perſuaſion & la douceur. Leur conduite fut également humaine & ſage. A-peine les eurent-ils aſſemblés, qu'ils les firent jouir de tous les biens, qu'on leur avoit promis. Tout ce qu'on admiroit dans la légiſlation des Incas ſe retrouva au Paraguay: La diviſion des terres en trois parts, pour les temples, pour le public & pour les particuliers; le travail pour les orphelins, les vieillards & les ſoldats; le prix accordé aux belles actions; l'inſpection ou la cenſure des mœurs; le reſſort de la bienveillance; les fêtes mêlées aux travaux; les précautions contre l'oiſiveté; le reſpect pour la religion & les vertus. Les loix étoient encore plus douces dans le Paraguay qu'au Pérou.

Une ſociété d'hommes, fondée ſur de ſi belles inſtitutions, auroit dû ſe multiplier extrêmement. On n'eſt pas d'accord ſur les cauſes qui en ont retardé la population. Les Portugais ont détruit, en 1631, pluſieurs de ces peuplades. La petite-vérole y a répandu une grande mortalité. On en accuſe encore les jéſuites; mais cette accuſation n'a jamais été bien conſtatée; l'on n'a pas encore prouvé que leur avarice ou leur mauvaiſe adminiſtration ait occaſionné

cette dépopulation. Par la ſageſſe de leurs arrangements, ils étoient les maîtres des penſées, des affections, des forces de leurs néophites, auxquels ils avoient fait apprendre l'exercice des armes. Le grand pouvoir de ces législateurs donna des inquiétudes à la politique; on les regardoit comme très redoutables. On fit donc ſortir, en 1768, les miſſions des mains des jéſuites. Elles étoient dans le meilleur ordre poſſible, dans la plus grande abondance. Si les Indiens étoient peut-être dégoûtés de leurs conducteurs, c'eſt que l'homme aime à être libre & que le comble de l'ordre mene à l'aſſujettiſſement, à la gêne & à l'eſclavage. Depuis que ce pays eſt ſous la domination immédiate de la métropole, on y a tout laiſſé ſubſiſter; on en confia l'inſpection à un chef, qui a trois lieutenants, & ce qui eſt du reſſort de la religion à des moines. On cherche à peupler de ces Indiens les bords fertiles, mais inhabités, de Rio-Plata, depuis Buenos-Aires juſqu'à l'Aſſomption. Mais lorsque ces peuples ſe prêteront aux vues de l'Eſpagne, ils ceſſeront de former une nation: quoiqu'il arrive, le plus bel édifice élevé dans le Nouveau-Monde, ſera renverſé.

Ce tableau d'horreur & des révolutions, qui ont agité l'Amérique Méridionale, doit ſuffire dans ce précis.

Passons maintenant un œil rapide ſur ſes habitants. Il eſt défendu aux Eſpagnols de paſſer dans les poſſeſſions de l'Eſpagne en Amérique, ſans la permiſſion du gouvernement, qu'on obtient aiſément.

On déſigne ſous le nom de Créoles ceux qui y ſont nés de parents Eſpagnols, mais qui n'y jouiſſent pas de la même diſtinction que leurs peres & leurs meres. Pluſieurs parmi eux ſont nés des anciens conquérants de ce monde. La métropole les a toujours éloignés des places de confiance. Cet arrangement les jetta dans le découragement, & il les plongea dans une dégradation totale. Les plus éclairés parmi eux ſe ſont livrés au commerce.

Ils affectent une grande ſupériorité ſur les *Metis*, nés du mélange de la race Européenne & Indienne. Maintenant leur couleur ne differe en rien de celle des Blancs, tous très baſanés. Ils ſe livrent généralement aux arts mécaniques, à moins que des alliances heureuſes ne les faſſent ſortir de cette médiocrité.

On ne s'appercevoit pas plutôt que les Nègres étoient les plus propres aux travaux, qu'on n'y vît en aborder un grand nombre. La paix d'Utrecht accorda aux Anglois la liberté de porter quatre mille huit cents Africains en Amérique. Chaque Nègre payoit environ trente-trois piaſtres de droit d'entrée. La compagnie du Sud ſe déchargea de cet impôt, en prêtant à la cour de Madrid, 1,080,000 liv., qui devoient être rembourſées en dix ans. Depuis 1748, cette compagnie a cédé ſes droits à des particuliers. Cependant par l'acte de la cour de Madrid, par lequel elle s'eſt fait accorder par le Portugal deux iſles ſur la côte d'Afrique, il paroît qu'elle eſt ſérieuſement intentionnée de ſortir de la dépendance, où elle s'eſt trou-

trouvée à cet égard des nations commerçantes. Ces Negres s'occupent en partie, à l'exploitation des mines; mais le ſervice domeſtique a été la deſtination du plus grand nombre. De confidents des plaiſirs de leurs maîtres, ils ſe ſont conduits à la liberté. Leurs deſcendants ſe ſont alliés tantôt avec les Européens, tantôt avec les Mexicains; ils ont formé la race nombreuſe & vigoureuſe des Mulâtres, qui, comme celle des Métis, mais deux ou trois générations plus tard, parvient à la couleur & à la conſidération des Blancs. Tous ces Negres ont un empire décidé ſur le malheureux indigene. Les Indiens forment la derniere claſſe des hommes, dans une région, qui appartenoit toute entiere à leurs ancêtres. Leur infortune commença à l'époque de la conquête. Colomb les attacha aux terres, qu'il diſtribua aux vainqueurs. On les remit en liberté, conformément aux ordres de la cour. Pluſieurs circonſtances les firent rentrer dans les fers, & contribuerent à y en mettre un beaucoup plus grand nombre. Un détail circonſtanciédes révolutions, qu'a ſubies la deſtinée de ces malheureux, bien qu'intéreſſant, occuperoit trop de place dans cet abregé. Il doit ſuffire de faire entrevoir, que leur deſtinée a varié ſelon les idées du miniſtere Eſpagnol, ſelon l'intelligence & la probité des chefs, qui commandoient dans les poſſeſſions Eſpagnoles en Amérique.

Il falloit un gouvernement aux différents peuples dont nous venons de parler. La cour de Madrid donna la préférence au plus abſolu. Le monarque

deſpote dans ſes conquêtes, confia l'exercice de ſon pouvoir à deux délégués, qui ſous le tître de vice-rois, devoient jouir, tout le temps de leur commiſſion, des prérogatives de la ſouveraineté. On les entoura d'une repréſentation, propre à inſpirer aux Indiens du reſpect & même de la terreur. Leur conduite fut ſoumiſe à la cenſure du conſeil des Indes, tribunal érigé en Europe pour régir les provinces conquiſes dans le Nouveau-Monde. Dans ces contrées on établit ſucceſſivement dix cours de juſtice, chargées d'aſſurer la tranquillité des citoyens, & de terminer les différends qui s'éleveroient entre eux. Le régime eccléſiaſtique, en créant une foule d'évêchés, en peuplant, pour ainſi dire, le pays d'égliſes & de couvents, ſembla d'abord avoir pour but de dépeupler entierement ces régions, après en avoir englouti tous les tréſors. Ce n'eſt que depuis 1757, que la cour de Madrid a pris des meſures, pour arrêter ces abus multipliés.

Lorsque les Eſpagnols ſe voyoient ſolidement établis dans ces contrées, leur ſouverain, comme il ſe regardoit devenu tel par le droit de conquête & par la donation du pape, ordonna que les terres ſeroient partagées parmi les troupes; que chacun en auroit une portion, proportionnée à ſon grade. Des particuliers puiſſants, encouragés par des diſtinctions & des privileges, conſtruiſirent la plupart des villes, & le gouvernement eut ſoin qu'on les plaçât convenablement. Il étoit défendu de s'y fixer, à moins que d'avoir certains biens-fonds, principale-

ment ce qui eſt néceſſaire dans l'économie rurale, comme vaches, &c. Mais l'agriculture fut un objet de mépris pour les premiers Eſpagnols, épris de l'eſpérance d'une fortune rapide & brillante. Philippe II, qui ne pouvoit ſuffire à toutes ſes dépenſes, fit vendre les champs de l'Amérique, même ceux qu'on avoit donnés à des particuliers. Ceux qui découvriroient des mines dans leurs terres, en feroient les propriétaires.

DE toute antiquité les mines, de quelque nature qu'elles fuſſent, livroient au fiſc Eſpagnol, le cinquieme de leur produit. Au Pérou on fut obligé de le réduire au dixieme pour l'or, & même pour l'argent, & de vendre à un prix plus bas le mercure. Tout porte à croire que l'Eſpagne ſera obligée à de nouveaux ſacrifices. C'eſt que les mines perdent journellement de leur valeur par la multiplication des métaux.

LORSQUE le gouvernement ſera forcé de renoncer aux droits, qu'il percevoit ſur leurs produits, il aura encore aſſez de reſſources pour payer les frais de la ſouveraineté. Toutes les marchandiſes vendues en gros, & qui ne s'étendent pas aux conſommations journalieres, payent le droit d'alcavala. Celui-ci a varié ſelon les beſoins ; il a été depuis deux jusqu'à dix pour cent. Le papier timbré doit encore payer une redevance à l'Etat. Le monopole du tabac fut introduit, un peu plus tôt ; un peu plus tard, dans toute la domination Eſpagnole en Amérique. Le fiſc s'appropria celui

de la poudre, du plomb & des cartes. Mais le plus étrange des impôts eſt la croiſade. Il differe ſelon le rang; le moindre eſt de 35 ſols & le plus fort eſt de 13 liv. Pour cet argent les peuples obtiennent la liberté de ſe faire abſoudre par leurs confeſſeurs des crimes réſervés aux papes, & aux évêques; le droit d'uſer dans les jours d'abſtinence de quelques nourritures prohibées, &c. Le gouvernement n'oblige pas exactement ſes ſujets à prendre ces bulles, mais l'autorité eccléſiaſtique & leur foibleſſe les y forcent.

L'ESPAGNE retire de ſes poſſeſſions réunies dans le continent de l'Amérique 90,100,000 liv. Les dépenſes locales abſorbent 56,700,000. Il reſte donc pour le fiſc 34,500,000 liv. Ajoutez à cette ſomme 20,584,450 liv. qu'il perçoit en Europe même ſur tous les objets envoyés aux colonies, ou qui en arrivent; & vous trouverez que la cour de Madrid tire annuellement, 55,084,450 liv. de ſes provinces du Nouveau-Monde. Immédiatement après la conquête de toutes ces riches poſſeſſions, l'Eſpagne ſongea à s'aſſurer de toutes leurs productions, & de leur approviſionnement entier. Toute liaiſon avec des établiſſements étrangers, avec des étrangers établis depuis longtemps à Cadix, fut interdite. Le commerce que firent les Eſpagnols mêmes avec les colonies, fut aſſujetti à des formalités gênantes. L'oppreſſion des douanes acheva de tout perdre. Une conduite auſſi contraire à la ſaine politique ſeroit inconcevable, ſans la barbarie, la ſuperſtition & la ſtu-

pidité, lesquelles obſcurciſſoient & en Eſpagne & dans l'Europe entiere, la lumiere, qui en avoit été bannie depuis douze ſiècles. L'orgueil de la nation Eſpagnole fut un obſtacle, qui la rendit peu propre à mettre à profit les connoiſſances d'autres nations; ſon inactivité encouragea l'induſtrie de ſes voiſins. Un miniſtere préſomptueux ne revint jamais ſur ſes pas, quelque faux qu'ils fuſſent. La découverte des richeſſes du Nouveau-Monde fit tomber totalement l'induſtrie de ce peuple & ſes manufactures. Les guerres, l'inquiſition, les moines mirent la derniere main à la ruine de ce royaume, inſignement affoibli par la proſcription des Maures, laquelle lui avoit coûté un million d'hommes actifs & induſtrieux.

PENDANT que la métropole dépériſſoit, il n'étoit pas poſſible que les colonies proſpéraſſent. L'ivreſſe des victoires l'empêcha d'y établir une adminiſtration fondée ſur de bons principes. La dépopulation de l'Amérique fut le premier effet d'une rage ſanguinaire. Les mines furent le tombeau des milliers d'Indiens. Ceux qui ne périſſoient pas de cette façon, gémirent dans l'eſclavage, attachés aux terres que les Eſpagnols avoient partagées entre eux, où ils expirerent bientôt. Toutes ces poſſeſſions ſe voyoient ſans induſtrie, ſans richeſſes, ſans armes, ſans magaſins & ſans ſoldats. Le commerce ne fut que l'art de tromper, & la fraude détourna une grande partie des revenus qui devoient entrer dans les coffres du ſouverain.

HEUREUSEMENT ces temps ſont paſſés. L'a-

griculture, les manufactures & le commerce ſe ranimment. Tout ce royaume commence à prendre une exiſtence plus raiſonnable. Son revenu s'eſt élevé à 140,000,000 liv. Ses dettes ne ſurpaſſoient pas, en 1759, 160,000,000 liv. Il ſemble que le caractère Eſpagnol ſe purge de ſon orgueil; ce qui lui en reſte, peut être dirigé vers le bien. L'Eſpagne ne compte que 9,307,804 habitants, & pas la dixieme partie qu'il lui faut dans ſes colonies. Pour augmenter la claſſe laborieuſe, elle doit diminuer ſon clergé; elle peut ſe paſſer encore des deux tiers de ſes ſoldats. Tout lui crie d'appeller dans ſon ſein des étrangers, quelle qu'en ſoit la religion. Ces bras ne ſçauroient être plus utilement occupés que dans l'agriculture. L'Eſpagne vend tous les ans à l'étranger en laine, en ſoie, en huile, en fer, en ſoude, en fruits, pour plus de 80,000,000 liv. Ces exportations, dont la plupart ne peuvent être remplacées par aucun ſol de l'Europe, ſont ſuſceptibles d'une augmentation immenſe. Les denrées de l'Amérique peuvent lui devenir encore plus utiles. Plus d'intelligence dans la métallurgie rapporteroit plus de métaux. L'Eſpagne doit encore à l'Amérique, elle doit au monde entier d'en rapprocher les limites, en creuſant dans l'iſthme de Panama, un canal navigable de cinq lieues, qui formeroit une communication entre les deux mers. Toutefois elle doit fonder ſa proſpérité ſur les productions de ſon ſol fertile, qui ſont d'une valeur conſtante. Ses poſſeſſions immenſes offrent cent nouvelles branches d'induſtrie, de nouvelles ſources de

tréſors. Peut-être lui conviendroit-il d'ouvrir tous ſes ports au commerce avec l'Amérique.

Les richeſſes du Pérou tenterent ſucceſſivement l'avidité des Anglois, des Hollandois & des François; mais leurs tentatives pour s'y établir furent inutiles. Cependant il eſt vraiſemblable que l'amiral Anſon auroit pu réuſſir dans ſon expédition, s'il n'avoit pas été forcé de doubler le Cap Horn, dans une ſaiſon où la mer n'eſt nullement praticable. A croire le ſentiment de cet illuſtre navigateur, une expédition faite avec douze vaiſſeaux de guerre réuſſiroit certainement. En ſe ſaiſiſſant de Valdivia, tout le Chili ſeroit ouvert. Les côtes du Pérou ſeroient encore moins de réſiſtance. Mais la face des affaires a totalement changé, depuis que l'Eſpagne a au Pérou des troupes bien disciplinées, bien conduites; depuis que la milice y eſt ſur un meilleur pied; & une invaſion dans ce pays eſt devenue chimérique, principalement lorsque les forces de mer y ſont proportionnées aux forces de terre. Que même les Anglois euſſent le ſuccès de conquérir ce pays, les Eſpagnols idolâtres de leur culte, ne ſe courberoient jamais ſous leur joug. Mais, dit-on, le projet de cette nation étoit de rendre le Mexique indépendant de la métropole, & de s'y aſſurer le commerce excluſif. Toutes ces idées pouvoient peut-être ſe réaliſer, il y a trente ans; mais elles ſont devenues fantaſtiques, depuis que l'Eſpagne a une armée & une flotte formidables.

CHAPITRE IX.

Etabliſſements des Portugais dans le Bréſil. Guerres qu'ils y ont ſoutenues. Productions & richeſſes de cette colonie.

Le Bréſil eſt un continent immenſe, borné au Nord par la riviere des Amazones, au Sud par la riviere de la Plata, à l'Eſt par la mer, au Couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrents, de rivieres & de montagnes, qui le ſéparent des poſſeſſions Eſpagnoles. Pierre Alvarez Cabral en fit la découverte, en 1500. Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, il prit tellement au large, qu'il ſe trouva à la vue d'une terre inconnue, ſituée à l'Oueſt. Une tempête l'obligea d'y chercher un aſyle. Il mouilla ſur la côte au quinzieme dégré de latitude auſtrale, dans un lieu qu'il nomma Porto-Seguro. Il en prit poſſeſſion, en lui donnant le nom de Sainte-Croix, auquel l'on ſubſtitua depuis celui de Bréſil; parce que le bois de ce nom étoit la plus précieuſe production de ce pays. La cour de Lisbonne le fit d'abord viſiter; mais n'y ayant trouvé ni de l'or ni de l'argent, on le négligea. Ses premiers habitants Portugais furent compoſés de ſcélérats, de perſonnes perdues par les débauches. Tous les ans il partoit du Portugal un ou deux batiments, qui les alloient y porter. Ils n'en rapportoient que de

perroquets, des bois de teinture & de marqueterie.

L'ASIE occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune & de la gloire. Les Portugais étoient devenus célébres par les exploits qu'ils y avoient faits.

MALGRÉ la haine la plus vive & la plus invétérée, que les Portugais avoient vouée aux Espagnols, ils ne laissoient d'en adopter les maximes, & entre autres l'inquisition. Depuis cette époque, on envoya encore au Brésil les malheureux proscrits par ce triste tribunal, après qu'il les eut dépouillés de leurs biens. On partagea ensuite le Brésil parmi plusieurs grands seigneurs, auxquels on accorda des privileges, à peu près égaux à la souveraineté.

LORS de l'arrivée des Portugais dans cette contrée, elle étoit habitée par de petites peuplades isolées, sans communication mutuelle, ou cachées dans les forêts, ou qui vivoient dans les plaines, ou sur les bords des rivieres. Ces hommes étoient de la taille des Européens, mais ils étoient moins robustes; ils vivoient de la chasse, de la pêche, de la culture des champs. Ils avoient moins de maladies. Ils ne connoissoient aucun vêtement. Chaque peuplade avoit son idiôme particulier; aucun n'avoit des termes pour exprimer des idées abstraites. Leur nourriture étoit très simple. Leur plus grand plaisir étoit la danse & une musique monotone. Sans loix & sans chefs ils vivoient dans la tranquillité, n'ayant aucune idée d'une vie future.

Elle étoit quelquefois troublée par des devins, qui avoient ſurpris leur crédulité. De temps en temps on maſſacroit ces impoſteurs, ce qui arrêta un peu l'eſprit de menſonge. Ils n'avoient aucune prédilection pour leur patrie. Ils avoient autant de femmes, qu'ils vouloient; ils s'en ſéparoient, dès qu'ils en étoient dégoûtés. L'adultere étoit puni dans les femmes du ſupplice de mort.

Les voyageurs étoient reçus au Bréſil avec des égards marqués. Les femmes leur prodiguoient toutes ſortes de politeſſes. Aucun peuple ne fut jamais plus hoſpitalier que les Bréſiliens. Cette hoſpitalité a diminué, à meſure qu'ils ſont devenus plus civiliſés. Ils enterroient leurs morts debout, dans une foſſe ronde. Si c'étoit un chef de famille, on enſévéliſſoit avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſes armes. Lorſque ces peuplades changeoient de demeure, on mettoit des pierres remarquables ſur la foſſe des morts les plus reſpectés. Jamais on n'approchoit de ces monuments de douleur, ſans pouſſer des cris effrayants. Le deſir de venger leurs proches parents, ou leurs amis, étoit l'unique motif de leurs guerres. Les combattants étoient armés d'une maſſue de bois d'ébene, qui avoit ſix pieds de long. Leurs arcs & leurs fleches étoient du même bois. Ils avoient pour inſtruments de muſique guerriere, des flûtes faites avec les oſſements de leurs ennemis. Leurs généraux étoient les meilleurs ſoldats des guerres précédentes. Les premieres attaques ne ſe faiſoient jamais à découvert. Chaque armée cherchoit à ſe mé-

nager des ſurpriſes. Leur ambition ſe réduiſoit à faire des priſonniers, qu'ils mangeoient avec l'appareil d'un feſtin. Mais ils ne mangeoient jamais ceux qui avoient péri dans l'action. On conſervoit précieuſement les têtes des tués dans les combats.

Ces mœurs n'avoient pas diſpoſé les Bréſiliens à recevoir patiemment les fers dont on vouloit les charger. Mais que pouvoient ces ſauvages contre les armes & la diſcipline de l'Europe! En 1549, la cour de Lisbonne s'aviſa de donner une exiſtence mieux conditionnée à cette colonie. Pour lui donner un centre, on bâtit San-Salvador. Mais la gloire de civiliſer cette nation étoit réſervée aux jéſuites. Pour y réuſſir, ils n'y employoient que la douce voye de la bienfaiſance, avec laquelle ils ſe gagnoient les cœurs des ſauvages, qui ne ſçavoient réſiſter à des armes auſſi impérieuſes. Quel contraſte dans les effets avec ceux, que les armes & les vaiſſeaux des Eſpagnols ont eus pendant deux ſiecles! Tandis que des milliers de ſoldats changeoient deux grands empires policés en déſerts, des ſauvages errants, quelques miſſionnaires ont changé de petites nations errantes en pluſieurs grands peuples policés!

Un concours de circonſtances, principalement l'ambition & l'abus que faiſoient les jéſuites de leur pouvoir, ont entrainé l'anéantiſſement de cet ordre.

La tranquillité que ces religieux avoient donnée à la colonie fut miſe à profit. Depuis quelques années, des cannes à ſucre avoient été portées de Ma-

dere au Bréſil, dont le terroir & le climat y avoient été trouvés favorables. Cette culture s'eſt accrue beaucoup, depuis qu'on y employe les Nègres.

CETTE proſpérité excita la cupidité des François; mais ils échouoient dans leur projet d'y former un établiſſement. Les Hollandois, qui étoient dans ce temps en guerre avec l'Eſpagne, maîtreſſe du Bréſil, & qui avoient formé, en 1621, une Compagnie des Indes Occidentales, furent plus heureux dans leur plan de conquérir encore ce pays. L'exécution de cette entrepriſe fut confiée à Jacob Willemſen. San-Salvador, la capitale de ce pays, & tout le reſte ſe rendit à la vue de la flotte Hollandoiſe. Ce revers, quoique terrible, n'affligea point la cour d'Eſpagne, qui ne chercha qu'à humilier les Portugais, qu'elle ne trouva pas aſſez ſoumis à ſa volonté; & la perte du Bréſil devoit rendre cette nation plus dépendante d'elle.

CEPENDANT Philippe II. les exhorta, en 1626, de ne pas perdre courage, à faire des efforts généreux, en leur faiſant entrevoir ſon appui. On arma donc vingt-ſix vaiſſeaux. Ceux-ci réuſſirent d'autant mieux dans leur entrepriſe de reprendre le Bréſil, que l'archevêque de San-Salvador leur avoit rendu ce projet plus facile. S'étant mis à la tête de quinze cents hommes, il avoit enfermé les Hollandois, qui, réduits à l'extrêmité par la faim, la miſere & l'ennui, forcerent leur gouverneur de ſe rendre. Cet échec dépouilla la nouvelle compagnie de ſes poſſeſſions; mais elle ne laiſſa pas de s'enrichir

par le commerce & par les captures. Elle arma en treize ans, huit cents navires, dont la dépenſe montoit à 90,000,000 liv. Elle en prit cinq cents quarante-cinq à l'ennemi, leſquels, avec les marchandiſes dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 liv. Cette proſpérité la mit en état d'attaquer de nouveau le Bréſil. Son Amiral Lonk arriva, au commencement de 1630, avec quarante-ſix vaiſſeaux de guerre ſur la côte de Fernambucq, une des plus grandes provinces du pays, & la mieux fortifiée. Les troupes qu'il avoit laiſſées en partant, ſubjuguerent, dans les années 1633, 1634 & 1635, les contrées limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Bréſil, celle qui offroit par conſéquent le plus de denrées. Ces ſuccès décident la conquête du Bréſil entier. L'exploit en eſt confié à Maurice de Naſſau, qui le ſoumet malgré une réſiſtance opiniâtre de la part des Portugais.

UNE proſpérité, auſſi éclatante dans ſon commencement, devoit s'éclipſer bientôt. Cet événement étoit dû au changement arrivé dans la face des affaires politiques de l'Europe, & à l'inſouciance ordinaire des Hollandois ſur l'article de l'état militaire. Depuis que les Portugais avoient ſubi le joug de l'Eſpagne, ils n'avoient plus connu de bonheur. Philippe II. n'avoit cherché qu'à les dégrader. Son fils, fidele au Syſtême de ſon pere, les avoit laiſſé dépouiller d'une foule de conquêtes très riches, que leurs ancêtres avoient, avec tant de gloire, achetées au prix de tant de ſang & de tréſors. Philippe IV.

attaque à découvert leur adminiſtration, leurs privileges, leurs mœurs, tout ce qui leur étoit le plus cher. La perte bien méritée du Portugal juſtement révolté, fut la ſuite de ce procédé indigne. Le Roi d'Eſpagne fut honteuſement proſcrit, & le Duc de Bragance fut mis ſur le trône de ſes peres. Le nouveau Roi lia ſes intérêts à ceux de tous les ennemis de l'Eſpagne. Il conclut en particulier le 23 Juin 1641, avec les Provinces-Unies une alliance offenſive & défenſive pour l'Europe, & une trêve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales.

DÈS ce moment Naſſau & les troupes furent rappellées; les fortifications tomberent en ruine; l'on vendit les munitions de guerre; finalement l'on confia le gouvernement d'un établiſſement auſſi riche au noble & digne triumvirat d'un marchand, d'un orfevre & d'un charpentier: de même qu'on voit encore de nos jours cette république, du gouvernement de laquelle on vante encore la ſageſſe, confier ſes plus riches poſſeſſions à des négociants ou à des particuliers, qui n'ont pas la premiere idée de l'art militaire.

L'IMPUISSANCE des Hollandois encouragea les Portugais, impatients de ce joug étranger, à ſe révolter. Cette entrepriſe, conduite par le riche & courageux Jean Fernandez de Viera étoit déjà trop avancée, pour ne pas être achevée, malgré la défenſe de Jean IV, effrayé des armements conſiderables qui ſe préparoient en Hollande. Le peu de ces républicains, qui avoient échappé au fer

& à la famine, évacue le Bréſil par une capitulation du 28 Janvier 1654. Cette convention fut ratifiée par un traité formel. Ainſi ſortit des mains des Hollandois une conquête, qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-Monde, & donner à la république une conſiſtance, qu'elle ne pouvoit obtenir de ſon propre territoire.

ALORS les Portugais ſongerent à en tirer parti. Dans le deſſein d'étendre cette poſſeſſion, ils s'avancerent au Midi vers la riviere de la Plata & au Nord juſqu'à celle des Amazones. Mais les Eſpagnols paroiſſoient en poſſeſſion de ces deux fleuves. On réſolut de les en chaſſer, ou d'en partager avec eux l'empire. L'Amazone, lorſque cette riviere eſt groſſie par pluſieurs torrents, eſt une des plus grandes de l'univers. Son embouchure qui ſe trouve ſous l'équateur, a une largeur de cinquante lieues. Elle fut découverte, en 1500, par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb, & ſa ſource par Gonzale de Pizarre. Orellana en parcourut toute l'étendue, ayant à ſurmonter un grand nombre de périls. Ce voyage donna moins de lumieres qu'il n'inſpirât de curioſité. Quelques brigands partis, en 1560, de Cuſco avec ſept cents hommes, deſcendent par l'Amazone dans l'Océan, & ils abordent à la Trinité. Ce pays, celui de Caraque & de Sainte-Marthe ſe couvrent de carnage & de deſtruction. Ils pénetrent enſuite dans la Nouvelle-Grenade, où tout devoit être mis à feu & à ſang. Un corps de troupes, as-

ſemblées avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les diſperſe. Cependant l'honneur d'éclaircir l'hiſtoire de cette riviere étoit dû à la nation Portugaiſe, gouvernée alors par le roi d'Eſpagne. Le réſultat de leurs voyages fit naître à la cour de Madrid le plan de ſe ſervir de ce fleuve, pour rendre la navigation plus ſûre, & la communication entre ſes diverſes poſſeſſions plus facile. Mais la révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône, fit évanouir ces projets. Chacune des deux nations s'approprià la partie de ce fleuve, qui étoit à ſa bienſéance. Des miſſionnaires Eſpagnols firent des efforts inouïs pour civiliſer les ſauvages de ce pays. Ces efforts ſeroient incroyables, ſi l'on ne réfléchiſſoit au plaiſir, que l'homme doit trouver à devenir le pere, le légiſlateur, le chef & le roi des ſauvages, unis en ſociété. Cependant cette entrepriſe n'eut qu'un ſuccès paſſager.

En 1680 les Portugais avoient formé ſur la rive ſeptentrionale de la riviere de la Plata, l'établiſſement de Saint-Sacrement. Cette colonie a occaſionné des conteſtations perpétuelles entre les cours de Madrid & de Lisbonne. Le traité de 1778 l'a cédée aux Eſpagnols, qui ont reſtitué aux Portugais le territoire de la riviere de Saint Pierre.

Cependant les paiſibles & induſtrieux habitants du Bréſil multiplioient leurs cultures & leurs exportations. Les échanges ſe faiſoient par la voye d'une flotte, partie de Lisbonne & de Porto, dans le mois de Mars. Ces bâtiments ſe réuniſſoient tous

à la

à la hauteur de la Bahia, pour regagner les rades du Portugal, dans les mois de Septembre ou d'Octobre de l'année ſuivante. Cet aſſujetiſſement qui gênoit la liberté des ſpéculations, fit languir le commerce.

LA découverte des mines d'or & de diamants fit mettre la partie la plus importante du Bréſil ſous le joug du monopole. Au ſein des ruines de Lisbonne, on vit établir une compagnie excluſive pour vendre à l'étranger, au Bréſil & même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins ſi connus ſous le nom de Porto, qui forment la boiſſon ordinaire des Anglois. Un pareil arrangement anéantiſſoit le commerce de Porto, devenu la premiere ville du royaume, après la deſtruction de la capitale. Il ne tendoit pas moins au détriment de la colonie.

LE Bréſil eſt actuellement diviſé en neuf provinces, toutes conduites par un commandant particulier. Quoique ſubordonné au vice-roi, il reçoit directement des ordres de la cour de Lisbonne. Il leur eſt défendu de ſe marier dans leur diſtrict, de faire le commerce, d'accepter le moindre préſent. L'état civil & militaire y eſt réglé ſur le même pied qu'en Portugal. La colonie compte quinze mille huit cents quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, & vingt-un mille huit cents cinquante hommes de milice. On y compte ſix évêchés, qui reconnoiſſent pour leur métropole l'archevêché de Bahia. Parmi les paſteurs ſubalternes, il n'y a que les miſſionnaires qui ſoient payés par le gouvernement. Les autres trouvent abondamment de quoi vivre, dans les

bénéfices de leur état. Il y a quelques aſyles pour de vieilles filles à Bahia & à Rio-Janeiro: mais jamais il ne fut permis, dans le Bréſil, de fonder aucun couvent pour des religieuſes. Les moines y ont trouvé plus de facilité. Quoique le tribunal de l'inquiſition ne ſoit pas établi dans ce pays, ſes eccléſiaſtiques ne laiſſent pas d'être imbus de ſes principes ſanguinaires. Les negres y ſont aſſez bien traités; lorſqu'ils ſont laborieux, ils ſe peuvent acheter la liberté, au bout de quelques années.

Le ſort des Indiens n'y étoit pas d'abord ſi heureux; des ordres réitérés, qu'on eut l'adreſſe d'éluder de temps en temps, firent ceſſer cette tyrannie; mais ce ne fut que depuis 1755, que tous les Bréſiliens furent réellement libres. C'eſt l'époque, à laquelle on les déclara citoyens. Cependant, ſi ce ſage changement n'a pas été couronné de ſuites auſſi avantageuſes qu'on étoit en droit de s'en promettre, c'eſt qu'on a négligé d'éclairer les Indiens, & de leur faire vaincre l'habitude de la pareſſe.

Le gouvernement de Para, où il y a la ville de Belem, compte quatre mille cent vingt-huit blancs; neuf mille neuf cents dix-neuf noirs eſclaves ou mulâtres libres; & trente-quatre mille huit cents quarante-quatre Indiens. Celui de Maragnan contient huit mille neuf cents quatre-vingt-treize blancs; dix-ſept mille huit cents quarante-quatre noirs ou mulâtres libres & eſclaves; trente-huit mille neuf cents trente-ſept Indiens, épars ou réunis dans dix bourgades. Ces deux gouvernements languiſſent; ce-

lui de Fernambuc eſt plus important. Il fournit le meilleur ſucre, quantité de cuirs & le bois de Bréſil. L'arbre qui le produit n'eſt pas encore bien connu des botaniſtes. Le commerce de ce bois eſt en monopole. Deux Anglois établis en Portugal, le reçoivent à raiſon de 40 liv. le quintal. Ils le vendent à Lisbonne même, & ils gagnent ſur cet article 72,000 liv. Fernambuc compte dix-neuf mille ſix cents ſoixante-cinq blancs; trente-neuf mille cent trente-deux negres ou mulâtres, & trente-trois mille ſept cents vingt-huit Indiens. On y compte quatre rades. San-Salvador eſt le chef-lieu du gouvernement de Bahia. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture eſt de deux lieues & demie. Chaque côté préſente une fortereſſe, qui en défend l'entrée. Cette cité compte deux mille maiſons, la plupart magnifiquement bâties, richement ameublées. Les femmes s'y font porter faſtueuſement dans des hamacs de coton. La jalouſie des maris eſt le fléau univerſel, qui empoiſonne le plaiſir de leur vie. L'hypocriſie, le fanatiſme & d'autres vices achevent d'empeſter cette ſociété. On compte dans cette province trente-neuf mille ſept cents quatre-vingts blancs; quarante-neuf mille ſix cents quatre-vingt-treize Indiens; ſoixante-huit mille vingt-quatre negres. Outre les productions, qu'elle partage avec les autres provinces, elle a ſur elles l'avantage de la pêche de la baleine & de la culture du tabac. Celle-là languit ſous un privilege excluſif, que les monopoleurs payent au gouvernement 300,000 liv. Cette branche ſe perdra entie-

rement, à moins qu'on ne lui donne plus de liberté. Il paſſe annuellement du Bréſil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui achetés dans la colonie même 18 liv. le cent peſant, lui donnent 180,000 liv. Il en paſſe cinquante-huit mille cinq cents quintaux en Portugal qui, à leur entrée, ſont vendus 40 liv. le cent peſant; ce qui produit 2,340,000 liv. Les deux ſommes réunies ſont un total de 2,520,000. Le gouvernement de Rio-Janeiro n'a que des productions languiſſantes; il n'y a que les cannes à ſucre, qui y proſperent. On y a découvert, il y a environ vingt ans, deux plantes connues ſous le nom de *curuata* & de *tocun*, leſquelles peuvent ſervir à faire des voiles & des cordages. Ce gouvernement compte quarante-ſix mille deux cents ſoixante-onze blancs; trente-deux mille cent vingt-ſix Indiens; cinquante-quatre mille quatre-vingt-onze negres. Le havre de Rio-Janeiro eſt un des plus beaux du monde; il ſert de débouché à tous les produits du Bréſil entier; c'eſt l'entrepôt général du commerce qui ſe fait entre le Portugal & cet établiſſement. Indépendamment des tréſors qu'une circulation ſuivie doit verſer dans la ville de Rio-Janeiro, il y reſte tous les ans 3,000,000 liv. pour les dépenſes du gouvernement, & beaucoup davantage lorſque le gouvernement juge convenable d'y faire conſtruire des vaiſſeaux de guerre. C'eſt la plus riche & la plus belle ville de tout le Bréſil. Les maiſons y ſont généralemment à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique & ornées d'un balcon,

d'où les femmes jettent des fleurs ſur les hommes qu'il leur plaît de diſtinguer. A l'extrêmité de chaque rue, qui ſont toutes alignées, on voit un oratoire, où le peuple chante tous les ſoirs des cantiques devant un ſaint richement logé & nipé. Les mœurs y ſont les mêmes que dans tous les pays à mines. Les fortifications qui ſervent à ſa défenſe, n'en rempliſſent pas la fin, parce que la place peut être attaquée d'un autre côté. Saint-Paul eſt le dernier, le moins important des gouvernements, diſtribués ſur la côte. On n'y compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs; trente-deux mille cent vingt-ſix Indiens, & huit mille neuf cents quatre-vingt-ſept negres ou mulâtres. Il n'envoye à l'Europe qu'un peu de coton; ſon commerce intérieur ſe réduit à fournir des farines & des ſalaiſons à Rio-Janeiro. On pourroit aiſément y naturaliſer le chanvre & la ſoye; on pourroit auſſi y exploiter avantageuſement les mines de fer & d'étain. Il y a encore pluſieurs provinces dans l'intérieur du Bréſil, où ſe trouvent des mines.

CELLES d'or ont été découvertes dans le Bréſil, il y a plus de deux ſiecles; mais on ne les a exploitées que depuis 1700. L'extraction du métal n'eſt ni dangereuſe ni pénible. On le trouve quelquefois à la ſuperficie. Souvent on creuſe juſqu'à trois ou quatre braſſes & rarement au-delà. Dans quelque endroit qu'on l'ait ramaſſé, il eſt au ſortir de la mine, au titre de vingt-trois karats & demi. Lorſqu'on découvre une mine, il faut le dénoncer au gouver-

nement; on en partage le provenu en cinq parties, dont il y a une pour le fiſc, deux pour le commandant & l'intendant, & deux pour l'auteur de la découverte. Les mines y ſont généralement partagées, ſelon le nombre d'eſclaves qu'on peut employer à leur exploitation. Leur produit réuni ne s'éleve pas au-deſſus de 25,312,500 liv., dont le fiſc retient le quint. Il retire encore de cette ſomme quelque choſe pour le droit de tranſport & pour la fabrication des eſpeces. On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 liv. les métaux, qui circulent habituellement dans le Bréſil.

LA proportion mutuelle de l'or & de l'argent a varié de tout temps. Ces variations ont ceſſé, depuis que l'Eſpagne, qui étoit le juge naturel de cette proportion, la fixa, dans ſes monnoies, comme un à ſeize.

LES diamants & les pierres précieuſes, parmi leſquelles on en trouve de toutes les couleurs, ont toujours ſervi aux hommes, pour faire un étalage de leurs richeſſes. Le diamant eſt une pierre cryſtalliſée; mais ſa cryſtalliſation n'eſt pas auſſi réguliere que celle du cryſtal de roche. Il eſt au-deſſus de toutes les autres pierres par ſon éclat, ſon feu & ſa dureté. Lorſqu'on l'expoſe pendant quelque temps aux rayons du ſoleil, il en conſerve pour quelques moments la lumiere, lorſqu'on le tranſporte dans les ténebres. Des expériences faites en 1694, 1695 & 1768 prouvent que le diamant s'exhale au foyer d'un miroir ardent, qu'il ſe perd non ſeulement à l'air libre, mais encore dans des creuſets de la meilleure

porcelaine cuite & le plus hermétiquement fermés, pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries. Au reſte, les diſſolvants les plus forts ne l'attaquent pas. On ne connoiſſoit longtemps des mines de diamants que dans les Indes Orientales, où il y a ſur la Gouel celles de Salempour & de Succadan. On les trouve ou dans une terre ſablonneuſe, ou dans une eſpece de minérai ferrugineux, où les diamants s'enfoncent juſqu'à cinquante braſſes.

Les mines de l'Indoſtan ne ſont exploitées que par les naturels du pays, qui livrent les diamants à de riches Banians. Ceux-ci les revendent à Madras ou à Calcutta. Ils y ſont achetés par les Anglois, qui les envoyent à Londres, dans des bourſes cachetées avec leurs factures. Le prix de ces diamants eſt année commune 3,420,000 liv. De ces mines eſt ſorti le beau diamant de 193 karats tout taillé, dont le prince d'Orlof fit, en 1772, préſent à l'Impératrice de Ruſſie, le jour de ſa fête.

Les mines de diamant du Bréſil furent découvertes, en 1728. La trop grande quantité, qu'on en envoya d'abord en Europe, en fit baiſſer conſidérablement le prix; mais on a pris dans la ſuite des meſures, pour prévenir le décroiſſement de leur valeur. On a affermé l'exploitation de ces mines à des particuliers; dans le deſſein de leur aſſurer leur privilege, on a fermé les mines qui ſe trouvent dans leur voiſinage. On enferme les diamants qu'on envoye en Europe, dans une caſſette à trois ſerrures, dont les principaux membres de l'adminiſtration ont les clefs;

ces clefs ſont dépoſées dans un autre coffre, ſur lequel le vice-roi doit appoſer ſon cachet. Depuis que le ſouverain ſe réſerve les diamants, tout le monde a la permiſſion d'en exploiter les mines; mais il faut les livrer au gouvernement qui en fixe le prix. Aujourd'hui la cour en jette dans le commerce ſoixante mille karats. Un ſeul négociant les prend à raiſon de 25 liv. le karat. L'Angleterre & la Hollande achetent ces diamants bruts, & les fourniſſent taillés aux autres nations. D'autres pierres précieuſes, des améthyſtes, des topaſes très imparfaites & des criſolites d'une aſſez grande béauté ſe trouvent encore dans le Bréſil. Tous les habitants ont la liberté de les chercher; leur exportation ne s'éleve pas au-deſſus de 150,000 liv. Le Bréſil poſſede encore pluſieurs autres mines; il faut en excepter celles de cuivre.

CET établiſſement a d'abord ſervi à augmenter inſigniement les revenus du Portugal. Les droits réunis qu'il y perçoit, montent annuellement à 18,073,970 liv. Cependant la couronne lui doit 11,340,600 liv. Celui-ci doit de ſon côté aux négociants de la métropole 15,165,980 liv.

LE Bréſil a encore des liaiſons avec la côte occidentale de l'Afrique, depuis les iſles du Cap-Verd juſqu'au-delà du pays d'Angola; d'où il tire, année commune, 16,303 noirs, qui lui coûtent 5,161,536 liv. On les paye avec les produits du pays. Il a des liaiſons avec Madere & les Açores, d'où il retire ſon vin, des ſalaiſons & des farines, qu'on échange contre ces productions. Ces articles n'emportent de ſes denrées que 2,271,000 liv.

TOUT le reſte des richeſſes du Bréſil arrivent en Portugal. Elles forment annuellement une ſomme de 56,949,290 liv. C'eſt avec les deux tiers des produits du Bréſil qu'on livre à l'étranger; c'eſt avec l'or & l'argent qui arrivent de cette région; c'eſt avec les vins, les laines, les fels, les fruits de la métropole même, que le Portugal parvient à payer ſoixante millions de marchandiſes qu'il reçoit annuellement de diverſes contrées de l'Europe. De ce commerce l'Angleterre a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande ſept, Hambourg ſix, la France cinq, la Suede quatre, le Dannemarc quatre, l'Eſpagne deux, & la Ruſſie une ſeulement.

LA révolution qui plaça le duc de Bragance ſur le trône de Portugal, fut l'époque de ſa décadence. Le Portugais plein d'enthouſiaſme quitta les arts manuels, & les métiers, pour courir à la défenſe de la patrie; mais lorſque celle-ci n'avoit plus beſoin de ces mains courageuſes, elles dédaignerent des travaux utiles. De ce moment il n'y avoit plus de manufactures dans le Portugal. La guerre pour la ſucceſſion, plaça un petit-fils de Louis XIV. ſur le trône d'Eſpagne. Une plus grande averſion contre des voiſins devenus trop redoutables en fut la ſuite de la part des Portugais, qui ſe jetterent dans les bras de l'Angleterre; celle-ci profita de cette circonſtance pour s'en approprier le commerce. Tous les produits du Portugal & de ſes colonies paſſerent chez les Anglois, dont un million étoit occupé chez eux à pourvoir les Portugais de manufactures, de tout

ce qu'il ne ſe trouvoit pas, ou de ce qu'il ne ſe trouvoit pas ouvré en Portugal. Ce dépériſſement entraîna la décadence des arts libéraux, des lettres, des ſciences, des bons principes de police & d'adminiſtration; & on vit cette nation rétrograder & exciter le mépris des peuples qui l'avoient autrefois admirée. Tout porte à préſumer qu'elle ne ſortira de longtemps de cet état d'anéantiſſement.

POUR entreprendre ce grand ouvrage, le premier pas qu'elle doit faire, c'eſt de ſecouer le joug d'Angleterre, de ne montrer dorénavant aucune prédilection pour elle, & d'établir une égalité entre toutes les nations qui viſitent ſes ports. Le climat & le terroir de ce royaume ſont favorables à la production des ſoyes, des oliviers, des laines, dont on pourroit doubler la quantité. La cour de Lisbonne doit, pour hâter l'amélioration de ſa ſituation, réformer ſes impôts, les diminuer, encourager par des primes le travail & l'induſtrie, remplacer les cloîtres par des atteliers, faire ceſſer la ſuperſtition avec la pareſſe, rétablir ſa marine, élever ſes colonies à une plus grande proſpérité, en y recevant toutes les nations Européennes. Mais pour y réuſſir il faut éteindre juſqu'à la moindre trace de l'inquiſition, & diminuer l'abus que le clergé peut faire de ſon pouvoir. Juſqu'à ce que la cour Portugaiſe ait atteint ce but ſalutaire, tout projet d'amélioration ſera inutile. La crainte d'irriter l'Angleterre ne doit pas retarder d'un inſtant une réforme auſſi ſage; que la nation ſe reſſouvienne des exploits glorieux & hé-

roïques de ſes ancêtres, lorſque les Anglois n'étoient rien; que toutes les nations commerçantes de l'Europe ſont intéreſſées à plaire à un état auſſi riche, & qu'elles ſe réuniront, lorſque l'ambition de l'Eſpagne lui donneroit des inquiétudes. Cependant, pour ne ſe repoſer pas entierement du ſoin de ſa défenſe ſur l'émulation des autres états, elle doit ſe pénétrer de cette maxime: qu'un état qui n'a ni armée ni flotte, eſt compté pour rien dans le corps politique; c'eſt ce qui eſt le dernier des opprobres. Pour jouir de la conſidération, il ne doit pas avoir à craindre la guerre. Finalement, à juger de l'avenir par le préſent, tout nous autoriſe à conjecturer que toutes ces réformes ſont plus à ſouhaiter qu'à préſumer.

CHAPITRE X.

Etabliſſement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique. Les Flibuſtiers.

L'AMÉRIQUE renferme entre le huitieme & le trente-deuxieme dégré de latitude ſeptentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curioſité, à l'activité & à l'avidité des Européens. On le connoit ſous le nom d'Antilles. Les vents qui ſoufflent presque toujours de la partie de l'Eſt, ont fait appeller celles qui ſont plus à l'Orient, iſles du vent,

& les autres, iſles ſous le vent. Elles compoſent une chaîne, dont un bout ſemble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne ſeroit-il pas téméraire de les regarder comme les ſommets de très hautes montagnes, qui ont fait autrefois partie de la terre-ferme & qui ſont devenues des iſles par une révolution qui a ſubmergé tout le plat pays. Nombre de faits phyſiques viennent à l'appui de cette conjecture. La direction des Antilles, celle des montagnes, des ſources ſemblent encore la rendre plus vraiſemblable.

LE ſol de ces iſles eſt généralement une couche d'argile plus ou moins épaiſſe. Celle-ci n'eſt pas également fertile. Lorſque les Européens abordèrent aux Antilles, ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainſi dire les uns aux autres par des plantes rampantes, qui s'élevant comme du lierre, embraſſoient toutes les branches & les déroboient à la vue. On ne pouvoit pénétrer dans les bois ſans les couper. Ces forêts avoient pluſieurs générations d'arbres auſſi anciennes que le monde; ces arbres étoient d'une grande élévation, très droits, ſans aucune défectuoſité. La chûte de leurs feuilles & leur décompoſition avoit formé, ſur la ſurface de la terre, un ſédiment, qui après le défrichement opéroit une végétation prodigieuſe. Les racines de ces arbres avoient tout au plus deux pieds de profondeur; elles s'étendoient en ſuperficie à proportion du poids qu'elles avoient à ſoutenir. Ceux qui croiſſoient ſur les

montagnes avoient un bois très dur, qui laiſſoit à peine s'entamer par l'inſtrument le plus tranchant. Les vallées étoient couvertes de bois mous. Au pied des arbres croiſſoient nombre de plantes. Les inſulaires ne gênoient nulle part la marche de la nature. Ces iſles offroient encore une grande variété de fruits, mais fort différents des nôtres. Le plus utile en étoit la banane. Elle eſt charnue, alongée, légérement arquée, couverte d'une pellicule jaune & épaiſſe, remplie d'une ſubſtance pulpeuſe, jaunâtre, un peu ſucrée & très nourriſſante. Chaque tige porte cinquante fruits & au-delà. Une ſingularité qui mérite d'être obſervée, c'eſt que la liane embraſſe tous les arbres ſtériles en s'éloignant des arbres fruitiers. On n'y voit de légumes que le creſſon & le pourpier. Toutes les autres nourritures y étoient très bornées. Le plus grand des quadrupedes étoit de la groſſeur du lapin. Les oiſeaux, maigres & ſans goût, n'avoient d'autre mérite que la parure de leur plumage. Ces contrées renfermoient nombre de plantes très efficaces contre les maladies de ces pays.

Le climat des Antilles eſt diviſé dans la ſaiſon de ſéchéreſſe & celle de pluie. On y eſt ſujet à une continuité de chaleur, depuis le lever du ſoleil juſqu'à une heure après-midi. Les variations dans la température de l'air viennent moins des ſaiſons que du vent; mais il n'y a que celui d'Eſt qui tempere la chaleur. Les autres procurent peu de ſoulagement; ceux-ci y ſont très rares. Le vent d'Eſt ne ſe fait communément ſentir que vers les neuf ou dix heures du

matin. Ce vent & les pluies ſervent à ſoulager la chaleur de ce climat. Toutes les proviſions s'y gâtent ſubitement.

Cette derniere ſaiſon eſt accompagnée de phénomenes plus terribles, de tremblemens de terre, d'ouragans. Alors l'océan attaque la terre avec une impétuoſité qu'on ne peut ni prévoir ni éviter. Les vagues s'élevent tout-à-coup près du rivage & crevent avec une violence extrême. Elles briſent alors contre la terre les vaiſſeaux qui ſe trouvent aux rades. Lorſque l'air eſt trouble, que le ſoleil devient rouge, que le temps eſt calme, & que le ſommet des montagnes eſt clair, on préſage l'approche des ouragans. Alors on entend ſous terre, ou dans les citernes, un bruit ſourd, comme s'il y avoit des vents enfermés. Le diſque du ſoleil s'obſcurcit; le ciel eſt au Nord-oueſt d'un ſombre menaçant; la mer rend une odeur forte, & ſe ſouleve même au milieu du calme; le vent tourne ſubitement de l'Eſt à l'Oueſt & ſouffle avec violence par des repriſes qui durent deux heures chaque fois; une nuit univerſelle & profonde ſuccede à un jour vif & brillant, la nudité des plus tristes hivers à la parure du printemps; des arbres auſſi anciens que le monde ſont déracinés, ou leurs débris diſperſés; les plus ſolides édifices n'offrent en un moment que des décombres, que des côteaux riches & verdoyants, changés en des cavernes hideuſes; des plantations bouleverſées, & des malheureux dépouillés de tout pleurant ſur des cadavres, ou cherchant leurs parents ſous des ruines. Les bruits des eaux, des

bois, de la foudre qui tombent & ſe briſent contre les rochers ébranlés & fracaſſés ; les cris & les hurlements des hommes & des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de ſable, de pierres & de débris : tout ſemble annoncer les dernieres convulſions & l'agonie de la nature !

DANS tous ces malheurs il y a une conſolation. C'eſt que ces ouragans amenent des récoltes plus abondantes & hâtent les productions de la terre.

C. COLOMB, après s'être établi à St. Domingue, une des grandes Antilles, reconnut les petites. Les Caraïbes, leurs habitants, étoient plus nerveux que les autres ; leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour ſe donner de prétendues beautés, qui ne pouvoient plaire que chez eux. Ils ſe peignoient avec du rocou : ce qui leur donnoit la couleur d'une écreviſſe cuite. Ils croyoient confuſement un bon & un mauvais principe ; mais ils étoient peu attachée à leurs préjugés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au Chriſtianiſme, lorſqu'on le leur offrit. Sans diſputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refuſoient de les croire, *de peur*, diſoient-ils, *que leurs voiſins ſe moquaſſent d'eux.* Au reſte, leur bonté de cœur leur tint lieu de code, & ils vivoient entre eux en paix. Le vol ne fut connu de ces ſauvages qu'à l'arrivée des Européens. Lorſqu'il leur manquoit quelque choſe, ils diſoient *que les chrétiens étoient venus chez eux.* Inſenſibles aux paſſions les plus fortes, ils vivoient dans une

apathie, le fondement de leur tranquilité. Chaque famille conſtituoit une eſpece de république ſéparée juſqu'à un certain point du reſte de la nation. Elle formoit un hameau, au centre duquel demeuroit le chef. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit, & pour meubles des armes, des lits de coton ſans art & ſans travail, quelques corbeilles & des uſtenſiles de calebaſſe. Ils y paſſerent la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer! S'ils en ſortoient, c'étoit pour reſter accroupis dans un coin, où ils paroiſſoient enſevelis dans une profonde méditation. Lorſqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit ſans les interrompre, ſans les contredire, ſans leur répondre que par un ſigne muet d'approbation. Le ſoin de leur ſubſiſtance ne les occupoit pas beaucoup; ils mangeoient peu. Ils trouvoient au pied des arbres une nourriture aſſurée, ſaine, convenable à leur tempérament, & qui ne demandoit pas une grande préparation. A ces dons bruts de la nature, on ajoutoit quelquefois les produits de la chaſſe & de la pêche. C'étoit à l'occaſion de quelque feſtin. Les conviés n'étoient pas plus gais dans ces aſſemblées que dans leur vie ordinaire. Souvent ils s'y enivroient, & ces fêtes ſi triſtes ſe terminoient par l'effuſion de ſang. On finiſſoit par s'égorger. Ils s'embarquoient ſur des bateaux formés d'un ſeul arbre, qu'on avoit abattu en le brulant par le pied. Des années entieres avoient été employées à creuſer ces canots avec des haches de pierre, & par le

moyen

moyen du feu qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes, ils y cherchoient des nations à exterminer. Ils les attaquoient avec une eſpece de maſſue, moins longue que le bras, avec leurs fleches empoiſonnées. Au retour de l'expédition, les ſauvages retomboient dans leur inaction. Malgré l'avantage de leurs armes, les Eſpagnols ne firent pas longtemps la guerre à ce peuple. Les Antilles n'offroient point d'or; & leurs habitants, réduits en eſclavage, mouroient de mélancolie, lorsqu'on les voulut faire travailler dans les mines.

Les Anglois & les François inſtruits de ce qui ſe paſſoit, haſarderent quelques foibles armements, pour intercepter les vaiſſeaux Eſpagnols qui naviguoient dans ces parages. Les ſuccès multiplierent ces corſaires. Ces pirateries étoient juſtifiées par l'uſage, où étoit l'Eſpagne d'arrêter tous les bâtiments, qu'elle trouvoit au-delà du Tropique. En 1625, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Danambuc aborderent le même jour à Saint-Chriſtophe, par deux côtés oppoſés. La néceſſité les réunit. Leur paix fut troublée par une flotte redoutable, envoyée, en 1630, par la cour de Madrid contre les Hollandois, & qui devoit, en paſſant, exterminer ces pirates. Les Anglois & les François furent ou maſſacrés ou chaſſés. Mais le danger paſſé, ils retournerent la plupart à leurs habitations, où l'Eſpagne, occupée de ſoins plus importants, ne les inquiétoit plus.

ALORS ils ſe tournerent vers les Caraïbes, contre lesquels ces deux nations firent d'abord cauſe commune. A la fin elles convinrent, en 1660, ſur les poſſeſſions que les événements variés de la guerre leur avoient aſſurées. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offenſive & défenſive; pour forcer les naturels du païs à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

CETTE convention aſſura aux François la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade & quelques autres propriétés moins importantes; & aux Anglois la Barbade, Nieves, Antigoa, Montferrat & pluſieurs iſles de peu de valeur. Saint-Chriſtophe reſta en commun aux deux puiſſances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation, dont le nombre ne s'élevoit pas au-deſſus de ſix mille hommes, ſe réunirent.

CETTE convention fut encore l'époque de la proſpérité des colonies Angloiſes, & la décadence des colonies Françoiſes: c'eſt que celles-ci gémiſſoient ſous des privileges excluſifs.

LES colons François, paſſionnés pour la liberté, ſe réfugierent à la côte ſeptentrionale de Saint-Domingue, qui depuis longtemps ſervoit d'aſyle aux avanturiers de leur nation.

ON les nommoit boucaniers, parce qu'à la maniere des ſauvages, ils faiſoient ſécher, à la fumée, dans des lieux appellés boucans, les viandes, dont ils ſe nourriſſoient. Comme ils étoient ſans fem-

mes, ils avoient pris l'habitude de s'affocier deux à deux. Leurs biens étoient en commun; ils demeuroient toujours à celui qui ſurvivoit à ſon compagnon. Leurs uſages étoient ceux des anciens Gaulois. Ils vuidoient leurs querelles à coups de fuſil. Une chemiſe teinte du ſang des animaux qu'ils tuoient à la chaſſe; un caleçon encore plus ſale fait en tablier de braſſeur; pour ceinture une courroie, où pendoient un ſabre fort court & quelques coûteaux; un chapeau ſans autre bord qu'un bout abattu ſur le devant; des ſouliers, ſans bas; tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition ſe bornoit à avoir un fuſil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens. Leur vie ſe paſſoit à faire la guerre aux bœufs ſauvages. Les meilleures parties de ces animaux, aſſaiſonnées avec du piment & du jus d'orange, étoient la nourriture ordinaire des boucaniers, qui avoient oublié l'uſage du pain, & qui étoient réduits à l'eau pour boiſſon. On raſſembloit les cuirs des bœufs, pour les vendre à des navigateurs étrangers. Ces cuirs étoient portés dans les rades par des *engagés*, eſpece d'hommes qui ſe vendoient en Europe, pour ſervir comme eſclaves pendant trois ans dans les colonies. Ils connoiſſoient peu les infirmités. Le climat étoit le ſeul ennemi qu'ils euſſent à craindre, depuis que la colonie Eſpagnole n'étoit plus rien.

DESESPERÉS par des hoſtilités non-interrompues de la part des boucaniers, les Eſpagnols font venir des troupes, qui ſurprennent ces barba-

res en petit nombre dans leurs courſes, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Tous ces avanturiers auroient ſucceſſivement péri, s'ils ne ſe fuſſent attroupés pour ſe défendre. Alors le carnage devint affreux; tout fut immolé à leur fureur, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Pour y mettre une fin, les Eſpagnols s'aviſent de détruire eux-mêmes les beſtiaux. Dès ce moment les boucaniers ſe virent obligés de ſe fixer; la France leur donna un gouverneur & des compagnes, tirées des femmes connues par leurs débauches. Mais ceux-là ne furent pas ſcandaliſés de leurs mœurs paſſées; ils s'aſſurerent de leur chaſteté à venir par des menaces.

L'ANGLETERRE, vers ce temps en guerre avec l'Eſpagne, s'empare après des échecs réitérés de l'iſle de la Jamaïque, ſoumiſe aux Eſpagnols depuis 1509. Avant cette époque des corſaires François & Anglois, ſi célebres depuis ſous le nom de flibuſtiers, avoient chaſſé les Eſpagnols de la petite iſle de la Tortue, ſituée à deux lieues de celle de St. Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extrême ſur l'ennemi commun. Ils formoient entre eux de petites ſociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou mois grande, c'étoit-là toute leur force navale. A peine pouvoit-on s'y coucher, & rien n'y mettoit à l'abri des ardeurs d'un climat brulant, des pluies qui tombent en torrents dans ces parages. Souvent on y manquoit les premiers ſoutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire tant de calamités étoient oubliés. De quelque grandeur qu'il fût, les flibus-

tiers alloient ſans délibérer à l'abordage. Dès que le grapin étoit une fois jetté, c'étoit un vaiſſau enlevé. Leurs courſes étoient principalement deſtinées contre les Eſpagnols. Leurs cruautés contre les Américains, & la douleur de ſe voir par eux interdire dans le nouveau-monde & la chaſſe & la pêche, qu'ils croyoient avec raiſon de droit naturel, affermirent ces corſaires dans leur haine & dans leur intrépidité. Les bâtiments retournants en Eſpagne chargés des richeſſes de l'Amérique, tentoient principalement leur avidité. Lorsque la priſe étoit riche, l'Eſpagnol, glacé de terreur à leur vue, obtint ſa vie; dans l'autre cas l'équipage étoit ſouvent jetté à la mer. Ces forbans ſe ſont diſtingués par nombre d'actions les plus héroïques, dont le récit forme tout un volume. Il ne nous eſt permis dans ce Précis d'en citer plus que deux traits, qui laiſſent entrevoir le reſte.

PIERRE LE GRAND n'a ſur un bateau que quatre canons & vingt-huit hommes. Sa foibleſſe ne l'empêche pas d'attaquer le vice-amiral des galions. Il l'aborde, après avoir donné ſes ordres pour faire couler à fond ſon bâtiment; & il étonne ſi fort les Eſpagnols par ſon audace, qu'il oblige le capitaine, auquel il met le piſtolet à la gorge, de ſe rendre.

LE BASQUE, Jonqué & Laurent de Graaf croiſent devant Carthagene avec trois petits & mauvais navires. On fait ſortir du port deux vaiſſeaux de guerre, pour les combattre, & les amener vifs ou morts. L'eſpoir des Eſpagnols eſt ſi bien trompé, qu'ils ſont faits priſonniers eux-mêmes.

LORSQU'ILS avoient fait un butin conſidérable, les François alloient à Saint-Domingue, & les Anglois à la Jamaïque. Tous juroient qu'ils n'avoient rien détourné du pillage. Si quelqu'un fut convaincu de parjure, ce qui étoit très rare, il étoit abandonné comme infâme ſur quelque côte déſerte. Les premieres diſtributions étoient pour les mutilés. Le reſte étoit partagé en lots égaux parmi tout l'équipage. Lorſque celui-ci étoit bien content de ſon commandant, il lui accorda juſqu'à trois lots. Le propriétaire du navire tira un tiers du butin. Tout ce partage ſe fit avec une exacte probité. Enſuite le jeu, le vin, les femmes, toutes les débauches, toutes les profuſions poſſibles, abſorboient dans peu de temps des richeſſes immenſes. La mer revoyoit ſans habits, ſans vivres, abſolument ruinés, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de pluſieurs millions.

LA guerre du prince d'Orange diviſa les deux nations; elle entraîna la ſéparation des flibuſtiers François & Anglois; les heureux efforts de l'un & de l'autre gouvernement, pour attacher ces hommes à l'agriculture, la ſageſſe qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entre eux, en leur confiant des poſtes civils ou militaires, l'impoſſibilité de remplacer ces hommes extraordinaires, toutes ces cauſes & cent autres ſe réunirent pour anéantir la ſociété la plus ſinguliere, qui ait jamais exiſté, & qui doit ſon origine au dégoût de l'eſclavage des gouvernements Européens, à celui d'une vie monotone, au deſir des richeſſes & à la haine contre les Eſpagnols.

L'EUROPE fatiguée depuis un demi-ſiecle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ſes forces pour empêcher l'accroiſſement d'une puiſſance déjà trop redoutable, & qui le ſeroit devenue trop par l'acquiſition de la couronne d'Eſpagne. La guerre pour la ſucceſſion donna un aſcendant ſingulier aux ennemis de la France; elle fut remarquable par des victoires également glorieuſes & utiles. Bientôt il ne reſta aux deux couronnes ni forces, ni réputation. Ni la France ni l'Eſpagne n'avoient plus de marine; leurs poſſeſſions dans l'Amérique étoient ſans défenſe. Celles des Eſpagnols, les plus riches, auroient dû tenter la cupidité des Anglois & des Hollandois; elles s'offroient comme une proye auſſi facile qu'importante.

L'ESPAGNE n'en devoit la conſervation qu'à la rivalité des nations, avec leſquelles elle étoit en guerre.

LA pacification d'Utrecht fut, dans les Antilles, ſuivie d'une grande proſpérité. Les colonies que les Européens y ont établies, ont beſoin, pour fleurir, d'une communication ſûre & facile avec l'Afrique, avec les côtes ſeptentrionales du Nouveau-Monde & ſurtout avec l'Europe. La Jmaïque avoit ſurtout fleuri par le commerce interlope avec les poſſeſſions Eſpagnoles en Amérique, qu'une longue habitude avoit fait regarder comme licite. L'Eſpagne, devenue plus éclairée ſur ſes intérêts, voulut mettre fin à cette communication. Mais au lieu de ſe borner à empêcher ce commerce frauduleux,

on arrêta, ſous prétexte de contrebande, des navires qui avoient une deſtination légitime. Ces hoſtilités furent ſuivies, en 1739, d'une guerre ouverte.

ELLE fut commencée de la part des Anglois avec la plus grande ſupériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots & d'officiers expérimentés; ſes arſenaux regorgeoient de munitions navales & ſes chantiers étoient fournis de tout. Cette ſupériorité ne laiſſa pas d'être inutile à l'Angleterre, par l'irréſolution du miniſtre Walpole, qui étoit alors à la tête de ſes affaires. Mais on n'en fut pas plus tranquille dans l'Amérique Eſpagnole. Inutilement la cour de Verſailles joignit ſes forces navales à celles de l'Eſpagne. Heureuſement pour les deux nations, la mort de l'empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts très équivoques, y retenoit les forces Britanniques. La paix d'Aix-la-Chapelle laiſſa les choſes dans le même état, où elles avoient été avant la guerre.

EN 1755, la culture des colonies Françoiſes, dont la rapidité étonnoit tous les eſprits attentifs, réveilla la jalouſie des Anglois. Ceux-ci, après avoir diſſimulé quelque temps, commencerent les hoſtilités, ſans les faire précéder d'aucune de ces formalités, qui ſont en uſage chez les peuples civiliſés. Ils ſe féliciterent d'une infamie, contre laquelle toutes les voix de l'Europe s'élevoient avec indignation. Cependant la France, quoique ſurpriſe, fut victorieuſe dans le Canada, remporta ſur mer un avantage con-

ſidérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Les François éblouis de quelques ſuccès, qui ne décidoient de rien, s'engagerent trop dans les troubles, qui commençoient à diviſer l'Allemagne. Les Anglois, qui du découragement avoient paſſé à la fureur, mirent à la tête du cabinet G. Pitt, doué d'un caractere entreprenant & ferme, d'une paſſion pour les grandes choſes, d'une éloquence ſûre d'entraîner. Son adminiſtration ne fut qu'une chaine de conquêtes.

DEPUIS le commencement des hoſtilités, toute communication fut interrompue entre les colonies Françoiſes & leur métropole. C'étoit beaucoup que le colon, qui manquoit de tout, n'appellât un libérateur, un ennemi, qui pouvoit mettre fin à ſes calamités. En 1759, dix vaiſſeaux de ligne, des galiotes à bombes, des frégates, cinq mille hommes de débarquement ſe préſentent devant la Guadeloupe. Mais ce ne fut qu'après deux échecs, que les Anglois parvinrent à ſoumettre, à des conditions très honorables, l'iſle entiere. Cette conquête fut ſuivie de celle de la Martinique La Grenade & les autres iſles du vent, ou Françoiſes, ou, quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur ſoumiſſion d'un coup de canon. Saint-Domingue courut le plus grand riſque de ſubir le même ſort.

L'ESPAGNE, en changeant de maître, ſortit de ſon indolence. Elle échoua dans le deſſein d'éteindre le flambeau de la guerre, dans laquelle elle ſe vit bientôt engagée elle-même. Cet événement entraîna la perte de Cuba, le pivot de la grandeur Eſpagnole

dans le Nouveau-Monde. Cet échec rendit la paix également néceſſaire à la cour de Verſailles & à celle de Madrid. Le miniſtere Anglois, qui n'étoit plus dirigé par le grand Pitt, voulut bien l'accorder. Les cours de Madrid & de Verſailles céderent à celle de Londres tout ce qu'elles avoient poſſédé depuis la riviere de Saint-Laurent juſqu'au fleuve de Miſſiſſipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle conſentit auſſi que les Anglois gardaſſent les isles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût, de ſon côté, s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur reſtitua aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur elles en Amérique.

DÈS ce moment il perdit une occaſion, qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des ſources de toutes les richeſſes du Nouveau-Monde. Il tenoit le Mexique par le golfe, dont il avoit ſeul l'entrée. Un ſi beau continent tomboit de lui-même dans ſes mains. On pouvoit l'attirer ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'eſpérance de la liberté, inviter & les Eſpagnols & les Indiens à ſecouer le joug d'un gouvernement foible & tyrannique.

UN pareil événement eût changé de face & l'Amérique & l'Angleterre & l'Europe!

CHAPITRE XI.

L'AFRIQUE.

Les Européens y vont acheter des cultivateurs pour les Antilles. Maniere dont ſe fait ce commerce. Productions dûes aux travaux des eſclaves.

LA découverte de l'Amérique a été la ſource des horreurs ſans nombre, qui ont déſolé le Nouveau-Monde. Ces horreurs ont depuis enfanté de nouvelles atrocités. L'avarice & la ſuperſtition ayant dépeuplé l'Amérique, on ſe vit obligé d'aller chercher en Afrique des mains, pour la culture des terres, dont les Européens ne pouvoient, ſous un ciel brûlant, ſouffrir les travaux pénibles. Alors on vit l'homme acheté & vendu par l'homme!

L'AFRIQUE eſt une région immenſe, qui ne tient à la terre que par une langue de terre de vingt lieues, qu'on nomme l'iſthme de Suez; lien phyſique & barriere politique, que la mer doit rompre tôt ou tard, par cette pente qu'elle a de faire des golfes & des détroits à l'Orient. Cette preſqu'iſle, coupée par l'équateur en deux parties inégales, forme un triangle irrégulier, dont un des côtés regarde l'Orient, l'autre le Nord & le troiſieme l'Occident. Le côté oriental, qui s'étend depuis Suez juſqu'auprès du

cap de Bonne-Eſpérance, eſt baigné par la mer Rouge & l'Océan. L'intérieur du pays eſt peu connu : & ce qu'on en ſçait, ne peut intéreſſer, ni l'avidité du négociant, ni la curioſité du voyageur, ni l'humanité du philoſophe. Les miſſionnaires, qui ont pénétré dans ces pays, en ont abandonné les hommes à leur légéreté & à leur perfidie. Les côtes ne ſont le plus ſouvent que des rochers affreux, un amas de ſable brulant & aride. Celles qui ſont ſuſceptibles de quelque culture, ſont partagées entre les naturels du pays, les Arabes, les Portugais & les Hollandois. Leur commerce, qui ne conſiſte qu'en un peu d'ivoire ou d'or & en quelques eſclaves, eſt lié avec celui des Indes Orientales.

Le côté Septentrional, qui va depuis l'iſthme de Suez juſqu'au détroit de Gibraltar, eſt borné par la Méditerranée. Il a neuf cents lieues de côtes occupées par une région connue depuis pluſieurs ſiecles, ſous le nom de Barbarie, & par l'Egypte qui gémit ſous le joug de l'Empire Ottoman. Cette grande province eſt bornée à l'Eſt par la mer Rouge; au Sud par la Nubie; à l'Oueſt par les déſerts de Barca ou par la Lybie; au Nord par la Méditerranée. Sa longueur du Sud au Nord eſt d'environ deux cents douze lieues. Un banc de rochers & une chaîne de montagnes, qui ſuivent à peu près la même direction, ne lui laiſſent que ſix ou ſept lieues de large juſqu'au Caire. Depuis cette capitale juſqu'à la mer le pays décrit un triangle, dont la baſe eſt de cent lieues. Ce triangle en embraſſe un autre, célebre ſous le nom

de Delta, & formé par deux bras du Nil, qui vont ſe jetter dans la Méditerranée, l'une à une lieue de Rozette, & l'autre à deux de Damiette.

Le climat de cette région embraſée eſt généralement ſain. La ſeule infirmité particuliere à l'Egypte eſt la perte de la vue. Son ſol eſt très fertile, quoique rien n'y ſoit plus rare que des ſources. Cette fertilité eſt dûe aux inondations du Nil.

Les terres ſont diviſées en trois claſſes. On regarde comme la premiere, celle qui forme les Vakoups ou le domaine des moſquées. Celles de la ſeconde claſſe ſont l'appanage des officiers militaires & civils; elles ſont arroſées de ſueurs des ſerfs. Les autres ſont le bien des ſimples citoyens, qui les font labourer par des fermiers intelligents & actifs. Celles-ci ſont les mieux cultivées. De ces terres le tiers eſt généralement en friche. On y compte cinq ou ſix millions d'habitants. Les plus nombreux ſont les Coptes, qui tirent leur origine des anciens Egyptiens, auxquels ils reſſemblent aſſez. Les uns ſuivent l'alcoran, les autres l'évangile. Ils s'occupent de l'agriculture & des arts. Après les Coptes, la race la plus multipliée eſt celle des Arabes. Ils vivent tous dans le plus grand opprobre. On diſpoſe arbitrairement de leurs biens & de leur vie; & ces actes d'injuſtice ou de cruauté n'ont jamais provoqué la vengeance du gouvernement. Le reſte de la population eſt formé par des Turcs, des Juifs, des Arméniens, des hommes de divers pays, de ſectes diverſes. Ces étrangers, ſurtout les Mammelucs, laiſſent rarement une

poſtérité nombreuſe. Inutilement on leur donne pour compagnes les plus belles femmes de la Circaſſie & de la Géorgie. Inutilement on les fait vivre les uns & les autres dans une abondance qui éloigne le beſoin & qui prévient toute inquiétude. Il ne ſort preſque point d'enfants de ces liaiſons ſi bien aſſorties, & le peu qui en naiſſent, meurent dans l'année. Le gouvernement de l'Egypte ne reſſemble à aucun autre. L'autorité réſide dans les Mamelucs. Cette dynaſtie ſinguliere eſt compoſée de dix ou douze mille eſclaves, amenés dans leur jeuneſſe de Géorgie ou de Circaſſie. Affranchis un peu plus tôt, un peu plus tard, ils montent de grade en grade juſqu'au plus haut, celui de bey. Ceux-ci commandent aux vingt-quatre provinces du royaume. Ils ſont rarement plus de ſeize ou de dix-ſept, parceque les plus hardis d'entre eux ont pluſieurs gouvernements, & que quelques foibles diſtricts de la haute Egypte ſont confiés, de temps immémorial, à des cheiks Arabes. Le bey de la capitale prend ordinairement de l'empire au-deſſus les autres beys. Les Mamelucs, tous pleins de vigueur & de courage, forment différentes troupes de cavalerie, qui diſpoſent preſque généralement de l'infanterie. Turque, qui eſt très efféminée, ayant perdu tout l'eſprit militaire. Les divers tributs levés par le grand-ſeigneur dans ce pays, montent communement à dix millions de livres, & il en paſſe rarement plus du quart à Conſtantinople. Une adminiſtration vicieuſe dépouille journellement & les gens en place, & le militaire & les citoyens. Le pays ſe ſoutient par un

commerce très avantageux, pour lequel il a plusieurs débouchés, dont les principaux ſont ceux d'Alexandrie & de Damiette. Sept à huit cents bâtimens Turcs, Barbaresques & Chrétiens arrivent annuellement en Egypte. On évalue leurs cargaiſons réunies à 22,500,000 liv. Elles ſont compoſées de draps, de dorures, d'étoffes de ſoye, de fer, de plomb, d'étain, de papier, de cochenille, de quincailleries, de verroterie. On y reçoit en échange du riz, du café, du ſafran, de l'ivoire, des gommes, du coton, du ſéné, de la caſſe, du fil filé & du ſel ammoniac. La valeur de ces diverſes denrées monte ordinairement à 45,000,000 de liv. La ſaiſon la plus favorable pour la nagivation d'Europe en Egypt, à laquelle on employe cent bâtiments, eſt l'été. Mais l'Egypte ne ſortira jamais de ſa pauvreté, nonobſtant ſes richeſſes naturelles, tant qu'une adminiſtration ſage n'aura remplacé ſon anarchie.

LA Lybie, contrée immenſe, ne commença d'être connue qu'à l'arrivée des Carthaginois, qu'on ſçait s'être fixés dans les environs de Tunis. L'hiſtoire, quoique très remarquable, des révolutions de cet état, ſeroit déplacée dans ce précis, dans lequel le rédacteur doit paſſer rapidement ſur tout ce qui s'éloigne de ſon but principal, l'hiſtoire des établiſſements & du commerce des Européens dans les deux Indes. Les états qui diviſent la Lybie, ont une eſpece d'ariſtocratie. Le chef, qui ſous le nom de dey les conduit, eſt élu par la milice, qui eſt toujours Turque & qui eſt la ſeule nobleſſe dans le pays.

L'ÉTAT de Tripoli a deux cents trente lieues de côtes. On en pourroit décupler la population. L'intérieur du pays n'eſt qu'un déſert. La république peut avoir un revenu de 2,000,000 liv. fondé ſur les palmiers, ſur les puits de la campagne, ſur les douanes & ſur la monnoye. La caravane de Maroc s'y rend, en allant à la Mecque & en revenant de ce lieu révéré par les Muſulmans : mais comme le nombre des pélérins a ſenſiblement diminué, ce paſſage n'eſt plus ſi utile, & le commerce qu'on faiſoit autrefois par terre eſt réduit à rien, ou à peu de choſes. Celui de mer eſt un peu plus conſidérable. Il n'y a que les Toſcans & les Vénitiens qui ont des rélations ſuivies avec Tripoli. Sa capitale, qui porte le même nom, eſt ſituée ſur le bord de la mer. Ses forces marines, qui étoient autrefois renommées, ſont entierement tombées.

LA marine de Tunis eſt dans le même cas, depuis que la valeur des priſes ne couvre pas les frais de l'armement. Cet état a une armée de treize mille hommes, dont la cavalerie compoſe plus que la moitié. Son revenu eſt le plus conſidérable de toutes les puiſſances de l'Afrique Septentrionale ; il s'éleve à 18,000,000 de liv. Cet accroiſſement des finances eſt dû à une meilleure adminiſtration, qu'un prince Maure y a introduite depuis peu. Toutes les nations ſont admiſes à ſon commerce, & ce ſont les François qui profitent le plus de cette permiſſion. Il eſt principalement concentré dans ſa capitale, qui donne ſon nom à toute cette république. Située

dans

dans des marais infects, elle compte cent cinquante mille habitants.

A l'Oueſt de Tunis eſt la république d'Alger, dont les terres intérieures, terminées par le déſert de Sahara, comme toutes celles de la Barbarie, ont plus de largeur, de population & de culture qu'on ne le croit communément. On y voit peu de villes. La plupart ſont ſur les côtes, dont l'étendue eſt de cent vingt lieues. Le revenu public n'eſt pas proportionné aux richeſſes de cet état; c'eſt qu'il paſſe par des mains infideles. Sa milice, qui devoit être de douze mille hommes, mais qui n'eſt jamais complete, eſt compoſée uniquement de Turcs. Les premiers officiers de l'état ſont choiſis dans ce corps puiſſant. Vingt mille hommes de cavalerie ſont compoſés de Maures. Il dépend du gouvernement de diſpoſer d'un plus grand nombre de troupes. A ces forces de terre, celles de mer ne ſont point proportionnées. Elles ſont formées de dix-ſept bâtiments, parmi leſquels il n'y a qu'un ſeul vaiſſeau de cinquante canons. Il y a ſept ou huit ports, où les navigateurs puiſſent aborder. Alger en eſt la capitale. Elle s'éleve en amphithéâtre ſur le penchant d'une colline, qui eſt couronnée par la citadelle. Son territoire eſt aſſez bien cultivé. Les François font le principal commerce à Alger; toutefois leurs ventes ne ſurpaſſent pas 200,000 liv. ni leurs achats 600,000.

L'IMMENSE contrée du Maroc, eſt aujourd'hui gouvernée par un ſeul deſpote, dont les forces de

terre ni de mer ne ſont gueres impoſantes. Le revenu public eſt peu de choſe dans un pays ruiné, mais les dépenſes y ſont encore moindres. Ce qu'on peut épargner va groſſir un tréſor immenſe, très anciennement formé des dépouilles de l'Eſpagne, & toujours accru par une longue ſuite de ſouverains, plus ou moins cruels, qui comptoient l'or pour tout, & pour rien le bonheur des peuples. La ſoif de l'or eſt la paſſion univerſelle de ce peuple. On va le chercher dans la haute Guinée. Pour y arriver on a beſoin de parcourir un eſpace de cinq cents lieues. Les ports du Maroc ſont fermés à pluſieurs nations. L'Angleterre, la Hollande, la Toſcane, dont les navires y ſont admis, n'en profitent guere. Les ventes annuelles n'y paſſent pas quatre cents mille francs, ni les achats douze cents mille.

SUR ces côtes on trouve encore pluſieurs petits états, Tetuan, l'Arrache, Salé, Safy, Sainte-Croix: il ſuffit de les nommer.

DE ces peuples l'occupation favorite a été longtemps la piraterie. Il ne tient qu'aux puiſſances maritimes réunies de finir leurs injuſtices. Ce n'eſt que leur jalouſie mutuelle, qui met un obſtacle à une révolution auſſi ſouhaitable pour les nations commerçantes, que pour les habitants de l'Afrique même, qu'on contraindroit, par ce changement ſalutaire, de s'appliquer à l'agriculture & à vivre d'une induſtrie honnête.

SUR cette côte, qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance, les ha-

bitants ont tous, paſſé le Niger, la tête oblongue; le nez large, écraſé, épaté; de groſſes levres; une chevelure crépue, comme la laine des moutons. Ils naiſſent blancs, & n'ont d'abord de brun que le tour des ongles, que le cercle des yeux, avec une petite tache formée aux extrémités des parties naturelles. Vers le huitieme jour après leur naiſſance, les enfants commencent à changer de couleur; leur peau brunit; enfin elle devient noire, mais d'un noir terne, ſale, preſque livide, qui, avec le temps, devient vif & luiſant. Toutes les parties intérieures ont la même couleur que celles des blancs. La différence la plus marquée entre les uns & les autres, c'eſt que les noirs ont la peau plus échauffée & comme huileuſe, le ſang noirâtre, la bile très foncée, le pouls plus vif, une ſueur qui répand une odeur forte & désagréable, une tranſpiration qui noircit ſouvent les corps qui la reçoivent. Ces peuples ſont dans l'uſage de ſe ciſeler le viſage & la poitrine, & de marqueter leur peau de diverſes couleurs, afin de ſe reconnoître de loin. Une ſubſtance muqueuſe qui forme une eſpece de rézeau entre l'épiderme & la peau, qui eſt blanche dans les Européens, brune chez les peuples olivâtres, parſemée de taches rougeâtres chez les peuples blonds ou roux, eſt noirâtre chez les negres, & forme leur coloris. Le deſir d'expliquer cette ſingularité, a enfanté nombre de ſyſtêmes, les uns plus abſurdes que les autres. Les théologiens mêmes s'en ſont mêlés. Le plus raiſonnable c'eſt d'en chercher la raiſon dans le climat,

l'air, l'eau, les aliments de la Guinée. Cette explication gagne une nouvelle force par le changement, qui arrive à ce coloris, lorſqu'on tranſplante les negres.

DANS la Guinée on ne connoît que deux ſaiſons. La plus ſaine & la plus agréable commence en Avril & finit en Octobre. Dans le reſte de l'année les chaleurs ſont vives, & ſeroient peut-être inſupportables, ſans les pluies qui ſe ſuccedent très rapidement. L'art n'eſt jamais venu au ſecours de la nature, pour faire écouler ces eaux trop abondantes. Elles s'amaſſent dans des marais, qui infectent l'air. Les vents & les courants ont à peu-près la même direction depuis Avril juſqu'en Novembre. Au ſud de la ligne, le vent regne ſud-eſt & la direction des courants eſt vers le nord: au nord de la ligne, le vent regne à l'eſt, & la direction des courants eſt vers le nord-eſt. Ces directions varient par des orages fréquents, le reſte de l'année.

LES petits états, qui forment la Guinée, ſont gouvernés par des chefs électifs; il n'y a qu'un petit nombre de royaumes qui aient des chefs héréditaires. Les habitants de ce pays ne connoiſſent ni la politique ni l'art de la guerre. Nul gouvernement n'a des troupes à ſa ſolde. Tous prennent les armes pour couvrir leurs frontieres, ou pour aller chercher du butin. L'armée marche, & le plus ſouvent les hoſtilités commencées le matin, ſont terminées le ſoir. Une inſulte faite dans une cérémonie, un vol furtif ou violent, le rapt d'une fille, voilà les ſu-

jets ordinaires de leurs troubles. Dès le lendemain de la bataille, le rachat des priſonniers ſe fait de part & d'autre. On les échange avec des marchandiſes ou avec des eſclaves. Jamais on ne céde aucune portion du territoire. Une raiſon qui y empêche l'aſſerviſſement des petits états par les grands, c'eſt que ces peuples n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes.

LA religion chrétienne & la religion mahométane ſemblent tenir par les deux bouts la partie de l'Afrique Occidentale, fréquentée par les Européens; mais des cultes différents les ont défigurées. Les côtes placées au centre, ont conſervé des ſuperſtitions locales, dont l'origine doit être fort ancienne. Elles conſiſtent dans le culte de cette foule innombrable de divinités, que chacun ſe fait à ſa mode & pour ſon uſage; dans la foi aux augures, aux épreuves du feu & de l'eau bouillante & la vertu des gris-gris.

LE pays eſt généralement mal peuplé. Il eſt rare de trouver des habitations qu'auprès des rivieres, des lacs & des fontaines. Ces habitations ne portent pas l'empreinte de la civiliſation. La conſtruction de leurs maiſons eſt très défectueuſe. L'ameublement eſt digne de l'habitation; il ſe réduit à quelques paniers, à quelques pots de terre, à quelques uſtenſiles de calebaſſe. Si le pauvre ne couchoit ſur une natte faite dans le pays, & le riche ſur un tapis arrivé d'Europe, tout ſeroit ſemblable. La nourriture eſt auſſi la même. Du riz, du manioc, du maïs, des ignames ou des patates, ſelon la qualité du terrein;

des fruits ſauvages; du vin de palmier; du gibier & du poiſſon, que chacun ſe procure à ſa volonté: tels ſont les vivres qui, ſans en excepter les eſclaves, ſont communs à tous. Une ceinture placée au-deſſus des reins, & que nous nommons pagne, tient lieu de tout vêtement aux deux ſexes. Des grains de verre, qu'on leur apporte & qu'on leur vend fort cher, forment la parure de la plupart des femmes, & du petit nombre d'hommes qui cherchent à ſe faire remarquer. Le talent du charpentier ſe réduit à élever des cabanes. Le forgeron n'a qu'un très-petit marteau & des enclumes de bois, pour mettre en œuvre le peu de fer qui lui vient d'Europe. Le potier fait quelques vaſes groſſiers d'argile, & des pipes à fumer. Une herbe qui vient ſans culture, procure au tiſſerand la toiſon, dont il fait, ſur ſes genoux & ſans métier, des pagnes. Ils ſéparent, au moyen d'un grand feu, le ſel de l'eau de la mer. Ces travaux occupent ordinairement les eſclaves. Les hommes libres paſſent la vie dans l'oiſiveté. Ils ne ſortent de cette inertie que pour aller à la chaſſe ou à la pêche. L'agriculture, regardée comme le plus vil des travaux, eſt l'occupation des femmes. Dans tous ces pays la polygamie eſt autoriſée. Les garçons ne conſultent que leurs goûts, dans le choix de leurs femmes. A l'exception des côtes, où nos brigandages ont formé des brigands, il regne partout une grande indifférence pour les richeſſes. Rarement les plus ſages même ſongent-ils au jour qui doit ſuivre; auſſi l'hoſpitalité eſt-elle la vertu

de tous. Celui qui ne partageroit pas avec ſes voiſins, ſes parents & ſes amis, ce qu'il rapporteroit de la chaſſe ou de la pêche, s'attireroit le mépris public. Le reproche d'avarice eſt au-deſſus de tous les reproches. On le fait aux Européens, qui ne donnent rien pour rien, en les appellant *des mains fermées*. Sur les bords du Niger les femmes ſont toutes belles, ſi ce n'eſt pas la couleur, mais la juſteſſe des proportions qui fait la beauté. Modeſtes, tendres & fideles, un air d'innocence regne dans leurs regards, & leur langage ſe ſent de leur timidité. Les hommes ont une taille avantageuſe & une contenance noble. On ne connoît point de domeſtiques plus attentifs, plus ſobres, & d'un attachement qui tienne plus de la paſſion. La couleur & la beauté des Africains dégénerent en allant vers l'eſt. Ceux-ci ne ſont propres qu'au commerce. Dans les pays connus ſous le nom de la côte d'Or, les peuples ont la peau unie & d'un noir ſombre, les dents belles, la taille moyenne, mais aſſez bien priſe, la contenance fiere. Leur phyſionomie, quoiqu' aſſez agréable, le ſeroit beaucoup davantage, ſans l'uſage où ſont les femmes de ſe cicatriſer le viſage, & les hommes de ſe brûler le front. Une métempſycoſe qui leur eſt particuliere, fait la baſe de leur croyance : ils penſent que dans quelque lieu qu'ils aillent, ou qu'on les tranſporte, ils doivent, après leur mort, ſoit qu'ils ſe la donnent, ou qu'ils l'attendent, revenir chez eux. Cette conviction fait leur bonheur, parcequ'ils regardent leur patrie comme le plus délicieux ſéjour de

l'univers. Une erreur ſi douce ſert à les rendre humains. Les étrangers qui ſe fixent dans ce climat, y ſont traités avec des égards portés juſqu'au reſpect, dans la perſuaſion où l'on eſt qu'ils viennent y recevoir la récompenſe de leurs bonnes mœurs. Ce peuple a une diſpoſition à la gaieté qu'on ne remarque pas dans les nations voiſines, du goût pour le travail, une équité inaltérable, & une grande facilité à ſe façonner aux manieres étrangeres. Il tient davantage aux coutumes de ſon commerce, qu'il n'a changées que depuis peu. Les peuples ſitués entre la ligne & le Zaire ont moins de dignité. Du Zaire à la riviere Coanza, on remarque un mélange confus de pratiques Européennes, qui ne ſe voit pas ailleurs. Ce changement eſt dû aux efforts des Portugais, pour convertir ces nations. Il importe de remarquer que tout ceci n'eſt applicable qu'à cette claſſe d'hommes, qui, dans tous les pays, décide du caractere d'une nation.

En Guinée le commerce n'a jamais pu faire une grande révolution dans les mœurs. Il ſe bornoit autrefois à quelques échanges de ſel & de poiſſon ſéché, que conſommoient les nations éloignées de la mer. Elles donnoient en retour des pieces d'étoffe faites d'un fil, qui n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance ligneuſe, collée ſous l'écorce d'un arbre particulier à ces climats. L'air la durcit & la rend propre à toute ſorte de tiſſure. On en fait des bonnets, des eſpeces d'écharpes, des tabliers pour la ceinture, dont la forme varie ſelon la mode que chaque nation

a adoptée. Les premiers Européens qui fréquentoient les côtes occidentales de l'Afrique, donnerent de la valeur à la cire, à l'ivoire, aux gommes, aux bois de teinture, qui avoient eu jusqu'alors assez peu de prix. On livroit aussi à leurs navigateurs quelques foibles parties d'or, que des caravanes parties des états Barbaresques enlevoient auparavant. Il vint de Bambouk, situé dans l'intérieur des terres. Ce riche métal y est si commun, qu'on en peut presque ramasser indifféremment partout, en raclant seulement la superficie d'une terre argilleuse, légere & mêlée de sable. La mine n'est fouillée qu'à la profondeur de quelques pieds, & jamais plus loin, quoiqu'on ait remarqué qu'elle devenoit plus abondante, à mesure qu'on creusoit davantage. Les peuples sont trop paresseux pour suivre un travail qui deviendroit toujours plus fatigant, & trop ignorants pour remédier aux inconvénients que cette méthode entraîneroit. Leur négligence & leur ineptie sont poussées si loin, qu'en levant l'or pour le détacher de la terre, ils n'en conservent que les plus grosses parties. Les moindres s'en vont avec l'eau qui s'écoule par un plan incliné. Ces mines ne sont exploitées que lorsque les seigneurs, dans des besoins publics, en accordent la permission. Le travail fini, on en fait le partage. La moitié de l'or revient au seigneur, le reste est partagé parmi les travailleurs. Plusieurs Européens chercherent autrefois à pénétrer dans un pays qui contient tant de trésors, pour en devenir les possesseurs; mais ces tentatives ont été infructueuses.

Il paroît qu'on a maintenant perdu l'or de vue, pour s'occuper uniquement du commerce des eſclaves. La propriété que quelques hommes ont acquiſe les uns ſur les autres dans la Guinée, eſt d'une origine très ancienne, d'un uſage preſque généralement reçu. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de ſervitude. Il peut diſpoſer ſeulement des eſclaves qu'il acquiert, ſoit à la guerre où tout priſonnier eſt eſclave à moins d'échange, ſoit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, ſoit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnaiſſance. Cette loi, qui ſemble être faite en faveur de l'eſclave né, pour le faire jouir de ſa famille & de ſon pays, eſt inſuffiſante, depuis que les Européens ont établi le luxe ſur les côtes d'Afrique. Elle ſe trouve éludée tous les jours, par les querelles concertées que ſe font deux propriétaires, pour être condamnés tour à tour, l'un envers l'autre, à une amende qui ſe paye en eſclaves nés, & dont la diſpoſition devient libre par l'autoriſation de la loi. Alors on a vu les ſouverains multiplier les guerres pour faire des eſclaves. Ils ont établi l'uſage de punir par l'eſclavage, non ſeulement ceux qui avoient attenté à la vie ou à la propriété des citoyens, mais ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer leurs dettes & ceux qui avoient trahi la foi conjugale. Cette peine eſt devenue, avec le temps, celle des fautes les plus légeres. On n'a ceſſé d'accumuler les défenſes, même des choſes indifférentes, pour accumuler les revenus avec

les tranſgreſſions. Il ſe trouve des chefs qui vont enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfants dans des ſacs; on met un bâillon aux hommes & aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les raviſſeurs ſont arrêtés par une force ſupérieure, ils ſont conduits au ſouverain, qui déſavoue toujours la commiſſion qu'il a donnée, & qui, ſous prétexte de rendre la juſtice, vend ſur le champ ſes agents aux vaiſſeaux, avec leſquels il a traité.

On ſe voit de jour en jour moins en état de fournir aux demandes, que les marchands leur font d'eſclaves. Depuis vingt ans cet épuiſement en a fait preſque quadrupler le prix. On les paye, en plus grande partie, avec des marchandiſes des Indes Orientales, qui ont doublé de valeur en Europe. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandiſes. Ainſi les colonies d'Amérique, où ſe conclut le dernier marché des noirs, ſont obligées de ſupporter ces diverſes augmentations, & par conſéquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois. Cependant le propriétaire Africain reçoit beaucoup moins de marchandiſes, en payement de ſon eſclave, parce que les frais ont augmenté, par l'éloignement où il ſe trouve. Ce commerce ceſſera dès que les colons, obligés, pour ſe dédommager, de vendre leurs productions à un prix exceſſif, n'en trouveront plus d'acheteurs. Ce période eſt moins éloigné qu'on ne le penſe.

Les marchands d'hommes s'aſſocient entre eux, & formant des eſpeces de caravanes, ils conduiſent

dans l'eſpace de deux ou trois cents lieues, pluſieurs files de trente ou quarante eſclaves, tous chargés de l'eau & des grains néceſſaires, pour ſubſiſter dans les déſerts arides que l'on traverſe. La maniere de s'en aſſurer, ſans trop gêner leur marche, eſt ingénieuſement imaginée. On paſſe dans le col de chaque eſclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée, ferme la fourche par derriere, de maniere que la tête ne puiſſe pas paſſer. La queue de la fourche, dont le bois eſt fort peſant, tombe ſur le devant, & embarraſſe tellement celui qui y eſt attaché, que, quoiqu'il ait les bras & les jambes libres, il ne peut ni marcher ni lever la fourche. Pour ſe mettre en marche, on range les eſclaves ſur une même ligne; on appuie & on attache l'extrémité de chaque fourche ſur l'épaule de celui qui précede, & ainſi de l'un à l'autre juſqu'au premier, dont l'extrémité de la fourche eſt portée par un des conducteurs. Les eſclaves arrivent toujours en grand nombre, ſurtout lorſqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement eſt néceſſaire pour diminuer les frais, qu'il faut faire pour les conduire. On évite les obſtacles qui arrêtent ceux qui voyagent dans l'intérieur de l'Afrique, lorſqu'on s'y prend depuis Février juſqu'en Septembre.

La traite des Européens ſe fait au nord & au ſud de la ligne. La premiere côte commence au cap blanc, où ſont tout près Arguin & Portendic, que les Hollandois ont poſſédés longtemps, & d'où Louis XIV les chaſſa, en 1678. En 1763 le miniſtere Bri-

tannique, qui avoit exigé le ſacrifice du Niger, voulut que ces poſſeſſions en fuſſent une dépendance.

LE Niger eſt un fleuve conſidérable. Il porte aujourd'hui plus communément le nom de Sénégal. Quelques géographes lui donnent un cours de huit cents lieues. Depuis Juin jusqu'en Novembre il eſt navigable dans un cours de trois cents vingt lieues. Les cargaiſons qu'on en exporte, conſiſtent dans des gommes & douze ou quinze cents eſclaves.

DEPUIS la pacification de 1763, les François ſont réduits à la côte qui commence au cap Blanc & qui ſe termine à la riviere de Gambie. Leurs comptoirs de Joal, de Portudal & d'Albeda, bien qu'ils jouiſſent d'un commerce excluſif, leur ont à-peine fourni annuellement trois ou quatre cents eſclaves. De ces divers établiſſements la petite iſle de Gorée eſt le chef-lieu.

LES Anglois poſſedent encore, ſur la riviere de Gambie, le fort James. Ils y traitent annuellement trois mille eſclaves, arrivés, la plupart, comme au Sénégal, des terres intérieures & très éloignées.

LE petit Archipel des iſles du cap Verd, fut découvert par les Portugais en 1449. De ces iſles Sant-Yago eſt la principale. Quoiqu'il pût donner toutes les productions du Nouveau-Monde, il nourrit, à peine, le peu de noirs, la plupart libres, échappés à quatre ſiecles de tyrannie. Mais on les livra à une aſſociation qui ſeule avoit le droit de pourvoir à leurs beſoins, qui ſeule avoit le droit d'acheter ce qu'ils avoient à vendre. Dans ces parages

on rencontre encore pluſieurs petits établiſſements, qu'on a dans cet abrégé la permiſſion de paſſer ſous ſilence. Les Anglois ont formé auſſi depuis peu un établiſſement au cap Apollonie, où la traite des eſclaves eſt conſidérable: mais ils n'y ont pas encore obtenu un commerce excluſif.

APRÈS ce cap commence la côte d'Or; elle finit à la riviere de Volte. Son étendue eſt de cent trente lieues. Comme le pays eſt diviſé en un grand nombre de petits états, & que leurs habitants ſont les hommes les plus robuſtes de la Guinée, les comptoirs des nations commerçantes de l'Europe y ont été exceſſivement multipliés. Cinq ſont aux Danois; douze ou treize, dont Saint-George de la Mina eſt le principal, appartiennent aux Hollandois; & les Anglois en ont formé ou conquis neuf ou dix, qui reconnoiſſent pour chef le cap Corſe. Les François tenterent de s'y établir en 1749: mais l'ambition & l'avidité des Anglois traverſa leurs vues, quoique approuvées par les naturels du pays.

LE peu d'importance d'une vingtaine de petits établiſſements, que Mr. l'Abbé Raynal ne fait que toucher légerement, m'engage à les paſſer ſous ſilence, & le lecteur n'en aura point de regret.

DANS les premiers temps qui ſuivirent la découverte de l'Amérique, la population de l'Afrique étoit plus grande, & le beſoin d'eſclaves moins fort. Celle-là a diminué ſenſiblement. On arrache à la Guinée quatre-vingts mille eſclaves par an, dont un huitieme périt dans la traverſée. Leur prix a aug-

menté ſucceſſivement, ſurtout depuis quinze ans. On les paye à préſent depuis 580 juſqu'à 460 livres par tête. Ceux du nord ſont plus laborieux & plus intelligents que ceux du ſud; toutefois ceux-ci ſont payés plus chers, puisque ces dernieres côtes ſont plus faciles à aborder. Ainſi le plus horrible des ſacrifices eſt payé à l'Afrique, un peu plus un peu moins, 41,759,333 liv. par an.

Le marchand d'eſclaves ne reçoit pas cette ſomme entiere. Les impôts établis par les ſouverains des ports, où ſe fait la traite, en abſorbent une partie. Un agent du gouvernement, chargé de maintenir l'ordre, a auſſi ſes droits. Il eſt, entre le vendeur & l'acheteur, des intermédiaires, dont le miniſtere eſt devenu plus cher, à meſure que la concurrence des Européens a augmenté, & que le nombre des noirs eſt diminué. Ces dépenſes, étrangeres au commerce, ne ſont pas exactement les mêmes dans tous les marchés: mais elles n'éprouvent pas des variations importantes, & elles ſont partout trop conſidérables.

Ce n'eſt pas avec des métaux qu'on paye, mais avec nos productions & nos marchandiſes. A l'exception des Portugais, toutes les nations donnent à peu près les mêmes valeurs. Ce ſont des ſabres, des fuſils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau de vie, des quincailleries, des tapis, de la verroterie, des étoffes de laine, ſurtout des toiles des Indes Orientales, ou celles que l'Europe fabrique & peint ſur leur modele. Les peuples du nord ont adopté pour monnoie un petit coquillage blanc, que nous leur appor-

tons des Maldives. Au ſud de la ligne le commerce des Européens a de moins cet objet d'échange. On y fabrique, pour ſigne de valeur, une petite piece d'étoffe de paille, de dix-huit pouces de long ſur douze de large, qui repréſente cinq de nos ſols.

Les nations Européennes ont cru qu'il étoit dans l'utilité de leur commerce d'avoir des établiſſements dans l'Afrique Occidentale. Les Portugais qui, ſelon l'opinion commune, y étoient arrivés les premiers, firent longtemps ſans concurrence le commerce des eſclaves, parce que ſeuls ils avoient formé des cultures en Amérique. Des circonſtances malheureuſes les ſoumirent à l'Eſpagne, & ils furent attaqués dans toutes les parties du monde par le Hollandois, qui avoit briſé les fers ſous lesquels il gémiſſoit. Les nouveaux républicains triompherent, ſans de grands efforts, d'un peuple aſſervi; mais moins facilement ailleurs qu'en Guinée, où l'on n'avoit préparé aucun moyen de défenſe. Auſſitôt que Lisbonne eut recouvré ſon indépendance, elle voulut reconquérir les poſſeſſions, dont on l'avoit dépouillée, durant ſon eſclavage. Les ſuccès qu'elle eut dans le Bréſil, enhardirent ſes navigateurs à tourner leurs voiles vers l'Afrique, où ils réuſſirent à ſoumettre à ſes loix l'empire du vaſte pays d'Angola. Celui-ci & quelques petites iſles, ſont les foibles débris qui ſont reſtés à la cour de Lisbonne de la domination qu'elle avoit établie, & qui s'étendoit depuis Ceuta juſqu'à la mer Rouge.

LA jouiſſance d'une ſi riche dépouille fut abandonnée par la république à la compagnie des Indes Occidentales, avec toutes les prééminences de la ſouveraineté. L'entretien des forts, qu'elle a conſtruits dans ces parages, lui coûte annuellement 280,000 florins. Les directeurs des différents comptoirs peuvent acheter des eſclaves, en donnant 44 liv. par tête à la ſociété, dont ils dépendent; mais ils ſont obligés de les vendre en Afrique même, & la loi leur défend de les envoyer pour leur compte dans le Nouveau-Monde. Tout ſujet de la république a la permiſſion de naviguer dans ces parages, en payant à la compagnie 46 liv. 14 ſols pour chacun des tonneaux que contiennent leurs navires, & trois pour cent de toutes les marchandiſes, qu'ils rapportent de l'Amérique en Europe. Le nombre des navires occupés dans ces affaires, s'élevoit autrefois chaque année à vingt-cinq ou trente, qui traitoient ſix ou ſept mille eſclaves. Ce nombre a fort diminué, depuis que la baiſſe du café a mis les colonies hors d'état de payer ces cargaiſons. C'eſt la province de Zélande qui s'occupe principalement de ce trafic.

LA navigation & le commerce dans ces parages, autrefois aſſujettis par l'Angleterre à des privileges excluſifs, ſont ouverts ſans frais à tous les navigateurs Anglois; & c'eſt le fiſc qui s'eſt chargé lui-même des dépenſes de la ſouveraineté. Après la paix de 1763, la Grande-Bretagne a envoyé aſſez régulierement, tous les ans aux côtes de Guinée 195 navires, formant enſemble vingt-trois mille tonneaux, & mon-

tés de ſept ou huit mille hommes. Liverpol en a expédié un peu plus de la moitié; le reſte eſt parti de Londres, de Briſtol & de Lancaſter. Ils ont traité quarante mille eſclaves. La plus grande partie a été vendue aux iſles Angloiſes des Indes Occidentales & dans l'Amérique Septentrionale. Ce qui n'a pas trouvé un débouché dans ces marchés, a été introduit en fraude, ou publiquement, dans les colonies des autres nations. Ce commerce n'a pas été conduit ſur des principes uniformes. La partie de la côte qui commence au cap Blanc & qui finit au cap Rouge, fut miſe, en 1765, ſous l'inſpection immédiate du miniſtere. Depuis cette époque, les dépenſes civiles & militaires de cet établiſſement ont monté à 4,050,000 liv. Trois députés de Londres, trois de Briſtol & trois de Liverpol forment un comité, qui doit prendre ſoin des loges répandues depuis le cap Rouge juſqu'à la ligne. Sur le reſte de l'Afrique Occidentale il n'y a point de comptoir Anglois. Chaque armateur a la liberté d'y faire ſes opérations ſelon ſes vues.

LA France a établi de temps en temps quelques comptoirs dans ces parages, qui n'ont jamais joui de quelque éclat.

LE commerce des Danois, dans ces contrées, a été longtems conduit par une compagnie excluſive. En 1754, il fut ouvert à tous les citoyens, à condition qu'ils payeroient 12 liv. au fiſc, pour chaque negre, qu'ils introduiroient dans les iſles Danoiſes du Nouveau-Monde. Ils y achetent annuellement

cinq cents eſclaves. Chriſtiansbourg & Fréderícsbourg ſont les ſeuls comptoirs un peu fortifiés, les autres ne ſont que de ſimples loges. Le gouvernement y entretient ſoixante-deux hommes, dont la dépenſe monte à 51,160 liv. Si les magaſins étoient convenablement approviſionnés, il ſeroit facile de traiter tous les ans deux mille eſclaves.

L'ESPAGNE reçut ſucceſſivement ſes eſclaves des Génois, des Portugais, des François & des Anglois. Pour ſortir de cette dépendance, elle s'eſt fait céder, dans les traités de 1777 & 1778, par la cour de Lisbonne, les iſles d'Anobon & de Fernando del Po, toutes deux ſituées très-près de la ligne. Cependant, que le miniſtere Eſpagnol ne croie pas qu'il ſuffiſe d'avoir quelques poſſeſſions en Guinée, pour ſe procurer des eſclaves. L'utilité de tous ces établiſſements ſe perd avec l'épuiſement des objets de ce commerce abominable. On n'a pas aſſez de larmes pour en déplorer l'horreur! & ces larmes ſont inutiles!

LA difficulté de ſe procurer des eſclaves fait qu'on n'y emploie que de petits bâtiments. Pour abréger cette navigation, rendue dangereuſe par un climat mal-ſain, il faut avoir égard à la marche des navires, & à la ſaiſon la plus convenable à ce voyage: parce que, dans ces parages, on ne trouve les vents & les courants favorables, que depuis le commencement de Septembre juſqu'à la fin de Novembre. Des maladies, ſurtout la petite vérole, enlevent un grand nombre de negres. Dans le trajet les An-

glois, les Hollandois & les Danois, tiennent les hommes & ſouvent les femmes aux fers. La foibleſſe de leurs équipages les réduit à cette ſévérité. Les François & les Portugais les traitent avec plus d'humanité. Les Anglois vendent leurs cargaiſons en gros ; les autres nations le font en détail. Le contrat ſe fait au comptant ou à credit, ſelon les circonſtances.

Les Africains ſont également capables de raiſon & de vertu. Les premieres impreſſions, qu'ils reçoivent au Nouveau-Monde, les déterminent vers les bonnes ou les mauvaiſes qualités. Des expériences répétées ne permettent pas d'en douter. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, embraſſent d'eux-mêmes ſes intérêts. Ils prennent inſenſiblement l'eſprit, les affections de l'attelier, où ils ſont fixés. Les barbares, qui regardent la pitié comme une foibleſſe, qui ſe plaiſent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée, en ſont punis par la négligence, par l'infidélité, par la déſertion, par le ſuicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés, ceux de Mina ſpécialement, terminer fierement leur vie, avec la perſuaſion, qu'après la mort ils renaîtront dans leur patrie, qu'ils croient le plus beau pays du monde. L'eſprit de vengeance fournit à d'autres des reſſources plus deſtructives encore. Inſtruits dès l'enfance dans l'art des poiſons, qui naiſſent, pour ainſi dire, ſous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur eſclavage, tous les êtres qui ſervent à l'exploitation

des terres de leur oppreſſeur. Pour écarter loin d'eux tous les ſoupçons, ils eſſaient leurs cruautés ſur leurs femmes, leurs enfants, leurs maîtreſſes, ſur tout ce qu'ils ont de plus cher. Ils goûtent dans ce projet affreux de déſeſpoir, le double plaiſir de délivrer leur eſpece d'un joug plus horrible que la mort, & de laiſſer leur tyran dans un état de miſere, qui le rapproche de leur état. La crainte des ſupplices ne les arrête pas. Il entre rarement dans leur caractere de prévoir l'avenir ; & d'ailleurs ils ſont bien aſſurés de garder le ſecret de leurs crimes à l'épreuve des tortures. On les voit allier à une poltronnerie naturelle une fermeté inébranlable. Lâches toute leur vie, on les a vu ſe couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter la liberté par le vil miniſtere de bourreau.

RIEN n'eſt plus affreux que la condition du noir dans tout l'Archipel Américain. On commence par leur imprimer, avec un fer chaud, ſur les bras, ou ſur les mammelles, le nom ou la marque de l'oppreſſeur. Une cabane étroite, mal-ſaine, ſans commodités, lui ſert de demeure. Son lit eſt une claie, plus propre à briſer le corps qu'à le repoſer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment ſon ameublement. La toile groſſiere qui cache une partie de ſa nudité, ne le garantit ni des chaleurs inſupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuſes de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de fruits & de racines, ne ſoutient qu'à peine ſa miſérable exiſtence. Privé de tout, il eſt condamné à un travail

continuel, dans un climat brûlant, ſous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce. Quoique le ſort des noirs ſoit partout déplorable, il éprouve quelque variation dans les colonies. Celles qui jouiſſent d'un ſol étendu, leur donnent communement une portion de terre, qui doit fournir à tous leurs beſoins. Ils peuvent employer à ſon exploitation, une partie du dimanche, & le peu de moments, qu'ils dérobent les autres jours au temps de leur repas. Ces eſclaves ſont encore les mieux traités. Dans les iſles plus reſſerrées, le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a paſſé les mers. Chaque nation Européenne a encore une maniere de traiter ſes eſclaves, qui lui eſt propre. L'Eſpagnol en fait les compagnons de ſon indolence; le Portugais, les inſtruments de ſes débauches; le Hollandois, les victimes de ſon avarice; l'Anglois, les objets de ſa hauteur; le François moins fier, moins dédaigneux, les traite avec une eſpece de familiarité, qui leur fait oublier qu'il outre ſouvent la meſure de leurs travaux, & les laiſſe manquer ſouvent de ſubſiſtances.

Les Africains ſont particulierement ſujets à deux maladies, le mal d'eſtomac & le pian. Celui-là leur rend la peau & le teint olivâtres. Leur langue blanchit; un ſommeil inſurmontable les appeſantit; ils ſont languiſſants, incapables du moindre exercice. C'eſt un anéantiſſement, un affaiſſement total de la machine. On eſt ſi découragé dans cet état, qu'on ſe laiſſe aſſommer plutôt que de marcher. Le dégoût des aliments doux & ſains, eſt accompagné d'une

eſpece de paſſion pour tout ce qui eſt ſalé ou épicé. Les jambes s'enflent, la poitrine s'engorge : peu en échappent. La plûpart finiſſent par être étouffés, après avoir ſouffert & dépéri pendant pluſieurs mois. Le pian ſuit les negres d'Afrique en Amérique, ſe gagne par naiſſance, & ſe contracte par communication. Il eſt commun aux deux ſexes. On en eſt atteint à tout âge, mais plus particuliérement dans l'enfance & dans la jeuneſſe. Les vieillards ont rarement des forces ſuffiſantes pour réſiſter aux longs & violents traitements qu'il exige. On compte quatre ſortes de pian : le boutonné, grand & petit comme la petite-verole ; celui qui reſſemble à la lentille ; & enfin le rouge, le plus dangereux de tous. Il attaque toutes les parties du corps, le viſage principalement. Il ſe manifeſte par des taches rouges & grainelées comme la framboiſe. Ces taches dégénerent en ulceres ſordides, & le mal finit par gagner les os. En général, il y a peu de ſenſibilité. Il donne un éloignement preſque invincible pour tout mouvement, ſans lequel on ne peut cependant eſpérer de guériſon. Tous les negres venus de Guinée, ou nés aux iſles, hommes & femmes, ont le pian une fois dans leur vie. Mais il eſt ſans exemple qu'aucun d'eux en ait été attaqué de nouveau, lorſqu'il avoit été guéri radicalement. Les Européens ne prennent jamais ou preſque jamais cette maladie, malgré le commerce fréquent, on peut dire, journalier, qu'ils ont avec les negreſſes. Celles-ci nourriſſent les enfants blancs, & ne leur donnent point le pian.

La population des noirs répandus aujourd'hui dans les colonies Européennes du Nouveau-Monde, ſe réduit à quatorze ou quinze cents mille; c'eſt le reſte infortuné de huit ou neuf millions d'eſclaves. Il convient de développer la ſource d'une deſtruction auſſi horrible.

Ceux qui vont acheter les noirs ſur des côtes barbares; ceux qui les menent en Amérique; ceux ſurtout qui dirigent leur induſtrie, ſe croient obligés par état, ſouvent même pour leur propre ſûreté, d'opprimer ces malheureux. Mais les cultivateurs devoient faire attention, que pour rendre l'eſclavage utile, il faut du moins le rendre doux; que la force ne prévient pas les révoltes de l'ame; qu'il eſt de l'intérêt du maître que l'eſclave aime à vivre, & qu'il n'en faut plus rien attendre, dès qu'il ne craint plus de mourir. Alors ils ſe rendroient à la néceſſité de les loger, de les nourrir convenablement. Par dégrés, ils arriveroient à cette modération politique, qui conſiſte à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ſes droits, pour en retirer plus ſurement le tribut des devoirs qu'on lui impoſe. Cette ſage économie conſerveroit un grand nombre d'eſclaves, que l'oppreſſion, les maladies cauſées par le chagrin ou l'ennui enlevent aux colonies. Il ſeroit même facile de diſſiper en eux toute idée de mélancolie, en favoriſant leur paſſion pour la muſique, à laquelle leurs organes ſont exceſſivement ſenſibles. Au-lieu de laiſſer vivre les negres dans le célibat, il conviendroit, pour en faire

accroître la population, d'en favoriſer les mariages. Les cultivateurs qui en naîtroient, ſeroient préférables à des eſclaves vendus, expatriés & toujours forcés. Cette réforme deviendroit aiſée par une loi, qui obligeroit les navigateurs de compoſer leurs cargaiſons d'un nombre égal d'hommes & de femmes: & il y a de l'apparence, que les plaiſirs de l'amour leur feroient oublier la rigueur de leur ſort.

Le ſol des iſles de l'Amérique a très peu de rapport avec le nôtre. Ses productions ſont très différentes, ainſi que la maniere de les cultiver. A l'exception de quelques graines potageres, on n'y enſemence rien; tout s'y plante. Pour labourer les terres, on s'eſt ſervi ſucceſſivement du grattoir, de la houe & de la charrue: & il eſt vraiſemblable, que cette derniere méthode deviendra générale partout, où elle ſera praticable. Il n'eſt rien qui ne porte à le deſirer & à l'eſpérer. Quelle qu'ait été la fertilité de ces terres dans leur origine, elles la perdent avec le temps. C'eſt aux labours & à des labours fréquents à prévenir leur épuiſement total. C'eſt la ſaiſon humide qu'il faut choiſir pour les remuer. Cette pratique détruiroit auſſi les inſectes, qui ſont le fléau de ces contrées. Elle ameneroit encore l'uſage des engrais, déjà connu ſur la plupart des côtes. Celui qu'on employe ſe nomme *Vareck*. C'eſt une plante marine, qui, au temps de ſa maturité, ſe détachant des eaux, eſt portée au rivage par le mouvement des ondes. Il eſt un grand principe de fécondité; mais employé ſans préparation, il com-

munique au ſucre une âpreté déſagréable. C'eſt un défaut que l'expérience nous apprendra le mieux à corriger. Les terres intérieures n'ont commencé que depuis peu à être fumées. Le ſol de l'Amérique recevra avec le temps les mêmes ſecours que le ſol de l'Europe. Mais faute de troupeaux, il faudra recourir à d'autres engrais. La plus grande reſſource ſera toujours dans les mauvaiſes herbes, dont il faut débarraſſer continuellement les plantes utiles. Cette méthode eſt déjà miſe en vogue par les colons, qui cultivent le café.

TOUS les quadrupedes domeſtiques ont été portés en Amérique par les Eſpagnols: c'eſt de leurs colonies que les autres nations Européennes les ont tirés. A l'exception du cochon, qui eſt devenu plus grand & d'un meilleur goût, ces animaux ont tous dégénéré, & l'on n'en trouve dans les iſles que de très petites races. Quoique le vice du climat puiſſe avoir quelque part à cette dégradation, le défaut de ſoin en eſt peut-être la principale cauſe. Les chevaux y ont beaucoup d'ardeur, mais peu de force. On eſt réduit à les multiplier beaucoup, pour en tirer le ſervice qu'un petit nombre rendroit en Europe. Il faut en atteler trois ou quatre aux voitures extrêmement légeres, dont les habitants aiſés ſe ſervent pour des courſes, qu'ils appellent des voyages, & qui ne feroient chez nous que des promenades. On auroit empêché, retardé, ou diminué la dégradation des animaux aux iſles, ſi l'on eût eu l'attention de les renouveller par des races étrangeres. En-

vain a-t-on tenté de ſuppléer le manque ou la foibleſſe des chevaux par le chameau ; il auroit été plus utile de ſubſtituer le bœuf à boſſe au bœuf commun. Tous les gens inſtruits doivent ſe rappeller que le premier a le poil plus doux & plus luſtré, le naturel moins lourd, moins brut que notre bœuf, & une intelligence, une docilité fort ſupérieures. Il eſt léger à la courſe, & il peut ſuppléer au cheval, puiſqu'on le monte. Il ſe plaît autant dans les contrées méridionales, que celui dont nous nous ſervons, aime les zones froides ou tempérées. On pourroit peut-être retirer encore plus d'avantage du buffle, puiſqu'il ſurpaſſe prodigieuſement, en force & en vîteſſe, le bœuf même. Deux buffles enchaînés à un charriot, au moyen d'un anneau qu'on leur paſſe dans le nez, trainent autant que quatre bœufs les plus vigoureux, & en moitié moins de temps. L'indolence & la routine qui ont empêché la propagation des animaux domeſtiques, n'ont pas moins arrêté le ſuccès de la transplantation de nos arbres fruitiers. Ceux qui n'ont pas péri, ſont des eſpeces de ſauvageons, dont les fruits ne ſont ni beaux, ni bons. Si nos plantes potageres y ont réuſſi, c'eſt qu'elles n'avoient pas à lutter contre le climat, où elles rencontroient une terre graſſe & humide, c'eſt qu'elles exigeoient peu de ſoin.

AVANT l'arrivée des Européens & des Africains aux iſles, croiſſoient, au milieu des forêts, la patate & l'igname. Ces plantes aſſez multipliées par la nature ſeule pour la ſubſiſtance d'un petit nombre de

ſauvages, durent être cultivées lorsqu'il fallut nourrir une population plus nombreuſe. C'étoit le premier objet de leurs ſoins. On leur aſſocia d'autres plantes tirées du pays même des nouveaux conſommateurs. L'Afrique a fourni aux iſles l'arbuſte d'Angola, dont les gouſſes renferment une eſpece de pois très ſaine & très nourriſſante. Cependant le manioc fut pour elles un préſent bien plus précieux. Cette plante eſt originaire de l'Afrique, quoiqu'en diſent certains hiſtoriens. Le manioc eſt un arbuſte qui s'éleve un peu plus que la hauteur de l'homme. Son tronc, à peu près gros comme le bras, eſt d'un bois mou & caſſant. Il n'y a d'utile dans la plante, que ſa racine qui eſt tubereuſe & qui acquiert au bout de huit mois, ou plus, la groſſeur d'une belle rave. On en diſtingue pluſieurs variétés, qui different par leur volume, leur couleur & le temps qu'elles mettent à mûrir. Cette plante eſt délicate; la culture en eſt pénible: le voiſinage de toute herbe l'incommode; il lui faut un terrein ſec & léger. Lorsque les racines ont atteint la groſſeur & la maturité qu'elles doivent avoir, on les arrache & on leur fait ſubir différentes préparations, pour les rendre propres à la nourriture des hommes. Il faut ratiſſer leur premiere peau, les laver, les raper, & les mettre à la preſſe, pour en extraire le ſuc regardé comme un poiſon très actif. La cuiſſon acheve d'en faire évaporer le reſte de toute humidité. La racine de manioc rapée, & réduite en petits grains par la cuiſſon, s'appelle farine de manioc. On donne

le nom de caſſave à la pâte de manioc, changée en gâteau par la ſeule attention de la faire cuire, ſans la remuer. L'une & l'autre ſe conſervent longtemps & ſont très nourriſſantes, mais d'une digeſtion un peu difficile. Il ſe trouve un grand nombre de blancs aux iſles, qui les préferent au meilleur froment. Pluſieurs nations Européennes, occupées à tourner l'activité entiere de leurs eſclaves vers les productions qui entrent dans le commerce, négligent les cultures, dont il faut nourrir les negres. Elles tirent leurs proviſions de l'Amérique Septentrionale. Une avidité ſans bornes ferme les yeux des colons inſulaires ſur une dépendance auſſi dangereuſe.

On a parlé dans ce précis de l'indigo, de la cochenille, & du cacao. Il nous reſte actuellement de décrire le rocou, le coton, le café, le ſucre.

Le rocou eſt une teinture rouge, nommée par les Eſpagnols *achiote*, dans laquelle on plonge les laines blanches, qu'on veut teindre de quelque couleur que ce ſoit. L'arbre qui le donne, eſt auſſi haut & plus touffu que le prunier. Chacun de ſes bouquets contient huit ou dix gouſſes, dont il ſuffit qu'une s'ouvre d'elle-même, pour qu'on les puiſſe cueillir toutes. On en détache les graines, qui ſont miſes auſſitôt dans de grandes auges, remplies d'eau. Lorsque la fermentation commence, les graines ſont remuées fortement avec de grandes ſpatules de bois, jusqu'à ce que le rocou en ſoit entierement détaché. On verſe enſuite le tout dans des cribles de jonc, qui retiennent ce qu'il y a de ſolide, & laiſſent écouler

dans des chaudieres de fer une liqueur épaiſſie, rougeâtre & fétide. A meſure qu'elle bout, on la recueille dans de grandes baſſines. Quand elle n'en fournit plus, on la jette comme inutile, & l'on remet dans la chaudiere l'écume qu'on en a tirée.

CETTE écume, qu'on fait bouillir pendant dix ou douze heures, doit être continuellement remuée avec une ſpatule de bois, pour qu'elle ne s'attache pas à la chaudiere & ne noirciſſe point. Lorsqu'elle eſt cuite ſuffiſamment & un peu durcie, on la met ſur des planches, où elle ſe refroidit. On la diviſe enſuite en pains de deux ou trois livres, & toutes les préparations ſont terminées.

LE coton demande un ſol ſec & pierreux. Un terrein qui eſt déjà familiariſé par la culture, lui convient le mieux. On le ſeme au printemps. On fait des trous à ſept ou huit pieds de diſtance les uns des autres, & l'on y jette un nombre indéterminé de graines. Lorsqu'elles ſont levées, jusqu'à la hauteur de cinq ou ſix pouces, toutes les tiges ſont arrachées, à l'exception de deux ou trois des plus vigoureuſes. Celles-ci ſont étêtées deux fois, avant la fin d'Août. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il n'y a que le bois, pouſſé après la derniere taille, qui porte du fruit, & que ſi on laiſſoit monter l'arbuſte au-deſſus de quatre pieds, la récolte ſeroit moins aiſée, ſans être plus abondante. Il faut porter une attention très ſuivie à arracher les mauvaiſes herbes qui naiſſent autour de cet arbuſte. La récolte demande un temps ſec, pour que le coton ne

ſoit pas taché ou rougi. Le piſtil, placé dans le milieu des fleurs, devient une coque de la groſſeur d'un œuf de pigeon, à trois ou quatre loges. Chaque loge, en s'ouvrant laiſſe appercevoir pluſieurs graines arrondies, enveloppées d'une bourre blanche, qui eſt le coton proprement dit. Cette ouverture du fruit indique ſa maturité. Lorsque la récolte eſt faite, on ſépare, par le moyen d'un moulin à coton, le coton de la graine qu'il recouvre. Ce moulin eſt une machine compoſée de deux baguettes de bois dur, qui ont environ dix-huit pieds de long, dix-huit lignes de circonférence, & des cannelures de deux lignes de profondeur. On les aſſujettit par les deux bouts, & il n'y a de diſtance entre elles, que celle qui eſt néceſſaire pour laiſſer paſſer la graine. A l'un des bouts eſt une eſpece de petite meule, qui miſe en mouvement par le pied, fait tourner les deux baguettes en ſens contraires. Elles prennent le coton qui leur eſt préſenté, & en font ſortir, par l'impulſion qu'elles ont reçue, la graine qu'il renferme.

Le cafier eſt originaire de l'Arabie, il en a fait longtemps la principale richeſſe. Toutes les tentatives des Européens pour le transplanter furent inutiles, jusqu'à ce qu'on l'eut porté à Batavia, & enſuite à l'iſle de Bourbon & à Surinam. Cet arbre ne proſpere que ſous un climat, où l'hiver ne ſe fait pas ſentir. Les fleurs renferment un piſtil, qui devient une baie d'abord verte, puis rougeâtre, de la groſſeur d'une petite ceriſe, remplie

de deux noyaux ou feves de ſubſtance dure & comme cornée. Ces noyaux convexes à l'extérieur, applatis & ſillonnés du côté par lequel ils ſe touchent, donnent, lorsqu'ils ont été rôtis & mis en poudre, une infuſion fort agréable, propre à écarter le ſommeil, & dont l'uſage, ancien dans l'Aſie, s'eſt répandu inſenſiblement dans la plus grande partie du globe. Le meilleur café eſt toujours celui d'Arabie; mais l'Amérique en fournit infiniment davantage. Les plants du cafier doivent être mis dans des trous de douze ou quinze pouces, & à ſix, ſept, huit ou neuf pieds de diſtance. Ils s'éleveroient à dix-huit ou vingt pieds; mais on les arrête à cinq, pour pouvoir cueillir commodement leur fruit. Ainſi étêtés ils étendent ſi bien leurs branches, qu'elles ſe confondent. Le cafier porte des fruits, quelquefois au bout de trois, quelquefois au bout de ſix ans. Tantôt il ne produit pas une livre de café, & d'autres fois il en donne jusqu'à trois ou quatre. En quelques endroits, il ne dure que douze ou quinze ans, & en d'autres vingt-cinq ou trente. Ces variations dépendent ſingulierement du ſol & du climat. Aujourdhui on ne porte le café au moulin, qu'après avoir été lavé, qu'après avoir été dépouillé de ſa gomme. Ce moulin eſt compoſé de deux rouleaux de bois, garnis de lames de fer, longs de dix-huit pouces ſur dix ou douze de diametre; ils ſont mobiles, & par le mouvement qu'on leur donne, i's s'approchent d'une troiſieme piece immobile, qu'on nomme mâchoire. Au-deſſus des rouleaux eſt une trémie

trémie, dans laquelle on met le café, qui tombant entre les rouleaux & la mâchoire, ſe dépouille de ſa premiere peau, & ſe diviſe en deux parties, dont il eſt compoſé. En ſortant de cette machine, il entre dans un crible de laiton incliné, qui laiſſe paſſer la peau du grain à travers ſes fils, tandis que le fruit gliſſe & tombe dans des paniers, d'où il eſt transporté dans un vaiſſeau plein d'eau, où on le lave, après qu'il y a trempé une nuit. Quand la récolte eſt finie & bien ſéchée, on remet le café dans une machine qu'on appelle moulin à piler. C'eſt une meule de bois, qu'un mulet ou un cheval fait tourner verticalement autour de ſon pivot. En paſſant ſur le café ſec, elle en enleve le parchemin. On le tire de ce moulin, pour être vanné d'un autre, qu'on appelle moulin à van. Cette machine, armée de quatre pieces de fer blanc poſées ſur un eſſieu, eſt agitée avec beaucoup de force par un eſclave. Enſuite il eſt porté ſur une table, où les negres en ſéparent tous les grains caſſés & les ordures. Alors on peut le vendre. La paſſion que prit l'Europe entiere pour cette boiſſon, en fit trop vivement pouſſer la culture, après la pacification de 1763 ; ce qui ruina les planteurs.

LA canne qui donne le ſucre, eſt une eſpece de roſeau, qui s'éleve à neuf pieds & quelquefois plus. Son diametre le plus ordinaire eſt d'un pouce. Elle eſt couverte d'une écorce un peu dure, qui renferme une moëlle plus ou moins compacte, remplie d'un ſuc doux & visqueux. Des nœuds la coupent

par intervalles, & donnent naiſſance aux feuilles, qui ſont longues, étroites, coupantes ſur les bords & engrainées à leur baſe. Cette plante eſt de toute ancienneté cultivée dans quelques contrées de l'Aſie & de l'Afrique. On la tira de Madere & des Canaries, pour la porter dans le Nouveau-Monde, où elle a ſi bien proſpéré que ſi elle en étoit originaire. Un ſol léger, poreux & profond eſt celui que la nature a deſtiné à cette production. La méthode générale pour l'obtenir eſt de préparer un grand champ, de faire, à trois pieds de diſtance l'une de l'autre, des tranchées qui aient dix-huit pouces de long, douze de large, & ſix de profondeur; d'y coucher deux, & quelquefois trois boutures d'environ un pied chacune, tirées de la partie ſupérieure de la canne, & de les couvrir légerement de terre. La tige qui en ſort, devient avec le temps canne à ſucre. Pendant ſix mois, il faut avoir une attention ſuivie à la débarraſſer des mauvaiſes herbes. Alors elle a aſſez de force, pour faire périr tout ce qui pourroit nuire à ſa fécondité. On ne coupe les cannes qu'au bout de dix-huit mois. Il ſort de leur ſouche des rejettons, qui ſont coupés à leur tour quinze mois après: mais cette ſeconde coupe ne donne gueres plus que la moitié du produit de la premiere coupe. Elles diminuent progreſſivement: auſſi ne demande-t-on que deux récoltes de la même canne. La ſaiſon la plus propre à couper les cannes eſt dans les mois de Mars & d'Avril. Pour extraire le ſuc des cannes coupées, ce qui doit ſe faire dans vingt-quatre heures, ſans

quoi il s'aigriroit, on les met entre deux cylindres de fer ou de cuivre, posés perpendiculairement sur une table immobile. Le mouvement de ces cylindres est déterminé par une roue horizontale, que des bœufs ou des chevaux font tourner. Du réservoir, où le suc de la canne est reçu, il tombe dans une chaudiere, où l'on fait évaporer les parties de l'eau les plus faciles à se détacher. Cette liqueur est versée dans une autre chaudiere, où un feu modéré lui fait jetter sa premiere écume. Lorsqu'elle a perdu sa glutinosité, on la fait passer dans une troisieme chaudiere, où elle jette beaucoup plus d'écume à un dégré plus fort de chaleur. Ensuite on lui donne le dernier dégré de cuisson dans une quatrieme chaudiere, dont le feu est à celui de la premiere comme trois à un. Cette derniere opération conduite comme il faut, le sucre forme des crystaux plus ou moins gros, plus ou moins brillants, à raison de la plus grande ou de la moindre quantité d'huile qui les salit. Aussitôt que le sucre est refroidi, on le verse dans des vases de terre faits en cône. La base du cône est découverte, son sommet est percé d'un trou, & l'on fait écouler par ce trou l'eau qui n'a pu fournir des crystaux. C'est ce qu'on appelle le syrop. Après l'écoulement on a du sucre brut. Il est gras, brun & mou. La plupart des nations laissent à l'Europe le soin de donner au sucre les autres préparations nécessaires pour en faire usage. Il n'y a que les François qui exportent en Europe, du sucre entierement raffiné. La canne fournit, outre le sucre, des sy-

rops qui valent le douzieme du prix des ſucres. Le ſyrop de meilleure qualité eſt celui qui coule d'un premier vaſe dans un ſecond, lorsqu'on fait le ſucre brut. Ce ſyrop eſt le plus utile, par le ſecret qu'on a trouvé de le convertir, en le diſtillant, en une eau-de-vie que les Anglois appellent *rum*, & les François *taffia*. Cette opération ſe fait, en mêlant un tiers de ſyrop avec deux tiers d'eau. Lorsque ces deux ſubſtances ont ſuffiſamment fermenté, ce qui arrive ordinairement au bout de douze ou quinze jours, elles ſont miſes dans l'alambic, où la diſtillation ſe fait à l'ordinaire. La liqueur qu'on en retire, eſt égale à la quantité de ſyrop qui y a été employée. Il y a de l'apparence que la culture du ſucre eſt ſuſceptible d'une perfection ultérieure. Si, au lieu de planter les cannes en de grands champs d'une ſeule piece, on diſtribuoit un terrein par diviſions de dix toiſes, laiſſant entre deux diviſions plantées une diviſion d'intervalle vuide, il en réſulteroit de grands avantages. Alors toutes les cannes parviendroient à un point égal de maturité. Alors on pourroit encore mieux laiſſer repoſer les portions de terres fatiguées, qui deviendroient par-là plus propres à la reproduction.

DANS une habitation bien conditionnée, deux noirs ſont plus que ſuffiſants, pour exploiter cent pas géométriques en tout ſens. Un tel quarré donne communement ſoixante quintaux de ſucre brut, qui rendront pour le produit net d'un arpent & demi de terre 450 livres, déduction faite de tous frais.

Le climat agit ſur tous les êtres vivants. Les animaux qui ont été de l'Europe transplantés en Amérique, ont tous dégénéré. Si ſon influence s'eſt moins fait ſentir ſur l'homme, c'eſt qu'il eſt plus gouverné par le moral. Attaché à ſes habitudes, il a autant que poſſible transporté en Amérique les uſages de l'Europe. Ceux-ci n'ont pas empêché les nations Européennes & les Indiens de s'allier enſemble par le mariage. Pour empêcher l'abâtardiſſement des eſpeces, il faut, dans les hommes, comme dans les animaux, croiſer les races. Cette vérité fait voir la raiſon du caractere particulier qu'on obſerve dans les Créoles. Ils ſont, en général, bien faits & très découplés. Leur teint n'a cependant jamais cet air de vie & de fraîcheur, qui tient de plus près à la beauté que des traits réguliers. Mais cette teinte, plus ou moins foncée, eſt à-peu-près celle de nos peuples méridionaux. Les Créoles ſont hommes de bien, hospitaliers, intrépides. La diſſimulation, les ruſes, les ſoupçons n'entrent jamais dans leur ame. L'ardeur de leur imagination les rend têtus & inconſtants. Au reſte, ils ont une pénétration & une ſagacité étonnantes. Les femmes, quoique privées d'un coloris animé, ont une blancheur tendre. Elles ſont ſobres, très fécondes, très fidelles, mais jalouſes jusqu'à la fureur. Elles ont une grande timidité, qui les embarraſſe dans le commerce du monde. L'habitude de vivre avec des eſclaves, condamnés à obéir aveuglement aux caprices de leurs maîtres, dès leur plus tendre jeuneſſe, donne aux Créoles cet orgueil,

qu'on doit haïr en Europe, où plus d'égalité entre les hommes leur apprend à ſe reſpecter davantage. Elevés ſans connoître la peine ni le travail, ils ne ſçavent ni ſurmonter un obſtacle, ni ſupporter une contradiction. C'eſt ce caractere qui les rend bizarres, fantasques & d'une ſociété peu goûtée en Europe.

La nature ſemble avoir deſtiné les Américains à plus de bonheur que les Européens. A l'exception des fluxions de poitrine & des pleuréſies, on ne connoit que peu de maladies aux iſles. La goutte, la gravelle, la pierre, l'apoplexie, cent autres fléaux de l'eſpece humaine, n'y font jamais le moindre ravage. Il n'y a que le Tetanos qui afflige les enfants aux iſles, qu'un anéantiſſement des forces qui y mine la ſanté du beau ſexe, qu'une fievre chaude qui y abrege la vie des hommes; mais ces maux ſont peut-être moins l'effet du vice du climat que de leurs excès. Dans l'état actuel des colonies, ſur dix hommes qui paſſent aux iſles, il meurt quatre Anglois, trois François, trois Hollandois, trois Danois & un Eſpagnol.

Lorsqu'on commença à fonder des colonies, on s'imagina qu'elles finiroient par miner les états, d'où elles étoient ſorties. C'eſt un préjugé dont on eſt revenu. L'expérience a démontré que ces établiſſements ont augmenté le commerce, les manufactures, la navigation, la richeſſe & la conſidération politique des états qui les ont formés.

CHAPITRE XII.

Etabliſſements des Eſpagnols, des Hollandois & des Danois dans les iſles de l'Amérique.

L'ISLE que les Eſpagnols trouverent d'abord, en arrivant en Amérique, ſe nomma la *Trinité*. Ce ne fut, qu'en 1535, que la cour de Madrid la fit occuper. Elle eſt placée vis-à-vis de l'embouchure de l'Orenoque, comme pour ralentir la rapidité du fleuve. On lui donne trois cents dix-huit lieues quarrées; elle n'a jamais eſſuyé d'ouragan, & ſon climat eſt ſain. L'année eſt partagée en temps de pluie & de ſéchereſſe. Les tremblements de terre y ſont plus fréquents que dangereux. Dans l'intérieur de l'iſle, ſont quatre groupes de montagnes qui, avec quelques autres, formées par la nature ſur les rives de l'océan, occupent le tiers du ſol. Le reſte eſt presque généralement ſusceptible des plus riches cultures. Les établiſſements Eſpagnols ſe réduiſent au port d'Eſpagne, qui a ſoixante-dix-huit cabanes couvertes de chaume, & à Saint-Joſeph, placé trois lieues plus loin dans les terres, où l'on compte quatre-vingts familles encore plus miſérables. Le cacao leur donnoit autrefois une foible proſpérité; mais depuis 1727, tous les arbres ayant péri, la Trinité ne fut gueres plus fréquentée que Cubagua.

CETTE petite iſle découverte & mépriſée par Colomb, attira dans la ſuite les Eſpagnols par ſes

perles. Après bien de conjectures, on les croit à préſent une ſuite d'un deſordre dans les huitres. Dans le commencement ces perles trouverent un débit avantageux. Mais ce fut le ſuccès d'un moment. Le goût de ces ornements diminua avec le temps, & le banc fut bientôt épuiſé. Alors les Eſpagnols ſe transporterent à la Marguerite.

On n'y voit de bourgade que Mon-Padre, défendue par un petit fort. Son ſol ſeroit fertile, s'il étoit cultivé. Le miniſtere Eſpagnol a cherché, il y a quelque temps, d'allécher dans ces deux dernieres iſles des nations étrangeres, mais catholiques, par l'appas des grandes conceſſions de terre. Il n'y a qu'un petit nombre de François de la Grenade qui s'y ſoient transportés. Ces deux iſles ſont, au reſte, habitées par un petit nombre d'Eſpagnols, qui vivent dans l'indolence & dans la ſuperſtition, & qui gagnent leur vie par un commerce interlope avec les colonies Françoiſes. Des troupeaux domeſtiques, devenus avec le temps ſauvages, peuplent les forêts: on les tue à coups de fuſil.

L'ISLE de Porto-Rico, découverte, en 1493, par Colomb, n'attira l'attention des Eſpagnols qu'en 1509. Cette nouvelle conquête devoit leur couter. Le mancenillier, qui croît dans cette iſle, fournit un ſuc, dans lequel les ſauvages trempent leurs fleches, pour les envénimer. C'eſt un poiſon qui conſerve ſa vertu même au-delà d'un ſiécle. De tous les lieux où ſe trouve cet arbre funeſte, Porto-Rico eſt celui, où il ſe plaît le plus, où il s'eſt le

plus multiplié. Toutefois la diſcipline militaire des Eſpagnols, & les imbécilles préjugés des ſauvages, firent en ſorte que ceux-là ſurmonterent ces périls. Ceux-ci finiſſent bientôt par ſe courber ſous le joug. On les condamne aux mines, où ils périſſent, en peu de temps, dans les travaux de l'eſclavage. Porto-Rico, une des meilleures & des plus ſaines iſles du Nouveau-Monde, a trente-ſix lieues de long, dix-huit lieues de largeur & cent de circonférence. Toutes les productions propres à l'Amérique y proſperent. Un port ſûr, des rades commodes, des côtes faciles ſe joignent à tant d'avantages, négligés ou oubliés juſqu'en 1765, lorſque le port de Saint-Jean fut jugé propre par le gouvernement, pour y placer les flottes royales. En 1778, Porto-Rico comptoit quatre-vingts mille ſix cents ſoixante habitants, dont ſix mille cinq cents trente ſeulement étoient eſclaves. Il comptoit ſoixante-dix-ſept mille trois cents quatre-vingt-quatre-bêtes à corne; vingt-trois mille cent quatre-vingt quinze chevaux; quinze cents quinze mulets; quarante-neuf mille cinquante-huit têtes de menu bétail. Sur les plantations, qui étoient au nombre de cinq mille ſix cents quatre-vingt-un, on récoltoit deux mille ſept cents trente ſept quintaux de coton; onze mille cent ſoixante-trois quintaux de café; dix-neuf mille cinq cents cinquante-ſix quintaux de riz; quinze mille deux cents ſeize quintaux de maïs; ſept mille quatre cents cinquante-huit quintaux de tabac; neuf mille huit cents ſoixante quintaux de melaſſe. Dans les paturages, dont on comptoit

deux cents trente-quatre, la reproduction annuelle étoit de onze mille trois cents ſoixante-quatre bœufs; de quatre mille trois cents trente-quatre chevaux; de neuf cents cinquante-deux mulets; de trente-un mille deux-cents cinquante-quatre têtes de menu bétail.

TOUT cela eſt bien peu de choſe. On eſpere que tout va changer par un nouvel arrangement, qui accorde le droit de propriété à tous ceux qui avoient autrefois des terres en uſufruit. Mais ce plan n'aura point l'effet deſiré; il faudra accorder la permiſſion aux colons de vendre leurs productions à toutes les nations; il faudra affranchir les terres de toute impoſition, permettre une exportation & une importation libres de toutes denrées, ouvrir les ports à toutes les nations, déclarer même pour quelque temps Porto-Rico une iſle neutre.

LE même ordre des choſes pourroit s'étendre à Saint-Domingue. Cette iſle, célébre dans l'hiſtoire pour avoir été le berceau des Eſpagnols dans le Nouveau-Monde, jetta d'abord un grand éclat par ſon or. Mais ces richeſſes diminuerent avec ſes habitants, qu'on forçoit de les arracher aux entrailles de la terre; elles tarirent enfin entierement, lorſque les iſles voiſines ne fournirent plus de quoi remplacer ces déplorables victimes de l'avidité des conquérants. Envain fit-on venir des negres pour le travail des mines; celles-ci avoient perdu leur valeur par la découverte des mines plus riches du continent. On employa donc ces negres à la culture des terres.

L'Eſpagnol accoutumé à opprimer les Indiens à-peu-près auſſi blancs que lui, mal-traita à l'excès les negres, ravalés encore à ſes yeux par le prix qu'ils lui coûtoient. Il fut néanmoins forcé, par leurs révoltes, d'avoir plus d'égards. Alors la culture fut pouſſée avec une eſpece de ſuccès, qui cependant ne dura gueres. La découverte des riches contrées de l'Amérique entraîna de fortes émigrations de Saint-Domingue, dont les habitants mépriſerent les pauvres établiſſements. L'iſle devenue foible par cette dépopulation fut en proye aux ravages ennemis. En 1717, on n'y comptoit que dix-huit mille quatre cents habitants Eſpagnols, métis, negres ou mulâtres. Ils vivent dans l'indolence & dans la pauvreté, d'où le miniſtere a envain cherché de les retirer. La capitale de l'iſle, jadis célebre, ne préſente qu'un amas de ruines magnifiques. Le petit nombre d'établiſſements Eſpagnols de Saint-Domingue méritent par leur peu d'importance d'être oubliés dans ce précis.

L'ISLE de Cuba, ſéparée de celle dont nous venons de parler, pourroit ſeule valoir un royaume. Elle a deux cents trente lieues de long & depuis quatorze juſqu'à vingt-quatre de large. Aucune de ſes rivieres n'eſt navigable. Les rades du Nord peuvent recevoir des vaiſſeaux de guerre, mais celles du Sud n'admettent que des vaiſſeaux marchands. Cuba fut découvert par Colomb, en 1492. Diégo de Velasquez vint, en 1511, avec quatre vaiſſeaux le conquérir. Les fuſils, les canons, ces dieux épouvantables, de leur bruit foudroyant diſperſerent les fau-

vages qui vouloient réſiſter. Les cruautés des Eſpagnols, l'exploitation des mines & la petite vérole changerent bientôt l'iſle entiere dans un déſert. La découverte du canal de Bahama qu'on vit bientôt être la ſeule route convenable pour les vaiſſeaux, qui voudroient ſe rendre du Mexique en Europe, fit renaître Cuba, comme de ſes cendres. Pour recevoir ces vaiſſeaux on bâtit la Havane. L'utilité de ce port fameux s'étendit depuis aux bâtiments expédiés de Porto-Belo & de Carthagene. Tous y relâchoient & s'y attendoient réciproquement pour arriver enſemble avec plus d'appareil ou de ſûreté dans la métropole. Les dépenſes prodigieuſes que faiſoient, durant leur ſéjour, des navigateurs chargés des plus riches tréſors de l'univers, jetterent un argent immenſe dans cette ville, qui elle-même étoit forcée d'en verſer une partie dans les campagnes plus ou moins éloignées, qui la nourriſſoient. Envain le gouvernement chercha d'accélérer cette proſpérité par une aſſociation de marchands; l'infidélité des adminiſtrateurs fit échouer ce plan. Un gouverneur qui a le titre de capitaine général, préſide maintenant à la colonie. Son gouvernement eſt ſubordonné à l'audience de Saint-Dominique. Un intendant perçoit la dixme; elle appartient à la couronne. Cuba eſt le ſiege de l'évêque & de ſon chapître. La colonie compte vingt-trois couvents d'hommes & trois de femmes, dont, ſelon l'évaluation la plus modérée, les biens ſont eſtimés 14,589,590 liv. Il y a, depuis 1728, une univerſité à la Havane; les enfants reçoi-

vent leur éducation dans les cloîtres. Dix-neuf hôpitaux ſont répandus dans l'iſle. Selon le dénombrement de 1774, l'iſle de Cuba compte cent ſoixante & onze mille ſix cents vingt-huit perſonnes, dont vingt-huit mille ſept cents ſoixante-ſix ſeulement ſont eſclaves. La population doit être même un peu plus conſidérable, parce que la crainte bien fondée de quelque nouvel impôt a dû empêcher l'exactitude dans les déclarations. On ne trouve gueres d'autres arts dans l'iſle que ceux de néceſſité premiere. Ils ſont entre les mains des mulâtres ou des noirs libres, & très imparfaits. La ſeule menuiſerie y a été portée à un dégré de perfection remarquable.

Les denrées deſtinées pour l'exportation occupent le plus grand nombre des eſclaves. Depuis 1748 juſqu'en 1753, les travaux de ces malheureux ne produiſirent chaque année pour la métropole, que dix-huit mille ſept cents cinquante quintaux de tabac, qui valurent en Europe 1,293,570 liv. Cent ſoixante-treize mille huits cents quintaux de ſucre, qui valurent 7,994,786 liv. Quinze cents ſoixante-neuf cuirs, qui valurent 138,817 liv; & 1,064,505 liv. en or & en argent. Sur cette ſomme de 10,491,678 liv. le tabac ſeul appartenoit au gouvernement; tout le reſte étoit pour le commerce. Depuis cette époque les travaux ont beaucoup augmenté. Cependant ils ne ſe ſont pas encore tournés vers l'indigo & vers le coton, quoiqu'ils croiſſent naturellement dans l'iſle.

Lorsqu'en 1763, la Floride fut cédée par la cour de Madrid à celle de Londres, les cinq ou ſix

cents miſérables, qui végetoient dans cette contrée, ſe réfugierent à Cuba, & y porterent quelques abeilles, qui ſe multiplierent avec une célérité, qui ne paroît pas croyable. En 1777, on exporta de Cuba ſept mille cent cinquante quintaux & demi de cire. Cette production augmentera encore davantage ſous un ciel, ſur un ſol qui lui ſont également favorables, dans une iſle, où les ruches donnent quatre récoltes chaque année, & où les eſſaims ſe ſuccedent ſans interruption. Une des productions les plus riches de cette iſle eſt le tabac. Le gouvernement en achete quarante-ſix mille ſept cents cinquante quintaux, qu'il paye 2,272,050 liv. qui rentrent annuellement dans la colonie. Elle s'enrichiroit encore davantage, s'il ne lui étoit pas défendu d'en planter plus qu'il ne faut au gouvernement pour ſes fermes. Maintenant on cherche à tourner l'activité des colons vers le ſucre; & il y a de l'apparence que ces tentatives ne ſeront point infructueuſes.

AVANT 1765, Cuba ne recevoit annuellement que trois ou quatre grands navires partis de Cadix, & les bâtiments, après avoir fait leur vente ſur les côtes du continent, venoient chercher un chargement, qu'ils n'avoient pas trouvé à Vera-Crux, à Honduras & à Carthagene. L'iſle manquoit alors ſouvent les choſes les plus néceſſaires; & il falloit bien qu'elle les demandât à ceux de ſes voiſins, avec qui elle avoit formé des liaiſons interlopes. Lorſque les gênes ont été diminuées, le nombre des expéditions a multiplié les productions, qui réciproquement ont

étendu la navigation. En 1774, il arriva d'Eſpagne dans la colonie cent & un navires, qui y porterent des farines, des vins, des eaux-de-vie, tout ce qui eſt néceſſaire à un grand établiſſement, & qui en emporterent toutes les denrées qu'un meilleur ordre des choſes avait fait naître. La même année, Cuba reçut ſur cent dix-huit petits bâtiments; de la Louïſiane, du riz & du bois pour ſes caiſſes à ſucre; du Mexique, des farines, des légumes, du marroquin & du cuivre; des autres parties de ce grand continent, des bœufs, des mulets, du cacao; de Porto-Rico, deux mille eſclaves qu'on y avoit entrepoſés. Ces navires étoient obligés de dépoſer leurs cargaiſons à la Havane, au Port-au-Prince, à Cuba, à la Trinité, les ſeuls endroits où l'on avoit établi des douanes. Avant 1765, elles ne rendoient pas 565,963 liv. Leur produit s'éleve maintenant à 1,620,000 liv. que la métropole retire de la colonie, & à 8,1000,000 liv. en métaux, au lieu de 1620,000 liv. qui lui arrivoient autrefois. Les impôts levés à Cuba, ou du moins ceux qui entrent dans les caiſſes de l'état, ne paſſent pas 2,430,000 liv. & le gouvernement verſe dans l'iſle 2,272,050 pour le tabac; 1,350,000 liv. pour l'entretien des fortifications; 2,160,000 liv. pour les garniſons ordinaires, & 3,780,000 liv. pour les beſoins de la marine. Ce n'eſt que depuis 1724 qu'on y conſtruit des vaiſſeaux de guerre, nonobſtant l'excellence du bois de cedre, dont la colonie étoit couverte. Depuis cette époque il en eſt ſorti cinquante-huit vaiſſeaux

ou fregattes. La Havane vient d'être récemmment embellie par des promenades délicieuſes & une ſalle de ſpectacle ſagement décorée. Le gouvernement a conſacré aux fortifications dont la place a été entourée, depuis 1763 juſqu'en 1777, 22,413,989 liv. 18 ſ. 6 d. Ces ouvrages ont été élevés par quatre mille cent quatre-vingt-dix-huit noirs; par quinze cents malfaiteurs, dont l'Eſpagne & le Mexique ſe ſont purgés; par les hommes libres qui n'ont pas dédaigné ce travail. Cette dépenſe n'a pas été inutile; elle a rendu la Havane imprenable, autant que la nature aidée par l'art y peut parvenir.

L'ESPAGNE poſſede la partie la plus riche de l'Archipel Américain: mais dans l'état actuel, ce ſont de vaſtes forêts, où regne une ſolitude affreuſe. Ces iſles ne font qu'affoiblir la monarchie par les dépenſes qu'abſorbe leur conſervation. Juſqu'à préſent cet état ne paroît pas bien ſentir que les ſources de leurs richeſſes ne peuvent être que des cultures. Cependant nous touchons vraiſemblablement au moment, où les prohibitions qui ont gêné l'induſtrie, vont ceſſer. Ces conceſſions pourroient bien devenir infructueuſes par la jalouſie des autres nations, dont les intérêts ſont oppoſés à la proſpérité de l'Eſpagne.

LORSQUE les généreux habitants des Provinces-Unies leverent la tête au-deſſus de la mer & de la tyrannie, ils virent qu'ils ne pouvoient aſſeoir les fondements de leur liberté ſur un ſol qui ne leur offroit pas même les ſoutiens de la vie. Ils ſentirent que le commerce étoit la ſeule baſe de leur exiſtence. Ils par-

parvinrent à la monarchie universelle du commerce; toutes les mers se couvrirent de vaisseaux de la Hollande. Les seules contrées de l'Amérique, où la culture eût jetté les germes des vraies richesses, reconnoissoient ses loix. Mais après la perte du Brésil, il ne restoit à cette nation que quelques petites isles, en particulier celle de Curaçao, qu'en 1634 ils avoient enlevée aux Castillans, qui la possédoient depuis 1527. Ce rocher, qui n'est qu'à trois lieues de la côte de Venezuela, peut avoir dix lieues de long sur cinq de large. Il a un port excellent, mais dont l'approche est fort difficile. Lorsqu'une fois on y est entré, son vaste bassin offre toutes sortes de commodités. Une fortereſſe construite avec intelligence & constamment bien entretenue fait sa défense. L'entreprise de Louis XIV pour conquérir cette isle fut sans effet. Aucune nation n'a songé de s'emparer d'un sol stérile, qui n'offre que quelques bestiaux, quelque manioc, quelques légumes propres à la nourriture des esclaves, & qui ne fournit d'autre production qu'un peu de coton qui puisse entrer dans le commerce. Saint-Eustache vaut encore moins.

CETTE isle, qui n'a que deux lieues de long & une de large, est formée par deux montagnes, qui laissent entre elles un vallon assez resserré. Il est prouvé que les Hollandois étoient établis dans l'isle, en 1639. Ils en furent chassés par les Anglois, sur lesquels Louis XIV la reprit. Après la paix, il la remit aux Hollandois. Alors ceux-ci y planterent quelques cannes, qui ne leur ont annuellement donné que huit

ou neuf cents milliers de ſucre brut. La colonie envoya bientôt quelques-uns de ſes habitants dans une iſle voiſine, nommée Saba. C'eſt un roc eſcarpé, qui n'eſt connu que par le coton, qu'une cinquantaine de familles Européennes font cultiver & ouvrer par leurs eſclaves, qui en font des bas très beaux, qu'on vend juſqu'à dix écus la paire. Cette heureuſe peuplade eſt encore connue par la beauté de ſon ſang. Sous le même ciel eſt l'iſle de Saint-Martin, occupée en partie par les François & en partie par les Hollandois. Ces deux nations s'y occupent maintenant, dans dix-neuf plantations, de la culture du ſucre & du coton. On y compte douze cents eſclaves, dont les travaux ſont dirigés par environ mille blancs, Anglois, François & Hollandois.

Ces poſſeſſions des Hollandois dans l'Archipel Américain ne préſentent, au premier coup-d'œil, rien de grand ni d'intéreſſant. L'oubli le plus profond ſeroit leur partage, ſi quelques-unes de ces iſles, qui ne ſont rien comme agricoles, ne l'étoient beaucoup comme commerçantes. Le deſir de former des liaiſons interlopes avec les provinces Eſpagnoles du Nouveau-Monde, décida la conquête de Curaçao. Bientôt on y vit arriver un grand nombre de navires Hollandois, forts & bien armés, équipés par des hommes, dont la bravoure étoit entretenue par un intérêt vif, parce que chacun avoit une part dans la cargaiſon, qu'il étoit déterminé à défendre contre les attaques des gardes-côtes. Souvent les Eſpagnols venoient eux-mêmes échanger, dans un entrepôt conſtamment bien approviſionné, leur or, leur argent,

leur quinquina, leur cacao, leur tabac, leurs cuirs, leurs beſtiaux, contre des negres, des toiles, des ſoieries, des étoffes des Indes, des épiceries, du viſ-argent, des ouvrages de fer ou d'acier. L'établiſſement de la compagnie des Caraques & la ſubſtitution des vaiſſeaux de regiſtre aux galions ont beaucoup ralenti cette communication : mais des liaiſons qu'on a formées avec les habitants de la colonie Françoiſe de Saint-Domingue, ont un peu diminué ce vuide. En temps de paix, la république reçoit annuellement une douzaine de navires chargés de productions, qu'un ſol étranger a vu croître. Ces liaiſons ſe raniment, lorsque l'Angleterre & la France ſe trouvent en guerre. Perſonne n'ignore l'immenſité du commerce qui s'eſt fait, dans ce dernier temps, à Saint-Euſtache, par les diviſions des Anglois & des Anglo-Américains. Cette iſle ſert de magaſin général d'approviſionnement des Colonies Françoiſes du Vent & d'entrepôt de toutes leurs productions. Les Anglois & les François s'y réuniſſent, pour conclure, à l'abri de ſa neutralité, des marchés très importants. De cette grande liberté naiſſent des opérations ſans nombre & d'une combinaiſon ſinguliere. C'eſt ainſi que le commerce a trouvé l'art d'endormir & de tromper la diſcorde. Ces avantages ont réuni à Saint-Euſtache dix mille blancs de diverſes nations, cinq cents negres ou mulâtres libres & huit mille eſclaves. Un gouverneur, ſubordonné à la compagnie des Indes Occidentales, régit ce ſingulier établiſſement, ainſi que ceux de Saba & de Saint-Martin. Il fait

ſa réſidence auprès d'un mouillage très dangereux, mais le ſeul de l'iſle. Si ſa rade étoit défendue avec vigueur & intelligence, l'ennemi le plus audacieux y tenteroit vraiſemblablement ſans ſuccès une deſcente.

Ce ne ſont pas les ſeuls avantages auxquels les Hollandois ſont réduits dans le Nouveau-Monde. Ils y poſſedent encore un grand terrein, dans le pays connu ſous le nom de Guyane. Dans cette partie du globe il eſt autrefois arrivé des révolutions, occaſionnées par des feux ſouterreins, aujourd'hui éteints. Les rives de ces contrées préſentent un autre ſpectacle. Les nombreuſes rivieres qui, de ce vaſte eſpace, ſe précipitent dans l'océan, dépoſent ſans ceſſe ſur leurs bords & ſur la côte entiere une multitude prodigieuſe de graines, qui germent dans la vaſe, & produiſent en moins de dix ans des arbres de haute-futaie, connus ſous le nom de paletuviers. Ces grands végétaux occupent toute l'étendue, où le flux ſe fait ſentir. Ils y forment de vaſtes forêts couvertes de quatre ou cinq pieds d'eau durant le flot, & après qu'il s'eſt retiré, d'une vaſe molle & inacceſſible. Ce ſpectacle eſt le même dans une étendue de quatre cents lieues de côte, c'eſt-à-dire, depuis l'Amazone juſqu'à l'Orénoque: on y voit partout, ſur le rivage, un rideau de paletuviers, alternativement détruit & renouvellé par la vaſe & par le ſable. Derriere ce rideau, à quatre ou cinq cents pas, ſont des ſavanes noyées par les eaux pluviales qui n'ont point d'écoulement: & ces ſavanes ſe prolongent toujours latéralement au rivage, dans une profondeur plus ou

moins conſidérable, ſelon l'éloignement ou le rapprochement des montagnes. Ces immenſes marais n'étoient originairement peuplés que de reptiles. Le génie & l'induſtrie de l'homme ont changé leur deſtination primitive. C'eſt au milieu de ces eaux croupiſſantes, infectes & bourbeuſes, que la liberté a formé trois établiſſements utiles, dont Surinam eſt le principal.

Cet établiſſement fut d'abord formé par les Anglois; on y comptoit cinquante ſucreries, lorsqu'il fut, en 1667, attaqué & pris par les Hollandois, qui furent maintenus dans leur conquête par le traité de Breda. Des malheurs de diverſes eſpeces l'affligerent d'abord. Un des plus grands fut la déſertion des eſclaves. Ces fugitifs ſe virent avec le temps en aſſez grand nombre pour former des peuplades. Les tentatives qu'on fit pour arrêter leurs incurſions furent toutes inutiles. Ce danger devint à la fin ſi preſſant, que la république crut devoir envoyer en 1749, en 1772 & en 1774, quelques-uns de ſes meilleurs bataillons au ſecours de la colonie. Toute leur bravoure n'a produit aux colons qu'une tranquillité précaire. Il a fallu reconnoître ſucceſſivement l'indépendance de pluſieurs hordes nombreuſes, mais ſans communication entre elles. On leur doit des préſents annuels, & l'on s'eſt engagé à les faire jouir de tous les avantages d'un commerce libre. Ces nouvelles nations ne ſe ſont obligées de leur côté qu'à ſecourir leur allié, s'il en eſt beſoin, & à lui remettre tout eſclave, qui viendroit ſe réfugier ſur leur territoire.

CEPENDANT la colonie s'eſt trouvée plus floriſſante qu'on n'auroit pu l'eſpérer. Les premiers Européens qui ſe fixerent dans cette région barbare, établirent d'abord leurs cultures ſur des hauteurs qui ſe trouverent généralement ſtériles. On ſoupçonna avec raiſon que les plaines ſeroient plus fertiles. Elles ſont inondées par les fleuves qui les arroſent, mais elles ne le ſont pas toute l'année. Dans la ſaiſon même des débordements, les eaux ne s'y répandent que peu avant ou peu après la pleine mer. Lorsque les pluies ne ſont pas abondantes & que les rivieres ſont baſſes, c'eſt alors qu'il faut s'occuper des deſſéchements. Durant ce période, l'eſpace qui doit être mis à l'abri des inondations, eſt enveloppé d'une digue ſuffiſante pour repouſſer les eaux. Cette digue a rarement plus de trois pieds d'élévation. A un de ſes coins eſt une machine hydraulique, entierement ouverte d'un côté, taillée de l'autre en bec de flûte, & garnie d'une porte que l'impulſion des eaux ouvre de bas en haut, & que retombe par ſon propre poids. Lorsque le mouvement de l'océan fait enfler les ondes, les rivieres peſent ſur cette porte, & la ferment de maniere que les eaux extérieures n'y ſçauroient entrer. Lorsqu'au contraire les rivieres ſont baſſes, les eaux intérieures & pluviales, s'il y en a, la ſoulevent & s'écoulent facilement. Ce travail eſt fini dans un an. Le terrein eſt défriché dans la ſeconde année, & pourroit être cultivé au commencement de la troiſieme, s'il n'étoit abſolument néceſſaire de le laiſſer aſſez long-

temps expoſé à l'influence de l'eau douce, pour atténuer l'action des ſels marins. L'abondance des récoltes dédommage ce retard. Depuis cet arrangement les cultures des Hollandois ont proſpéré. Ils les ont pouſſées juſqu'à vingt lieues de la mer & ils ont donné à leurs plantations un agrément & des commodités qu'on n'apperçoit pas dans les poſſeſſions Angloiſes ou Françoiſes les plus floriſſantes. Ce ſont par-tout des bâtiments ſpacieux & bien diſpoſés, des terraſſes parfaitement alignées, des potagers d'une propreté exquiſe, des vergers délicieux, des allées plantées avec ſymmétrie. Cependant les capitaux, occupés par ces ſuperfluités, ſeroient plus ſagement employés à la multiplication des productions vénales. C'eſt avec les ſecours des emprunts levés dans la république, qu'il s'eſt formé ſur les bords du Surinam, du Commawine, des rivieres de Cottica & de Perica, quatre cents trente plantations. En 1775, elles donnerent vingt-quatre millions trois cents vingt mille livres peſant de ſucre brut, qui en Hollande furent vendues 8,333,400 liv.; quinze millions trois cents quatre-vingt-ſept mille livres peſant de café, qui furent vendues 8,580,934 liv.; neuf cents ſoixante-dix mille livres peſant de coton, qui furent vendues 2,372,255 liv.; ſept cents quatre-vingt dix mille huit cents cinquante-quatre livres peſant de cacao, qui furent vendues 616,370 liv.; cent cinquante-deux mille huit cents quarante-quatre livres peſant de bois de couleur, qui furent vendues 14,788 liv. Ces productions furent portées dans les rades de la répu-

blique par ſoixante-dix navires. Le nombre en ſeroit accru, ſi le ſirop & le rum, qu'on exporte pour l'Amérique Septentrionale, prenoit la route de la Hollande.

LES travaux réunis de cet établiſſement occupoient, en 1775, ſoixante mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe. Ils obéiſſoient à deux mille huit cents quatre-vingt-quatre maîtres, ſans compter les femmes & les enfants. Ces blancs ſont de divers pays & de ſectes diverſes.

PARAMARIBO, chef-lieu de la colonie, eſt une petite ville agréablement ſituée. Les maiſons y ſont jolies & commodes. Son port, éloigné de cinq lieues de la mer, laiſſe peu de choſes à deſirer. La Société, à laquelle appartient ce grand établiſſement, s'eſt chargée des dépenſes publiques. Dans le deſſein d'y pourvoir, les denrées qu'on exporte de la colonie payent un droit de deux & demi pour cent; celles qu'on y importe en payent un d'un & demi pour cent. Malgré ces impôts, malgré ceux qu'on paye pour l'entretien de trois cents negres affranchis, deſtinés à garantir les cultures contre les incurſions des negres fugitifs, & d'autres encore, la colonie étoit floriſſante dans le temps où ſes productions avoient un débit ſûr & avantageux. Mais lorsque le café a perdu dans le commerce la moitié de ſon ancien prix, tout eſt tombé dans un déſordre extrême. Il n'y a que la ſageſſe du gouvernement & une direction mieux éclairée qui puiſſent y remédier. C'eſt ce qu'on a fait, depuis que cette colonie a été confiée, pour ſon bon-

heur, aux ſoins d'un magiſtrat (M. T. C. v. d. H.) dont les lumieres, les talents & le zéle patriotique y ont introduit une réforme ſalutaire, qui doit bientôt faire revivre ſon ancienne ſplendeur.

L'ÉTABLISSEMENT de Berbiche n'occupe que dix lieues de côte. Rien ne l'arrêteroit dans l'intérieur du pays, juſqu'à la partie des Cordilieres, connues ſous le nom des montagnes Bleues. Le grand fleuve qui lui a donné ſon nom, embarraſſé à ſon embouchure par un banc de boue, devient plus avant très navigable. C'eſt à trente-ſix lieues de la mer que s'arrêtent les plantations. Les premiers fondements de cette colonie furent jettés, en 1626. Elle eut à eſſuyer dans ſon enfance pluſieurs revers. Berbiche ne compte que cent quatre plantations, la plupart peu conſidérables, ſemées de diſtance en diſtance ſur les bords de la riviere de Berbiche ou de Canje. On y voit ſept mille eſclaves de tout âge & de tout ſexe, & deux cents cinquante blancs, ſans compter les ſoldats qui devroient former le même nombre. Ce qui eſt annuellement recueilli de café, de ſucre, de coton, eſt porté par quatre ou cinq navires dans la métropole, où il n'eſt pas vendu au-deſſus d'un million ou douze cents mille liv. Quoique, ſuivant les calculs remis, en 1772, aux Etats-généraux, les dépenſes annuelles de ſouveraineté ne paſſent pas en Europe & en Amérique 190,564 livres, la Société n'en eſt pas moins dans une ſituation déſeſpérée. Depuis 1720 juſqu'en 1763, les dividendes réunis ne ſe ſont élevés qu'à 61 pour cent.

Après cette époque, il n'y a plus eu de répartition. Auſſi les actions, qui ont coûté 2,200 liv. chacune, n'ont-elles plus de cours.

ESSEQUEBO ſe trouve dans une poſition moins déſavantageuſe. La riviere qui lui donne le nom, eſt éloignée de vingt lieues de celle de Berbiche. Ce pays fixa le premier l'attention des Hollandois qui, comme d'autres Européens, rempliſſoient, vers la fin du ſeizieme ſiecle, la Guyane de leurs brigandages, dans l'eſpérance d'y trouver de l'or. On ignore l'époque préciſe à laquelle ils ſe fixerent à Eſſequebo : mais il eſt prouvé que les Eſpagnols les en chaſſerent, en 1595. Ils retournerent depuis à leur poſte. Cet établiſſement a été toujours peu de choſe. En 1740, ſes productions ne formoient pas la cargaiſon d'un ſeul navire. Deux ou trois ans après quelques colons d'Eſſequebo jetterent les yeux ſur la riviere voiſine de Demerary. Les bords s'en trouverent très fertiles. La compagnie des Indes Occidentales ſaiſit le moment propice (où ſes autres établiſſements étoient agités par les révoltes des negres) pour appeler à ſa conceſſion des hommes entreprenants de toutes les nations. Ceux qui y arrivoient avec un commencement de fortune, recevoient gratuitement un terrein, avec quelques encouragements. En 1769, on comptoit déjà ſur les rives du Demerary cent trente habitations, où le café, le ſucre, le coton étoient cultivés avec ſuccès. Le nombre des plantations s'eſt accru depuis cette époque, & il doit augmenter encore.

TOUTES ces colonies gémiſſent ſous le poids accablant des dettes qu'elles ont contractées. Ces emprunts ont ruiné les colons & ceux qui avoient prêté leurs capitaux, lorsque leurs denrées ont perdu de leur ancien prix. L'importance de ces établiſſements pour la république la doit occuper des ſoins pour en améliorer le ſort. Qu'elle réuniſſe à l'état des poſſeſſions abandonnées, comme au hazard, à des aſſociations particulieres. Tous les gouvernements ont compris que leurs colonies ſeroient plus floriſſantes ſous leur protection immédiate, que ſous une protection intermédiaire. Le ſuccès a généralement démontré la ſolidité de leurs vues. On ne voit que les Provinces-Unies, qui ſoient, dans un aveuglement opiniâtre, reſtées fidelles à leur premier plan. Dès qu'elles retourneront ſur leurs pas, les poſſeſſions Hollandoiſes dans la Guyane formeront un tout capable de quelque réſiſtance. Berbiche, Eſſequebo & Demerary qui, dans l'état actuel des choſes, ne repouſſeroient pas un corſaire entreprenant, ſeront réunis à la colonie de Surinam. Ses milices, ſes douze cents hommes de troupes réglées & deux compagnies d'artillerie, qui ſervent à ſa défenſe, protégeront également les établiſſements voiſins. Les forces de mer & de terre raſſureroient encore plus immédiatement ſon exiſtence. Des loix ſages & humaines arrêteront les atrocités, que les colons ſe permettent envers leurs negres; un traitement moins cruel deviendra une barriere plus ſûre contre la déſertion. Le dépériſſement des manufactures, du

commerce & de la navigation de la république, le peu d'étendue de ſon territoir, les progrès que les autres nations font ſucceſſivement dans le commerce, tout cela doit engager à donner plus d'attention à ces poſſeſſions, qui par une réforme ſalutaire pourront devenir plus floriſſantes.

LES Danois & les Norwegiens, réunis aujourd'hui ſous les mêmes loix, ont été très anciennement des navigateurs fort hardis. On croit même entrevoir à travers les ténebres hiſtoriques jettées ſur les monuments du Nord, qu'ils pouſſerent, dans le onzieme ſiecle, leurs courſes juſqu'aux côtes de Labrador & de Terre-Neuve, & qu'ils y jetterent quelques foibles peuplades. Il eſt donc vraiſemblable qu'ils peuvent diſputer à Chriſtophe Colomb la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde. Mais ils y étoient ſans le ſçavoir. En 1671, ils allerent occuper une petite iſle, connue ſous le nom de Saint-Thomas. Cette derniere des Antilles étoit tout-à-fait déſerte, lorsque les Danois entreprirent de s'y établir. Dans une étendue de cinq lieues, ſur deux lieues & demie de large, elle offre un terrein ſabloneux, qui n'empêcha néantmoins pas la culture. On y vit ſe former autant de plantations, que l'aridité de ſon ſol comportoit. Cependant Saint-Thomas dut principalement l'éclat, qu'il jetta, à l'excellence de ſon port, qui peut mettre en ſûreté cinquante vaiſſeaux. Il fut fréquenté par les flibuſtiers Anglois, François, Hollandois, qui vouloient ſouſtraire le fruit de leurs rapines aux droits, qu'on exigeoit d'eux dans leurs

propres établiſſements. Les corſaires qui avoient fait des priſes trop bas, pour les faire remonter aux iſles de leur nation, les venoient vendre à celle de Saint-Thomas. Il étoit l'aſile de tous les bâtiments neutres qui, pourſuivis en temps de guerre, y trouvoient un port neutre. C'étoit l'entrepôt de tous les échanges que les peuples voiſins n'auroient pu faire ailleurs avec autant d'aiſance & de ſûreté. C'eſt de-là qu'on expédioit tous les jours des bateaux richement chargés, pour un commerce clandeſtin avec les côtes Eſpagnoles, d'où l'on apportoit beaucoup de métaux & de marchandiſes précieuſes. Mais c'étoient des étrangers qui profitoient de cette circulation rapide. Un ſeul navire, chargé d'une cargaiſon de negres, entretint la ſeule eſpece de liaiſon qui ſubſiſtoit entre la métropole & la colonie. Cet état de foibleſſe ſe ranima un peu, en 1719, par le défrichement de l'iſle de Saint-Jean, voiſine de l'autre. Mais l'entrepriſe de cette nation pour ſe fixer dans celle de Crabes ou de Borriquen, fut traverſée par la jalouſie des Eſpagnols.

SAINTE-CROIX attira dans la ſuite plus dignement leurs regards. Elle a dix-huit lieues de long, ſur trois & quatre de largeur. Cette iſle fut ſucceſſivement occupée par les Hollandois, les Anglois & les François. Son ſol eſt excellent; mais ſon climat eſt mal-ſain. Des forêts épaiſſes empêchent les vents de balayer les exhalaiſons qui infectent l'air. Pour y remédier les François les brulerent. Le feu en dura des mois entiers. Les champs ſe trouverent d'une

fertilité incroyable. Le tabac, le coton, le rocou, le ſucre y réuſſiſſoient également. Tels furent les progrès de la colonie, qu'onze ans après ſa fondation, elle comptoit huit cents vingt-deux blancs, avec un nombre d'eſclaves proportionné. Si cependant la cour de Verſailles ordonna d'abandonner Sainte-Croix, c'eſt que les fermiers jugerent que le commerce clandeſtin de Sainte-Croix avec Saint-Thomas étoit contraire à leurs intérêts. En 1733, la France la céda, pour 738,000 liv. au Danemarc, qui ne tarda pas à y bâtir le bourg & la fortereſſe de Chriſtianſtadt. Malheureuſement cet état fit gémir ſes cultures ſous un privilege excluſif. Ce n'eſt que depuis 1754, que la navigation dans ces iſles eſt ouverte à tous les ſujets de la domination Danoiſe.

Au premier Janvier 1773, il y avoit à Saint-Jean ſoixante-neuf plantations, dont vingt-neuf étoient deſtinées à la culture du ſucre, & quarante-deux à d'autres productions moins importantes. Saint-Thomas en avoit exactement le même nombre, mais beaucoup plus conſidérables. Sur trois cents quarante-cinq qu'on en voyait à Sainte-Croix, cent cinquante étoient couvertes de cannes. Dans les deux premieres iſles, les propriétés acquierent l'étendue, que le colon eſt en état de leur donner. Ce n'eſt que dans la derniere que chaque habitation eſt bornée à trois mille pieds Danois de longueur ſur deux mille de largeur. Saint-Jean eſt habité par cent dix blancs & deux mille trois cents vingt-quatre eſclaves. Saint-Thomas, par trois cents trente-ſix blancs & quatre

mille deux cents quatre-vingt-seize esclaves. Sainte-Croix, par deux mille cent trente-six blancs & vingt-deux mille deux cents quarante-quatre esclaves. Il n'y a point d'affranchis à Saint-Jean; & il n'y en a que cinquante-deux à Saint-Thomas, & cent cinquante-quatre à Sainte-Croix. Les productions annuelles des isles Danoises se réduisent à un peu de café, à beaucoup de coton, à dix-sept ou dix-huit millions pesant de sucre brut, & à une quantité proportionnée de rum. Une partie de ces denrées est livrée aux Anglois, propriétaires des meilleures plantations, & en possession de fournir les esclaves. Ce qui n'est pas enlevé par cette nation, est porté sur une quarantaine de bâtiments, du port de cent vingt jusqu'à quatre cents tonneaux. La plus grande partie s'y consomme, & il n'en est guere vendu en Allemagne ou dans la Baltique, que pour un million de livres. Les terres susceptibles de culture ne sont pas toutes en valeur dans les isles Danoises; & celles qu'on y exploite, pourroient être améliorées. Le produit de ces possessions seroit aisément augmenté d'un tiers, sans la gêne des colons. Ils doivent 4,500,000 liv. au gouvernement, 1,200,000 liv. au commerce de la métropole, 26,630,170 liv. aux Hollandois. Ils gémissent encore sous le poids des impôts. Cependant le Danemarc doit sentir, à moins que d'être aveuglé sur ses véritables intérêts, qu'il doit jouir le plus que possible des richesses de ses isles dans le Nouveau-Monde.

CHAPITRE XIII.

Etabliſſements des François dans les iſles de l'Amérique.

ON pourroit ſe demander, ſi notre véritable bonheur exige la jouiſſance des choſes, que nous allons chercher ſi loin? Cette recherche ſeroit plus pénible qu'utile. Ces ſortes de diſcuſſions reſtent ſans conſéquence. Il faut laiſſer à ceux qui en ont le temps les queſtions oiſeuſes. Qu'ils écrivent, qu'ils diſputent. Ce ne ſont pas des diſcours, mais des faits qu'il faut dans un précis hiſtorique.

LES François ne tournèrent leurs voiles vers les Antilles que peu de temps après la mort du meilleur des monarques. L'iſle de Saint-Chriſtophe leur parut propre à leurs deſſeins. On accorda à une compagnie excluſive la liberté de faire des conquêtes dans l'Archipel Américain. Ses moyens étoient ſi foibles, qu'on n'en pouvoit eſpérer rien de grand. La concurrence des Hollandois lui étoit très nuiſible. Le déſeſpoir lui fit bientôt céder ſon privilege. Des particuliers lui achetoient ſes poſſeſſions, la Guadeloupe, Marie-Galande, les Saints, la Martinique, Sainte-Lucie, la Grenade, les Grenadins, Saint-Martin, Saint-Barthelemi, Sainte-Croix & la Tortue. Trois acheteurs devinrent les propriétaires de ces

ces iſles, qu'ils gouvernoient avec un pouvoir illimité. Cette révolution y fit fleurir pour un moment l'agriculture ; mais la concurrence des Hollandois étoit toujours le plus grand obſtacle, qui empêchât la nation de tirer quelque avantage de ce changement. Colbert racheta dans la ſuite ces poſſeſſions, mais la faute de ſon adminiſtration étoit de les avoir miſes ſous la direction d'une compagnie excluſive. Celle-ci n'eut aucun moment d'éclat. L'état réunit ces iſles à ſa maſſe, en payant les dettes de la compagnie, qui s'élevoient à 3,523,000 liv. & en lui rembourſant ſon capital de 1,278,185 liv. Ce changement fut d'abord peu utile au ſort des colons, accablés par nombre d'impôts & de loix gênantes. En 1717, on y ſubſtitua un réglement clair & ſimple & on déchargea les productions de toute impoſition. Alors la proſpérité des colons étonna les nations. Si le gouvernement en eût ſenti l'importance, ſon ambition déplacée ne l'auroit pas mis dans la néceſſité d'en ſacrifier une partie aux Anglois. L'importance des colonies qui reſtent à la France, mérite qu'on en peſe la valeur. Commençons par la Guyane.

CETTE contrée étoit habitée par les Caraïbes. Un chef électif les gouvernoit. Avant de parvenir à cette dignité, il étoit obligé de donner des preuves les moins équivoques d'une force extraordinaire d'ame & de corps. L'Eſpagnol Alphonſe Ojeda y aborda le premier, en 1499. La réputation de ſes richeſſes y attira les François, en 1604, conduits par la Ravardiere. Pour déterrer ſes mines, ils ſe livre-

rent à des fatigues incroyables. Ils ſe fixerent enfin à Cayenne, où la direction fut encore confiée ſucceſſivement à des aſſociations, dont la conduite étoit plus propre à miner cette colonie naiſſante qu'à lui donner de la conſidération. La colonie, loin de pouvoir s'étendre dans la Guyane, ne fit que languir à Cayenne même. Cette iſle n'eſt ſéparée du continent que par les eaux d'une riviere. Elle peut avoir quatorze ou quinze lieues de circonférence; elle eſt baſſe au milieu & élevée ſur les côtes. Des marais en entrecoupent partout les communications. Le ſeul bourg qui ſoit dans la colonie, eſt bâti dans une plaine de deux lieues. Les maiſons y ſont miſérables. Quelques foibles fortifications ſervent à ſa défenſe. Les premieres productions de Cayenne furent le rocou, le coton & le ſucre. En 1722, on y apporta de Surinam des ſemences fraiches de café. La paix de 1763 avoit obligé la cour de Verſailles de faire le ſacrifice de pluſieurs poſſeſſions importantes. On deſtina la Guyane à réparer ces pertes. Mais en réfléchiſſant ſur la condition miſérable de cet établiſſement, dans laquelle il avoit toujours langui malgré tout ce que le gouvernement avoit fait en ſa faveur, on étoit autoriſé à former des doutes ſur la juſteſſe de ce plan. Pour donner un appui à ſes colonies méridionales, la cour de Verſailles imagina d'étendre la population de Cayenne. Le miniſtere voulut peupler la Guyane d'hommes libres. Mais des Européens n'étoient gueres capables de ſoutenir les rigueurs de ſon climat: eût-il été même poſſible de

trouver des hommes qui s'accoutumeroient à la ſubſtance précaire d'une vie ſauvage, après s'être expatriés pour trouver un meilleur ſort. Ce plan fut d'ailleurs mal exécuté. Après une longue navigation, douze mille hommes furent, dans la ſaiſon des pluies, débarqués ſur des côtes déſertes & preſque impraticables, où dix mille en ont péri dans la miſere & le déſeſpoir. Depuis cette époque on a décrié cette malheureuſe région avec tout le reſſentiment que le malheur peut donner; mais le tableau que nous venons de tracer de la colonie de Surinam, démontre qu'il y avoit plus de paſſion que de juſtice dans ce procédé. Si les François n'ont pas mis en valeur les terres de la Guyane, c'eſt que l'exemple de leurs voiſins les Hollandois, qui en avoient, avec des travaux infinis, deſſeché les marais, n'avoit fait ſur eux aucune impreſſion: or, ce même exemple les doit inſtruire que de pareils travaux demandent beaucoup de bras, de patience & de fonds, parce qu'il n'y a que les negres qui y ſoient propres. Tout eſt à faire dans la Guyane, juſqu'aux bornes qu'il faut encore fixer à la colonie. On ne compte à Cayenne que trente plantations, toutes miſérables. Le continent eſt encore dans un plus grand déſordre. Des déſerts immenſes y ſéparent les habitations. On n'y jouit d'aucune commodité de la ſociété. Le nombre des blancs ne s'y élevoit pas au-deſſus de treize cents perſonnes, & celui des negres au-deſſus de huit mille. La foibleſſe de ſes exportations eſt encore au-deſſous de ſa population. S'il faut ſe promettre

quelque chose, c'est sur les lumieres de M. Mallouet, son administrateur actuel, sur le tabac & sur les arbres à épiceries, qui pourroient bien y réussir, qu'il faudra asseoir cette espérance.

La possession de Sainte-Lucie a été, depuis plus d'un siecle, un objet de dispute entre les Anglois & les François, dont tous les deux s'arrogeoient la propriété. Ils convinrent dans la suite que cette isle seroit abandonnée par les deux nations, mais qu'elles auroient la permission d'y faire de l'eau & de bois. Le traité de 1763 assura à la France cette isle, qui lui avoit été si longtemps & si opiniâtrément disputée. La cour de Versailles, après avoir perdu ses possessions dans l'Amérique Septentrionale, se proposa d'en faire un entrepôt, où l'on échangeroit les provisions apportées par les Anglois contre les sirops de la Martinique & de la Guadeloupe. L'événement prouva que ce plan étoit chimérique. Faute des moyens, on vit encore manquer dans la suite l'idée qu'on avoit conçue de s'y livrer aux cultures. Cette entreprise coûta 7,000,000 liv. au fisc & onze cents hommes à l'état. L'exécution en fut réservée aux François venus de la Grenade & de Saint-Vincent.

Le terroir de Sainte-Lucie est généralement aride. Son climat est le même des autres isles, avant qu'on y eût abattu les forêts, c'est-à-dire impur & mal-sain. Les eaux de rivieres n'ont point d'écoulement, & elles forment au milieu des marais infects. Cette raison n'a pas éloigné de cet endroit les François; mais ils seront punis de leur faute, à moins qu'ils ne leur pro-

curent un écoulement. Déjà se sont formées, dans la colonie, onze paroisses, presque toutes sous le vent, où on a la plus grande facilité à recevoir & à expédier des navires. Le reste de l'isle sera occupé avec le temps. Un chemin en fait le tour, deux autres la traversent. Ceux-ci servent à porter les denrées des plantations aux embarcadaires. En 1777, on y comptoit deux mille trois cents blancs de tout âge & de tout sexe. Il y avoit mille cinquante noirs ou mulâtres libres & seize mille esclaves, cinquante-trois sucreries, cinq millions quarante mille neuf cents soixante-deux pieds de café, un million neuf cents quarante-cinq mille sept cents douze pieds de cacao, cinq cents quatre-vingt-dix-sept quarrés de coton. Les produits en étoient vendus dans l'isle même, un peu plus un peu moins que 3,000,000 liv. Il n'y en avoit qu'un tiers acheté par la Martinique; le reste étoit vendu aux Américains, aux Anglois & aux Hollandois. Mais, lorsque l'isle entiere sera mise en valeur, elle pourra occuper soixante mille esclaves, & donner pour neuf ou dix millions liv. de denrées. Si Sainte-Lucie est encore tellement éloignée de ce point de prospérité, il en faut chercher la raison dans la mauvaise distribution des terres, accordées à des gens dépourvus des talents requis pour l'agriculture & des facultés qu'en absorbe l'exploitation, dans les fourmis & dans l'inconstance du gouvernement. Pour y changer la face des affaires, on commencera par en asseoir la direction sur des principes sages & constants. Elle dépouillera des terres superflues

ceux qui n'ont pas la faculté de les mettre en valeur ; elle rapprochera les plantations trop diſperſées ; elle y attirera les étrangers par la douceur de ſes réglemens.

LE port de Sainte-Lucie eſt un des meilleurs des Antilles ; la nature y a formé trois carénages parfaits. Trente vaiſſeaux de ligne y ſeroient à l'abri des ouragans les plus terribles. Il ne faut que quelques fortifications de plus pour rendre cette iſle imprenable.

L'ISLE de Martinique a ſeize lieues de longueur & quarante-cinq de circuit, ſans y comprendre les caps qui avancent quelquefois deux & trois lieues dans la mer. Elle eſt partout entrecoupée de monticules. Trois montagnes dominent ſur ces petits ſommets. La plus élevée porte l'empreinte d'un ancien volcan, les deux autres ſont preſque entierement cultivées. De nombreuſes ſources, ſorties de ces hauteurs, arroſent l'iſle. Denambuc en prit poſſeſſion, en 1635. Cent hommes laborieux & faits au climat de Saint-Chriſtophe en formoient la colonie. Leur repos fut d'abord troublé par les Caraïbes ; ceux-ci quitterent la Martinique, en 1658, pour n'y plus reparoître. On y vit ſe former dans la ſuite une population compoſée de deux claſſes d'hommes, dont la premiere poſſédoit les terres ; les autres étoient des miſérables, qui ſous le titre *d'engagés* étoient des eſclaves durant trois ans. Les uns & les autres s'occuperent uniquement d'abord du tabac & du coton. On y joignit ſucceſſivement le

rocou, l'indigo, le ſucre & ſurtout le cacao. Une calamité fit périr, en 1727, tous les cacaotiers. Pour les remplacer, on préſenta aux colons le cafier. Le miniſtere de France avoit reçu des Hollandois en préſent, deux pieds de cet arbre, qui étoient conſervés avec ſoin, dans le jardin royal des plantes. On en porta deux rejettons à la Martinique, où ils ſe multiplierent avec une rapidité incroyable.

CET établiſſement a d'ailleurs la poſition la plus heureuſe, par rapport aux vents qui regnent dans ces mers. Ses ports offrent un aſile ſûr contre les ouragans. Sa poſition l'a rendu le ſiege du gouvernement, & elle a reçu plus de faveurs, & joui d'une direction plus éclairée & moins infidelle. Malgré tant de moyens de proſpérité, la Martinique étoit fort peu avancée à la fin du dernier ſiecle, époque à laquelle elle ne comptoit que ſept mille blancs, mulâtres & negres libres, & quatorze mille cinq cents ſoixante-ſix eſclaves. Dès que la France eût abandonné des projets de conquête, la Martinique ſortit de ſa langueur & ſa proſpérité fut éclatante. L'Europe ne connoiſſoit qu'elle. Comme agricole, elle occupoit, en 1736, ſoixante-douze mille eſclaves, ſur un ſol nouvellement défriché en grande partie, & qui donnoit par conſéquent des récoltes très abondantes. Comme commerçante, elle gagnoit le dixieme des productions des iſles voiſines, qu'elle tenoit dans ſa dépendance. Ces opérations heureuſes & bien d'autres encore y avoient fait entrer un argent immenſe. Douze millions y circuloient

habituellement. Pour faciliter la navigation & la circulation dans le commerce, on érigéa Saint-Pierre en entrepôt. Ce bourg dut à ſes commodités l'avantage de devenir le point de communication entre la métropole & la colonie. Les opérations de commerce s'y firent par des commiſſionaires, dont la probité tint lieu de tout. La guerre de 1744 vint interrompre cette proſpérité, diminuée depuis deux ans, parce que la colonie perdit le commerce frauduleux qu'elle faiſoit avec les Américains Eſpagnols. Une adminiſtration, embarraſſée par nombre de formalités, acheva la perte de la Martinique. La derniere guerre l'accomplit finalement. Elle la fit tomber ſous le joug des Anglois, qui la céderent, en 1763, mais dépouillée de tous les moyens de proſpérité. Non-obſtant toutes ces calamités, elle auroit repris courage, ſans un nouveau fléau, inconnu juſqu'à ce temps dans l'Amérique, une eſpece de fourmi, qui cauſa des ravages inexprimables. La deſtruction en duroit onze ans, lorſque les colons arrêterent, le 9 Mars 1775, une récompenſe de 666,000 liv. pour celui qui trouveroit un remede contre ce fléau. Pour le détruire, il paroît que le parti le plus ſage eſt de multiplier les labours, les engrais & les ſarclages, en brûlant les pailles où cet inſecte ſe réfugie. Cette calamité étoit dans ſa plus grande force, lorſque l'ouragan de 1766, le plus furieux de ceux qui ont ravagé la Martinique, vint y détruire les vivres, moiſſonner les récoltes, déraciner les arbres, renverſer même les bâtiments.

Au premier Janvier 1778, la Martinique comptoit douze mille blancs de tout âge & de tout ſexe, trois mille noirs ou mulâtres, plus de quatre-vingts mille eſclaves, quoique ſes dénombrements ne montaſſent qu'à ſoixante-douze mille. En 1775, les navigateurs François chargerent à la Martinique, ſur cent vingt-deux bâtiments, deux cents quarante-quatre mille quatre cents trente-huit quintaux cinquante-huit livres de ſucre terré ou brut, qui furent vendus dans la métropole 9,971,155 liv. 3 ſols 7 deniers; quatre-vingt-ſeize mille huit cents quatre-vingt-neuf quintaux ſoixante-huit livres de café, qui furent vendus 4,577,529 liv. 16 ſ.; onze cents quarante-ſept quintaux huit livres d'indigo, qui furent vendus 975,018 liv.; huit mille ſix cents cinquante-ſix quintaux ſoixante-trois livres de cacao, qui furent vendus 605,964 liv. 12 ſ.; onze mille douze quintaux de coton, qui furent vendus 2,753,100 liv.; neuf cents dix-neuf cuirs, qui furent vendus 8,271 liv.; vingt-neuf quintaux dix livres de carret, qui furent vendus 29,100 liv.; dix-neuf cents ſoixante-ſix quintaux trente-cinq livres de canefice, qui furent vendus 52,980 liv. 10 ſ.; cent vingt-cinq quintaux de bois, qui furent vendus 3,125 liv. Cette ſomme entiere n'appartenoit pas à la colonie. Il en devoit revenir un peu plus du quart à Sainte-Lucie & à la Guadeloupe, qui y avoient verſé une partie de leurs productions. Les obſervateurs qui connoiſſent le mieux l'iſle, s'accordent tous à dire que ces cultures pourroient être augmentées d'un tiers. On arriveroit à

cette amélioriation, ſans nouveaux défrichements, par une culture meilleure & plus ſuivie. Mais pour atteindre ce but, il faudroit un plus grand nombre d'eſclaves. Or, elle eſt hors d'état de payer ces recrues, & les raiſons de ſon impuiſſance ſont connues. On ſçait qu'elle doit à la métropole, comme dettes de commerce, à peu près un million. Une ſuite d'infortunes l'a réduite à en emprunter quatre aux négocians établis dans le bourg Saint-Pierre. Pluſieurs engagements l'ont rendue inſolvable. Cette ſituation ne lui permet pas de remplir, du moins de long-temps, toute la carriere de fortune qui lui étoit ouverte. L'état a dépenſé 10,000,000 de liv. pour couvrir cet important établiſſement contre l'attaque de l'ennemi. Ces fortifications défendues par quinze cents hommes, pourroient peut-être tenir deux mois contre une armée de quinze mille hommes. Mais il n'y a que des eſcadres, capables de protéger efficacement les colonies.

L'ISLE de la Guadeloupe a une circonférence irrégaliere de quatre-vingts lieues. Elle eſt coupée en deux par le canal, connu ſous le nom de riviere ſalée, qui ne peut porter que des pirogues. La partie de l'iſle qui donne ſon nom à la colonie entiere, eſt hériſſée dans ſon centre de rochers affreux, où il regne un froid continuel, qui n'y laiſſe croître que des fougeres & quelques arbuſtes inutiles, couverts de mouſſe. Au ſommet de ces rochers, s'éleve à perte de vue, une montagne appellée la Souphriere. Elle exhale une fumée épaiſſe, entremêlée d'étincel-

les viſibles pendant la nuit. Des ſources ſans nombre en découlent, & portent la fertilité dans les plaines. La partie de l'iſle, connue ſous le nom de Grande-Terre, n'a pas été ſi bien traitée par la nature. Son ſol n'eſt pas ſi fertile, ni ſon climat auſſi ſain. Les François y arriverent les premiers, le 28 Juin 1635. Cette entrepriſe mal dirigée, fut malheureuſe faute de vivres. Le beſoin occaſionna des guerres avec les Caraïbes. Une famine horrible en fut la ſuite. Les colons en vinrent juſqu'à brouter l'herbe, juſqu'à déterrer les cadavres pour s'en nourrir. Le ſouvenir des maux qu'on avoit éprouvés, excita puiſſamment aux cultures de premiere néceſſité, qui amenent enſuite celles du luxe de la métropole. Le petit nombre d'habitans qui avoient échappé à ces horreurs, fut bientôt groſſi par quelques colons de Saint-Chriſtophe, par des matelots dégoûtés de la navigation, par des capitaines de navires. Pluſieurs circonſtances réunies firent longtemps languir cette colonie naiſſante. En 1700, elle ne comptoit, pour toute population, que trois mille huit cents vingt-cinq blancs; trois cents vingt-cinq ſauvages, negres ou mulâtres libres; ſix mille ſept cents vingt-cinq eſclaves, dont un grand nombre étoient Caraïbes. Elle ne commençoit à proſpérer qu'après la pacification d'Utrecht. On y comptoit neuf mille ſix cents quarante-trois blancs, quarante-un mille cent quarante eſclaves, lorſqu'elle fut conquiſe par les armes de la Grande-Bretagne, en 1759. Elle eut des raiſons pour ſe conſoler d'un évenement en apparence ſi fâ-

cheux. Les Anglois multiplierent tellement leurs expéditions, que la concurrence, excédant de beaucoup la conſommation, fit tomber à vil prix toutes les marchandiſes d'Europe. Le colon en eut preſque pour rien; & par une ſuite de cette ſurabondance, obtint de longs délais pour le payement. La nation victorieuſe y porta encore dix-huit mille ſept cents vingt un eſclaves. L'état floriſſant où la Guadeloupe avoit été portée par les Anglois, frappa tout le monde, lorſqu'ils la rendirent le 12 Juillet 1763. On conçut pour elle ce ſentiment de conſidération qu'inſpire l'opulence. On lui donna alors une adminiſtration indépendante.

LA petite iſle de la Deſirade dépend de celle de la Guadeloupe. Elle n'en eſt éloignée que de quatre ou cinq lieues. Son terrein, exceſſivement aride & de dix lieues de circonférence, ne compte que peu d'habitants, tous occupés de la culture de quelques pieds de café, de quelques pieds de coton.

LES Saintes, éloignées de trois lieues de la Guadeloupe, ſont deux très-petites iſles qui, avec un iſlot, forment un triangle & un aſſez bon port. Leurs cultures ne produiſent annuellement que cinquante milliers de café & cent milliers de coton.

MARIE-GALANTE, éloignée de ſix lieues de la Guadeloupe, a quinze lieues de circuit. C'eſt un ſol excellent, où s'eſt ſucceſſivement formée une population de ſept ou huit cents blancs & de ſix ou ſept mille noirs, la plupart occupés de la culture du ſucre.

SAINT-MARTIN & Saint-Barthelemi ſont encore dans la même dépendance. On a parlé de la premiere. Il reſte à dire quelque choſe de la ſeconde. On lui donne dix à onze lieues de tour. Son terroir eſt très ingrat. La miſere de ſes habitants répond à la ſtérilité de ſon ſol.

AU premier Janvier 1777, la Guadeloupe, en y comprenant les iſles plus ou moins fertiles, ſoumiſes à ſon gouvernement, comptoit douze mille ſept cents blancs de tout âge & de tout ſexe, treize cents ciuquante noirs ou mulâtres libres, & cent mille eſclaves. En 1775, quatre-vingt & un batiments de la métropole, emporterent de cette iſle cent quatre-vingt-huit mille trois cents quatre-vingt-ſix quintaux ſix livres de ſucre brut ou terré, qui rendirent en Europe 7,137,930 liv. 16 ſ.; ſoixante-trois mille vingt-neuf quintaux deux livres de café, qui rendirent 2,993,860 liv. 19 ſ.; quatorze cents trente-huit quintaux vingt-ſept livres d'indigo, qui rendirent 1,222,529 liv. 10 ſ.; mille vingt-trois quintaux cinquante-neuf livres de cacao, qui rendirent 71,651 liv. 6 ſ.; cinq mille cent quatre-vingt-treize quintaux ſoixante-quinze livres de coton, qui rendirent 1,298,437 liv. 10 ſ.; ſept cents vingt-ſept cuirs, qui rendirent 6,973 liv.; ſeize quintaux cinquante-ſix livres de carret, qui rendirent 16,560 liv.; douze quintaux ſoixante-deux livres de canefice, qui rendirent 336 liv. 15 ſ. 10 den.; cent vingt-cinq quintaux de bois, qui rendirent 3,125 liv. Quelques-unes de ces productions paſſoient aux établiſſements

Anglois & Hollandois. La vigilance des derniers adminiſtrateurs a mis quelques bornes à ces liaiſons interlopes. Tout porte à croire que cette colonie s'élevera à une plus haute conſidération. Les augmentations faites aux fortifications depuis quelques années, mettront un commandant actif & expérimenté, en état de ſoutenir avec deux mille hommes, un ſiege pendant deux mois & peut-être davantage.

L'ISLE de Saint-Domingue a cent ſoixante lieues de long. Sa largeur moyenne eſt à peu près de trente, & ſon circuit de trois cents cinquante, ou de ſix cents, en faiſant le tour des anſes. Elle eſt coupée dans toute ſa longueur, qui va de l'Eſt à l'Oueſt, par une chaine de montagnes, d'où l'on tiroit autrefois de l'or. Du côté de la partie Eſpagnole, on n'apperçoit qu'un amas informe de terres entaſſées, couvertes d'arbres & découpées vers la mer par des baies ou des promontoires. La côte Françoiſe, quoique cultivée, n'offre pas un aſpect beaucoup plus riant. Il n'y a que la partie du Nord, remplie de riches plantations, depuis l'océan juſqu'à la cime des collines, qui offre une perſpective digne de quelque attention. L'air humide & frais, avant & après le coucher du ſoleil, y eſt embraſé dans la journée.

L'ESPAGNE occupoit ſans fruit, comme ſans partage, cette grande poſſeſſion, lorſque des Anglois & des François qui avoient été chaſſés de Saint-Chriſtophe, s'y réfugierent en 1630. Pour ſe ménager un lieu de retraite, ils jetterent les yeux ſur la Tortue, petite iſle ſituée à deux lieues de la grande.

Vingt-cinq Eſpagnols qui la gardoient, ſe retirerent à la premiere ſommation. Ces avanturiers y trouverent un air pur, mais point de rivieres & peu de fontaines. Des bois précieux couvroient les montagnes; des plaines fécondes attendoient des cultivateurs. La côte du Sud offroit une rade excellente, dominée par un rocher, qui ne demandoit qu'une batterie de canons pour défendre l'entrée de l'iſle. Des habitants y accouroient en foule; ils s'occupoient de la culture du tabac & de la chaſſe des bœufs de Saint-Domingue & de la piraterie. Les bornes de cet abrégé nous défendent d'entrer dans le détail prolixe des évenements arrivés dans cette colonie naiſſante. Elle a langui longtemps. Ce qui s'y trouva de culture, de population, lorsqu'elle remit, en 1720, ſes droits au gouvernement, étoit pour la plus grande partie l'ouvrage des interlopes. Le commencement de proſpérité s'y eſt opéré, durant la longue & ſanglante guerre ouverte pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Après la pacification d'Utrecht, la proſpérité de cette iſle fut retardée par des calamités de diverſes eſpeces, mais elle ne laiſſa toutefois pas de devenir la premiere colonie de la France, qui ne demande, pour fleurir, qu'un champ ouvert à l'activité de ſes habitants. Partout où la nature leur laiſſe une libre carriere, les François réuſſiſſent à lui donner tout ſon eſſor. Saint-Domingue a ſinguliérement éprouvé tout ce que peut un ſol heureux, une poſition heureuſe entre les mains de cette nation.

LA partie du Sud, occupée par elle, s'étend actuellement depuis la pointe-à-Pitre jusqu'au cap Tiburon. Il n'y a que quarante ans, que les François fréquentent cette partie de la colonie, malgré les vents qui en rendent ſouvent la ſortie longue & difficile. Ce vaſte eſpace eſt rempli par cent ſoixante caféyeres, ſoixante-deux indigoteries & ſoixante cotonneries. La plupart de leurs cultivateurs ſont pauvres & ne peuvent jamais devenir bien riches. L'ingratitude du ſol leur défend d'aſpirer à l'opulence. Aquin a quinze lieues ſur le rivage de la mer, & trois, quatre, quelquefois ſix lieues dans l'intérieur des terres. Cet établiſſement compte quarante plantations en indigo, vingt en café & neuf en coton. Ses plaines furent autrefois très riches; actuellement des ſéchéreſſes en ont diminué la fertilité; on la leur rendra, en y plantant du ſucre, qui tient la terre couverte contre les ardeurs du ſoleil, pendant dix-huit mois conſécutifs. A préſent toutes les productions du quartier ſe réuniſſent dans un ſeul bourg très enfoncé dans les terres.

SAINT-LOUIS eſt une eſpece de bourgade qui, quoique bâtie au commencement du ſiecle, n'a qu'une cinquantaine de maiſons. Un très-bon port, même pour les vaiſſeaux de ligne, décida cet établiſſement. Sur un iſlet, ſitué à l'entrée de la rade, on éleva des fortifications conſidérables, qui furent détruites, en 1748, par les Anglois & qui depuis n'ont pas été rétablies. Le territoire de ce quartier s'étend cinq à ſix lieues ſur la côte. Ses montagnes enco-

re

re couvertes de bois d'Acajou, ſont la plupart ſuſceptibles de culture; ſa plaine inégale offre quelquefois un ſol fertile; & ſes nombreux marais peuvent être deſſéchés. On n'y compte que vingt caféyeres, quinze indigoteries, ſix cotonneries & deux ſucreries.

CAVAILLON n'occupe que trois lieues ſur les bords de l'Océan. C'eſt une grande gorge qui s'étend huit ou neuf lieues dans les terres. On n'y compte que vingt plantations de café, dix d'indigo, ſix de coton & dix-ſept de ſucre. Les conceſſions que le gouvernement y a faites, reſteront incultes, juſqu'à ce qu'on ait pratiqué des chemins pour l'extraction des denrées. Cette entrepriſe, qui eſt au-deſſus des moyens des habitants, devroit être exécutée par les troupes.

LA plaine du fonds de l'Iſle-à-Vache contient vingt-cinq mille quarreaux d'un ſol excellent, où il s'eſt formé ſucceſſivement quatre-vingt-trois ſucreries, & l'on y peut en établir environ cinquante. Celles qui exiſtent, n'ont guere qu'un tiers de leur terrein en valeur; & cependant elles donnent une quantité immenſe de ſucre brut. Qu'on juge de ce que le territoire entier en fourniroit, s'il étoit convenablement exploité. Toutes les productions de la plaine ſont portées à la ville de Cayes, formée par près de quatre cents maiſons, toutes enfoncées dans un terrein marécageux, & la plupart environnées d'une eau croupiſſante. Ce déſavantage & celui de la mauvaiſe qualité de ſa rade, ont fait déſirer à la cour de Ver-

failles que les affaires qui s'y traitent, ſe portaſſent à Saint-Louis. Mais ſes efforts ont été inutiles. Ce qu'on pourroit faire, c'eſt de former un lit à une ravine dont les débordements furieux cauſent ſouvent des ravages inexprimables ; c'eſt de purifier & de fortifier un peu la ville.

L'ABACOU eſt une péninſule que l'abondance & la qualité de ſon indigo rendoient autrefois floriſſante. Depuis que cette plante vorace a détruit tout principe de végétation ſur les petites collines très multipliées de ce quartier, on ne cultive avec quelque ſuccès que les bords de la mer, enrichis de la dépouille des terres ſupérieures. C'eſt ſur les hauteurs défrichées, épuiſées de ce quartier, qu'il conviendroit de multiplier les troupeaux.

LES Côteaux occupent environ dix lieues de rivage, ſur une profondeur de deux jusqu'à dix lieues. Partout on trouve de petites anſes, où le débarquement eſt facile, ſans qu'aucune offre un abri contre le mauvais temps. Le quartier contient vingt-quatre caféyeres, trois cotonnéries, ſoixante-ſix indigoteries. Cette derniere production y a moins diminué en quantité, y a moins dégéneré en qualité qu'ailleurs, avantages qu'il faut attribuer à la nature & à la diſpoſition du terrein.

TIBURON, qui a douze lieues d'étendue ſur les bords de la mer, & deux, trois, quatre dans l'intérieur des terres, termine la côte. La rade de ce cap n'offre pas un abri ſuffiſant contre les tempêtes : mais des batteries bien placées en peuvent faire un

lieu de retraite & de protection, pour les batiments François, pourſuivis en temps de guerre dans ces parages. Tiburon a quatre habitations en coton, trente en indigo & trente-ſept en café. Tous ces établiſſements languiſſent dans une miſere plus ou moins grande. Elle eſt en partie due à la privation des eaux de pluie, qui fécondent autrepart les campagnes, durant ſix mois de l'année. Le manque des negres y eſt encore plus ſenſible qu'ailleurs. Pour y remédier le gouvernement doit ouvrir, pendant dix ou quinze ans, cette portion de ſa colonie à tous les étrangers.

L'OUEST de la colonie eſt bien différent du Sud. Le premier établiſſement digne de quelque attention qui s'y préſente, c'eſt Jérémie ou la Grande-Anſe. Il occupe vingt lieues de côte, depuis Tiburon juſqu'au Petit-Trou, & quatre ou ſix lieues dans les terres. Il n'y a gueres que les bords de la mer qui ſoient habités, & encore le ſont-ils fort peu. Cependant toutes les denrées qui enrichiſſent le reſte de l'iſle y ſont cultivées. Une production qui lui eſt particuliere & dont il recueille annuellement cent cinquante milliers, c'eſt le cacao, qui ne réuſſiroit pas dans les cantons plus découverts. Le point de réunion eſt un bourg joliment bâti & ſitué ſur une hauteur, où l'air eſt très-ſalubre. Le temps doit rendre ce marché conſidérable. Malheureuſement ſa rade eſt mauvaiſe.

LE Petit Goave eût autrefois un grand éclat, & il en fut redevable à un port, où les vaiſſeaux de

toute grandeur trouvoient un mouillage excellent, des facilités pour s'abattre, un abri contre tous les vents. C'étoit l'afile le plus convenable pour des aventuriers, qui ne fongeoient qu'à s'approprier les dépouilles des navigateurs Efpagnols. Depuis que les cultures ont remplacé la piraterie, ce lieu a beaucoup pérdu de fa célébrité. Ce qui lui refte de conſidération, il le doit à fes richeffes territoriales, bornées à quinze plantations en fucre, vingt en café & douze en indigo ou en coton. Il eft mal-fain, & le fera, jusqu'à ce qu'on ait réuffi à donner de la pente à la riviere Abaret, dont les eaux croupiffantes forment des marais infects.

Les dépendances de Léogane ont de l'étendue. On y compte vingt habitations conſacrées à l'indigo, quarante au café, dix au coton, cinquante-deux au fucre. Avant le tremblement de terre de 1770, qui détruifit tout, la ville avoit quinze rues bien alignées & quatre cents maifons de pierre qui ne font plus qu'en bois. Sa poſition dans une plaine étroite, féconde, arroſée, ne laifferoit pas beaucoup à défirer, fi un canal de navigation lui ouvroit une communication facile avec fa rade, qui n'eſt éloignée que d'un mille. Léogane mériteroit la préférence, s'il étoit raiſonnable de faire une place de guerre fur la côte de l'Oueſt.

Le territoire de ce quartier contient quarante fucreries, douze indigoteries, cinquante caféyeres, quinze cotonneries. Ce produit eſt groſſi par d'autres beaucoup plus conſidérables, qui lui viennent

des riches plaines de Cul-de-Sac, de l'Arcahaye & des montagnes du Mirabalais. Sous ce point de vue, le Port-au-Prince eſt un entrepôt important, auquel il falloit ménager une protection ſuffiſante pour prévenir une ſurpriſe & pour aſſurer la retraite des citoyens. Deux iſlets y forment un mauvais port. C'eſt cependant ce port qui a décidé la conſtruction de la capitale. Elle occupe en longueur ſur le rivage, douze cents toiſes, c'eſt-à-dire, presque toute l'ouverture que la mer a creuſée au centre de la côte de l'Oueſt. Dans ce grand eſpace qui s'enfonce à une profondeur d'environ cinq cents cinquante toiſes, ſont comme perdues cinq cents cinquante-huit maiſons, ou caſes, diſperſées dans vingt-neuf rues. Cette ville a peu de ſûreté & une poſition mal-ſaine. Des intérêts particuliers ſeuls ont décidé le choix de bâtir une ville dans une poſition ſi défavantageuſe. Un tremblement de terre, arrivé en 1770, l'a détruite de fond en comble; mais une inſtruction auſſi amere n'a point fait revenir les habitants ſur leurs pas. Ils ont rebâti la capitale dans le même endroit.

SAINT-MARC, qui n'a que deux cents maiſons, mais agréablement bâties, ſe préſente au fond d'une baie couronnée d'un croiſſant de collines, remplies de pierres de taille. Deux ruiſſeaux traverſent la ville, & l'air qu'on y reſpire eſt pur. On ne compte ſur ſon territoire que dix ſucreries, trente-deux indigoteries, cent caféyeres, ſoixante-douze cotonneries.

L'ARTIBONITE eſt une excellente plaine de quinze lieues de long, ſur une largeur inégale de quatre à neuf lieues. Elle eſt coupée en deux par la riviere qui lui donne le nom. L'élevation de ces eaux a donné l'idée de les ſubdiviſer. L'on ne conçoit pas, pourquoi on retarde une opération qui, en fertiliſant le pays, doit donner une augmentation de dix ou douze millions peſant de ſucre.

LE territoire de Gonaïves eſt plat, aſſez uni & fort ſec. Il a deux plantations en ſucre, dix en café, ſix en indigo & trente en coton. Cette derniere production pourroit être aiſément multipliée ſur une grande étendue de ſable, qui ne paroît actuellement propre qu'à cette culture. Lorsqu'on aura un jour diſtribué avec intelligence les eaux de l'Artibonite, alors on verra peut-être que c'étoit dans ſon port excellent & facile à fortifier, qu'il eût fallu placer le ſiege du gouvernement. Il s'y trouve des eaux minérales. On les négligea longtemps dans une colonie toujours remplie de convalescents & de malades. Enfin, en 1772, on y bâtit des bains, des fontaines, quelques logements commodes, un hôpital pour les ſoldats & les matelots.

L'OUEST de Saint-Domingue eſt ſéparé du Nord par le mole Saint-Nicolas, qui participe des deux côtes. A l'extrémité du cap eſt un port également beau & commode. La nature, en le plaçant vis-à-vis la pointe du Maiſi de l'iſle de Cuba, ſemble l'avoir deſtiné à devenir le poſte le plus intéreſſant de l'Amérique, pour les facilités de la navigation.

Sa baie a quatorze cents cinquante toiſes d'ouverture. La rade conduit au port & le port au baſſin. Tout ce grand enfoncement eſt ſain, quoique la mer y ſoit comme ſtagnante. Le baſſin, qu'on diroit fait exprès pour les carénages, n'a pas le défaut des ports encaiſſés: il eſt ouvert aux vents d'Oueſt & de Nord, ſans que leur violence puiſſe y troubler ou rétarder aucun des mouvements des travaux intérieurs. La péninſule où le port eſt ſitué, s'éleve comme par dégrés jusqu'aux plaines qui repoſent ſur une baſe énorme.

Le morne Saint Nicolas n'avoit jamais fixé l'attention publique. L'uſage que les Anglois firent de ſa poſition, durant la guerre de 1756, le tira du néant, où il étoit reſté. Le miniſtere de France, éclairé par ſes ennemis, y établit, en 1767, un entrepôt, où les navigateurs étrangers pourroient librement échanger les bois & les beſtiaux qui manquoient à la colonie, contre ſes ſirops & ſes eaux-de-vie de ſucre que la métropole rejettoit. Cet arrangement donna naiſſance à une ville, actuellement compoſée d'environ trois cents maiſons de bois, apportées toutes faites de la Nouvelle-Angleterre. Dans le même diſtrict, il ſe trouve la bourgade de Bompardopolis. Les Acadiens & les Allemands qu'on y avoit transportés, en 1763, y périrent d'abord avec une rapidité effrayante. Le peu de ces infortunés qui avoient échappés aux atteintes funeſtes du climat, du chagrin & de la miſere, ne ſongeoient qu'à s'éloigner d'un ſol peu fertile, lorsque les combinaiſons faites

dans leur voiſinage, releverent un peu leurs eſpérances. Ils cultiverent des vivres, des fruits, des légumes, qu'ils vendoient aux habitants du port, & même un peu de café, un peu de coton pour l'Europe.

APRÈS le mole Saint-Nicolas, le premier établiſſement qu'on trouve à la côte du Nord, c'eſt le Port-de-Paix. L'ancienneté de ſes défrichements a rendu ce canton un des moins mal-ſains de Saint-Domingue, & il eſt arrivé depuis longtemps au point de richeſſe & de population, où il pourroit arriver. La difficulté qu'on trouve d'aborder au Port-de-Paix, le ſépare en quelque ſorte de la colonie.

LE petit Saint-Louis, le Borgne, le port Margot, Limbé, Lacue ſont auſſi ſans communication entre eux. Ces terreins ſont généralement trop froids pour que les cannes y puiſſent proſpérer. Il faut que l'art, ſecondé par des dépenſes conſidérables, vienne au ſecours de la nature, en améliorant les terres. On regarde ſon café comme le meilleur de la colonie. Limbé en récolte ſeul deux millions peſant, comparable à celui de la Martinique.

C'EST peu en comparaiſon des productions du Cap, qui a vingt lieues de long, ſur environ quatre de large. Il y a peu de pays plus arroſés: mais il ne s'y trouve pas une riviere, où une chaloupe puiſſe remonter plus de trois milles. Tout ce grand eſpace eſt coupé par des chemins de quarante pieds de large, tirés au cordeau, bordés de haies de citronniers, & qui ne laiſſeroient rien à deſirer, s'ils

étoient ornés de futaies propres à procurer un ombrage délicieux aux voyageurs, & à prévenir la difette de bois, qui commence à ſe faire trop ſentir. C'eſt le pays de l'Amérique qui produit le plus de ſucre & de meilleure qualité. La plaine eſt couronnée par une chaîne de montagnes, dont la profondeur eſt depuis quatre jusqu'à huit lieues. La plupart n'ont que peu d'élevation. Pluſieurs peuvent être cultivées juſqu'à leur ſommet. Toutes ſont remplies d'un nombre prodigieux de caſiers & de très belles indigoteries. Ce terrein n'a cependant été mis en valeur que depuis 1670, époque à laquelle ils ceſſerent de craindre l'Eſpagnol, qui jusqu'alors s'étoit tenu en force dans le voiſinage. Les maiſons s'y multiplierent, à meſure que les campagnes voiſines étoient défrichées. En 1695, c'étoit une ville aſſez floriſſante pour exciter la jalouſie & la cupidité des nations ennemies. Pour ſon malheur, elle eſt bâtie dans une poſition mal-ſaine, où l'air n'eſt jamais rafraîchi par la douce haleine des vents de terre, & où la réverbération des montagnes double les ardeurs du ſoleil. Cette ville, ſucceſſivement enrichie par les campagnes voiſines, eſt coupée, par vingt-neuf rues tirées au cordeau, en deux cents vingt-cinq iſlets de maiſons riantes, qui montent au nombre de neuf cents. Ces rues ſont généralement ſales. Aucun des édifices publics y mérite de fixer l'attention du voyageur. Une belle inſtitution eſt celle des maiſons *de la Providence*. Elles ſervent à recevoir les étrangers qui arrivent au Cap

ſans fortune. Le port eſt digne de la ville; il eſt admirablement placé pour recevoir les vaiſſeaux de toute grandeur. C'eſt dans ce fameux entrepôt que ſont verſées plus de la moitié des denrées de la colonie entiere; elles y arrivent des montagnes, des vallées & des plaines. L'on compte, dans la partie Françoiſe de Saint-Domingue, trois cents quatre-vingt-cinq ſucreries en brut, & deux cents ſoixante en terre; deux mille cinq cents quatre-vingt-ſept indigoteries, quatorze millions dix-huit mille trois cents trente-ſix cotonniers, quatre-vingt-douze millions huit cents quatre-vingt-treize mille quatre cents cinq caſiers, ſept cents cinquante-ſept mille ſix cents quatre-vingt-onze cacoyers. Toutes ces cultures réunies produiſoient, en 1775, un revenu de 94,162,178 liv. 16 ſ. 9 den. Ce revenu & ceux des autres colonies Françoiſes réunis formoient, la même année, une maſſe de 126,378,155 liv. 18 ſ. 8 den. Le royaume ne conſomma de ces productions que pour 52,793,763 liv. 5 ſ. 8 den. Il en vendit donc à l'étranger pour 73,584,392 liv. 13 ſ. Toutes ces productions furent exportées des colonies ſur cinq cents ſoixante-deux navires. Les travaux, qui rendoient ces productions, occupoient trente-deux mille ſix cents cinquante blancs de tout âge & de tout ſexe; ſix mille trente-ſix negres ou mulâtres libres & environ trois cents mille eſclaves. Ces habitants ſont repartis ſur quarante-ſix paroiſſes. Il y en a dont la circonférence eſt de vingt lieues. La plupart n'ont que des cabanes pour leurs égliſes. Les bourgs ſont formés par

les boutiques de quelques marchands, par les ateliers de quelques artisans. Il s'y établit les jours de fête une espece de marché, où les esclaves viennent troquer les fruits, les volailles, les autres petites denrées qui leur sont propres, contre des meubles, des vêtements, des parures, qui, quoique de peu de valeur, leur procurent quelques commodités, & les distinguent de ceux de leurs semblables, qui n'ont pas les mêmes jouissances. Les villes de la colonie &, en général, toutes celles des isles de l'Amérique, présentent un spectacle bien différent des villes d'Europe. En Europe, nos cités sont peuplées d'hommes de toutes les classes, de toutes les professions, de tous les âges; les uns riches & oisifs, les autres pauvres & occupés; tous poursuivant dans le tumulte & dans la foule l'objet qu'ils ont en vue; ceux-ci le plaisir, ceux-là la fortune, d'autres la réputation ou le bruit du moment, qu'on prend souvent pour elle, d'autres enfin leur subsistance. La diversité & la force des passions y produisent de grands mouvements, des contrastes inattendus, quelques vertus & quelques crimes. A Saint-Domingue & dans les autres colonies Américaines, le spectacle des villes est uniforme & monotone. On n'y voit que des commissionnaires, des aubergistes & des aventuriers. Chacun se hâte de s'enrichir, pour s'éloigner d'un séjour, où l'on vit sans distinctions, sans honneurs & sans autre aiguillon que celui de l'intérêt. Indépendamment des productions mentionnées, la colonie envoye encore quelque sucre, quelque taffia à

ſon voiſin, l'indolent Eſpagnol, pour les échanger contre ſon porc, ſes bœufs fumés, ſon bois, ſes cuirs & ſes bêtes à corne. Les Hollandois de Curaçao envahiſſent ſurtout une grande partie du commerce de la colonie Françoiſe, durant les guerres, où ils ne ſont pas engagés : mais ils y enlevent auſſi quelques productions, durant la paix. Les liaiſons avec les Jamaïcains ſont beaucoup plus conſidérables. Les Anglois envoyent annuellement quatre mille noirs dans la colonie, qui ſont payés avec du coton, ſurtout avec de l'indigo, accepté à plus haut prix que par le commerce national. Ces interlopes l'introduiſent dans leur patrie comme une production des iſles Britanniques, & reçoivent une gratification de douze ſols par livre. Cependant c'eſt avec l'Amérique Septentrionale que Saint-Domingue entretient une communication plus ſuivie & plus néceſſaire. Elle y importe ſes proviſions, qu'elle échange contre vingt-cinq ou trente mille barriques de ſirop & contre toutes les productions qu'on peut ou qu'on veut lui livrer. Tel eſt l'état de la colonie durant la paix, avec laquelle cette proſpérité finit. Alors le négociant de la métropole interrompt ſes expéditions ; l'habitant de l'iſle néglige ſes travaux. A des communications importantes & rapides, ſuccedent une langueur & un déſeſpoir, qui durent auſſi longtemps que les diviſions des nations belligérantes. L'on auroit pu prévenir ces calamités, ſi les colons euſſent ſongé d'abord, en s'établiſſant à Saint-Domingue, à tirer leurs proviſions de la colonie même. Au reſte, la cour de

Verſailles ne parviendra jamais à maintenir, pendant la guerre, des liaiſons ſuivies avec ſa colonie, que par le moyen de quelques vaiſſeaux de ligne au Sud & à l'Oueſt, & d'une bonne eſcadre au Nord. Pour mettre cet établiſſement important, à l'abri des attaques ennemies, il faudra placer, du côté de l'Oueſt & du Sud, des batteries, qui empêchent une deſcente. Chaque côte doit avoir, ſur ſes derrieres, un lieu d'aſile toujours ouvert à la retraite, loin de la portée de l'ennemi, à l'abri de ſes inſultes & capable de le repouſſer, une gorge où l'on pût ſe retrancher & ſe défendre avec avantage. Il paroît que la France commence à s'appercevoir que la meilleure protection de ſes colonies eſt fondée dans ſa marine; qu'elles ſont le mieux gardées par des arſénaux mouvants, qui peuvent à la fois défendre & attaquer. Ses flottes devenues formidables empêcheront dorénavant ſes ennemis de dévaſter ces établiſſements.

La France, en accordant gratuïtement des poſſeſſions, ſans égard pour les facultés des colons, a contribué elle-même à retarder les cultures & avilir la valeur des terres. Il falloit peu d'appui ou de recommandation, pour garder impunément ſon domaine en friche. Les corvées en arrêtoient encore les progrès.

La contrainte qu'on impoſe aux colons de ne livrer leurs denrées qu'à la métropole, devoit à celle-ci tenir lieu de tout impôt. Tout ce qu'ils payent de plus doit être regardé comme extorſion. Mais ſourde à ces vérités, la France a taxé chaque tête

de noir. Cette capitation dure après que le recenſement a été fait, c'eſt-à-dire, après la mort. Cependant le fruit que le maître retire de ſon eſclave, ne dépend pas de l'activité du negre ſeule, mais auſſi de la qualité du terroir. Les denrées n'ont pas d'ailleurs la même valeur. Les récoltes ſont ſujettes à de nombreux accidents. Cette capitation devient inſupportable durant les hoſtilités, qui empêchent les colons de mettre à profit leur induſtrie. La difficulté de la perception de cet impôt le condamne. Celui qu'on a mis ſur les denrées exportées de la colonie eſt dans le même cas. Il auroit été plus ſage d'en encourager les cultures par des libéralités, & d'en charger les productions, lorſqu'elles ſont portées dans la métropole. Ne ſeroit-il pas eſſentiel que la caiſſe deſtinée à recevoir les droits établis ſur les productions des colonies fût entierement ſéparée des fermes du royaume? L'argent, qui y ſeroit toujours comme en dépôt, couvriroit les dépenſes de cet établiſſement.

Après une longue indéciſion, l'état paroît avoir ſenti la néceſſité des milices, pour la défenſe des isles. En effet, elles ſervent à maintenir leur police intérieure; à prévenir la révolte des eſclaves; à arrêter les courſes des negres fugitifs; à empêcher l'attroupement des voleurs; à protéger le cabotage; à garantir les côtes contre les corſaires. La Guadeloupe & la Martinique, quoique révoltées des abus d'une autorité inconſtante & précipitée, ſe ſoumirent enfin aux volontés du miniſtere, en 1767; mais cet

exemple ne fut ſuivi par Saint-Domingue qu'après une réſiſtance opiniâtre.

L'ÉGALITÉ dans les partages des ſucceſſions, quoique juſtifiée par les loix de la nature, n'eſt point praticable dans les colonies, où la nature des habitations ne ſouffre point de diviſion. Il faut que la ſageſſe du gouvernement en aboliſſant l'égalité des partages, lui inſpire des dédommagemens, pour ceux qu'elle aura dépouillés & ſacrifiés en quelque maniere à la fortune publique.

PLUSIEURS circonſtances réunies ont contribué à la naiſſance d'une juriſprudence favorable aux débiteurs. La ſaiſie des terres & des eſclaves a été embarraſſée par tant de formalités, qu'on paroît avoir eu le projet de la rendre impraticable. L'opinion a flétri le petit nombre de créanciers qui entreprenoient de vaincre ces difficultés ; & les tribunaux ne ſe prêtoient qu'avec une extrême repugnance aux rigueurs qu'on vouloit exercer. Cependant l'ordre ne ſera rétabli, que lorsque les créanciers pourront faire ſaiſir ſans délai, ſans frais, ſans formalités gênantes, toutes les propriétés de leur débiteurs.

SI la France veut que toutes les productions de ſes colonies doivent être portées dans ſes ports, elle doit, de ſon côté, à moins que d'être injuſte & tyrannique, pourvoir à tous leurs beſoins.

POUR améliorer le ſort des François qui vivent aux iſles, l'état doit en changer l'adminiſtration. Le premier pas qu'il doit faire pour y parvenir, c'eſt

de limiter le pouvoir ſans bornes des gouverneurs & des intendants. Ce changement ſalutaire ôtera de leurs mains & de celles de leurs commis ou de leurs créatures la fortune des colons, dont la propriété n'était que précaire.

La population, les richeſſes & la poſition de la France la mettent en état d'avoir une marine formidable. L'expérience nous a convaincus qu'il ne tient qu'à elle d'en créer une à ſon gré. Elle maintiendra ſes forces navales, en encourageant ſa marine marchande. Seule, elle peut former des hommes endurcis aux injures des climats, aux fatigues du travail, aux dangers des tempêtes. Mais ce nouvel ordre des choſes ne s'établira jamais, ſi la marine marchande ne ſort de l'humiliation, où jusqu'ici elle a été malheureuſement plongée; humiliation qui tient les matelots dans un état d'abjection. Au lieu de ces armements découſus de quelques frégattes iſolées, dont la miſſion n'eſt d'aucune utilité réelle, le miniſtere ſubſtituera des eſcadres permanentes durant trois ans, ou plus, dans tous les parages de l'Ancien & du Nouveau-Monde, où l'état a des établiſſements, où la nation fait un grand commerce. Que ces croiſieres inſtructives occupent conſtamment la moitié de ſes bâtiments inférieurs & quelques vaiſſeaux de ligne. Alors les officiers, qui ne tiennent à leur état que par la facilité de n'en pas remplir les devoirs, prendront le parti de ſe retirer. Alors ceux qui perſévéreront dans ce métier périlleux & honorable, ac-

quer-

querront des lumieres, de l'expérience, de l'amour d'un élement, où ils doivent trouver leur gloire & leur fortune. Alors la marine pourra ſervir à protéger efficacement ces colonies.

CHAPITRE XIV.

Etabliſſements des Anglois dans les iſles de l'Amérique.

Les diſſentions & les guerres civiles d'Angleterre donnerent les premieres l'occaſion à des émigrations, & celles-ci à l'établiſſement des colonies dans les iſles de l'Amérique, dont la nation venoit de s'emparer. La tranquillité que les Anglois y trouverent, multiplia ces émigrations. Alors on vit paſſer au Nouveau-Monde ces hommes inquiets, pleins de feu, à qui de fortes paſſions donnent de grands deſirs, inſpirent de projets vaſtes, qui bravent les dangers, les haſards & les travaux, dont ils ne voient que deux iſſues, la mort ou la fortune; qui ne connoiſſent que les extrémités de l'opulence ou de la miſere: également propres à renverſer ou à ſervir la patrie, à la dévaſter ou à l'enrichir. Les iſles étoient encore l'aſile des négociants ruinés dans leurs affaires, ou des jeunes gens perdus dans la débauche, à qui les colonies ſervoient de planche après le naufrage. Ces divers colons eurent à leur diſpoſition, pour défri-

cher & cultiver leurs terres, les ſcélérats des trois royaumes d'Angleterre, qui pour des crimes capitaux avoient mérité la mort: mais que par un eſprit de politique humaine & raiſonnée, on faiſoit vivre pour le bien de la nation. Ces malheureux contracterent dans les fers le goût du travail & des bonnes habitudes, qui les remirent ſur la voie de la vertu. Cependant l'Angleterre étoit trop occupée de ſes diſſentions pour ſonger à donner à ſes colonies une légiſlation. Elles s'en formerent une, modelée ſur celle de la métropole. Sous ces loix, les iſles Angloiſes furent bientôt heureuſes, mais peu riches. Leur culture ſe bornoit au tabac, au coton, au gingembre, à l'indigo. Quelques colons entreprenants allerent chercher aux iſles des cannes à ſucre. Elles multiplierent prodigieuſement, mais ſans beaucoup d'utilité pour la métropole. Les colonies répandoient elles-mêmes directement leurs denrées partout, où elles en eſpéroient le meilleur débit; & les navigateurs de toutes les nations étoient indiſtinctement reçus dans leurs ports. Cet arrangement en fit tomber le commerce dans les mains des Hollandois. On voyoit dans les iſles Britanniques, dix de leurs vaiſſeaux contre un navire Anglois. Mais, lorsque la discorde civile étoit appaiſée, le gouvernement vit que ces colons ſeroient comme perdus pour l'état, ſi les étrangers qui dévoroient le fruit des colonies, n'en étoient exclus. Un nouvel ordre des choſes y fut introduit. Alors les travaux s'accrurent de plus en plus dans les iſles Angloiſes. Les colons s'attacherent principalement à la culture du ſucre,

dont le débit augmentoit chaque jour dans l'Europe entiere. La concurrence des François fit après un demi-siecle tarir cette source de richesses; & les Anglois se virent réduits, vers l'an 1740, de n'en cultiver que pour leurs besoins.

La Barbade étoit l'une des possessions Britanniques qui fournissoit le plus de cette denrée. Quelques familles Angloises s'y transporterent, mais sans aucune influence de l'autorité publique. Deux ans après il s'y forma une colonie réguliere. On trouva cette isle couverte d'arbres si gros & si durs, qu'il falloit, pour les abattre, un caractere, une patience & des besoins peu communs. Des citoyens, las de voir couler le sang de leur patrie, se hâterent de peupler ce séjour étranger. La Barbade recevoit, pour son bonheur unique, tous les jours de nouveaux habitants, qui lui apportoient avec des capitaux, du goût pour l'occupation, du courage, de l'activité, de l'ambition. Avec ces moyens, une isle qui n'a que sept lieues de longueur, depuis deux jusqu'à cinq de largeur & dix-huit lieues de circonférence, s'éleva en moins de quarante ans à une population de plus de cent mille ames, à un commerce qui occupoit quatre cents navires, de cent cinquante tonneaux chacun. Jamais peut-être le globe n'avoit vu se former un si grand nombre de cultivateurs dans un espace si resserré, ni créer de si riches productions en si peu de temps. Néantmoins la colonie a prodigieusement déchu de son ancienne prospérité. Ce n'est pas qu'on n'y compte encore dix mille blancs

& cinquante mille noirs : mais les récoltes n'y répondent pas à la population. C'eſt que le ſol de la colonie eſt entiérement uſé ; & l'épuiſement du terroir donne un ſucre d'une mauvaiſe qualité. Des ſéchereſſes fréquentes mettent le comble à cet état de détreſſe. L'opulence de cette iſle a encore beaucoup diminué, depuis que les autres iſles reçoivent leurs eſclaves de la Guinée en droiture. Antérieurement à ce changement il circuloit un aſſez gros numéraire à la Barbade. Le peu d'argent qu'on y voit encore aujourd'hui, eſt tout Eſpagnol. Elle préſente généralement un terrein uni, partout ſuſceptible de culture. On n'y trouve point de rivieres, mais les ſources d'une eau potable y ſont aſſez communes. La poſition de la Barbade l'ouvre aux invaſions ennemies ; la plus facile à pratiquer ſeroit celle qui ſe feroit entre la capitale & le bourg Holetown. Cependant le grand nombre de cultivateurs braves & aguerris pourroient rendre cette entrepriſe plus difficile qu'on ne le croiroit.

ANTIGOA, qui a une forme circulaire & environ vingt milles de long, fut longtemps déſerte, faute de ſources. Quelques Anglois ſe flatterent de ſurmonter ce grand obſtacle, en recueillant dans des citernes l'eau de pluie. On y voyoit, en 1640, une trentaine de familles. Charles l'accorda à lord Willoughby ; il y fit paſſer à ſes frais, en 1666, un aſſez grand nombre d'habitants. Cette colonie naiſſante dut ſa richeſſe au ſucre, dont, à force des ſoins ingénieux, on vint à bout de corriger la mauvaiſe

qualité qu'il eut d'abord. Cette culture occupoit, en 1741, trois mille cinq cents dix-huit blancs & vingt-ſept mille quatre cents dix-huit noirs. Depuis cette époque le nombre des hommes libres a beaucoup diminué, & celui des eſclaves s'eſt accru conſidérablement. Dans des années communes, leurs travaux réunis font naître dix-huit ou vingt millions peſant de ſucre brut, & une quantité de rum proportionnée. C'eſt dans le bourg de Saint-Jean, ſitué à l'oueſt de l'iſle, que ſont tous les tribunaux, que s'eſt concentrée la plus grande partie de commerce. Un grand intérêt doit exciter l'Angleterre à prévenir, par tous les moyens poſſibles, la décadence d'un établiſſement ſi précieux. C'eſt l'unique boulevard de ſes iſles nombreuſes; c'eſt un excellent port, où les eſcadres trouvent réunis, dans des arſénaux & des magaſins très bien entendus, les objets néceſſaires pour aſſurer leurs opérations. La défenſe de cette iſle eſt payée par les colons; elle abſorbe les deux tiers des 272,582 liv. que ceux-ci fourniſſent annuellement. C'eſt un fardeau trop peſant, & les moyens qu'on a imaginés, pour l'alléger, ont manqué leur but. Le commandant général d'Antigoa a encore l'inſpection annuelle de deux petites iſles; & c'eſt par Montferrat qu'il commence ordinairement ſa tournée.

CETTE iſle fut occupée par les Anglois, en 1632; elle n'a que huit ou neuf lieues de circonférence. Les ſauvages qui y vivoient paiſiblement, en furent, ſelon l'uſage, chaſſés par les uſurpateurs. On.

n'y comptoit, cinquante-ſix ans après ſa fondation, que ſept cents habitants. A l'époque où nous écrivons, la vigilance de mille perſonnes libres & le travail de huit mille eſclaves, font naître cinq à ſix millions peſant de ſucre brut, ſur de petites plaines ou dans des vallons, que fertiliſent les eaux tombées des montagnes. Son plus grand déſavantage, c'eſt de manquer une rade.

NIEVES eſt expoſé au même inconvénient. Ce n'eſt proprement qu'une montagne très haute & d'une pente douce, couronnée par de grands arbres. Les plantations regnent tout autour, &, commençant au bord de la mer, s'élevent preſque juſqu'au ſommet. Mais à meſure qu'elles s'éloignent de la plaine, leur fertilité diminue, parce que leur ſol devient plus pierreux. Ses nombreux ruiſſeaux ſeroient des ſources de richeſſes, ſi les orages ne les changeoient en torrents. Cette colonie fut longtemps, par l'exemple de ſon premier gouverneur, un modele de vertu. Mais ſa vertu ne la mit pas à l'abri des ravages de la guerre & d'une mortalité affreuſe. On y voit encore ſix cents hommes libres & cinq mille eſclaves, dont les impoſitions ne paſſent pas 45,000 liv. & qui envoyent à l'Angleterre trois ou quatre millions de ſucre brut, que les navigateurs chargent en totalité ſous les murs de la jolie ville de Charles-Town.

LES Anglois & les François arriverent, le même jour, en 1625, à Saint-Chriſtophe. Ces Nations ſe partagerent l'iſle; elles ſignerent une neutralité perpétuelle; elles ſe promirent des ſecours mutuels contre

l'ennemi mutuel, c'eſt-à-dire, l'Eſpagnol, qui depuis un ſiecle envahiſſoit ou troubloit l'un & l'autre hémiſphere. On avoit laiſſé en commun la chaſſe, la pêche, les bois, les rades, les ſalines. Cet arrangement mêloit trop des hommes qui ne pouvoient s'aimer ; & la jalouſie diviſa bientôt ceux qu'un intérêt momentané avoit unis. En 1702 les François en furent expulſés ; le traité d'Utrecht leur ôta tout eſpoir de retour. Le gouvernement ordonna dans la ſuite que toutes les terres fuſſent miſes à l'encan, & que le prix en fût porté aux caiſſes de l'état. L'iſle, qui eſt généralement, mais très-inégalement étroite, peut avoir une ſurface de trente-ſix lieues quarrées. Des monts entaſſés, ſtériles, quoique couverts de verdure, & qui occupent le tiers du terrein, la coupent dans preſque toute ſa longueur. On voit éparſes, dans la plaine, des habitations agréables, propres, commodes, ornées d'avenues, de fontaines & de boſquets. Le goût de la vie champêtre, qui s'eſt plus conſervé en Angleterre que dans les autres contrées de l'Europe civiliſée, eſt devenu une ſorte de paſſion à Saint-Chriſtophe. Dix-huit cents hommes libres vivent ſur leurs plantations, auxquelles, par les bras de vingt-quatre à vingt-cinq mille eſclaves, ils arrachent dix-huit millions peſant d'un ſucre brut, le plus beau du Nouveau-Monde. Ce produit met la colonie en état de fournir aiſément aux dépenſes publiques, qui ne paſſent pas annuellement 68,145 liv. 10 ſ.

LA Barboude, qui appartient toute entiere à la famille de Codrington, & dont la circonférence eſt de ſix à ſept lieues, a des côtes dangereuſes. Son terrein eſt exceſſivement uni; on n'y trouve qu'une couche de terre de ſix ou ſept pouces, ſur une couche de pierre à chaux. La nature y a placé une grande abondance de tortues; un caprice y a fait envoyer des bêtes fauves & pluſieurs eſpeces de gibier; le haſard y a rempli le bois de pintades & d'autres volailles, échappées des navires dans quelques naufrages. Sur ce ſol ſont nourris des bœufs, des chevaux, des mulets, pour les travaux des établiſſements voiſins. Sa population ſe réduit à trois cents cinquante eſclaves & au petit nombre d'hommes libres, chargés de les conduire. L'air y eſt très pur & très ſain.

L'ANGUILLE a ſept ou huit lieues de long ſur une largeur très inégale, mais qui n'excede jamais deux lieues. On n'y voit ni montagnes, ni bois, ni rivieres. Son ſol n'eſt qu'une craie. On y cultive un peu de coton, un peu de millet, quelques patates & un peu de ſucre. Deux cents perſonnes libres & cinq cents eſclaves s'occupent de ces foibles cultures.

LES Vierges ſont un groupe d'une ſoixantaine de petites iſles, la plupart montueuſes, ſeches & arides, où les Eſpagnols de Portoric pêcherent longtemps ſeuls, des tortues qui y étoient très abondantes. Les Hollandois venoient de former un petit établiſſement à Tortola, une des meilleures & celle qui a le port

le plus fûr, lorſqu'en 1666, ils en furent chaſſés par les Anglois. Ils y vécurent en ſauvages, juſqu'en 1748; ils ne cultiverent que du coton. Depuis cette époque, ils y ont ajouté le ſucre, dont ils envoyent aſſez régulierement quatre ou cinq millions peſant à la métropole. Alors on a ſongé à leur donner une légiſlation. Elle oblige les habitants de ces iſles à payer au fiſc quatre & demi pour cent, à la ſortie de leurs productions.

L'ISLE de la Jamaïque peut avoir quarante-trois ou quarante-quatre lieues de long, & ſeize ou dix-ſept dans ſa plus grande largeur. Elle eſt coupée de deux chaines de montagnes irrégulieres, où des rochers affreux ſont confuſement entaſſés. Ceux-ci ne laiſſent pas de porter une quantité prodigieuſe d'arbres de différentes eſpeces. Leur verdure perpétuelle, alimentée, embellie par une foule de caſcades, forme un printemps durant toute l'année, & préſente aux yeux enchantés le plus beau ſpectacle de la nature. Malheureuſement les eaux de ces caſcades ont un goût de cuivre & des qualités nuiſibles. Malheureuſement le climat de la Jamaïque eſt mal-ſain; on y périt très rapidement, & après deux ſiecles de défrichements, il ſe trouve des diſtricts très fertiles, même près de la capitale, où un homme libre ne paſſeroit pas la nuit ſans une extrême néceſſité.

COLOMB découvrit, en 1494, cette grande iſle; mais il n'y forma point d'établiſſement. Huit ans après il y fut jetté par une tempête. La perte de ſes vaiſſeaux, le mettant hors d'état d'en ſortir, il

implora l'humanité des ſauvages, & il obtint tous les ſecours de la commiſération naturelle. Cependant ce peuple qui ne cultivoit que pour ſes beſoins, ſe laſſa de nourrir des étrangers, qui l'expoſoient à mourir lui-même de diſette ; & il s'éloigna peu-à-peu des côtes. Alors les Eſpagnols ſe porterent à leurs atrocités ordinaires, & ils s'emporterent juſqu'à prendre les armes contre un chef humain & juſte, qui n'approuvoit pas leurs férocités. Cependant Colomb eût l'adreſſe de ſe ſervir de l'approche d'une éclipſe de lune, pour arracher des vivres aux Indiens. Il n'en manqua plus juſqu'à ſon départ. Ce fut Don Diégue, fils de cet homme extraordinaire, qui fixa les Eſpagnols à la Jamaïque. Il y fit, en 1509, paſſer de Saint-Domingue ſoixante-dix brigands ſous la conduite de Jean d'Eſquimel. Tous ſembloient n'aller dans cette iſle paiſible, que pour ſe baigner dans le ſang humain. Leurs barbaries ne s'arrêterent, que lorsqu'il ne reſta plus un ſeul homme d'un peuple nombreux, doux, ſimple & bienfaiſant. Tous les établiſſements élevés ſur la cendre des naturels du pays, tomberent à meſure que le travail & le déſeſpoir acheverent d'épuiſer le reſte des ſauvages échappés aux fureurs des premiers conquérants. Celui de Sant-Jago de la Vega fut le ſeul qui ſe ſoutint. Les Anglois les en chaſſerent, en 1665. Avec eux entra la diſcorde. L'eſprit de diviſion qui, en Europe, avoit ſi longtemps & ſi cruellement déchiré les deux partis, des royaliſtes & des républicains, les ſuivit au-delà des mers. Toutefois la ſageſſe du

gouverneur de la Jamaïque, jointe à la rigueur de ſa diſcipline, excita l'induſtrie, encouragée par ſes ſoins, ſes conſeils, ſes exemples & ſon desintéreſſement. En 1682, on donna à la Jamaïque une forme de gouvernement civil. Les loix ſages tendent à favoriſer la culture, la population & le courage des habitants. En 1761, il fut décidé que tout homme qui ne ſeroit pas blanc, ne pourroit hériter que de 13,629 liv. 3 ſ. 4 d. Cette loi déplut à pluſieurs membres du ſénat Britannique; il ſe ſaiſit de la conteſtation; l'un des orateurs du parlement lut avec confiance le chapitre de Montesquieu ſur l'eſclavage; les véritables vues de cet auteur judicieux mal-entendues firent paſſer cette loi abſurde, malgré les réclamations de la nature.

ANTÉRIEUREMENT à ces arrangements, la colonie avoit déjà acquis de la réputation. Des aventuriers coururent avec une grande intrépidité ſur les vaiſſeaux Eſpagnols; le nombre de ces corſaires fut groſſi par une foule d'Anglois, accoutumés au ſang dans les guerres civiles, qui les avoient ruinés. Ces hommes avides de rapine & de carnage, écumoient les mers, dévaſtoient les côtes du Nouveau-Monde. C'étoit à la Jamaïque, qu'étoient toujours portées par les nationaux, & ſouvent par les étrangers, les dépouilles du Mexique & du Pérou. Ils trouvoient dans cette iſle plus de facilité, d'accueil, de protection & de liberté qu'ailleurs, ſoit pour débarquer, ſoit pour dépenſer à leur gré le butin de leurs courſes. C'eſt-là que la prodigalité de

leurs débauches les jettoit bientôt dans la misere. Ainsi la colonie s'enrichissoit des vices qui étoient la source & la ruine de leurs trésors. Ces richesses devinrent la base d'une nouvelle opulence, par la facilité qu'elles donnerent à ouvrir un commerce interlope avec les possessions Espagnoles, où les Jamaïcains introduisirent un grand nombre d'esclaves, & d'où ils tirerent beaucoup de riches productions. Ces échanges tendoient au grand avantage des deux nations, lorsque la substitution des vaisseaux de registre aux galions en ralentit la marche. Pour réparer cette perte, le ministere Anglois imagina de faire de la Jamaïque un port franc. Cet arrangement ranima un peu les affaires languissantes.

QUOIQU'IL en soit, il est certain que les habitans de la Jamaïque s'occuperent longtemps beaucoup trop d'un commerce frauduleux, & trop peu de ses cultures. Ils se livrerent d'abord à celle du cacao, dont les arbres y étoient autrefois plantés par les Espagnols. Ceux-là ayant vieilli, on leur substitua l'indigo. La culture en dépérit par le droit que le gouvernement Anglois avoit mis sur cette production, & qu'elle ne pouvoit pas supporter. Il existoit encore quelques plantations d'indigo, lorsqu'on commença à s'occuper du coton, du gingembre, du poivre de la Jamaïque & surtout du sucre. Avec le temps il sortit de cette possession une grande abondance de cette derniere denrée, inférieure, à la vérité, à celui qu'on fabriquoit dans les autres colonies: mais dont le rum avoit une supériorité marquée. A ces cultures on

joignit celle du café; mais on ne la pouſſa jamais ſi loin que chez les nations rivales. La Jamaïque étoit, ſelon l'opinion commune, en 1756, au faîte de ſa proſpérité poſſible. L'iſle entiere peut contenir trois millions huit cents mille acres de terre. Les montagnes, les rochers, les lacs, les marais, les rivieres, d'autres lieux néceſſairement perdus pour les travaux utiles, en occupent un million ſept cents vingt-huit mille quatre cents trente-un. Le gouvernement en a ſucceſſivement accordé un million ſix cents ſoixante-onze mille cinq cents ſoixante-neuf, qui ſont défrichés, ou qui peuvent l'être. Il en reſte encore à concéder quatre cents mille, qui attendent des bras & des moyens d'exploitation. En 1775, la Jamaïque comptoit dix-huit mille cinq cents blancs, trois mille ſept cents noirs ou mulâtres libres, & cent quatre-vingt-dix mille neuf cents quatorze eſclaves. Cent dix mille de ces malheureux ſont placés ſur ſix cents quatre-vingts ſucreries. Le reſte eſt employé à d'autres travaux. Les dépenſes ordinaires de la colonie s'élevent annuellement à 817,750 liv. On y pourvoye au moyen des impoſitions ſur les maiſons, ſur les productions, ſur les boiſſons étrangeres & ſur les têtes des noirs. Les monnoies qui circulent habituellement dans l'iſle, ne paſſent pas 954,041 liv. Ce foible numéraire eſt plus que ſuffiſant, parce qu'il ne ſert qu'aux plus petits détails de commerce. Les productions réunies que la Jamaïque envoye, dans la métropole, forment année commune une maſſe de 40,812,000. On n'employe

à cette navigation que des navires de cent cinquante tonneaux. Les Anglois ne ſe furent pas plûtôt rendus maîtres de la Jamaïque, que le ſoin de rendre cette conquête utile & de s'en aſſurer la poſſeſſion, les occupa. Les défrichements entrepris par les Eſpagnols & les avantages d'une rade immenſe, ſûre, commode, arrêterent ſagement leurs regards ſur Port-Royal; elle devint une cité célebre. Son climat eſt mal-ſain, mais la ſoif des richeſſes & des plaiſirs y avoit réuni une opulence immenſe & beaucoup de corruption. Cette ville fut détruite, en 1692, par un tremblement de terre, qui fit un dégât infini d'édifices, de vaiſſeaux & d'hommes. Cette calamité ſe répéta. Alors les habitants ſe réfugient à Kingstown, ſitué ſur la même baie. Ce bourg devient bientôt une ville agréable & floriſſante. Cependant Sant-Yago de la Vega, que les Anglois ont appellé Spanish-Town, jouit de la prérogative d'être la capitale de l'iſle. Deux régiments de troupes réglées ſervent à la défenſe de cette iſle importante. Mais ces troupes, fuſſent-elles auſſi bonnes qu'elles ſont mauvaiſes, ne la préſerveroient pas de l'invaſion; elles ſeroient bientôt réduites à capituler devant des forces navales, ſupérieures à celles qu'on auroit deſtinées pour les appuyer.

La Jamaïque eſt d'ailleurs expoſée à des dangers domeſtiques, plus à craindre encore. Lorſque les Eſpagnols furent obligés d'abandonner cette iſle aux Anglois, ils y laiſſerent un aſſez grand nombre de negres & de mulâtres, qui, las de leur eſclavage,

prirent la réſolution de chercher, dans les montagnes, une liberté que ſembloit leur offrir la fuite de leurs tyrans. Après avoir établi des réglements qui devoient aſſurer leur union, ils planterent du maïs & du cacao dans les lieux les plus inacceſſibles de leur retraite. Mais l'impoſſibilité de ſubſiſter juſqu'au temps de leur récolte, les força de deſcendre dans la plaine, pour y dérober des vivres. Ce pillage impatienta le conquérant; il déclara la guerre la plus vive à ces raviſſeurs. Pluſieurs furent maſſacrés. Le plus grand nombre ſe ſoumit. Cinquante ou ſoixante ſeulement trouverent encore des rochers, pour y vivre ou mourir libres. Les eſclaves que l'horreur du travail ou la peur des chatiments, jettoit dans le déſeſpoir, ne tarderent pas à chercher un aſile dans les bois, où ils étoient ſûrs de trouver des compagnons prêts à les aſſiſter. Le nombre des fugitifs augmenta tous les jours. On les vit bientôt déſerter par eſſaims, après avoir maſſacré leurs maîtres, & dépouillé les habitations qu'ils livroient aux flammes. Les noirs ſe bâtiſſoient dans les montagnes bleues la ville de Nauny. Envain la colonie aſſemble toutes ſes forces pour les exterminer. Forcés de céder au nombre ou à l'adreſſe, ils ſe retranchent dans des lieux inacceſſibles. Après neuf mois de combats & de courſes, on abandonne enfin le projet de les ſoumettre. Les Anglois rebutés de courſes & d'armements inutiles, tomberent dans un découragement univerſel. En 1739, le gouverneur Trelaunay conclut avec eux un traité, qui porta que le chef qu'ils ſe choiſi-

roient eux-mêmes, recevroit ſa commiſſion du gouvernement Anglois ; qu'il ſe rendroit tous les ans dans la capitale de la colonie, s'il en étoit requis ; que deux blancs réſideroient habituellement auprès de lui, pour maintenir une harmonie utile aux deux nations ; qu'il ne donneroit plus de retraite aux eſclaves fugitifs & qu'il prendroit les armes avec tous les ſiens, ſi la colonie étoit jamais attaquée. Cette petite république ne compte plus dans ſon ſein que treize cents individus, hommes, femmes, enfants, répartis dans cinq ou ſix villages. Encouragés par cet exemple, les negres ont révolté deux fois : des meſures, dictées par la barbarie, préviennent des ſoulevements futurs. Néanmoins un moment ſuffit ; une deſcente heureuſe à la Jamaïque peut faire paſſer des armes à des hommes qui ont l'ame ulcérée & le bras levé contre leurs oppreſſeurs. La perte de la Jamaïque ſeroit cependant une choſe funeſte pour l'Angleterre. La nature l'a placée à l'entrée du golfe Mexique, & l'a rendue comme la clef de ce riche pays. Les vaiſſeaux qui vont de Carthagene à la Havane, ſont forcés de paſſer le long de ſes côtes. La multitude & l'excellence de ſes rades lui donnent la facilité de lancer des vaiſſeaux de guerre de tous les points de ſa circonférence. Mais ſi l'on arrive aiſément à la Jamaïque par des vents aliſés, il n'eſt pas auſſi facile d'en ſortir.

Les navigateurs partis des iſles Lucayes n'éprouvent pas les mêmes difficultés. On en compte environ deux cents, toutes ſituées au nord de Cuba.

La

La plupart ne ſont que des rochers à fleur d'eau. Colomb qui les découvrit en arrivant dans le Nouveau-Monde, & qui donna le nom de San-Salvador à celle où il aborda, n'y forma point d'établiſſement. En 1507, les Eſpagnols en enlevèrent tous les habitans, qui périrent tous dans les travaux des mines, ou dans la pêche des perles. Après pluſieurs révolutions, les Anglois ont réuſſi à s'établir dans l'iſle de la Providence & dans les iſles voiſines, où l'on compte actuellement une population de trois ou quatre mille ames. Ces colons envoyent annuellement pour quarante ou cinquante mille écus en coton, en bois de teinture, en tortues vivantes; & avec leur ſel ils payent les vivres que leur fournit l'Amérique Septentrionale. Ces iſles ſont ſuſceptibles d'une culture beaucoup plus animée; mais une poſition trop favorable à la piraterie a tourné les vues des habitants vers la courſe.

CEUX des Bermudes ſont moins inquiets. Cet archipel, éloigné d'environ trois cents lieues de celui des Antilles, fut découvert en 1527 par l'Eſpagnol Jean Bermudes, qui lui donna ſon nom, mais ſans y aborder. Ces petites iſles fixerent ſucceſſivement l'attention des Eſpagnols, des Portugais, des François & des Anglois. Une compagnie formée à Londres, en 1612, y envoya ſoixante hommes, que beaucoup d'autres ne tarderent pas à ſuivre. Ils occuperent d'abord Saint-George, celle des iſles qui avoit le meilleur port, & avec le temps toutes celles qui étoient ſuſceptibles de culture. Ce qu'on publioit

de la ſalubrité, de la douceur de ce climat, y attira des colons de toutes les parties de l'empire Britannique. Mais ce charme diſparut, & ces iſles tomberent dans l'oubli que méritoit leur petiteſſe. Ces iſles ſont extrêmement nombreuſes, & n'occupent qu'un eſpace de ſix à ſept lieues. Le ſol y eſt d'une nature médiocre, ſans aucune ſource pour l'arroſer. On n'y boit d'autre eau que celle des puits & des citernes. Le maïs, les légumes, beaucoup de fruits excellents y donnent une nourriture abondante & ſaine. Le haſard a raſſemblé ſous ce ciel pur & tempéré quatre ou cinq mille habitants. Leurs liaiſons de commerce avec l'Angleterre ne paſſent pas annuellement cent vingt mille livres, & celles qu'ils ont formées dans le continent de l'Amérique ne ſont gueres plus étendues. L'induſtrie de ces inſulaires s'eſt bornée à la fabrique des toiles à voile, occupation qui s'allioit ſi naturellement avec la conſtruction de ces petits bâtiments de cedre ou d'acajou, qui n'ont jamais eu d'égaux, ſur le globe, ni pour la marche, ni pour la durée.

Les principaux habitants des iſles Bermudes formerent, en 1765, une ſociété, dont les ſtatuts ſont peut-être le monument le plus reſpectable qui ait jamais honoré l'humanité. Ces vertueux citoyens s'engagerent à former une bibliotheque de tous les livres économiques, en quelque langue qu'ils euſſent été écrits; à procurer aux perſonnes valides des deux ſexes une occupation convenable à leur caractere; à récompenſer tout homme qui auroit introduit dans la

colonie un art nouveau, ou qui auroit perfectionné un art déjà connu ; à donner une penſion à tout journalier qui, après quarante ans d'un travail aſſidu & d'une réputation ſaine, n'auroit pu amaſſer des fonds ſuffiſants pour couler ſes derniers jours ſans inquiétude ; à dédommager enfin tout individu que le magiſtrat ou le miniſtere auroit opprimé.

Le ſuccès de la guerre, terminée en 1763, donna au domaine de la puiſſance Britannique une extenſion conſidérable, dont la Grenade fut la partie la plus riche. Cette iſle a vingt-une lieues de circonférence, ſix dans ſon plus grand diametre & quatre de l'Eſt à l'Oueſt. Son terroir eſt preſque généralement fertile, & ſuſceptible de quelque culture ſuivant ſa qualité & ſon expoſition qu'on n'étudie pas aſſez. Pluſieurs ſources arroſent cette iſle ; elles ſervent encore à faire rouler des moulins à ſucre. La Grenade n'eſt pas affligée par ces ouragans ſi fréquents dans les autres iſles. Son port principal ſe nomme Baſſe-Terre ou Saint-George. Avant les Anglois la Grenade avoit été un domaine de la France. Ceux-là n'y débuterent pas heureuſement. Un grand nombre d'entre eux voulurent avoir des plantations dans une iſle, dont on s'étoit fait d'avance la plus haute idée ; & dans leur enthouſiasme, ils les acheterent beaucoup au-deſſus de leur valeur réelle. Cette fureur fit ſortir de la métropole trente-cinq ou trente-ſix millions de livres. Les nouveaux colons ſubſtituerent de nouvelles méthodes à celles de leurs prédeceſſeurs. Les negres ſe révolterent. Il fallut

faire marcher des troupes & verſer du ſang. Toute la colonie ſe remplit d'inquiétudes. La réſolution du parlement, qui vint d'accorder aux Catholiques-romains la permiſſion d'y être membres de l'adminiſtration, occaſionna de nouveaux mécontentements. Les colons, débiteurs envers les capitaliſtes de la métropole, incapables de faire honneur à leurs engagements, devinrent inſolvables. Malgré ces revers & ceux des incendies effroyables, les productions ont triplé, depuis que cette colonie eſt ſortie des mains des François. Elle eſt devenue la ſeconde des iſles Angloiſes. Sa nouvelle métropole en reçoit annuellement dix-huit millions peſant de ſucre, qui à 40 livres le quintal produiſent, en Europe, 7,200,000 liv.; un million cent mille galons de rum, qui à 1 liv. 10 ſ. le galon produiſent 1,650,000 liv.; trente mille quintaux de café, qui à 50 liv. le quintal produiſent 1,500,000 liv.; trois mille quintaux de cacao, qui à 50 liv. le quintal produiſent 150,000 liv.; trois cents quintaux d'indigo, qui à 800 liv. le quintal produiſent 240,000 liv.; treize mille quintaux de coton, qui à 150 liv. le quintal produiſent 1,950,000 liv.: c'eſt en tout 12,690,000 livres. Dans ce revenu eſt compris celui que donnent les Grenadins. Ce ſont une douzaine de petites iſles, depuis trois juſqu'à huit lieues de circonférence. On n'y voit point couler de riviere, & le climat en eſt cependant très-ſain.

TABAGO, acquis à la Grande-Bretagne, à la même époque & par le même traité, n'eſt ſéparé de l'iſle Eſpagnole de la Trinité que par un canal de

neuf lieues. Cette isle a dix lieues de long sur quatre dans sa plus grande largeur. Elle a deux rades. Sa population étoit autrefois très grande. Les Hollandois y jetterent les premiers les fondements d'une colonie. Elle fut malheureuse. Après plusieurs révolutions, les François les en chasserent. Ceux-ci négligerent cette isle importante, au point de n'y pas envoyer un seul homme. Le néant où on l'avoit laissée, ne l'avoit pas dérobée à l'œil avide de l'Angleterre, à laquelle elle fut cédée par le traité de 1763.

Les nouveaux habitants des Antilles, pressés de jouir, abattirent des forêts entieres. Aussi-tôt des vapeurs épaisses s'éleverent d'un sol échauffé pour la premiere fois des rayons du soleil. Elles augmenterent, à mesure qu'on fouilla les champs, pour les ensémencer ou pour les planter. Cette pratique rendit le climat encore plus mal-sain. Afin de prévenir la mortalité qu'elle entraine, on auroit dû éviter (lorsque la nature du terrein n'y met point d'obstacle) de se placer sous le vent, de peur qu'il n'apportât dans le sein des nouvelles habitations les vapeurs nuisibles de terres nouvellement défrichées; on auroit dû allumer, pendant la nuit, du feu dans les cases, pour diviser le mauvais air qui pourroit s'y être introduit. Ces précautions prises, on commenceroit à abattre les arbres, mais à l'éloignement de cinquante toises au moins des cabanes; on accoutumeroit les negres insensiblement aux fatigues du tra-

vail. Faute de ces ſoins, les Anglois & leurs eſclavers périrent en foule à Tabago, quoique venus enſemble des colonies voiſines. Eclairés par ce déſaſtre, ils ſe placerent au-deſſus du vent, & la mort ceſſa ſes ravages. Ce ne fut qu'en 1766, que furent adjugés quatorze mille acres de terre, diviſés en portions de cinq cents acres chacune. Actuellement on n'y compte pas encore plus que quatre cents blancs & huit mille noirs. Leur prospérité a été arrêtée par les fourmis. Les quarante mille quintaux de ſucre que rendoient trente habitations, ont été depuis réduits à la moitié.

Les François & les Anglois convinrent que les isles de la Dominique & de Saint-Vincent reſteroient en propre aux Caraïbes. Quelques-uns de ces ſauvages, diſperſés juſqu'à ce moment, allerent y chercher leur aſile. La cupidité des François fit rompre cette convention. Ceux-ci y avoient établi des cultures importantes, lorsque Saint-Vincent tomba ſous la domination Angloiſe & y fut attaché par le traité de 1763. Cette isle peut avoir quarante lieues de circuit; elle eſt coupée par d'excellents vallons & arroſée par quelques rivieres. Elle n'a pas encore beaucoup prospéré ſous ſes nouveaux maîtres. Sa population ne monte pas au-deſſus de cinq cents blancs & de ſept ou huit mille noirs. Leurs travaux ne donnent que douze cents quintaux de coton, ſix millions peſant de très-beau ſucre & trois cents ſoixante mille galons de rum.

La Dominique étoit habitée par ſes propres en-

fants. En 1732, on y trouva neuf cents trente-huit Caraïbes, répandus dans trente-deux carbets. Leur occupation, celle de quelques mulâtres libres & d'un petit nombre de familles Françoiſes, ſe bornoient à élever des volailles, à cultiver des denrées comeſtibles pour la conſommation de la Martinique, & à ſoigner ſoixante-douze mille deux cents pieds de coton. Le café vint augmenter la maſſe de ces foibles productions. Enfin l'isle comptoit ſix cents blancs & deux mille noirs à la paix de 1763, qui en fit une poſſeſſion Angloiſe. Au premier Janvier 1778, on y comptoit quinze cents ſoixante-quatorze blancs de tout âge & de tout ſexe; cinq cents ſoixante-quatorze mulâtres ou noirs libres; quatorze mille trois cents huit eſclaves. La Dominique avoit alors ſoixante-cinq ſucreries, qui occupoient cinq mille deux cents cinquante-ſept acres de terre, trois mille trois cents ſoixante-neuf acres plantés en café, à raiſon de mille pieds par acre; quatre-vingt-neuf acres plantés en coton, à raiſon de mille pieds par acre; ſoixante-neuf acres d'indigo, & ſoixante arbres de canefice. Cet établiſſement eſſuya, dès ſes premiers pas, une infidélité des plus criminelles. Pluſieurs de ſes cultivateurs avoient obtenu du commerce des avances très conſidérables. Pour ne pas payer leurs dettes, ils ſe réfugierent avec leurs eſclaves dans les isles Françoiſes, où une protection marquée leur fut accordée. Inutilement on les réclama. Alors les Anglois aſſuroient à tous es émigrants François l'avantage de jouir avec ſécu-

rité de toutes les richeſſes qu'ils porteroient à la Dominique. L'Angleterre vouloit, en même temps, attirer à la Dominique les productions des colonies Françoiſes. C'eſt pour l'exécution de ce grand projet, qu'en 1766 furent rendues libres toutes les rades de cette isle. Ces avantages ne ſont que précaires. Mais ſa poſition qui la place entre la Guadeloupe & la Martinique, fait qu'elle menace toutes les deux.

Les isles Angloiſes ſont généralement plus étendues que fertiles. Les meilleures terres ſont défrichées depuis longtemps. Elles ſe trouvent presque toutes expoſées à des ſéchereſſes qui ruinent les travaux entrepris. La quantité des productions y a diminué, proportion gardée aux bras qu'on a employés à leur extraction. Le nombre des blancs a diminué, celui des noirs a augmenté. Cette disproportion devient alarmante, depuis que les colons enrégimentés ne ſont plus en état d'en repouſſer l'attaque. Les colonies ſont obligées de pourvoir à leurs dépenſes intérieures, devenues conſidérables par l'importance des ſalaires accordés aux adminiſtrateurs. Cependant tout reſpire l'opulence dans les établiſſements Anglois des Indes Occidentales; elle eſt due à la facilité, avec laquelle les colons ont trouvé des fonds dans leur patrie. Ces dettes s'élevent à trois cents ſoixante millions de livres. Autrefois les colonies n'avoient des liaiſons qu'avec la capitale ſeule. Briſtol, Liverpool, Lancaster, Glasgow y ont pris depuis une aſſez grande part.

L'HISTOIRE du grand archipel de l'Amérique ne ſçauroit être mieux terminée que par une récapitulation des avantages qu'il procure aux puiſſances qui l'ont ſucceſſivement envahi. Ces isles donnent annuellement quinze millions à l'Eſpagne; huit au Dannemarck; trente à la Hollande; quatre-vingt-deux à l'Angleterre; cent vingt-ſix à la France. Les Européens donnent en échange, mais avec un avantage marqué, ce que leurs atteliers & leur ſol fourniſſent. Les productions de cet archipel ſont l'unique baſe du commerce de l'Afrique, étendent les pêcheries & les défrichements de l'Amérique Septentrionale, procurent des débouchés avantageux aux manufactures de l'Aſie, doublent, triplent peut-être l'activité de l'Europe entiere. Cette activité deviendroit beaucoup plus conſidérable, ſi les colons pouvoient jouir d'une liberté illimitée. Le ſort futur de cet archipel immenſe dépend d'évenements, qu'il n'eſt pas donné à la ſagacité humaine de prévoir.

CHAPITRE XV.

Etabliſſements des François dans l'Amérique Septentrionale.

CETTE hiſtoire va prendre un aſpect tout différent. La nature va changer de face. La partie du globe, qui va fixer nos regards, n'offrira point cet or, ces mines, ſources de tant d'horreurs! Les

ſauvages poſſeſſeurs de l'Amérique Septentrionale ne ſeront point une race abâtardie, ſans force de corps & d'ame; mais des chaſſeurs, des guerriers, qui ſe caractériſeront par la férocité la plus inouïe, par la plus héroïque magnanimité & la plus abſurde ſuperſtition. Celle-ci eſt le propre du genre humain de tout pays, de tout temps. Elle déſigne peut-être un élan de l'homme ignorant & peureux vers l'auteur de ſon exiſtence, d'un enfant qui cherche ſon pere dans les ténebres.

En 1562, l'amiral de Coligny envoya Jean Ribaud dans la Floride. Cette contrée immenſe s'étendoit alors depuis le Mexique jusqu'au pays, que les Anglois ont cultivé depuis ſous le nom de Caroline. Les Espagnols l'avoient découvert en 1512, mais ils l'avoient mépriſé. La tentative des François d'y former une colonie, fut malheureuſe par l'inconſéquence de leur caractere, malgré la ſalubrité du climat, la fertilité du terroir, la douceur des ſauvages. L'Espagne, accoutumée de regarder l'Amérique comme ſon domaine, en chaſſa ces prétendus uſurpateurs. Cet acte, accompagné des horreurs qui étoient dans le coſtume de ces temps, fut vengé par un ſeul François, Dominique de Gourgue, né au Mont-Marſan en Gascogne, navigateur habile & hardi, ennemi des Espagnols, dont il avoit reçu des outrages perſonnels, paſſionné pour ſa patrie, pour les expéditions périlleuſes & pour la gloire. Tels furent les motifs qui l'animerent à vendre ſon bien, à faire conſtruire des vaiſſeaux, à choiſir des compagnons

dignes de lui. Il attaque les affaſſins de ſes compatriotes, les bat partout & les fait pendre. Alors il reprend la route de ſa patrie.

CEPENDANT les François, égarés par le fanatisme, oublierent le Nouveau-Monde. Enfin le généreux Henri les guérit de cette hideuſe paſſion. Alors la nation conçut des projets utiles. Crainte de provoquer les Eſpagnols, alors tout-puiſſants, on s'en éloigna. Des navigateurs hardis, conduits par des pêcheurs expérimentés, allerent reconnoître Terre-Neuve & le golfe de Saint-Laurent. Toutes ces entrepriſes furent malheureuſes, pour avoir été conduites par des compagnies excluſives.

Cependant Samuel de Champlain remonta bien avant le Fleuve Saint-Laurent & jetta ſur ſes bords, en 1608, les fondements de Quebec, qui devint le berceau, le centre, la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada. Ce pays n'offroit aux premiers regards que des forêts ſombres, épaiſſes & profondes, dont la ſeule hauteur atteſtoit l'ancienneté. Des rivieres ſans nombre venoient de loin arroſer ces contrées, & y former des lacs immenſes. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majeſté, qui commandoient la vénération. Le climat n'y perdoit rien de ſa ſalubrité par la rigueur ſinguliere d'un froid long & violent.

LES habitants de cet âpre climat étoient cependant mal vêtus. Un manteau de buffle ou de caſtor, ſerré par une ceinture de cuir ; une chauſſure de peau de chevreuil : tel étoit leur habillement avant

leur commerce avec nous. *Ce qu'ils y ont ajouté depuis, a toujours excité les lamentations de leurs vieillards ſur la décadence des mœurs.* Les femmes s'occupoient ſeules de leur unique culture, celle du maïs: leur vie & leur gloire étoient la chaſſe. Tous ſe mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter & le ſécher. L'hiver en étoit la belle ſaiſon. Ces ſauvages paſſoient à la courſe la plupart des animaux légers; leur chaſſe fut rarement malheureuſe. Au défaut de gibier, on vivoit de gland. Dans les intervalles des chaſſes on en réparoit les inſtruments. Ceux d'entre eux qui s'étoient réunis en bourgades, avoient eu la précaution de les entourer de paliſſades. Leur ſtature étoit très belle, mais plus propre aux fatigues des courſes qu'aux peines du travail. Ils avoient un air de férocité; leur peau étoit d'un rouge obſcur & ſale; ils la frottoient de la graiſſe des quadrupedes ou de l'huile de poiſſon. Leur population étoit peu nombreuſe; elle fut ſouvent retardée par des famines affreuſes; un grand nombre de jeunes ſauvages périſſoient par le froid & par les fatigues. Ceux-même qui ſurvivoient à une ſituation auſſi pénible, étoient peu propres à la génération.

On trouva dans le Canada trois langues-meres, l'Algonquine, la Siouſe & la Huronne. Les dialectes ſe multiplioient autant que les bourgades. On n'y remarquoit point de termes abſtraits. Les langues prenoient un caractere vivant, poétique, enflé. Elles étoient accompagnées de beaucoup de

geſticulations. Ces peuples étoient diviſés en pluſieurs petites nations, gouvernées par des chefs héréditaires ou électifs. Les mœurs maintenoient en paix ces ſociétés ſans loix, comme ſans biens. Un reſpect mutuel étoit obſervé parmi eux. Une bienfaiſance générale, une hoſpitalité illimitée ſont encore le fonds de leur caractere. Tous ils ſont égaux entre eux, ſans égard pour des rangs ou des conditions. Leurs amours ne ſont que froids, malgré la beauté des femmes, dont les agréments ne ſont comptés que durant le temps de leur indépendance. Quand les gens mariés ne ſe conviennent plus, ils ſe ſéparent de concert, & partagent les enfants entre eux: ce ſeroit, diſent-ils, offenſer le grand eſprit de vivre dans un état de contrainte & de chagrin. Dès l'âge le plus tendre, on reſpecte dans les enfants l'indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet eſprit libre & martial, qui doit former un jour la baſe de leur caractere. Ils ſont les enfants les plus heureux de la terre. Ces ſauvages cultivent entre eux une amitié très vive & inébranlable; des intérêts oppoſés ne l'alterent jamais. Tout devient commun entre deux amis. Ces peuples ont une ſagacité & une pénétration extraordinaires. Ils aiment la muſique, mais leurs chanſons ſont monotones. Leurs danſes ſont preſque toujours une image de la guerre, & communément exécutées les armes à la main. Les jeux, ſurtout ceux de haſard, ſont leur amuſement principal. Alors ils deviennent quelquefois forcenés, avides, turbulents; ils y per-

dent le repos, la raiſon & tout ce qu'ils poſſedent. Ils adorent confuſement un premier être; ils ſemblent avoir quelque idée d'une autre vie; mais ils ne la croient pas deſtinée à la punition du crime, à la récompenſe de la vertu. La ſuperſtition les inquiete ſur leurs ſonges, qu'ils prennent pour des avis des dieux; & la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité par la mélancolie, dont elle teint toutes leurs idées & leurs ſombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la ſûreté de l'état, comme parmi nous les indolents prient & chantent. Vainement on a travaillé durant deux ſiécles à diſſiper des illuſions ſi profondement enracinées. *Vous autres Chrétiens*, ont conſtamment répondu les ſauvages, *vous vous moquez de la foi que nous accordons aux ſonges, & vous exigez que nous croyions des choſes infiniment moins vraiſemblables.* La chaſſe eſt ſouvent parmi les Canadiens un germe de guerre; une légere eſcarmouche eſt la ſemence d'une diſcorde éternelle. Quand il y a ſujet de guerre, ce n'eſt pas un homme qui en juge, qui la décide & la déclare: la nation s'aſſemble & le chef parle. On peſe les dangers & les ſuites d'une rupture. Lorſqu'elle eſt décidée à l'unanimité des voix, les alliés y ſont invités. Rarement ceux-ci s'y refuſent. Enſuite on s'occupe à choiſir un chef. L'éloignement qu'ils ont pour la gêne, ne les a pas empêché d'en ſentir la néceſſité. Celui qui a l'air le plus guerrier, la voix la plus forte, eſt créé capitaine. Il faut ſubir bien

des épreuves, avant d'être reçu ſoldat; il faut qu'il puiſſe ſouffrir, ſans gémir, les ardeurs du ſoleil, les rudes gelées de la nuit, les piqûres ſanglantes des inſectes. Du milieu des feſtins, des chants & des danſes ils ſe mettent en marche. Ils ont pour toutes armes, une eſpece de javelot hériſſé de pointes d'os; ils ont un caſſe-tête. C'eſt une petite hache, qu'ils manient avec une dextérité ſurprenante. Lorsqu'ils attaquent des paliſſades qui entourent les bourgades, ils ſe couvrent le corps d'un bois léger. Les armées ſe font ſuivre, dans les expéditions, par des rêveurs, qui décident très ſouvent des opérations. Toute l'armée eſt nue, ſans étendards. Ces guerres ſe tournent ſouvent en ruſes. L'honneur eſt d'accabler l'ennemi, ſans qu'il s'y attende. La gloire du chef eſt de ramener tous ſes compagnons. Lorsqu'on a le bonheur d'arriver à l'improviſte près de l'ennemi, il ſe fait une décharge générale de fleches, & l'on fond ſur lui le caſſe-tête à la main. Celui qui l'emporte, acheve les bleſſés qu'il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, & fait des priſonniers. Le vainqueur ſe hâte de retourner dans ſa bourgade. C'eſt-là qu'on le reçoit avec les tranſports de la plus vive joie, avec des éloges qui ſont ſa récompenſe. Enſuite on s'occupe du ſort des priſonniers, unique fruit de la victoire. Les heureux ſont ceux qu'on choiſit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de ſe paſſer. Ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent. Les captifs que

perſonne n'adopte, ſont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut leur faire regretter la vie. Les femmes l'emportent dans la commune joie. Celle à qui le priſonnier eſt livré, invoque auſſitôt l'ombre d'un pere, d'un époux, d'un fils, de l'être le plus cher qui lui reſte à venger. Frappant & mutilant ſa victime attachée au poteau, elle donne le ſignal de toutes les cruautés. Dans des tourments très vifs & très variés, rien ne les arrête, que la crainte d'en hâter la mort. Son ſupplice dure quelquefois une ſemaine. Au milieu de ces horreurs, le héros chante, d'une maniere barbare, la gloire de ſes anciennes victoires; il chante le plaiſir qu'il eut autrefois d'immoler ſes ennemis. Le patient meurt, ſans que le feu ou le fer ayent pu lui arracher une larme, un ſoupir.

CE caractere s'étoit ſingulierement déployé dans la guerre des Iroquois & des Algonquins. Ces deux peuples, les plus nombreux du Canada, avoient formé une eſpece de confédération. Des diſputes troublerent cette alliance. Les Algonquins attendirent que les Iroquois fuſſent endormis, & leur caſſerent à tous la tête. Leurs compatriotes outragés jurerent de périr ou de ſe venger. D'abord ils allerent au loin s'eſſayer & s'aguerrir contre des nations moins redoutables. Alors ils allerent faire la guerre à ce peuple, avec une férocité proportionnée à leur reſſentiment.

SUR ces entrefaites les François paroiſſent dans le Canada. Les Montagner, les Algonquins, les Hu-

Hurons, quelques peuples moins conſidérables favoriſent ces étrangers. Ils virent dans eux une reſſource inopinée contre les Iroquois. Les François eurent l'inconſidération d'épouſer cette querelle. Ceux-ci n'eurent pas plutôt tué, à coups d'arquebuſe, deux Iroquois, & bleſſé mortellement le troiſieme, que l'armée entiere, également étonnée & conſternée, prit la fuite. On peut conjecturer que tous les Iroquois auroient été détruits ou forcés de vivre en paix, ſi les Hollandois qui, en 1610, avoient fondé à ſon voiſinage la colonie de la Nouvelle-Belge, ne leur euſſent fourni des munitions. Ce changemnet ne fit qu'affoiblir toutes ces nations. Cependant les François ne s'élevoient pas ſur tant de débris En 1627, ils n'avoient encore que trois miſérables bourgades. C'eſt que cette nation y gémiſſoit ſous l'oppreſſion d'une compagnie excluſive. Celle-ci jouiſſoit des privileges les plus éminents, des gratifications royales. La guerre ſurvenue avec l'Angleterre troubla les eſpérances fondées ſur une aſſociation auſſi favoriſée. Celle-ci ayant été caſſée, en 1668, on commença à y vivre pour la premiere fois en paix & en abondance, par la liberté qu'on vint d'accorder au commerce, & par l'amitié, qui ſubſiſtoit alors entre les François & les ſauvages. Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples, toujours armés pour la chaſſe, ſans les contenir par la crainte. La foibleſſe des François fit bientôt revenir les Iroquois à ce caractere remuant, que leur donnoit l'amour de la vengeance & de la domination.

Les Anglois devenus les poſſeſſeurs de la Nouvelle-Belge, qu'ils ont nommée depuis Nouvelle-York, encouragerent les Iroquois à faire la guerre aux François. Il doit ſuffire d'indiquer que la paix de Riswick fit ceſſer tout-à-la fois les calamités de l'Europe & les hoſtilités de l'Amérique. Cet exemple fut ſuivi par les Hurons & les Iroquois. Alors le commerce des pelleteries, qui font la baſe des liaiſons des François avec les ſauvages, reprit de la conſiſtance. En effet, lors de l'arrivée des François au Canada, ſes forêts immenſes n'avoient été qu'un vaſte repaire de bêtes fauves, de loutres, de fouines, de rats-de-bois, de rats muſqués, d'hermines, de martres, de loups-cerviers, de renards, d'ours, de caſtors. Le lecteur curieux peut trouver l'hiſtoire de l'économie de ces animaux, dans les auteurs de l'hiſtoire naturelle. La préémince du caſtor juſtifie toutefois une petite digreſſion en ſa faveur. Cet animal, doué d'une ſagacité extraordinaire, d'un inſtinct pour vivre en ſociété avec ſes ſemblables, eſt doux, ſenſible, plaintif, ni carnacier, ni ſanguinaire, ni guerrier. Long d'environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion, qui lui donne entre cinquante & ſoixante livres de peſanteur, qu'il doit ſurtout à la groſſeur de ſes muſcles, il a la tête comme un rat, & il la porte baiſſée avec le dos arqué comme un ſouris. Il nage au moyen des membranes qu'il a aux pieds de derriere. Ses doigts ſéparés aux pieds de devant lui tiennent lieu de mains. Sa queue plate, ovale, couverte d'écailles, lui ſert à

trainer & à travailler ; il a quatre dents inciſives & tranchantes, & il en fait des outils de charpente. Dans l'état iſolé à peine oſe-t-il ſe défendre. A moins qu'il ne ſoit pris, il ne ſçait pas mordre. Les caſtors ſe raſſemblent en été, pour bâtir leurs bourgades d'hiver. Ils ſe réuniſſent au nombre de deux ou trois cents, mais toujours ſur le bord des eaux. Quand ils ne trouvent point d'étang, ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruiſſeaux ; & c'eſt par le moyen d'une chauſſée ou d'une digue. Là ils conſtruiſent un pilotis de cent pieds de longueur, ſur une épaiſſeur de douze pieds à la baſe, qui décroît juſqu'à deux ou trois pieds, par un talus, dont la pente & la hauteur répondent à la profondeur des eaux. S'il ſe trouve ſur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l'abattre, pour qu'il tombe de lui-même en travers ſur le courant. Fût-il plus gros que le corps d'un homme, on le ſcie, ou plutôt on le ronge au pied, avec quatre dents tranchantes. Il eſt bientôt dépouillé de ſes branches par le peuple ouvrier, qui veut en faire une poutre. Une foule d'arbres plus petits, ſont également abattus, mis en pieces & taillés pour le pilotis qu'on prépare. Les uns traînent ces arbres juſqu'aux bords de la riviere ; d'autres les conduiſent ſur l'eau juſqu'à l'endroit où doit ſe faire la chauſſée. Chaque compagnie ſe conſtruit une cabane dans l'eau, ſur ce pilotis. Ces cabanes ont depuis quatre juſqu'à dix pieds de diametre, ſur une enceinte ronde ou ovale. Il y en a de deux ou trois étages, ſelon le nombre des familles

ou ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux & quelquefois dix à quinze. Les murailles, plus ou moins élevées, ont environ deux pieds d'épaiſſeur, & ſe terminent toutes en forme de voûte ou d'anſe de panier, maçonnées en dedans & en dehors avec autant de propreté que de ſolidité. Les parois en ſont revêtues d'une eſpece de ſtuc impénétrable à l'eau & à l'air extérieur. Chaque maiſon a deux portes; l'une du côté de la terre, pour aller faire des proviſions; l'autre vers le cours des eaux, pour s'enfuir à l'approche des chaſſeurs. La fenêtre de la maiſon eſt ouverte du côté de l'eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à demi corps. On fait des proviſions d'écorce & de branches tendres, dans des magaſins particuliers à chaque cabane, & proportionnés au nombre de ſes habitants. Chacun reconnoît ſon magaſin, & perſonne ne va piller celui de ſes voiſins. Chaque tribu vit dans ſon quartier, contente de ſon domaine, mais jalouſe de la propriété qu'elle s'en eſt acquiſe par le travail. On y ramaſſe, on y conſomme, ſans querelles, les proviſions de la communauté. L'unique paſſion eſt l'amour conjugal. Les deux époux ſe retirent dans leur cabane dès l'automne. Alors ils ne ſe quittent plus. Les méres conçoivent & portent les doux gages de cette paſſion univerſelle de la nature. Si quelque beau ſoleil vient égayer la triſte ſaiſon, le couple heureux ſort de ſa cabane, va ſe promener ſur le bord de l'étang ou de la riviere, y manger de l'écorce frai-

che, y reſpirer les ſalutaires exhalaiſons de la terre. Vers la fin de l'hiver la mere met au jour deux ou trois petits. Le peuple qne nous venons de décrire, ſeroit heureux ſans la perſécution de l'homme, qui le prend à l'affut, dans des attrapes, ou au moyen d'une chaſſe générale.

POUR rentrer dans notre ſujet, le commerce des pelleteries fut ſeul capable de faire fleurir les affaires des François dans le Canada. Cette proſpérité excita la jalouſie des Anglois de la Nouvelle-York. L'attention que cette nation a eue généralement de s'attirer le commerce, & de le favoriſer par des loix ſages, fit bientôt tarir, pour les François, cette ſource de richeſſes. Ceux-ci ſortoient eux-mêmes de leurs établiſſements pour porter leurs fourrures chez les Anglais, où ils les vendoient avec un plus grand profit & où ils alloient ſe fixer à jamais. Le miniſtère de France jugea finalement à propos d'affermer la traite des pelleteries; ce qui fit totalement diſparoître les ſauvages, rébutés de l'avidité des fermiers. La décadence des affaires de la France, au Canada, alla toujours en augmentant, lorſque l'élévation du duc d'Anjou, ſur le trône de Charles-Quint, replongea l'Europe dans les horreurs d'une guerre univerſelle. La paix d'Utrecht, qui les fit ceſſer, obligea Louis XIV de céder, à l'Angleterre, la baye de Hudſon, Terre-Neuve & l'Acadie.

POUR réparer cette perte, la France tourna ſes premiers regards vers l'iſle du Cap Breton, ſituée entre les quarante-cinq & les quarante-ſept dégrés de

latitude Nord ; elle eſt à l'entrée du golphe Saint-Laurent. Terre-Neuve, à ſon Orient, ſur la même embouchure, n'en eſt éloignée que de quinze ou ſeize lieues : l'Acadie, à ſon Couchant, n'en eſt ſéparée que par un détroît de trois ou quatre lieues. Ainſi placée entre les domaines de ſes ennemis, elle menaçoit leurs poſſeſſions, en protégeant celles de ſes maîtres. Sa longueur eſt d'environ trente-ſix lieues, & ſa plus grande largeur de vingt-deux. Elle eſt hériſſée, dans toute ſa circonférence, de petits rochers ſéparés par les vagues, au-deſſus deſquelles pluſieurs élevent leur ſommet. Ses ports ne ſont ouverts qu'à l'Orient. Il n'y a que quelques endroits montueux qui ont de la ſolidité ; tout le reſte n'eſt qu'une mouſſe légere & de l'eau. Son climat eſt très-froid, mais l'air n'y eſt pas mal-ſain. Les François l'occuperent au mois d'Août 1713 ; ils lui donnerent le nom d'Iſle-Royale, & ils formerent leur principal établiſſement dans le Fort-Dauphin. Celui-ci jouiſſoit d'un aſſez bon port ; le terrein y étoit moins ingrat qu'ailleurs. La difficulté d'y entrer le fit abandonner dans la ſuite, pour s'établir à Louisbourg. En 1720 on commença à le fortifier. On employa, à ces ouvrages, trente millions. On ne crut pas que ce fut trop pour ſoutenir les pêcheries, & pour s'aſſurer la communication de la France avec le Canada. En effet, la pêche de la morue ſêche fut la principale occupation de la colonie. Les habitans, moins aiſés, y employoient annuellement deux cents chaloupes, & les plus riches cinquante à ſoixante

bateaux de trente à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s'éloignoient jamais au-delà de quatre à cinq lieues de la côte, & revenoient tous les jours porter leur poiſſon, qui, préparé ſur le champ, avoit toujours le dégré de perfection, dont il étoit ſuſceptible. Les bâtiments plus conſidérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient pluſieurs jours leur morue ; & comme elle prenoît ſouvent trop de ſel, elle étoit moins recherchée. Mais la facilité de la pêche & celle de trouver des débouchés, les dédommageoient de cet inconvénient. Cependant les colons ne laiſſoient pas de languir dans la miſere la plus affreuſe. Ce mal tiroit ſa ſource de la dépendance où leur pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l'iſle.

Les habitants de l'iſle de Saint-Jean jouiſſoient d'une ſituation plus heureuſe. Plus avancée dans le golphe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais elle n'a guere plus qu'une dans ſa plus grande largeur. Elle a la figure d'un croiſſant. L'on ne commença d'en ſentir l'importance, qu'après la pacification d'Utrecht. L'hiver y eſt long, le froid exceſſif, la neige abondante, la quantité d'inſectes prodigieuſe : une côte ſaine, un port excellent, & des havres commodes rachetent ces déſagréments. Son terroir eſt propre à pluſieurs cultures ; le gibier & les bêtes fauves y ſont ſans nombre ; les meilleures ſortes de poiſſons y abondent : la population des ſauvages y étoit plus conſidérable qu'ailleurs. Ces avantages n'avoient pas empéché que cette iſle ne fût tombée dans l'oubli ; lorſque les Acadiens commen-

cerent à s'y rendre, en 1746. Avec le temps ils s'y réunirent juſqu'au nombre de trois mille cent cinquante-quatre. Comme ils étoient la plûpart cultivateurs, ſur tout habitués à élever des troupeaux; le gouvernement crut devoir les fixer à ce genre d'occupation : mais il s'y méprit, en leur prohibant la pêche de la morue.

La grande & belle contrée de la Louyſiane, que les Eſpagnols comprenoient autrefois dans la Floride, reſta long-temps inconnue aux habitants du Canada. Ce ne fut qu'en 1660 qu'ils en ſoupçonnerent l'exiſtence. Avertis par les ſauvages qu'il y avoit, à l'Occident de la colonie, un grand fleuve qui couloit, ni à l'Eſt ni au Nord, ils en conclurent qu'il devoit ſe rendre au golphe du Mexique, s'il couloit au Sud, ou dans l'Océan Pacifique, s'il ſe déchargeoit à l'Oueſt. Le ſoin d'éclaircir cette conjecture eſt confié à deux François, Joliet & Marquette. Ceux-ci réuſſiſſent à découvrir ce fleuve, à en aſſurer la direction. Son embouchure ſe trouve dans le golphe du Mexique. Le pays qu'il arroſe eſt nommé Louyſiane. Elle fut le berceau d'eſpérances chimériques, que l'Ecoſſois Law eut l'adreſſe d'inſinuer dans le miniſtere de France, à une époque, où la décadence des finances de l'état demandoient un remede extraordinaire. Ce mouvement convulſif de toute la nation, dura pendant les années 1718 & 1719.

La Louyſiane eſt une vaſte contrée, bornée au Midi par la mer, au Levant par la Floride & la Ca-

roline, au Couchant par le Nouveau Mexique, au Nord par le Canada & par des terres inconnues, qui doivent s'étendre juſqu'à la baye de Hudſon. Il n'eſt pas poſſible de fixer ſa longueur avec préciſion : mais ſa largeur eſt de deux cents lieues. Le climat y varie ſelon la qualité du ſol. L'hiver y eſt généralement pluvieux, l'été orageux. L'air y eſt plus froid qu'on devroit l'attendre de ſa latitude. Les maladies y ſont rares, ſur-tout dans la Louyſiane baſſe. Cette ſalubrité eſt peut-être due aux fréquents tonnerres. Tout annonçoit la fertilité de ce pays. D'heureuſes expériences ont depuis confirmé ces augures favorables. La navigation ſur le Miſſiſſipi eſt lente & difficile. Cet obſtacle eſt un des plus grands que la France ait eu à ſurmonter dans la formation de ſes établiſſements. Les habitants de la Louyſiane étoient des ſauvages, diviſés en pluſieurs nations toutes ennemies, quoique ſéparées par des déſerts immenſes. Des feuillages entrelaſſés, étendus ſur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux des bêtes fauves couvroient les tribus qui n'alloient pas tout-à-fait nues. Les mœurs de ces peuples étoient les mêmes que celles des Canadaiens; mais avec moins de force & de courage, moins d'énergie & d'intelligence, moins de caractere. La plus remarquable de ces nations étoit celle des Natchez. Un ſouverain, le plus abſolu, les gouvernoit ſous le tître de grand ſoleil. Elles habitent la rive orientale du Miſſiſſipi, depuis la riviere d'Iberville juſqu'à l'Ohio, c'eſt-à-dire, un eſpace de quatre cents lieues. Le climat

de leur pays eſt ſain & tempéré, le terroir fertile & aſſez élevé pour n'avoir rien à craindre des innondations du fleuve. Ces avantages y attirerent les François; ils ſe propoſerent d'y former le centre de la colonie. Leur avidité & leur injuſtice firent ceſſer les liaiſons de commerce qu'ils avoient formées avec les ſauvages. Ceux-ci commencerent bientôt à ſe dégoûter de l'oppreſſion de leurs tyrans. Mais leur entrepriſe, pour s'en défaire, n'eut qu'en partie ſon effet. Les troubles, occaſionnés par cet événement, ont duré juſqu'en 1736; depuis cette époque la paix de la Louyſiane n'a plus été troublée.

QUOIQUE les François duſſent ſouhaiter de s'approcher du Mexique, ils n'ont formé aucun établiſſement ſur la côte, qui eſt à l'Oueſt du Miſſiſſipi. On aura craint, ſans doute, d'offenſer l'Eſpagne, qui n'auroit pas patiemment ſouffert ce voiſinage. A l'Eſt du fleuve l'on voit le fort Mobile. Il ſervoit à contenir, dans l'alliance des François, les Chactas, les Alimbous, d'autres peuplades moins nombreuſes, & à s'aſſurer de leurs pelleteries. La Nouvelle-Orléans, ſituée à trente lieues de l'océan, eſt le premier établiſſement qui ſe préſente. On jetta les premiers fondements de cette ville en 1717; mais ce ne fut qu'en 1722 qu'elle prît quelque conſiſtance, qu'elle devînt la capitale de la Louyſiane. Jamais elle n'a compté plus de ſeize cents habitants, partie libres, partie eſclaves. Les indigoteries forment leur occupation principale. Des eaux ſtagnantes & marécageuſes en

ſéparent les plantations. On rencontre encore quelques colonies Françoiſes, répandues ſur les bords du Miſſiſſipi. Leur foible population, diſperſée dans une étendue de cinq cents lieues, ne s'eſt jamais élevée au-deſſus de ſept mille blancs, ſans y comprendre les troupes, qui varioient depuis trois cents juſqu'à deux mille hommes. Ils envoyoient à la France quatre-vingts milliers d'indigo, quelques cuirs, & beaucoup de pelleteries; ils envoyoient aux iſles du ſuif, des viandes fumées, des légumes, du riz, du maïs, du brai, du goudron, du merrein & des bois de charpente. Ces objets réunis pouvoient valoir 2,000,000 livres. Cette ſomme étoit payée à la colonie en marchandiſes d'Europe, & en productions des Indes Occidentales. Les dépenſes publiques paſſerent ſouvent, en pleine paix, le produit entier de ces établiſſements. Des François Proteſtants ſeroient allés s'y fixer en foule, ſi le gouvernement leur eut laiſſé la liberté de conſcience, qui leur fut refuſée juſques dans les domaines François du Nouveau-Monde. Cependant la France auroit pu tirer des avantages infinis de ce pays; elle y auroit pu prendre tout ſon tabac, dont elle conſomme annuellement vingt millions livres peſant.

UNE perſpective auſſi avantageuſe ceſſa; la cour de Verſailles annonça, le 21 Avril 1764, aux habitants de la Louyſiane, que par une convention ſecrete du 3 Novembre 1762, on avoit abandonné, à celle de Madrid, la propriété de leur territoire. De quelque maniere que la politique veuille enviſa-

ger cet événement, ce ſera toujours au tribunal de la morale un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puiſſance étrangere. Les habitants de la Louyſiane avoient de l'averſion pour la domination Eſpagnole. Pour en ſortir ils n'avoient qu'à traverſer le fleuve, où les Anglois les attendoient à bras ouverts. Mais ils aimerent mieux demander au conſeil, qu'Ulloa qui avoit pris poſſeſſion de leur établiſſement, fut obligé de ſe retirer, pour avoir le temps de faire écouter leurs repréſentations à la cour de Verſailles. Elle condamna, ou elle affecta de condamner cette conduite. Le général Oreilly, parti de Cuba avec trois mille hommes de troupes réglées, finit cette conteſtation le 17 Août 1769. Le lendemain tous les citoyens furent déchargés de l'obéiſſance qu'ils devoient à leur premiere patrie. Six des plus diſtingués, qui avoient été à la tête de l'oppoſition, payerent de leur tête leurs efforts généreux. Six autres, plus infortunés peut-être, allerent languir dans les cachots de la Havane.

A la pacification d'Utrecht, le Canada s'étoit trouvé dans un état de foibleſſe & de miſere inconcevable. Elle étoit due à l'inconduite de ſes premiers colons, auxquels le commerce des pelleteries donnoit de temps en temps un peu d'aiſance. En 1714 ces exportations ne paſſoient pas cent mille écus. Telle étoit la déplorable ſituation du plus grand nombre de vingt mille François, qu'on comptoit dans ces régions immenſes. Cette population s'étoit élevée, en 1758, juſqu'au nombre de quatre-vingt-onze mille

ames. Une partie en étoit concentrée dans trois villes. Quebec, capitale du Canada, eſt à cent vingt lieues de la mer ; bâtie en amphithéatre ſur une péninſule formée par le fleuve Saint-Laurent, & par la riviere Saint-Charles, elle domine ſur de vaſtes campagnes qui l'enrichiſſent, & une rade très-ſûre, ouverte à plus de deux cents vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois milles. Les eaux & les rochers en couvrent les deux tiers, & ſervent encore à ſa défenſe. Les maiſons ſont d'une aſſez bonne architecture. En 1759, il y avoit environ dix mille habitants. La ville des Trois-Rivieres n'a fait que languir ; ſa population ne s'eſt jamais élevée au-deſſus de quinze cents hommes. Soixante lieues au-deſſus de Quebec eſt la ville de Montréal. De tous les pays qui l'environnent, il n'en eſt point où le climat ſoit auſſi doux, la nature auſſi belle, le terroir auſſi fertile. Elle devint avec le temps une ville réguliérement bâtie & bien percée, qui contenoit quatre mille habitants. Les autres colons étoient épars ſur les rives du fleuve Saint-Laurent. Rien de plus beau que de voir les payſages depuis Quebec juſqu'à Montréal ; l'œil ne ſe laſſe jamais de les contempler. Tous ces colons auroient joui d'une plus grande aiſance, ſi les loix n'euſſent rendu les poſſeſſions diviſibles. On changea les loix vers l'an 1745. La plupart des habitants avoient une vingtaine de moutons, dont la toiſon leur étoit précieuſe ; dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait ; cinq ou ſix bœufs deſtinés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais

d'une chair exquiſe. Ils avoient encore un aſſez grand nombre de chevaux, qui n'étoient pas beaux, mais durs à la fatigue, & propres à faire ſur la neige des courſes prodigieuſes. Au-deſſus de la ſource du fleuve de Saint-Laurent, & dans les contrées connues ſous le nom de pays d'en-haut, on voyoit huit mille colons, plus communément adonnés à la chaſſe & au commerce, qu'à l'agriculture. Dans le deſſein d'empêcher les ſauvages de porter leurs pelleteries chez la nation rivale, la France avoit bâti, à des diſtances conſidérables, des fortifications. Mais les François, établis dans le Canada, étoient généralement denués des qualités convenables à leur état. Ils ne donnoient que des moments paſſagers à l'occupation qui devoit les nourrir. Le reſte du temps étoit conſumé dans l'inaction, au cabaret, ou à courir ſur la neige avec des traineaux. Ils n'exerçoient que nonchalemmant l'agriculture. Les habitants des villes paſſoient leurs jours dans une diſſipation continuelle. Ils n'étoient ſenſibles qu'aux plaiſirs de la danſe. Le gouvernement, au lieu de tirer les hommes de cet état d'anéantiſſement, les tint dans l'oppreſſion & le découragement. Les cultures gémiſſoient ſous des impôts, que la pauvreté des colons ne pouvoit ſupporter. Leurs beſoins firent ſortir du Canada tout l'argent qu'ils y avoient porté en s'y fixant. Les finances du département de la colonie étoient dans un déſordre extrême. Les dépenſes annuelles du gouvernement avoient monté, en huit ans, de deux millions juſqu'à vingt-ſept. Ce pays méritoit-il le ſacrifice de ce qu'il coûtoit à la

métropole? Non. Mais au lieu d'être onéreux à l'état, il auroit pu l'enrichir par un grand nombre de productions, de grains, de ſalaiſons, de fer, des bois, des caſtors, de la pêche des baleines, qu'on auroit dû eſſayer dans le golphe Saint-Laurent, où la morue ſe plaît beaucoup encore. Tout concouroit à la proſpérité des établiſſements du Canada, s'ils euſſent été ſecondés par des hommes qui ſembloient y avoir le plus d'intérêt. Il faut pourtant convenir que la nature oppoſa quelques obſtacles au bonheur de ces peuples ; des rivieres fermées, par les glaces, pendant ſix mois de l'année, des brouillards épais pendant les ſix autres mois, des cataractes qui rendent les fleuves impraticables.

TEL étoit l'état des choſes au Canada. Le gouvernement en étoit confié, en 1747, à la Galiſſonnerie ; lorſque les prétentions des Anglois, pour étendre leur domaine juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent (que la Galiſſonnerie jugea devoir être borné par les Apalaches) occaſionnerent des hoſtilités, plutôt autoriſées qu'avouées par les deux royaumes. George II jugea qu'une ſituation ſi équivoque ne convenoit pas à ſes intérêts, ni à la ſupériorité de ſes forces de mer. Les Anglois s'emparerent de l'Iſle Royale, mais pour la rendre à la paix d'Aix-la-Chapelle. Cette poſſeſſion fut attaquée de nouveau, en 1758. Ce fut le 2 Juin qu'une flotte compoſée de vingt-trois vaiſſeaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoient ſeize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baye

de Gabarus, à une lieue de Louisbourg. Les aſſiégés ſe conduiſirent avec beaucoup de bravoure. Elle fut ſoutenue par l'exemple de l'épouſe du gouverneur, Madame Drucourt. Le fort fut enfin obligé de ſe rendre ; mais la capitulation fut honorable. La conquête de l'Iſle-Royale ouvrit le chemin du Canada, où l'on porta, dès l'année ſuivante, la guerre, qui devint fameuſe par nombre d'actions capables d'illuſtrer les deux nations. A la fin de Juin 1759, une flotte Angloiſe, où l'on comptoit trois cents voiles, & qui étoit commandée par l'amiral Saunders, ſe fit voir ſur le fleuve Saint-Laurent. Huit brûlots lancés contre cette force, l'auroient miſe en cendres, ſans l'inconduite de ceux qui dirigeoient cette entrepriſe. Quelque temps après la capitale du Canada capitula. Cependant la priſe de Quebec ne rendit pas encore les Anglois de tranquilles poſſeſſeurs de ce pays immenſe. Une poignée de François rétarda encore, pour quelques moments, une deſtinée qui parut inévitable. Mais leur entrepriſe, pour s'emparer par un coup de main de la capitale, fut malheureuſe. Les François ne voyant point arriver du ſecours de la patrie, furent obligés de lever le ſiege & de ſe replier juſqu'à Montréal. Ces braves gens furent enfin réduits à capituler devant des forces ſupérieures. Les traités de paix cimenterent la conquête. Les Anglois regardoient cette acquiſition comme le dernier terme de leur grandeur. Le miniſtere François croyoit avoir tout perdu par ce ſacrifice.

Les événements paroiſſent vouloir prouver, que cette conquête doit entraîner la ruine de la nation victorieuſe.

CHAPITRE XVI.

Colonies Angloiſes de la baye de Hudſon, du Canada, de l'iſle Saint-Jean, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecoſſe, de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-York, de la Nouvelle-Jerſey.

LE régne d'Elizabeth vit éclore une aſſociation de marchands, formée dans le deſſein de partager les richeſſes dont les Eſpagnols avoient ſi longtemps abuſé pour troubler la tranquillité des autres peuples. Les deux vaiſſeaux qu'elle expédia, mouillerent dans la baye de Roenoque, qui fait à préſent partie de la Caroline. Cette expédition fut ſans ſuccès, & la compagnie ne fit que languir. La colonie tomba, avec la diſgrace de ſon fondateur Walter Raleigh, dans un entier oubli. Seulement un de ſes directeurs, Goſwold, aborda quelques années après dans le pays, connu de nos jours ſous le nom de Virginie, d'où il avoit apporté une riche cargaiſon de pelleteries. Ce pays étoit d'ailleurs d'une grande fertilité; mais l'aiſance étoit alors ſi générale en Angleterre, que le deſir de s'expatrier pour courir après

la fortune ne tentoit perſonne. Il n'y avoit que des paſſions religieuſes, capables de peupler ce nouveau continent ; en effet, il dût ſes premiers habitants aux presbytériens, qu'un fanatiſme ambitieux perſécutoit dans leur patrie. La ſatisfaction dont ils jouiſſoient dans leur retraite, les multiplia. Le nombre en fut augmenté par des aventuriers, que l'eſpérance de redreſſer leur fortune fit paſſer dans l'Amérique, par des milliers de malheureux, opprimés dans leur patrie par la tyrannie ou l'intolérance de leurs ſouverains. Les Européens qui aborderent les premiers dans les colonies Angloiſes, y trouverent d'immenſes forêts. Les gros arbres, que la terre y avoit pouſſés juſqu'aux nues, y étoient embarraſſés de plantes rampantes, qui en interdiſoient l'approche. Des bêtes féroces rendoient ces forêts encore plus inacceſſibles. On n'y rencontroit que quelques ſauvages, hériſſés du poil & de la dépouille de ces monſtres. Les humains épars ſe fuyoient, ou ne ſe cherchoient que pour ſe détruire. La terre y ſembloit inutile à l'homme, & s'occuper moins à le nourrir qu'à ſe peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produiſoit tout à ſon gré, ſans aide & ſans maître; elle entaſſoit toutes ſes productions avec une profuſion indépendante, ne voulant être féconde & belle que pour elle-même, non pour l'agrément & la commodité d'une ſeule eſpece d'êtres. Les fleuves couloient, tantôt librement au milieu des forêts, tantôt dormoient & s'étendoient tranquillement au ſein de vaſtes marais, d'où ſe répandant par diverſes iſſues,

ils enchaînoient, ils enfermoient des iſles dans une multitude de bras. Le printemps renaiſſoit des débris de l'automne. Les feuilles ſéchées & pourries au pied des arbres, leur redonnoient une nouvelle ſeve, qui repouſſoit des fleurs. Des troncs, creuſés par le temps, ſervoient de retraite à d'innombrables oiſeaux. La mer bondiſſant ſur les côtes & dans les golphes qu'elle ſe plaiſoit à ronger, à créneler, y vomiſſoit par bandes des monſtres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues & des crabes qui venoient ſe jouer ſur des rives déſertes & s'y livrer aux plaiſirs de la liberté & de l'amour. C'eſt-là que la nature exerçoit ſa force créatrice, en reproduiſant ſans ceſſe ces grandes eſpeces qu'elle couve dans les abymes de l'océan.

TOUT-A-COUP l'homme y parut, & l'Amérique ſeptentrionale changea de face. Il y porta la regle & la faulx de la ſymétrie, avec les inſtruments de tous les arts. Auſſitôt des bois impraticables s'ouvrent & reçoivent dans de larges clairieres des habitations commodes. Les animaux deſtructeurs cédent la place à des troupeaux domeſtiques; & les ronces arides, aux moiſſons abondantes. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, & s'écoulent dans le ſein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes ſe rempliſſent de cités, les anſes de vaiſſeaux; & le Nouveau-Monde ſubit le joug de l'homme, à l'exemple de l'ancien.

LE tableau que nous venons de mettre ſous les yeux du lecteur, eſt trop étendu pour qu'il puiſſe

être éclairci, achevé, illuminé, ſans que nous le reprenions par ſes détails. Dans l'enfoncement de cette étendue immenſe eſt un objet iſolé, qui ne fait point maſſe avec l'enſemble ; c'eſt la baye de Hudſon.

Ce détroit, dont la profondeur eſt de dix dégrés, eſt formé par l'Océan, dans les régions éloignées, au Nord de l'Amérique. Son embouchure a ſix lieues de largeur. L'entrée n'en eſt praticable que depuis le commencement de Juillet, juſqu'à la fin de Septembre. Cette navigation devient dangereuſe par des montagnes de glace, auxquelles on donne quinze à dix-huit cents pieds d'épaiſſeur, & qui s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou ſix ans dans de petits golphes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par le vent du Nord-oueſt, ou par quelque cauſe extraordinaire. Ce vent y excite, durant l'hiver, des tempêtes effroyables, d'autant plus à craindre, que les bas-fonds y ſont très-communs. Dans les contrées qui bordent cette baye, le ſoleil ne ſe leve, ne ſe couche jamais, ſans un grand cône de lumiere. Lorſque ce phénomene a diſparu, l'aurore boréale en prend la place, & blanchit l'hémiſphere de rayons ſi colorés & ſi brillants, que leur éclat n'eſt pas même effacé par la pleine lune. Dans le printemps & dans l'automne, l'air eſt habituellement rempli de brouillards épais ; & durant l'hiver, d'une infinité de fleches glaciales. Le tonnerre & les éclairs y ſont rares. Un des effets de ce climat eſt de rendre blancs, en hiver, les animaux qui ſont, de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de

la nature des fourrures douces, longues, épaiſſes, mais dont le poil tombe à meſure que le temps s'adoucit. Sous ce ciel triſte & morne, toutes les liqueurs deviennent ſolides en ſe gélant. L'eſprit-de-vin même y perd ſa fluidité. Il n'eſt pas extraordinaire de voir des morceaux de roc briſés & détachés de maſſes plus conſidérables, par la force de la gélée. On y a découvert des mines de plomb, de fer, de cuivre, de marbre, d'une ſubſtance analogue au charbon de terre. Le ſol y eſt d'ailleurs d'une ſtérilité extrême. Les hommes mêmes y ſont en petit nombre, & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds. Comme les enfants, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petiteſſe de leurs pieds rend leur marche vacillante & mal aſſurée. Quoique ſans poil & ſans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieilleſſe. Tels ſont les Eskimaux, qui habitent non-ſeulement le Labrador, où ils ont pris leur nom, mais encore les contrées qui s'étendent depuis la pointe de Belle-Iſle, juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales de l'Amérique. Ceux de la baye de Hudſon ont, comme ceux du Grœnland, le viſage plat, le nez petit, mais non écraſé, la prunelle jaunâtre & l'iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui ſont particuliers à leur ſexe, entr'autres des mamelles longues & mollès. Les Eskimaux paſſent l'hiver ſous des huttes, conſtruites à la hâte de cailloux, liés entr'eux par un ciment de glace, ſans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire

le gibier & le poiſſon, dont ils ſe nourriſſent. La mer pourvoit preſqu'à tous leurs beſoins ; ils ſe reſſentent extrêmement de la qualité de leurs nourritures. Les meres lechent, à l'exemple des ours, leurs nouveaux-nés. La foibleſſe de cette nation ne l'empêche pas d'être intrépide ſur une mer continuellement périlleuſe. Avec des batteaux faits & couſus, pour ainſi dire, comme des outres, ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer même par-deſſus, ils ſuivent les colonies des harengs dans toutes leurs émigrations du pôle ; ils affrontent les baleines & les chiens de mer dans une guerre, où il va de la vie pour les combattants. La faim des Eskimaux eſt plus forte que la rage des monſtres avec leſquels ils doivent ſe meſurer. Ils brûlent d'une ſoif dévorante pour l'huile de la baleine. Cette boiſſon entretient la chaleur de leur eſtomac, & les défend contre les rigueurs du froid. Ces hommes ont deux grands fléaux à craindre, la perte de la vue & le ſcorbut. Cependant aucun peuple n'eſt plus paſſionné pour ſa patrie.

La baye de Hudſon, découverte, en 1607, par l'intrépide navigateur, dont elle porte le nom, n'eſt, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur de ſon climat y interdit tout eſpoir de culture, & par conſéquent de population. On ne trouve, ſur ces immenſes côtes, que quatre-vingt-dix ou cent ſoldats & facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts, dont celui de York eſt le principal. Leur occupation eſt de recevoir les pelleteries, que les ſauvages voiſins viennent échanger contre quel-

ques marchandiſes, dont on leur a fait connoître & chérir l'uſage. Les ſauvages donnent dix caſtors pour un fuſil; deux pour une livre de poudre; un caſtor pour quatre livres de plomb; un pour une hache; un pour ſix couteaux; deux caſtors pour une livre de grains de verre; ſix pour un ſurtout de drap; cinq pour une jupe; un caſtor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudieres, l'eau-de-vie, ne valent pas moins de caſtors en proportion. Comme le caſtor eſt la meſure commune des échanges, un ſecond tarif, auſſi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutres ou trois peaux de martre, à la place d'une peau de caſtor. A cette tyrannie autoriſée, ſe joint une tyrannie au moins tolérée. On trompe habituellement les ſauvages ſur la meſure, ſur le poids, ſur la qualité de ce qu'on leur livre; & la léſion eſt à-peu-près d'un tiers. Le commerce de la baye de Hudſon eſt ſoumis à une compagnie excluſive. Les deux tiers de ces belles fourrures ſont conſommés, en nature, dans les trois royaumes, ou dans les manufactures nationales. Le reſte paſſe en Allemagne. Les bénéfices qu'on fait ſur ces importations ne ſont rien, en comparaiſon de l'importance qu'on attache à cette baye, par la communication qu'on lui ſuppoſe avec les mers pacifique & orientale. Cette communication, dont l'expérience n'a juſqu'à préſent pas encore réaliſé l'exiſtence, abrégeroit conſidérablement la route de l'Europe aux grandes Indes. Alors les liaiſons entre celle-là & l'Aſie deviendront plus vives; le cap de Horn & le détroit

de Magellan ſeront entiérement abandonnés ; le cap de Bonne-Eſpérance même ſera beaucoup moins fréquenté.

L'ANGLETERRE donna d'abord, après la conquête du Canada, un gouvernement militaire à ſa nouvelle poſſeſſion. Elle le changea dans la ſuite, en la ſoumettant, quant à la navigation, aux loix de l'amirauté Angloiſe, & à ſes loix criminelles, pour ce qui regarde les affaires des délits. Celles-ci furent pour les Canadiens un préſent, dont ils apprirent bientôt à connoître le prix par la ceſſation des déſordres, qui les opprimoient antérieurement à ce changement. Mais ces nouveaux ſujets d'Angleterre n'étoient pas également ſatisfaits des loix civiles qu'on leur donnoit. Ces loix furent abolies, en 1775, par un acte du parlement. La population du Canada, que les combats y avoient ſenſiblement diminuée, s'eſt élevée à cent trente mille ames, dans l'eſpace de ſeize ans. Cette augmentation n'eſt due qu'à l'aiſance, qu'à la multiplication des travaux utiles, qui ſeuls ont produit cet événement heureux. Les manufactures des bas, des dentelles, de groſſes toiles, des étoffes communes s'y ſont étendues, mais elles ne ſe ſont pas perfectionnées. Le commerce des pelleteries à été un peu augmenté. Les troupeaux ſe ſont multipliés. Mais la culture du lin, du chanvre, du tabac, du bled, a reçu des accroiſſements ſenſibles. En 1769, les productions vendues à l'étranger s'éleverent à 4,077,602 livres 7 ſ. 8. d. Elles furent exportées par environ ſoixante-dix navires. La colonie eſt devenue beaucoup

plus riche qu'elle ne fut ſous une autre domination. Depuis 1772, ſes dettes ſont entiérement payées, & elle n'a point de papier monnoyé. Son numéraire augmente tous les jours, & par la multiplication de ſes denrées, & par les dépenſes du gouvernement. Indépendamment de ce que l'Angleterre a dépenſé pour ſes troupes, ſon adminiſtration civile lui coûte annuellement 625,000, tandis qu'elle ne retire que 225,000 livres des impoſitions, dont elle a chargé les vins, les eaux-de-vie, le rum, les mélaſſes, les verres & les couleurs. Mais la difficulté qui embarraſſe la navigation de ce pays, retardera toujours la proſpérité de cet établiſſement.

Les iſles de Saint-Jean, de la Madelaine & du cap Breton, ne font que languir; leur population n'eſt que très-foible; elles n'ont des liaiſons qu'avec Quebec & Hallifax. Louisbourg, la terreur de l'Amérique Angloiſe, il n'y a pas vingt ans, n'eſt plus qu'un amas de ruines. Les quatre mille François qu'une défiance injuſte & peu raiſonnée diſperſa après la conquête, n'ont été remplacés que par cinq ou ſix cents hommes, uniquement occupés de contrebande.

Terre-Neuve n'eſt pas dans le même cas. Elle eſt ſituée entre les quarante-ſix & cinquante-deux dégrés de latitude Nord. Elle n'eſt ſéparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu ſous le nom de détroit de Belle-Iſle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cents lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de ſon intérieur, parce qu'on n'y a ja-

mais pénétré bien avant, & que vraiſemblablement perſonne n'y pénétrera, vu la difficulté de le tenter, & l'inutilité, du moins apparente, d'y réuſſir. Le peu qu'on en connoît, eſt rempli de rochers eſcarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites & ſablonneuſes. Ces lieux inacceſſibles ſont remplis de bêtes fauves, qui s'y multiplient d'autant plus aiſément, qu'on ne ſauroit les y pourſuivre. Terre-Neuve fut découverte, en 1497, par le Vénitien Jean Cabot. Le chevalier Hampthrée, qu'Elizabeth envoya en 1582, dans ces parages, avec cinq navires, fut autoriſé à aſſurer à perpétuité, à chaque pêcheur, la partie de la côte qu'il auroit choiſie. Ce nouvel arrangement multiplia tellement les expéditions pour Terre-Neuve, qu'on y vit, en 1615, deux cents cinquante navires Anglois, dont la réunion pouvoit former quinze mille tonneaux. En 1634, les François obtinrent la liberté de pêcher dans ces parages, en payant au roi Charles, un droit de cinq pour cent, & bientôt après ce prince leur accorda encore l'exemption de ce tribut également onéreux & humiliant. C'eſt ici le lieu de remarquer, à l'honneur de l'iſle de Terre-Neuve, qu'elle n'a pas donné occaſion à offenſer l'humanité, à bleſſer les droits d'aucun peuple; qu'elle a tiré ſeule, du ſein des eaux, une richeſſe formée par la nature ſeule, & qui ſert d'aliment à diverſes contrées de l'un & de l'autre hémiſphere.

Le poiſſon qui rend ces parages ſi célebres, c'eſt la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds de long, & communément il en a beaucoup moins. Sa voracité eſt

extrême. Ce poiſſon ſe montre dans les mers du Nord de l'Europe. Il eſt pêché par trente bâtiments Anglois, ſoixante François, & cent cinquante Hollandois, les uns & les autres de quatre-vingts ou cent tonneaux. Ils ont pour concurrents les Iſlandois, & ſurtout les Norwégiens. La morue de Terre-Neuve eſt plus délicate, quoique moins blanche (mais elle n'eſt pas un objet de commerce) lorſqu'elle eſt fraîche. Alors elle ne ſert qu'à nourrir ceux qui la pêchent. Salée & ſéchée, ou ſeulement ſalée, elle devient précieuſe pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'eſt que ſalée, ſe nomme morue verte & ſe pêche au grand banc. On donne communément à ce banc cent ſoixante lieues de long, ſur quatre-vingt-dix de large. La morue en diſparoît, depuis le milieu de Juillet juſqu'à la fin d'Août. A cet intervalle près, la pêche s'en fait toute l'année. Avant de la commencer l'on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, & quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure eſt garnie de barils, défoncés par le haut. Les matelots s'y placent, la tête garnie des injures du temps, par un toît goudronné qui tient à ces barils. A meſure qu'ils prennent une morue, ils lui coupent la langue; enſuite ils la livrent à un mouſſe, pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, & la laiſſe tomber par un écoutillon dans l'entrepont, où l'habilleur lui tire l'arête juſqu'au nombril, & la fait paſſer par un autre écoutillon dans la calé. C'eſt-là qu'elle

eſt ſalée & rangée en piles. Le ſaleur doit avoir attention d'y mettre ni trop ni trop peu de ſel. A peine cette pêche eſt-elle commencée, que la mer s'engraiſſe, s'adoucit, & que les barques voguent ſur la ſurface des eaux, comme ſur une glace polie. Lorſqu'on dépece la baleine, la graiſſe qui en découle produit le même effet. Un bâtiment nouvellement goudronné, appaiſe la mer ſous lui, & autour des navires qui l'avoiſinent. Il paroît que l'huile végétale a plus d'efficacité que l'huile animale. On eſtime la durée du calme qui en réſulte à deux heures, en pleine mer, où cet effet exige l'effuſion d'un volume d'huile conſidérable. Le ſacrifice de quelques barils de ce liquide a ſauvé de grands bâtiments d'un naufrage, dont ils étoient menacés par la plus effroyable tempête. Ce phénomene ſingulier demande à être éclairci par de nouvelles expériences. Cependant il paroît que l'huile & les matieres graſſes ont la vertu en queſtion, principalement dans les briſans.

DANS le droit naturel la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples; cependant il n'y a que les François & les Anglois à qui il ſoit permis de fréquenter ces parages. En 1773, la France y envoya cent vingt-cinq navires, qui formoient neuf mille trois cents ſoixante-quinze tonneaux, & qui étoient montés par ſeize cents quatre-vingt-quatre hommes. On prit deux millions cent quarante-un milliers de morues, qui rendirent cent vingt-deux barriques d'huile. Le produit entier fut vendu 1,421,615 livres. Les pêcheurs Anglois arrivoient la plupart de

la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Ecoſſe, de l'iſle même de Terre-Neuve. Leur pêche fut infiniment ſupérieure à celle des François; ils convertiſſoient le poiſſon en morue ſeche. Dans ce cas, le décoleur, après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, & la livre à l'habilleur, qui la tranche & la met dans le ſel, où elle reſte huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle eſt étendue ſur le gravier, où on la laiſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit bien ſéchée. On l'entaſſe enſuite en piles, où elle ſue quelques jours. On la remet encore ſur le gravier, où elle acheve de ſecher, & où elle prend la couleur qu'on lui voit en Europe. Cette pêche n'eſt pas exempte d'accidents; les pêcheurs manquent quelquefois le but de leur voyage, pour n'avoir pas atteint l'endroit que le poiſſon préfere. Cette pêche finit dès les premiers ours de Septembre, parce que le ſoleil ceſſe d'avoir la force néceſſaire pour ſecher la morue. Des ports de France partirent pour cette pêche, en 1773, cent quatre bâtiments, qui compoſoient quinze mille ſix cents vingt-un tonneaux, & qui avoient ſept mille deux cents ſoixante-trois matelots. Cent quatre-vingt-dix mille cent ſoixante quintaux, & deux mille huit cents vingt-cinq barriques furent la récompenſe de leurs travaux. Ces deux objets réunis rendirent 3,816,380 liv. Autrefois cette branche d'induſtrie étoit beaucoup plus animée en France; il faut chercher la raiſon de ce dépériſſement dans les impôts, dont l'importation du poiſſon & l'uſage du ſel étoient ſurchargés, & aux gênes auxquelles l'avidité d'une

nation rivale & victorieuſe dans la guerre précédente ont ſoumis la pêche de la morue. La pacification d'Utrecht exclut les François de la poſſeſſion de Terre-Neuve. Ceux-ci ne conſerverent que le droit de pêcher, depuis le cap Bonaviſte, en tournant au Nord, juſqu'à la Pointe-Riche. Cette convention occaſionna ſouvent des conteſtations & des hoſtilités, dans leſquelles la détreſſe de la France l'obligea de céder, quoique le tort fût du côté de ſon ennemi. La pacification de 1763 réduiſit leurs établiſſements fixes à l'iſle de Saint-Pierre & aux deux iſles de Miquelon, qu'il ne leur fut pas même permis de fortifier. La foibleſſe de ces trois établiſſements nous diſpenſe d'en parler. Il doit ſuffire que dans ce précis nous finiſſions cet article, en inſtruiſant le lecteur, que le produit entier de la pêche de la France monta, en 1776, à 6,033,605 livres. Ce produit étoit trop foible, pour pouvoir alimenter les marchés étrangers, comme elle faiſoit vingt ans auparavant. A peine cette pêche ſuffiſoit-elle à la conſommation du royaume. Cet important objet étoit paſſé tout entier à ſes rivaux. Il leur auroit rendu un bénéfice encore plus exorbitant, ſi, au temps de la conquête, la cour de Londres n'avoit pas eu l'inhumanité & le peu de politique, de chaſſer des Iſles-Royales & de Saint-Jean les François qui s'y trouvoient établis, qui n'ont pas été remplacés, & qui peut-être ne le feront jamais.

Le nom de Nouvelle-Ecoſſe, qui déſigne aujourd'hui la côte de trois cents lieues, compriſe depuis

les limites de la Nouvelle-Angleterre, juſqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé, dans les premiers temps, qu'une grande péninſule de forme triangulaire, ſituée vers le milieu de ce vaſte eſpace. Cette péninſule, que les François appelloient Acadie, eſt très-propre par ſa population, à ſervir d'aſile aux bâtiments qui viennent des Antilles. Elle a beaucoup de ports, & ſes mers ſont très-poiſſonneuſes. Ce fut, en 1604, que les François s'y établirent. La colonie étoit encore au berceau, lorſqu'elle vit naître, à ſon voiſinage, un établiſſement qui devint depuis ſi floriſſant, ſous le nom de Nouvelle-Angleterre. Cette proſpérité attira foiblement l'attention des François. Mais dès qu'ils purent ſoupçonner qu'ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du caſtor & des fourrures, ils employerent leurs miſſionnaires, pour s'attacher les nations ſauvages, que ceux-là eurent l'adreſſe de remplir de haine du nom Anglois. Cette diſpoſition occaſionna des hoſtilités, appaiſées par la pacification d'Utrecht, qui céda cette contrée à la Grande-Bretagne. Mais il ne ſe tranſporta que cinq ou ſix familles dans l'Acadie. Elle reſta toujours habitée par ſes premiers colons. On ne réuſſit même à les y retenir, qu'en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Après avoir légerement fortifié la capitale de l'Acadie, qui avoit pris le nom d'Annapolis, l'Angleterre ſe contenta d'y envoyer une garniſon médiocre. Sa population ne s'éleva pas au-deſſus de treize cents habitants. On ne

leur donna point de magiſtrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix Angloiſes. Jamais il ne leur fut demandé ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau ſouverain les paroiſſoit avoir oubliés; & lui-même il leur étoit tout-à-fait étranger. L'agriculture avoit pris la place de la chaſſe pour nourrir cette population ſimple & bonne. Un terroir très-fertile récompenſoit avec profuſion le travail du laboureur.

D'IMMENSES prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. Les maiſons, preſque toutes conſtruites de bois, étoient commodes, & meublées avec propreté. Les Anglois ſentirent, en 1749, de quel profit pouvoit être, à leur commerce, la poſſeſſion de l'Acadie. Le miniſtere Britannique offrit à tout ſoldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s'établir en Acadie, cinquante acres de terre, & dix pour toute perſonne que chacun d'eux ameneroit de ſa famille; il accordoit des terres aux militaires en proportion de leur grade. Avant le terme de dix ans, le terrein défriché ne devoit être ſujet à aucune redevance, & l'on ne pouvoit, à perpétuité, être taxé à plus d'une livre deux ſols ſix deniers d'impôt, pour cinquante acres. Le tréſor public s'engageoit d'ailleurs à avancer ou rembourſer les frais du voyage, à élever des habitations, à fournir tous les outils pour l'agriculture ou pour la pêche, à donner la nourriture de la premiere année. Ces encouragements déterminerent, au mois de Mai 1749, trois mille ſept cents cinquante perſonnes à quitter l'Europe, où elles riſquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique. Cette nouvelle

nouvelle peuplade devoit s'établir à Hallifax. C'étoit pour y fortifier le meilleur port de l'Amérique, pour établir, au voiſinage, une excellente pêcherie de morue, qu'on avoit donné la préférence à cet endroit, moins fertile que les autres diſtricts de la Nouvelle-Ecoſſe. Cet établiſſement fut d'abord inquiété par les ſauvages de ce pays, les Micmacks. Ces mouvements n'étoient pas encore appaiſés, lorſqu'une grande partie de François ſe déterminerent à quitter leurs habitations, pour ſe tranſplanter dans la Nouvelle-France. Le reſte ſe diſpoſa à les ſuivre : mais le gouvernement Anglois les prévint, en les tranſportant dans ſes autres colonies, les ayant tous raſſemblés par un ſtratagême inſidieux. Depuis cet événement la Nouvelle-Ecoſſe n'a fait que languir. Les calamités, ſi multipliées en Europe, y pouſſerent à la fin quelques malheureux. On en comptoit vingt-ſix mille, en 1769. On ne les voyoit réunis, en quelque nombre, qu'à Hallifax, à Annapolis & à Lunebourg. Cette derniere peuplade, formée par des Allemands, étoit la plus floriſſante. La colonie exporta, la même année, ſept mille trois cents vingt-quatre tonneaux de marchandiſes. Elle en reçut ſept mille ſix tonneaux. Les troupes qui bouleverſent maintenant l'Amérique Septentrionale, ne ſont pas arrivées juſqu'à la Nouvelle-Ecoſſe. Elle en a même tiré quelques avantages. Sa population a été portée à quarante mille ames. La néceſſité de pourvoir aux beſoins des troupes Britanniques a fait multiplier les ſubſiſtances. Un numéraire immenſe a tout animé, communiqué aux hom-

mes & aux choſes un mouvement rapide. Si les autres colonies ſe détachent enfin de leur métropole, & que la Nouvelle-Ecoſſe lui ſoit conſervée, cette province, qui n'étoit rien, deviendra très-importante. Aucun moyen de proſpérité ne lui manque. Son terroir eſt également propre à l'agriculture & à l'éducation des troupeaux. Les côtes ſont très-navigables & fort bien ſituées pour la pêche de la morue. Le gouvernement a pourvû à la ſûreté de ce pays, en l'entourant de bonnes fortifications, qu'on peut augmenter encore.

La Nouvelle-Angleterre, connue d'abord ſous le nom de Virginie Septentrionale, ne reçut des Européens qu'en 1608. Sa premiere population ſe perdit. Les presbytériens Anglois, que la perſécution avoit raſſemblés en Hollande, ce port univerſel de la paix & de la liberté, laſſés de n'être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, réſolurent d'aller fonder une égliſe, pour leur ſecte, dans un nouvel hémiſphere. Ils acheterent donc, en 1621, les droits de la compagnie Angloiſe de la Virginie Septentrionale. Le 6 Septembre 1621, ils s'embarquerent à Plimouth, au nombre de cent vingt perſonnes. Elles arriverent au commencement d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays entiérement couvert de bois n'offroit aucune reſſource à des hommes épuiſés par la fatigue du trajet. Il en périt près de la moitié de froid, de ſcorbut, de miſere. Le reſte auroit probablement ſuccombé, ſi leur eſpérance n'eût été ranimée par la viſite de ſoixante guerriers ſauvages. Un

d'eux leur enſeigna la culture du maïs, & la maniere de pêcher ſur la côte qu'ils habitoient. La perſécution contre les Puritains, en augmenta bientôt le nombre ; on fut obligé de diſperſer ces peuplades. Elles formerent la province de Maſſachuſet. Bientôt ſortirent de ſon ſein les colonies du Nouvel-Hampshire, de Connecticut & de Rhode-Iſland, qui obtinrent chacune une chartre particuliere de la cour de Londres. Ces colonies ne furent, dans leur origine, formées que d'eccléſiaſtiques & de gens du bas peuple. Dans la ſuite les plus grands ſeigneurs que l'ambition, l'humeur ou la conſcience avoient entraînés dans le puritaniſme, imaginerent de ſe ménager d'avance un aſile dans ces climats éloignés. Ils y firent bâtir des maiſons, défricher des terres, avec le deſſein de s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté civile. Les habitants de la Nouvelle-Angleterre reſterent quelque temps en paix & ſans loix. Ce ne fut qu'en 1630, qu'ils ſentirent la néceſſité de ſe donner une légiſlation. Elle ſe caractériſoit par une grande auſtérité de mœurs, une vile ſuperſtition, une intolérance choquante. Les hommes, convaincus ou ſoupçonnés de tolérantiſme, furent expoſés à de ſi cruelles vexations, qu'ils ſe virent obligés d'abandonner leur nouvel aſile, pour en chercher un autre exempt de ces orages. Cette maladie de religion étendit ſa ſévérité juſqu'aux objets les plus indifférents de la nature. Ce rigoriſme ſe déchaîna ſurtout contre les Quakers. Charles II jugea à propos d'arrêter ce vertige. Une nation naturellement mélancolique, de-

venue ſombre & farouche par les guerres civiles & celles de religion, commença alors à prendre l'eſprit de ſociété, & des mœurs plus humaines. Ce roi voluptueux fit interrompre le cours des perſécutions, en Amérique, par une ordonnance de 1661. H. Vane reſſuſcita les queſtions obſcures & frivoles ſur la grâce & le libre arbitre. Un caractere de diſſenſion, un délire fanatique domina toujours la colonie. Deux filles, tourmentées de convulſions, accompagnées de ſymptomes extraordinaires, occaſionnent la mort de trois citoyens, accuſés de les avoir enſorcelées. Ces horreurs ſont ſuivies d'autres atrocités. L'excès du mal réveille enfin les eſprits qu'il avoit engourdis, & leur fait ſentir l'abomination de leurs mœurs. Mais en renonçant à l'eſprit de perſécution, la colonie conſerva encore de trop fortes teintes du fanatiſme & de la férocité qui avoit ſignalé les triſtes jours de ſa naiſſance. Ce caractere la fit ſévir contre l'inoculation & ſes partiſans. Ce même caractere fit accorder, dans ces provinces, une prime de 2250 liv. à ceux des colons qui donnoient la mort à quelqu'Indien. John Lovemel, encouragé par cette prime, forme une compagnie d'hommes féroces comme lui, pour aller à la chaſſe des ſauvages. Un jour il en découvrit dix, paiſiblement endormis autour d'un grand feu. Il les maſſacra, porta leur chevelure à Boſton, & reçut la récompenſe promiſe.

La Nouvelle-Angleterre, bornée au Nord par le Canada, à l'Oueſt par la Nouvelle-York, à l'Eſt & au Sud par la Nouvelle-Ecoſſe & par l'Océan, n'a

pas moins de trois cents miles ſur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante miles dans les terres. L'agriculture y eſt ſubordonnée à des réglements. Le gouvernement a voulu que des villages entiers fuſſent formés dans le même temps. Dès que ſoixante familles offrent de bâtir une égliſe, d'entretenir un paſteur, de ſolder uu maître d'école ; l'aſſemblée générale leur aſſigne un emplacement, & leur donne le droit d'avoir deux repréſentants dans le corps légiſlatif de la colonie. Le diſtrict qu'on leur donne, eſt toujours limitrophe des terres qu'on a déja défrichées, & contient le plus ordinairement ſix mille quarrés d'Angleterre. Ce nouveau peuple choiſit une aſſiette convenable à l'habitation, dont la forme eſt généralement quarrée. Le temple eſt au milieu. Les colons partagent le terrein entr'eux, & chacun enferme ſa propriété d'une haie vive. On réſerve quelque bois pour une commune. Le climat de ce pays n'eſt pas auſſi doux que celui des provinces de l'Europe, qui ſont ſous les mêmes paralleles. Cette colonie vivoit dans une indépendance entiere de la mere-patrie, quoiqu'on eût réglé le contraire. Maſſachuſet, la plus floriſſante province de ces colonies, ſe permettoit encore plus de choſes, & ſe les permettoit plus ouvertement. Cette émancipation cauſa l'annullement de leur chartre, ſous Charles II. Guillaume III leur donna une légiſlation calquée ſur celle d'Angleterre, dans laquelle l'autorité civile réſidoit parmi le gouverneur, qui repréſentoit le roi, & l'aſſemblée nationale. Suivant le dernier dénombrement,

la population des quatre provinces qui forment la Nouvelle-Angleterre s'éleve à huit cents un mille ſix cents ſoixante-dix-huit ames. Cependant leur terroir n'eſt point fertile. Cette grande population n'eſt due qu'à la pêche. La fertilité du terrein réveilla l'induſtrie ; elle s'occupa d'abord à conſtruire, pour les navigateurs étrangers, des navires, dont les matériaux furent longtemps à bon marché. On y ajouta la fabrique des chapeaux, des toiles & des étoffes d'un tiſſu groſſier, mais ſerré. On y diſtilla, avec les ſirops d'Amérique, des eaux-de-vie, qu'on vendit avec beaucoup de bénéfice. Toutefois la pêche eſt toujours la mine d'or de ces peuples, qui pêchent au moins deux cents cinquante mille quintaux de morue. Cette pêche a depuis été augmentée par celle de la baleine. Elle ſe fait dans le golphe de Saint-Laurent, avec moins de dangers & d'accidents fâcheux que celle de Groenland.

L'EXPORTATION de toutes les denrées de la Nouvelle-Angleterre s'éleva, en 1769, à 13,844,430 liv. 19 ſols 13 deniers. Elle reçut annuellement plus qu'elle ne donna, puiſqu'elle dut conſtamment, à ſa métropole, vingt-quatre ou vingt-cinq millions de livres. Sa capitale eſt Boſton ; elle eſt ſituée dans une péninſule de quatre miles de long, au fond de la belle baye de Maſſachuſet, qui s'enfonce environ huit miles dans les terres. Quantité de rochers la défendent contre les vagues. Ceux-ci ne laiſſent une libre entrée qu'à trois vaiſſeaux de front. Elle eſt défendue par une citadelle, qui porte cent canons du plus gros

calibre. Quand même une flotte paſſeroit impunément ſous cette artillerie, elle trouveroit au Nord & au Sud de la place, deux batteries qui commandent toute la baye & qui l'arrêteroient à coup ſûr. Cette rade eſt aſſez vaſte pour que ſix cents voiles puiſſent y mouiller en ſûreté. On y a conſtruit un magnifique mole aſſez avancé, pour que les navires, ſans le ſecours du moindre allege, déchargent dans les magaſins bâtis au Nord. A l'extrêmité du mole eſt la ville, bâtie ſur un terrein inégal & en forme de croiſſant autour du port. Elle comptoit, avant les troubles, trente-cinq ou quarante mille habitants de diverſes ſectes. Tout y reſſembloit à la ville de Londres ; on n'y remarquoit de différence que celle qu'entraîne toujours l'exceſſive population des grandes capitales.

La Nouvelle-York eſt reſſerrée à l'Eſt par la Nouvelle-Angleterre, & bornée à l'Oueſt par la Nouvelle-Jerſey. Elle occupe un eſpace étroit de vingt milles ſûr le bord de la mer, s'élargit inſenſiblement, & s'enfonce dans le Nord, deux cents miles dans les terres. Cette contrée fut découverte vers le commencement du dix-ſeptieme ſiecle, par H. Hudſon, navigateur Anglois, qui étoit alors au ſervice de la Hollande. La république ne vit, dans cette proſpérité, qu'un établiſſement pour le caſtor & pour d'autres pelleteries. Elle la céda à la compagnie des Indes Occidentales. Pour s'approcher de plus en plus des fourrures, celle-ci fit élever, ſur les bords de la riviere de Hudſon, à cent cinquante miles de la mer, le fort Orange, qu'on a nommé depuis Albani. Là

elle échangeoit, avec les Iroquois, les pelleteries contre des armes à feu & des munitions de guerre, pour combattre les François, arrivés depuis peu dans le Canada. La ville d'Amſterdam acheta la permiſſion de bâtir la ville de la Nouvelle-Amſterdam, dans l'iſle Manahatar ; elle la paya ſept cents mille francs. L'Angleterre vit d'un œil jaloux la proſpérité de la république. Charles II lui déclara la guerre. Au mois d'Août 1664, une eſcadre Angloiſe mouilla ſur les côtes de la Nouvelle-Belge, dont la capitale ſe rendit à la premiere ſommation. Le reſte de la colonie ne fit pas plus de réſiſtance. La république en dépouilla la Grande-Bretagne, mais l'Anglois en reſta toujours maître à la pacification. Ce pays devint la propriété du frere du roi, qui lui donna le nom de Nouvelle-York. En 1691, on lui donna une conſtitution fixe ; elle fit réſider l'autorité dans le gouverneur, & ſon conſeil, compoſé de douze membres, & trente députés choiſis par les habitants. Cette province, dont les limites n'ont été réglées qu'après les diſcuſſions les plus longues, les plus vives, les plus opiniâtres avec la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Jerſey & la Penſilvanie, forme aujourd'hui dix comtés. Elle n'a que peu d'étendue au bord de la mer ; mais en profondeur, ſon territoire s'étend juſqu'au lac George ou Saint-Sacrement, & juſqu'au lac Ontario. La riviere de Hudſon, qui ſort des montagnes ſituées entre les deux lacs, ne reçoit que de foibles canots durant ſoixante-cinq miles. Mais d'Albani juſqu'à l'Océan, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de cent cin-

quante miles, on voit voguer ſur ce magnifique canal, avec la marée, jour & nuit, durant toutes les ſaiſons, ſans crainte d'aucun accident, des bâtiments de quarante à cinquante tonneaux, qui entretiennent une circulation rapide & continuelle dans la colonie. La partie que les navigateurs trouvent d'abord, c'eſt l'Iſle-Longue, ſéparée du continent par un canal étroit. Elle a vingt miles de long, ſur douze de large, diviſés en trois comtés. Les Européens s'y occuperent d'abord de la pêche, & puis de la multiplication des troupeaux, ſurtout des chevaux. Son ſol eſt ſablonneux, mais plus égal que celui du continent; il le devient davantage, à meſure qu'on approche des lacs & du Canada. Cette contrée peut devenir une des plus fertiles de la colonie. Suivant les derniers calculs, la province compte deux cents cinquante mille habitants de diverſes nations & de ſectes diverſes. Les riches pelleteries qu'elle ne conſomme pas, ſont portées au marché général, la ville de Nouvelle-York. Elle fut autrefois bâtie par les Hollandois dans l'iſle de Manahatan, longue de quatorze miles, & d'un mile dans ſa plus grande largeur. Son climat eſt ſain. Sa population s'éleve à vingt mille ames. Les rues ſont fort irrégulieres, mais très-propres. Les maiſons, bâties de briques & couvertes de tuiles, offrent plus de commodités que d'élégance. Les vivres ſont abondants, d'excellente qualité & à bon marché. L'aiſance eſt univerſelle. Elle n'a ni port, ni baſſin; mais ſa rade, ouverte dans toutes les ſaiſons, acceſſible aux plus grands vaiſſeaux, à l'abri de tous les ora-

ges, doit lui ſuffire. Les marchandiſes qu'on en a exportées, en 1769, monterent à 4,352,446 liv. 17 ſ. 9 deniers. Les Hollandois, premiers fondateurs de la colonie, y établirent cet eſprit d'ordre & d'économie, qui diſtingue par-tout leur nation. Cet exemple a été ſuivi par les Allemands, les François & les Anglois qui ſont venus augmenter cette population. Il arriva de-là que les colons ne contracterent pas de dettes envers la métropole. Cette ſimplicité, dans les mœurs, a été ſenſiblement altérée depuis 1763, époque à laquelle la Nouvelle-York devint le ſéjour du général, des principaux officiers, & d'une partie des troupes. Ceux-ci y ont introduit un eſprit de fainéantiſe, un goût de luxe, la fureur du jeu.

Au voiſinage de la Nouvelle-York eſt la Nouvelle-Jerſey, qui porta d'abord le nom de la Nouvelle-Suede. Elle fut ainſi déſignée par des aventuriers, qui aborderent à ſes plages ſauvages, vers l'an 1638. Cette colonie ne fut rien, lorſqu'elle fut conquiſe, en 1655, par les Hollandois. Lorſque le duc d'York reçut l'inveſtiture de la province, à laquelle il donna ſon nom, il en détacha ce qui y avoit été ajouté, & le partagea entre deux de ſes favoris, ſous le titre de Nouvelle-Jerſey. Ce n'eſt que depuis 1702, qu'on a réuni les deux provinces, qui, comme la plupart des colonies Angloiſes, ſont dirigées par un gouverneur, un conſeil & les députés des communes. On y compte cent trente mille habitants. La colonie eſt couverte de troupeaux & abondante en grains. Le chanvre y fait plus de progrès que dans

aucune des contrées voiſines. On y a ouvert, avec ſuccès, une mine excellente de cuivre. Ses côtes ſont acceſſibles, & le port Amboi, ſa capitale, eſt aſſez bon. Cependant cette colonie eſt toujours reſtée dans une obſcurité profonde. Sa pauvreté la mit dans la néceſſité de vendre ſes denrées à Philadelphie, & plus ordinairement à la Nouvelle-York. Ces deux villes lui donnoient quelques marchandiſes de la métropole, & quelques denrées des iſles. Leurs plus riches négociants lui firent même des avances, qui la mirent de plus en plus dans la dépendance. En 1769, la Nouvelle-Jerſey n'expédia aucun bâtiment pour l'Europe; elle n'envoya aux Indes Occidentales que vingt-quatre bateaux, dont la charge ne valoit que 56,965 liv. 19 ſols 9 deniers. Tout le reſte de ſes richeſſes territoriales fut livré aux colonies voiſines, qui en firent elles-mêmes le commerce.

CHAPITRE XVII.

Colonies Angloiſes fondées dans la Penſilvanie, dans le Maryland, dans la Virginie, dans la Caroline, dans la Georgie & dans la Floride.

Conſidérations générales ſur tous ces établiſſements.

L'UNIQUE gloire des Anabaptiſtes fut peut-être d'avoir contribué à la naiſſance des Quakers. Le fondateur de cette ſecte humaine & pacifique fut S. Fox,

assez enthousiaste pour croire d'avoir puisé, dans la bible, l'inspiration des apôtres & des prophetes. Il trouva aisément des prosélites, dans un temps & dans un pays, où les délires de la religion enthousiasmoient toutes les têtes. Ils se distinguerent par la simplicité de leur vêtement, par leur aversion pour les déférences extérieures, par leur morale inoffensive, dont les préceptes leur défendoient de porter les armes, de jurer devant un tribunal, par leur haine des cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatannerie; le repos de dimanche qu'une oisiveté nuisible; la cêne & le baptême que des initiations ridicules. Ils ne vouloient point de clergé. De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette secte, le seul qui mérita d'occuper la postérité fut Guillaume Pen. Il étoit fils d'un amiral de ce nom, assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuarts. Ce marin avoit fait des avances considérables, dans différentes expéditions, dont il avoit été chargé. Le malheur des temps n'avoit guere permis qu'on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, on fit à son fils la proposition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immense dans le continent de l'Amérique. Ce pays, quoiqu'entouré de colonies Angloises, avoit été toujours négligé. On lui céda cette sorte de patrimoine, presqu'en souveraineté héréditaire. Il résolut d'en faire l'asile des malheureux, & le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers l'an 1681 pour son do-

maine, qui fut appellé dès-lors Penſilvanie. Les Quakers, perſécutés par le clergé, demanderent à le ſuivre : mais par une prévoyance éclairée, il n'en voulut amener d'abord que deux mille.

SON arrivée au Nouveau-Monde, fut ſignalée par un acte d'équité, qui fit aimer ſa perſonne & chérir ſes principes. Peu ſatisfait de la ceſſion du miniſtere Britannique, il acheta des naturels du pays, le vaſte territoire qu'il ſe propoſoit de peupler. Penn eut la gloire d'avoir donné le premier, en Amérique, un exemple de juſtice & de modération, que les Européens n'avoient imaginé juſqu'alors. Il légitima ſa poſſeſſion autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Les Américains prirent, pour ſa nouvelle colonie, autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voiſinage, ſans conſulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit, entre les deux peuples, une confiance réciproque, dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle reſſerra de plus en plus les heureux liens. Il fonda ſa légiſlation ſur les deux pivots de la ſplendeur des états & la félicité des citoyens : la propriété & la liberté. La tolérance étoit le fondement de la ſociété. Il conclut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité ; que tout homme qui l'adoreroit, ſous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laiſſant à chacun la liberté d'invoquer cet être à ſa maniere, il n'admit point d'égliſe dominante en Penſilvanie, point de contribution forcée pour la conſtruction d'un

temple, point de préſence aux exercices religieux qui ne fut volontaire. Penn voulut que cet établiſſement reſtât à perpétuité à ſa famille, mais qu'elle ne pût faire aucun acte d'autorité ſans le concours des députés du peuple. Il falloit que ceux-ci duſſent leur élection à des ſuffrages ſecrettement accordés. Il ſuffiſoit de la pluralité des voix pour faire une loi : mais il fut ſtatué que les deux tiers en ſeroient néceſſaires, pour établir un impôt. Penn céda pour 450 livres mille acres de terre, à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui en avoit la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfants au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres, à la charge d'une rente perpétuelle, d'un ſols & dix deniers & demi par acre. Cinquante acres furent encore aſſurés à tous les citoyens qui, devenus majeurs, conſentiroient à un tribut annuel de deux livres cinq ſols. Pour aſſurer ces propriétés, on fixa des tribunaux ; on défendit ſévérement à tous ceux qui devoient y prêter leur miniſtere, d'exiger, d'accepter aucun ſalaire, pour leurs bons offices. Chaque canton fut encore obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends, avant qu'on pût les porter devant une cour de juſtice. Pour prévenir l'indigence, ſource des crimes, on ſtatua que tout enfant au-deſſous de douze ans, quelle que fût ſa condition, ſeroit obligé d'apprendre une profeſſion. La proſpérité de la Penſilvanie fut très-rapide. On vit enfin qu'un peuple pouvoit être heureux ſans prêtres & ſans maîtres.

La Penſilvanie eſt bornée à l'Eſt par l'océan ; au Nord, par la Nouvelle-York & la Nouvelle Jerſey; au Sud, par la Virginie & le Maryland ; à l'Oueſt, par des terres qu'occupent les ſauvages ; de tous côtés par des amis. Elle eſt partagée en onze comtés. Le ciel de la colonie eſt pur & ſerein. Le climat très-ſain par lui-même, s'eſt encore amélioré par les défrichements. Les eaux limpides & ſalubres y coulent toujours ſur un fond de roc ou de ſable. Les ſaiſons y temperent l'année par une variété marquée. Le pays, quoiqu'inégal, n'eſt pas ſtérile. Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu-à-peu les terres qu'ils avoient remuées, de nombreux troupeaux, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de pluſieurs ſortes de légumes, de toute eſpece de grains. Les inſtitutions ſusmentionnées firent en accroître la population, & celle-ci les cultures. Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus ſingulier, en même temps, c'eſt l'eſprit de concorde qui regne entre toutes les diverſes ſectes qui peuplent la Penſilvanie. Quoique les gens ne ſoient pas membres de la même égliſe, ces ſectaires s'aiment comme des enfants d'un ſeul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la permiſſion de penſer en hommes. Au commencement de 1774, cet établiſſement comptoit trois cents cinquante mille habitants, ſuivant le calcul du congrès général. Les Penſilvains ſont, en général,

bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Elles ſont plutôt meres qu'en Europe, & elles continuent d'être plus longtemps fécondes. L'aiſance y eſt univerſelle. Chacun y eſt bien vêtu & bien nourri. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch & même des liqueurs plus cheres. La mendicité n'y eſt pas connue. L'hoſpitalité eſt une vertu nationale. En 1766, les impôts ne s'élevoient pas au-deſſus de 280,140 liv. La plupart des habitants vivent iſolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a ſa maiſon au milieu d'une vaſte plantation, bien environnée de haies vives. Auſſi chaque paroiſſe de campagne ſe trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. Ces hommes, d'une ſi grande ſimplicité, paroiſſent oublier la modeſtie de leur caractere, à l'occaſion des enterrements. Ces convois ſont quelquefois compoſés d'un cortege de cinq cents perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement, conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les raſſemble. Les Penſilvains fabriquent des toiles de lin & de coton, des draps groſſiers, & ils exportent des proviſions, du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits, des viandes ſalées, du cidre, de la bierre, des bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent. Cependant le réſultat de tant d'opérations a été au déſavantage de la province, ſans qu'on puiſſe l'en plaindre, ni l'en blâmer. Car le ſort des nouveaux établiſſements c'eſt de contracter

tracter des dettes. La ſeule choſe qui ſoit blamable, dans cette colonie, c'eſt la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. En 1769, les exportations de la Penſilvanie s'éleverent à 13,164,449 liv. 5 ſ. 3 d.; & elles ont depuis beaucoup plus conſidérablement augmenté dans cette colonie que dans aucune autre. C'eſt Philadelphie qui eſt le centre de tous ces mouvements. Elle eſt ſituée à cent vingt miles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn voulut qu'elle occupât un mile de large ſur deux miles de long, entre les deux rivieres. Juſqu'ici on n'a bâti que ſur les bords de la Delaware. Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont depuis cinquante juſqu'à cent pieds de largeur. Des deux côtés regnent des trottoirs, défendus par des poteaux, placés de diſtance en diſtance. Les maiſons, dont chacune a ſon jardin & ſon verger, ſont conſtruites de brique, & ont communément trois étages. Elles ſont plus décorées qu'autrefois, & elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs, qui ſe trouvent à un mile de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui ſont devenus l'objet d'un commerce aſſez important avec la plus grande partie de l'Amérique. L'hôtel-de-ville eſt d'une magnificence très-ſomptueuſe. Les repréſentants de la colonie s'y aſſemblent tous les ans. A côté de cet édifice eſt une ſuperbe bibliotheque, formée, en 1732, par les ſoins de l'illuſtre Francklin. Elle n'eſt ouverte, au public, que le ſamedi. Pour la rendre plus

utile, on y a ajouté des inſtruments de mathématiques & de phyſique, & un beau cabinet d'hiſtoire-naturelle. Non loin de ce monument, eſt un autre du même genre. C'eſt une belle collection des claſſiques grecs & latins. En 1752, elle fut léguée au public par le ſavant & généreux citoyen Logan. Le célebre Francklin y a fondé un college, où l'on enſeigne la médecine, la chymie, la botanique & la phyſique expérimentale. Cette ville eſt ouverte de tous les côtés, ainſi que les autres villes de la Penſilvanie. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers. Ils ſemblent penſer que les états les plus belliqueux ne durent pas toujours le plus long-temps; que la méfiance, qui eſt en ſentinelle, n'en dorme pas plus tranquille; ni qu'on jouiſſe, avec un grand plaiſir, de ce qu'on poſſede avec tant de crainte.

Des perſécutions religieuſes déterminerent le lord Baltimore à chercher, dans la Virginie, un aſile à la liberté de conſcience. Comme il ne l'y trouvoit pas, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région, qui eſt ſituée entre la riviere de Potowmak & la Penſilvanie. Son fils pourſuivit cette entrepriſe. Il partit, en 1633, d'Angleterre, avec deux cents catholiques, tous d'une naiſſance honnête. Les ſauvages, gagnés par leur douceur, s'empreſſerent de concourir à former leur colonie. Sa proſpérité augmenta ſa population. Les catholiques de Maryland ouvrirent enfin un aſile à toutes les ſectes indiſtinctement. Le gouvernement qu'on lui donna, fut modelé ſur celui de la métropole. Cette province eſt très-

arrosée. On y voit couler de nombreuses sources, & cinq rivieres navigables la traversent. Le climat y est sain ; il n'y a qu'une grande quantité d'insectes, qui y rendent la vie incommode. C'est une des plus petites provinces de l'Amérique Septentrionale ; mais toutes les terres y sont exploitées. Sa population s'éleve à trois cents vingt mille habitants. Ils n'ont joui d'une grande aisance, que depuis qu'ils se sont livrés à la culture du tabac. Cette plante fut trouvée, en 1520, près de Tabasco, dans le golfe du Mexique. La mode & l'habitude en ont, avec le temps, prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu. Elle demande une terre médiocrement forte, mais grasse, unie & profonde, & qui ne soit pas exposée aux inondations. On seme des graines de tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élevation, & au moins six feuilles, on les arrache doucement, dans un temps humide, & on les porte, avec précaution, sur un sol bien préparé, où elles sont à trois pieds de distance les unes des autres. Mises en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vigueur en vingt-quatre heures. Il faut arracher continuellement les mauvaises herbes, étêter cette plante à deux pieds & demi, lui ôter les feuilles les plus basses, celles qui ont quelque disposition à la pourriture. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tant de soins d'un seul homme, & elles doivent rendre mille livres pesant de tabac. On le laisse environ quatre mois en terre.

A meſure qu'il approche de ſa maturité, le vert vif & riant de ſes feuilles prend une teinte obſcure. C'eſt alors que la plante eſt mûre, & qu'il faut la couper. Les pieds cueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produites. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain on les ſuſpend dans des magaſins, pour les ſécher. Cette plante eſt cultivée en Aſie, en Afrique & en pluſieurs endroits de l'Europe : mais les meilleurs tabacs du globe croiſſent dans le Nord de l'Amérique. De ces tabacs, il faut mettre au ſecond rang, ceux qu'on récolte dans le Maryland. Ils different cependant ſelon les diſtricts où ils ont crû. Sainte-Marie & Annapolis, deux villes de cette colonie, ne ſont preſque rien. C'eſt à Baltimore, dont le port peut recevoir des navires tirant dix-ſept pieds d'eau, que ſe traitent preſque toutes les affaires. Toutes trois elles ſont ſituées ſur la baye de Cheſapeak, qui s'enfonce deux cents cinquante miles dans les terres, & dont la largeur eſt de douze miles. L'épuiſement du ſol, ſuite néceſſaire de la culture du tabac, la réduira inſenſiblement à peu de choſe. Alors on exploitera les mines de fer, qui ſont très-abondantes dans la colonie. On y fabrique, depuis quelque temps, des bas, des étoffes de ſoie & de laine, des toiles de coton, toutes les eſpeces de quincailleries, juſqu'à des armes à feu.

La colonie de la Virginie eſt beaucoup plus étendue que celle dont nous venons de tracer le tableau. Ses fleuves reçoivent de plus gros navires, & leur permettent une plus longue navigation. Ses habitants

ont un caractere plus élevé, plus ferme, plus entreprenant. Sous le nom de Virginie étoit compris, il y a deux siecles, tout le pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans l'Amérique Septentrionale. Ce nom ne désigne plus que l'espace, borné d'un côté par le Maryland, & de l'autre par la Caroline. Les Anglois aborderent dans la Virginie, en 1606. James-Town fut leur premier établissement. Une famine cruelle fut la punition de la folle erreur des colons, qui ne rêvoient que des mines, & qui négligeoient les cultures. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il n'en échappa que soixante à ce fléau terrible. Delaurere se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, & des provisions de toute espece. Ses grandes qualités lui donnerent l'empire des cœurs. Cependant la colonie ne fit que languir. A l'avénement de Charles I au trône, on fixa les bornes des terres; des vagabonds, devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Les défrichements se multiplierent de tous les côtés. Cette activité fit accourir, à la Virginie, une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher ou la fortune, ou ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles de l'Angleterre en augmenterent encore l'affluence. Charles II, que la colonie avoit proclamé, avant qu'il l'eût été en Angleterre, ne fut pas sensible à cette marque d'affection. Il accorda, par foiblesse ou par corruption, à des courtisans avides, des terreins immenses, qui absorboient les possessions d'un grand nombre de citoyens obscurs.

La hauteur des Anglois, qui refuſoient de s'allier avec les Américains, les indiſpoſoit ; aliénés encore par la mauvaiſe foi qu'ils avoient miſe dans leurs échanges avec eux. Leur haine ſe manifeſta par des actes d'hoſtilité, ſuivie des atrocités ſans nombre de part & d'autre. Je m'applaudis que les bornes de ce précis me défendent d'en faire l'énumération, & celle des révolutions que cette colonie a éprouvées dans ſa naiſſance.

Les premiers habitants n'étoient que des vagabonds. Lorſque l'aiſance leur avoit permis de ſe marier, ils achetoient 2,250 liv. chaque jeune perſonne qu'on leur amenoit d'Europe, avec un certificat de ſageſſe & de vertu. Cet uſage ne dura pas long-temps. Lorſqu'il ne reſta plus de doute ſur la ſalubrité, ſur la fertilité du pays, des familles entieres, même d'une condition honorable, ſe tranſporterent dans la Virginie. Des diſputes religieuſes vinrent arrêter le progrès de cette proſpérité. Cependant la réputation de la fécondité de cette contrée en augmenta ſucceſſivement la population. On y compte ſix cents cinquante mille ames, ſi les calculs du congrès ne ſont pas exagérés. Dans ce nombre eſt compris celui de cent cinquante mille eſclaves. Ce fut en 1620, que les Hollandois les introduiſirent les premiers dans la colonie. Les cultures de ces hommes donnent, aux deux hémiſpheres, du bled, du maïs, des légumes ſecs, du fer, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des ſalaiſons, du bray, des bois, des mâtures, & ſurtout des tabacs généralement ſupérieurs à ceux du Maryland.

Depuis 1752 juſques & compris 1755, la Grande-Bretagne reçut de la Virginie & du Maryland réunis trois millions cinq cents un mille cent dix quintaux de tabac; ce qui fit pour chacune des quatre années, huit cents ſoixante-quinze mille deux cents quatre-vingts quintaux. Elle en exporta deux millions neuf cents quatre-vingt-neuf mille huit cents quintaux, ou ſept cents quarante-ſept mille quatre cents cinquante quintaux tous les ans; ce qui réduiſit ſa conſommation annuelle à cent vingt-ſept mille huit cents trente quintaux. Depuis 1763, juſques & compris 1770, les deux colonies n'envoyerent, à leur métropole, que ſix millions cinq cents mille quintaux de tabac, ou huit cents douze mille cinq cents quintaux chacune des huit années. La nation en conſomma tous les ans cent ſoixante-neuf mille quintaux. Dans l'intervalle des deux époques, l'importation diminua donc, année commune, de ſoixante-deux mille ſept cents quatre-vingts quintaux; l'exportation de cent trois mille neuf cents cinquante quintaux; & la conſommation angloiſe augmenta de quarante-un mille cent ſoixante-dix quintaux chaque année. L'uſage du tabac n'a pas diminué en Europe. Cette diminution n'eſt due qu'à l'induſtrie Européenne, qui a pouſſé cette culture dans pluſieurs contrées. En 1769, la Virginie & le Maryland réunis, vendirent de leurs denrées pour 16,195,577 liv. 4. ſ. 7 d., ſomme dont les deux tiers appartenoient au premier de cet établiſſement. Le tabac fut la principale des productions, puiſqu'une colonie en exporta cinquante-ſept millions

trois cents trente-ſept mille ſept cents quatre-vingt-quinze livres peſant, & l'autre vingt-cinq millions ſept cents quatre-vingt-un mille ſept cents ſoixante-neuf livres. L'inconvénient de la Virginie eſt, qu'elle ſe trouve dépourvue d'un entrepôt, & que les vaiſſeaux ſont obligés d'aller chercher leur chargement dans les plantations, quelquefois aſſez éloignées les unes des autres. Les engagements de la province furent habituellement très-conſidérables. Au commencement des troubles on les croyoit de 25,000,000 liv. C'eſt que ces colons ſont beaucoup attachés au luxe & à une profuſion extraordinaire. Pour ſortir de leur condition déſeſpérée en apparence, ils n'ont qu'à mettre plus de ſimplicité dans leurs mœurs, plus d'économie dans leurs dépenſes.

La vaſte contrée des deux Carolines fut découverte, par les Eſpagnols, peu de temps après leurs premieres expéditions dans le Nouveau-Monde. L'amiral de Coligny s'y établit après eux. L'aſſaſſinat de cet homme juſte, humain & éclairé, ruina les eſpérances des François. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du ſeizieme ſiecle. Charles II accorda la propriété de ce beau pays à quelques familles angloiſes, nobles. Le célebre Locke en traça la légiſlation. Celle-ci ne fut ni ſi tolérante, ni ſi humaine, qu'on l'auroit eſpérée d'un philoſophe, ami des hommes, ami de la juſtice & de la modération. Par une biſarrerie inconcevable dans un philoſophe Anglois, la propriété de ce pays étoit accordée à huit propriétaires & à leurs héritiers.

Les deux Carolines occupent plus de quatre cents miles sur la côte, & environ deux cents miles dans les terres. C'est une plaine généralement sablonneuse, que le débordement des rivieres, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse. Le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent miles de la terre, & s'éleve toujours davantage jusqu'aux Apalaches. Sur ces plages & au milieu des pins qu'y a irréguliérement jettés la nature, se nourrissent d'une herbe forte & grossiere quelques moutons, dont la chair & la toison ont extrêmement dégénéré; une multitude innombrable de porcs, qui paroissent s'être perfectionnés.

Le pays est arrosé par un grand nombre de rivieres, dont quelques-unes sont navigables. La navigation s'en étendroit plus loin, sans les rochers & les chûtes d'eau. Le climat y est généralement d'une température agréable. Dans la Caroline Septentrionale le sol est généralement plus plat, plus sablonneux, plus marécageux que dans la Caroline Méridionale. Ces désavantages en éloignerent d'abord les Anglois. Ce ne fut que tard que quelques vagabonds, sans aveu, sans loix, sans projets, s'y fixerent. La cherté des terres, dans les autres colonies, fit refluer les hommes dans une région, qui leur en offroit gratuitement. On y compte aujourd'hui, selon le congrès, trois cents mille ames. Ces familles ont la plupart une origine Ecossoise. Elles vivent ordinairement éparses sur leurs plantations, sans ambition & sans pré-

voyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement ſont-ils bons cultivateurs. C'eſt le porc, c'eſt le maïs, c'eſt le lait qui ſont leur nourriture; & l'on n'a d'autre paſſion à leur reprocher qu'une paſſion déméſurée pour les liqueurs fortes. Les premiers habitants de la Caroline Septentrionale ſe bornoient à couper du bois, qu'ils livroient aux navigateurs. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron & de la poix. Avec le temps, la province parvint à fournir à l'Europe des cuirs, un peu de cire, quelques fourrures, dix ou douze millions peſant d'un tabac inférieur; & aux Indes Occidentales, beaucoup de cochon ſalé, beaucoup de maïs, beaucoup de légumes ſecs, une petite quantité de mauvaiſes farines, & pluſieurs objets de moindre importance. Les exportations de la colonie ne paſſoient pas douze ou quinze cents mille livres. Dans toute l'étendue des côtes, il n'y a que Brunſwick qui puiſſe recevoir les navires deſtinés à ces opérations.

La Caroline Méridionale fournit, au commerce des deux mondes, les mêmes objets que la Caroline Septentrionale: mais en moindre quantité. Elle a principalement tourné ſes travaux vers le riz & l'indigo. L'époque de la culture du riz remonte à la plus haute antiquité. Elle eſt toujours ſuivie d'effets pernicieux. Les cultivateurs des rizieres ſont ordinairement livides & hydropiques. Le riz croît, par les ſoins des Negres, dans les marais voiſins des côtes. Il y acquiert tous les jours plus de perfection. Les expor-

tations de la Caroline Méridionale, en y comprenant celles de la Caroline Septentrionale, s'éleverent, en 1769, à 10,601,336 liv. Elle eſt de toutes les provinces la plus riche. Auſſi le goût des commodités y eſt-il général : auſſi les dépenſes s'y élevent-elles juſqu'au luxe, ſurtout remarquable dans les enterrements. Si les Carolines réuſſiſſent à ſupplanter les nations rivales, dans les marchés où elles vendent leur indigo, leur riz, comme elles ont raiſon de l'eſpérer, ces provinces pourroient aiſément doubler leur population, & conſéquemment les bras pour les cultures, ſources de l'opulence, qu'on pourroit encore augmenter par celle de l'olivier & de la ſoie.

La Caroline Méridionale n'a que trois villes dignes de ce nom ; & elles ſont en même temps des ports. Il ſuffit de nommer Georges-Town & Beaufort. Charles-Town, capitale de la province, mérite de fixer un moment notre attention. Le canal qui y mene, demande un bon pilote pour conduire le vaiſſeau au port, aſſez vaſte pour mettre en ſûreté trois cents voiles. La ville occupe un grand eſpace au confluent de l'Ashley & de la Copez, deux rivieres navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges, deux mille maiſons commodes, & quelques édifices publics, qui paſſeroient pour beaux, en Europe même. Le double avantage qu'a Charles-Town d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées, & de tout ce qu'elle peut conſommer de marchandiſes étrangeres, y entretient un mouvement rapide, & y a ſucceſſivement élevé des fortunes fort conſidérables.

ENTRE la Floride & la Caroline eſt une langue de terre qui occupe ſoixante miles le long de la mer, acquiert peu-à-peu une largeur de cent cinquante miles, & a trois cents miles de profondeur juſqu'aux Apalaches. Ce pays eſt borné au Nord, par la riviere de Savannah, & au Midi, par la riviere d'Atalamaha. Le miniſtere Britannique le regarde comme une dépendance de la Caroline. Un citoyen compatiſſant & riche voulut, qu'après la fin de ſes jours, ſes biens fuſſent employés à rompre les fers des débiteurs inſolvables, que leurs créanciers tenoient en priſon. Le parlement ajouta 225,000 liv. au legs ſacré de ce citoyen généreux, en ordonnant de peupler la Georgie de ces malheureux. Une ſouſcription volontaire produiſit des ſommes encore plus conſidérables. Oglethorpe y conduiſit, au mois de Janvier 1733, une peuplade de cent perſonnes ; il la plaça ſur les bords de la Savannah, à dix lieues de la mer. Elle fut ſucceſſivement groſſie par cinq cents Anglois, quelques montagnards Ecoſſois, par des Saltzbourgeois, que le fanatiſme avoit chaſſés de leur patrie, & par des Suiſſes qui n'avoient pas les mêmes motifs. Le commerce des pelleteries occupa davantage cette population que l'agriculture. La colonie auroit avancé à grands pas vers la proſpérité, ſi des loix injuſtes & des impôts accablants ne l'euſſent retardée. Le gouvernement apprit, en 1741, avec étonnement, que la plupart des malheureux qui étoient allé chercher un aſile dans la Georgie, s'en étoient ſucceſſivement retirés, & que le peu qui y reſtoit en-

core, ſoupiroit ſans ceſſe après un ſéjour moins inſupportable. Cette leçon, quoique tardive, ne fut pas inutile. On donna à la province le gouvernement qui faiſoit proſpérer les autres colonies. Ceſſant d'être un fief de quelques particuliers, elle devint une poſſeſſion vraiment nationale. Depuis cette heureuſe révolution, ſes marais ont fourni une aſſez grande quantité de riz; & ſur ſon ſol plus élevé a été récolté un indigo ſupérieur à celui de la Caroline. Avant le premier Janvier, ſix cents trente-ſept mille cent ſoixante-dix acres de terre y avoient été concédés. En 1769, les exportations de la colonie s'éleverent à 1,625,418 livres 9 ſols 5 deniers.

L'AMBITION Eſpagnole comprenoit anciennement, ſous le nom de Floride, toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendoient depuis le golfe du Mexique juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales. Mais la fortune, qui ſe joue de l'orgueil national, a reſſerré depuis longtemps cette domination illimitée, dans la péninſule que la mer a formée entre la Georgie & la Louiſiane. Le débarquement de Luc Velaſquès & de ſes compagnons fut marqué par un acte d'atrocité commiſe contre les Indiens, que les Eſpagnols conduiſirent aux mines, après avoir déchargé leur canon contre les ſauvages, que la nouveauté du ſpectacle de leur navire avoit attirés ſur le rivage.

LES Eſpagnols ne paroiſſoient s'y être fixés, que pour éloigner les nations rivales de ſes riches poſſeſſions. Ce fut à Saint-Auguſtin & à Penſacole qu'ils formerent proprement des établiſſements; l'un à leur

arrivée dans le pays, & l'autre en 1696. Le traité de paix de 1763, fit paſſer au pouvoir des Anglois la Floride. Il n'y avoit alors que ſix cents habitants. La propriété d'une province immenſe fut encore augmentée par la ceſſion de la Louiſiane. Cette nouvelle acquiſition fut partagée en deux gouvernements. Saint-Auguſtin devint le chef-lieu de la Floride Orientale, & Penſacole celui de la Floride Occidentale. Ces capitales, qui étoient en même temps d'aſſez bons ports, ne réuniſſoient pas toutes les productions, dont elles étoient ſuſceptibles. Cette contrée eut pour premiers colons des officiers réformés, des ſoldats congédiés, & quelques cultivateurs.

Les Grecs gémiſſent ſous la tyrannie Ottomane. Ils doivent être diſpoſés à ſecouer ce joug déteſté. Beaucoup ſe rendirent aux ſollicitations du docteur Turnbull, qui leur offrit, en 1767, un aſile dans l'Amérique Angloiſe ; & pour une centaine de louis il obtint, du gouvernement local, la permiſſion de les embarquer à Modon. Il aborda en Corſe ; il aborda à Minorque, & il perſuada encore à quelques habitants de ces deux iſles de le ſuivre. Les émigrants, au nombre de mille, arriverent avec leur ſage guide à la Floride Orientale, où il leur fut accordé ſoixante mille acres de terre. La petite peuplade a reçu de ſon fondateur, des inſtructions qu'elle-même a approuvées & qui s'obſervent. Au premier Janvier 1776, elle avoit déjà défriché deux mille trois cents acres d'un ſol aſſez fertile. Elle avoit aſſez d'animaux pour ſa nourriture & pour ſes travaux.

Les récoltes ſuffiſoient à ſa conſommation ; & elle vendoit pour 67,500 livres d'indigo. L'induſtrie & l'activité qui la diſtinguent, font beaucoup eſpérer du temps & de l'expérience.

La domination de la Grande-Bretagne s'étend depuis le fleuve Saint-Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. Elle eſt encore groſſie par la baye de Hudſon, Terre-Neuve, & les autres iſles de l'Amérique Septentrionale. Cette vaſte région eſt coupée du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui s'éloignant alternativement & ſe rapprochant des côtes, laiſſent entr'elles & l'océan, un territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents miles. Au-delà de ces Apalaches, eſt un déſert immenſe. Ce continent eſt, en général, ſi égal à la mer, que le plus ſouvent on a de la peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes. Cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fonds, ou cette profondeur, diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Le navigateur en eſt même averti par les arbres qui, paroiſſant ſortir de l'océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux. Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché, mais lentement à leur maturité. Ce pays a preſque tous les arbres qui ſont naturels en Europe. Il en a de propres à lui ſeul, entr'autres l'érable & le cirier, dont celui-ci fournit une matiere, mitoyenne entre le ſuif & la cire, pour la qualité & la conſiſtance. L'autre donne naturellement un ſuc mielleux qu'on évapore,

& qui peut remplacer le ſucre ; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Parmi la multitude d'oiſeaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, le plus ſingulier c'eſt l'oiſeau-mouche. L'Amérique a reçu en préſent, de l'Europe, l'abeille, les animaux domeſtiques qui, à l'exemption du porc, ſe ſont tous abâtardis ; les grains, qui y réuſſiſſent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. L'induſtrie des Américains a été à ſon tour utile à la métropole. L'encouragement dont elle favoriſa la culture des Américains, fit bientôt aborder, dans les ports d'Angleterre, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures. Elle peut même en vendre aux pays voiſins. Cet avantage retira la Grande-Bretagne de la dépendance des puiſſances du Nord, où elle avoit été à l'égard des munitions navales. Il y eut même de la probibilité, que l'Amérique pourroit remplir, avec le temps, tous les beſoins que la mere-patrie eut des bois & du fer. Cependant la culture de la vigne & de la ſoie ne répondront pas également aux vues du gouvernement Anglois.

Dans le tableau, quoique ſerré, que nous avons ci-deſſus tracé des poſſeſſions Angloiſes en Amérique, on a pu voir quelle étoit leur premiere population. Elle eſt maintenant compoſée d'hommes libres, que les guerres civiles, des perſécutions religieuſes, un caractere inquiet & la miſere s'y firent tranſplanter ; les malfaiteurs que la métropole condamnoit autrefois à être tranſportés en Amérique, & qui devoient

un ſervice forcé de ſept ou de quatorze ans, aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de juſtice ; — d'hommes indigents que l'impoſſibilité de ſubſiſter en Europe, ſurtout dans le Palatinat, dans la Souabe (où des embaucheurs ſoudoyés vont vanter les délices du Nouveau-Monde) y ont pouſſés. Suivant le dénombrement du Congrès, la population de l'Amérique Septentrionale eſt compoſée d'environ quatre cents mille noirs, & de deux millions cinq ou ſix cents mille blancs. Ce nombre eſt continuellement groſſi par les infortunés que des gouvernements oppreſſeurs chaſſent de chez eux. La grande abondance des vivres y multiplie les mariages, & ceux-ci les hommes. On compte que la population y double tous les vingt-cinq ans.

Les hommes y ſont ſains & robuſtes, d'une taille avantageuſe. Ils vivent dans une grande abondance de vivres. Le vêtement y eſt toujours cher. On y obſerve généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. Les femmes y ſont douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs, du ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance unit toutes les familles. Cette union précieuſe eſt cimentée par une certaine égalité d'aiſance. Un bien-être univerſel a mis, dans tous les cœurs, le deſir de ſe plaire mutuellement. On ſe rapproche, on ſe raſſemble, on mene enfin, dans les colonies, cette vie champêtre, qui fut la premiere deſtination de l'hom-

me, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité.

A la naiſſance des colonies, les eſpeces y avoient la même valeur que dans la métropole. Mais elles ſortoient toutes du pays, pour payer les marchandiſes Angloiſes. Il falloit pourtant un moyen d'échange. A l'exception de la Virginie, toutes les provinces le chercherent dans la création d'un papier-monnoyé. L'abus qu'on en fit, l'aviliſſoit à un tel point, qu'il n'y avoit plus de cours à aucun prix. Cette pauvreté étoit due aux loix Angloiſes, qui défendoient aux Américains de ſe pourvoir eux-mêmes de manufactures. Ces loix prohiboient l'entrée des vaiſſeaux étrangers dans leurs ports, ſans un péril évident de naufrage. Finalement, la Grande-Bretagne traita ſes colonies, dans l'Amérique Septentrionale, avec une partialité contraire aux principes de ſon gouvernement, & qui étoit autant au profit de la mere-patrie, qu'elle étoit au déſavantage des colons.

L'ANGLETERRE, en ſortant d'une longue & ſanglante guerre, avoit augmenté ſon domaine d'un territoire immenſe dans les deux Indes; mais la nation étoit écraſée ſous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 livres; elle gémiſſoit ſous le poids des impôts. Il falloit la laiſſer reſpirer. On ne pouvoit pas la ſoulager par la diminution des dépenſes. Celles que faiſoit le gouvernement étoient néceſſaires, ſoit pour mettre en valeur les conquêtes achetées au prix de tant de ſang & de tréſors, ſoit pour contenir la maiſon de Bourbon, aigrie par les humiliations de la derniere guerre, par les ſacrifices de la derniere paix.

On imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole ; jamais le miniſtere Britannique n'avoit eu recours à elles, ſans l'obtenir. Mais c'étoient des dons & non des taxes, puiſque la conceſſion étoit précédée de délibérations libres & publiques dans les aſſemblées de chaque établiſſement. Les colonies du Nouveau-Monde étoient accoutumées à regarder, comme un droit, cette maniere de contribuer aux charges de l'état. Cependant le miniſtere Britannique ſaiſit le moment d'une paix glorieuſe, pour exiger une contribution forcée des colonies. Leur indignation l'oblige à reculer, & cet acte fameux du timbre, que l'an 1760 vit éclore, & qui défendit d'admettre, dans les tribunaux, tout titre qui n'auroit pas été écrit ſur du papier marqué & vendu au profit du fiſc, fut aboli. Dans la ſuite les Américains ne ſont pas moins révoltés des impôts, que le gouvernement Anglois jugea à propos de mettre ſur le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé, qui ſont portés d'Angleterre en Amérique. Le miniſtere Britannique eut encore, l'année 1770, la facilité ou la foibleſſe de céder au mécontentement des Anglo-Américains. Il croyoit leur diſpoſition changée, lorſqu'en 1773 il ordonna la perception du droit ſur le thé. Cette nouvelle cauſa un ſoulevement univerſel, dont Boſton fut le théâtre principal. Ses habitants détruiſirent, dans le port même, trois cargaiſons de thé qui arrivoient d'Europe. En 1774, il fut porté un bill qui fermoit le port de Boſton, & qui défendoit d'y rien débarquer, d'y rien prendre. Toutes les provin-

08728

ces s'attachent à la cauſe de cette ville. Elles ſe réuniſſent toutes pour défendre leurs droits & leurs intérêts ; elles envoyent, dans ce deſſein, des députés à Philadelphie. Tout eſpoir de conciliation s'évanouit. La Grande-Bretagne envoye des troupes dans le Nouveau-Monde, & les citoyens y deviennent ſoldats, commandés par le général Washington, né en Virginie, & connu par quelques actions heureuſes dans les guerres précédentes. Le 4 Juillet 1776, le congrès général, encouragé par quelques ſuccès, ſe détermina à rompre tous les liens avec l'Angleterre, en déclarant l'Amérique indépendante. Dans l'incertitude des événements, on ne peut former que des conjectures. Elles ſemblent annoncer que la Grande-Bretagne reconnoîtra bientôt elle-même, à ſa grande douleur, cette indépendance, qui va à jamais détacher de ſon domaine un terrein immenſe, lequel, ſous une adminiſtration ſage & humaine, auroit pu être pour elle une grande ſource de richeſſes, & la baſe d'une puiſſance conſidérable.

FIN.

E782
R274p